



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

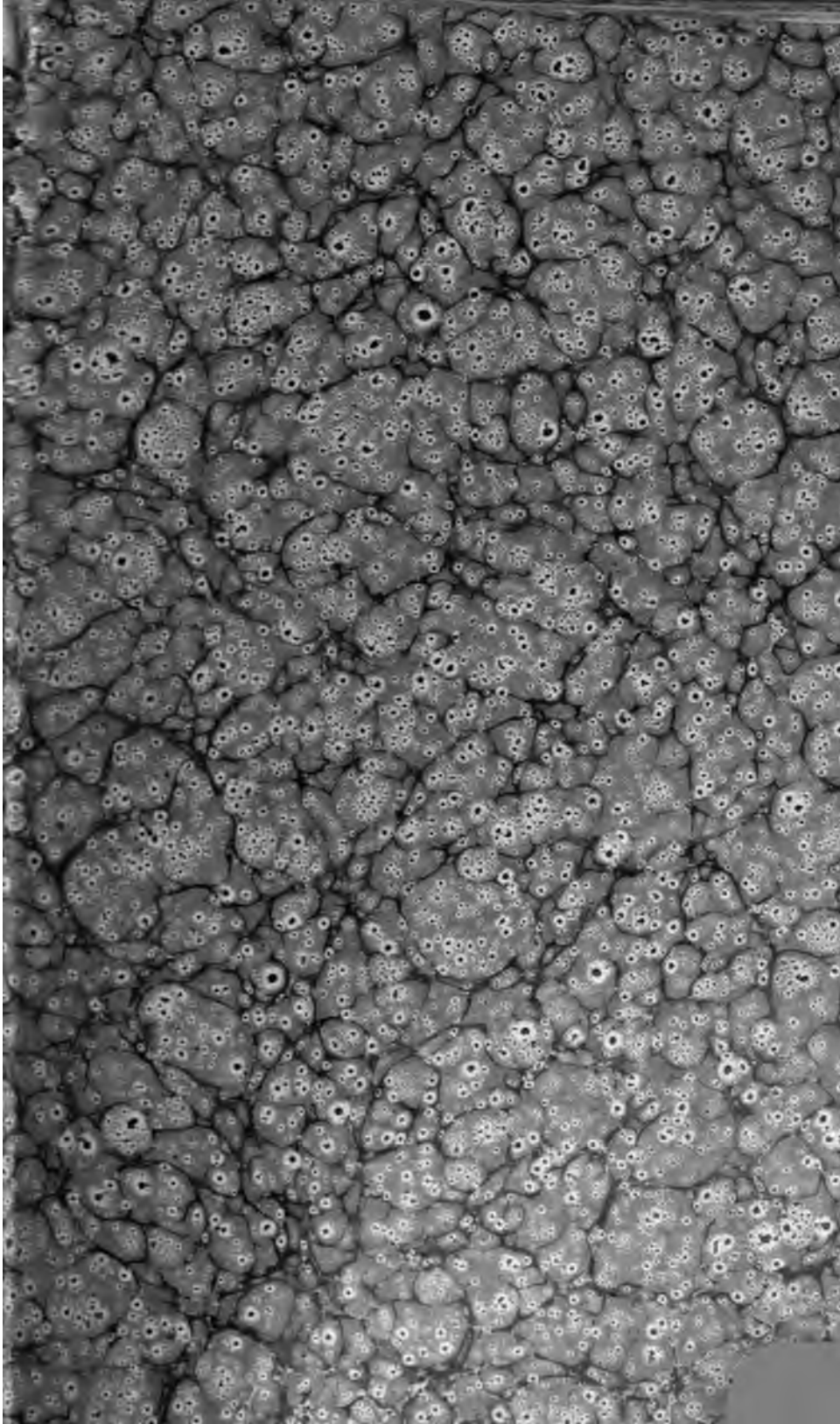
À propos du service Google Recherche de Livres

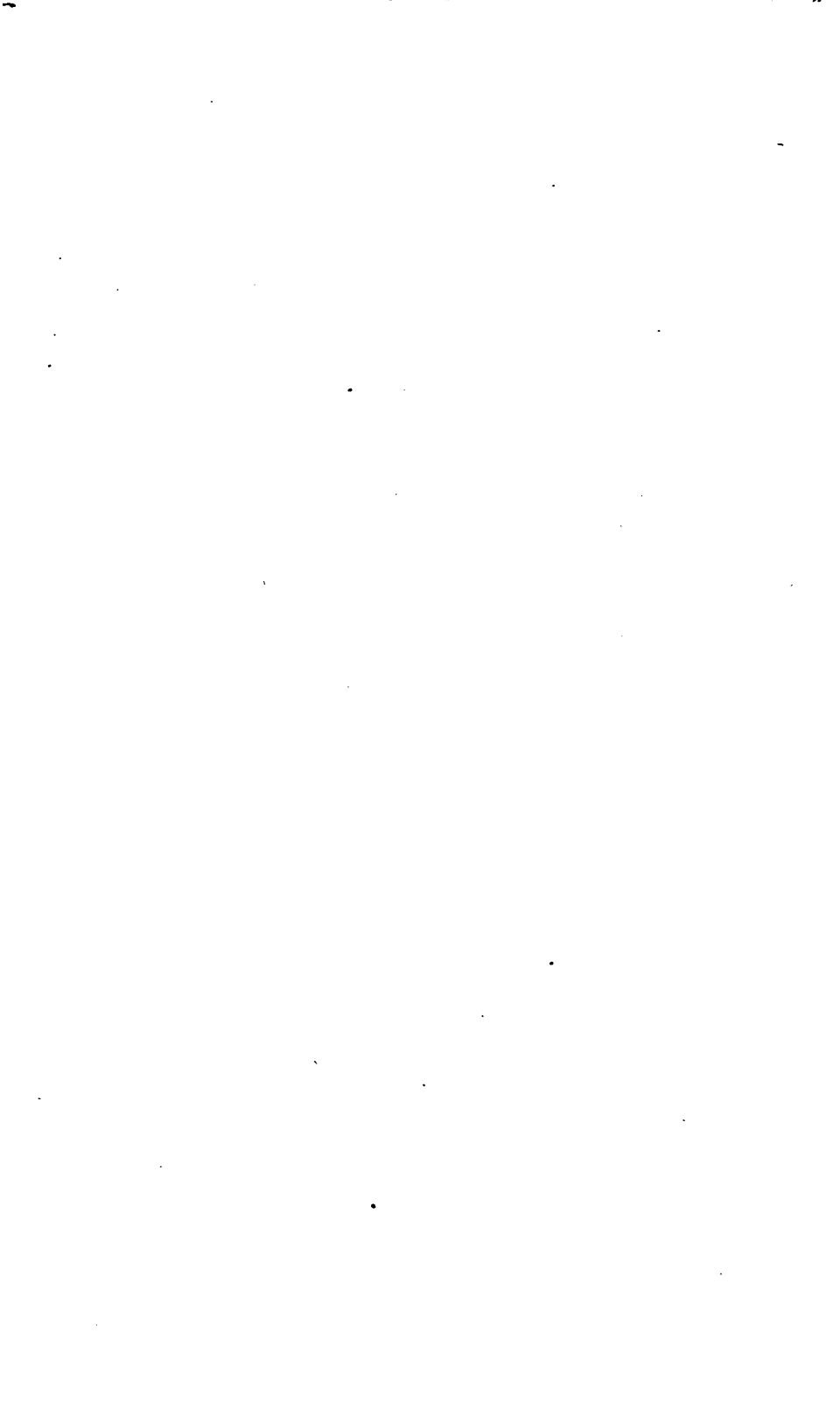
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>





STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES







BULLETIN

DE LA SOCIÉTÉ ROYALE
D'AGRICULTURE, SCIENCES ET ARTS
DU MANS;

PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

De M. F. Etar-Demazy,

1836-1837.

TOME SECOND



LE MANS,

IMPRIMERIE DE BOURGEOIS, PLACE DES LACORDA.

1837.



BULLETIN

DE LA SOCIÉTÉ ROYALE

D'AGRICULTURE, SCIENCES ET ARTS

DU MANS;

PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION DE M. F. ÉTOC-DEMAZY.

1836—1837.

TOME SECOND.



LE MANS,

IMPRIMERIE DE MONROYER, PLACE DES JACOBINS.

—
1837.

STANFORD UNIVERSITY

LIBRARIES

STACKS

MAR - 9 1977

DC611

S351S5

v. 2

1836/37

BULLETIN

DE LA SOCIÉTÉ ROYALE

D'AGRICULTURE, SCIENCES ET ARTS DU MANS.

LISTE

DE MM. LES MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ, AU 1.^{er} JANVIER 1836.

Membres du bureau.

MM.

DAGONEAU, juge de paix, *président.*

ETOC-DEMAZY (F.), pharmacien, membre de plusieurs sociétés savantes, *vice-président.*

SUHARD, docteur médecin, de la société de médecine de la Sarthe, *secrétaire.*

CAUVIN, inspecteur divisionnaire pour la conservation des monuments historiques et membre de plusieurs sociétés savantes, *archiviste-bibliothécaire.*

BERARD, ancien négociant, de la société des antiquaires de France, *trésorier.*

Membres résidants :

MM.

Anjubault, naturaliste et bibliothécaire de la ville du Mans.

Basse *, maire du Mans.

Bedel, avocat, agréé au tribunal de commerce.

Boisseau, directeur d'une maison d'éducation.

Bourdon-Durocher *, officier en retraite, agriculteur.

Bouvier, évêque du Mans.

Boyer, professeur de rhétorique, officier de l'Université.

Chiron, professeur de mathématiques, membre de plusieurs sociétés savantes.

Coudray, conseiller de préfecture.

De Saint-Aignan *, (le comte) préfet de la Sarthe.

1836.

De Saint-Remy ✱, adjoint à la mairie du Mans.

Desjoberts, receveur de l'enregistrement, médailliste.

Desportes, conservateur du musée, membre de plusieurs sociétés savantes.

Dubreuil, principal du collège du Mans, officier de l'Université.

Dudésert, docteur en médecine.

Dupont aîné, ancien professeur.

Dupont jeune, directeur de l'Ecole Normale.

Étoc-Demazy (Gust.), médecin en chef de l'Asile de la Sarthe, membre de la société phrénologique de Paris.

Foulard, horticulteur.

Guéranger (Éd.), pharm., membre de plusieurs sociétés savantes.

Guéranger (Fr.), professeur au collège du Mans.

Houdbert, ancien juge.

Hubert, peintre.

Janin, chirurgien de l'Hôtel-Dieu, membre de la société de médecine de la Sarthe.

Laroche ✱, ancien président du tribunal de commerce.

Leprince, professeur.

Lottin, chanoine de l'église du Mans.

Mallet, docteur médecin, membre de la société de médecine de la Sarthe.

Marigné, ancien pharmacien.

Mauduit, médecin vétérinaire, de la société de médecine de la Sarthe.

Ménard-Bournichon ✱, chef de bataillon du génie.

Mordret, professeur d'accouchements, de la société de médecine de la Sarthe.

Pesche, chef de bureau à la préfecture, membre de plusieurs sociétés savantes.

Piquet, professeur au collège du Mans.

Renvoisé, sous-principal au collège du Mans, officier d'académie.

Richelet, imprimeur, membre de plusieurs sociétés savantes.

Triger, ingénieur, chargé de la carte géologique du département.

Trotté-Delaroché, membre du conseil général.

Vallée (Fr.), membre de la chambre des députés.

Vallée (Platon), docteur en médecine, membre de plusieurs sociétés savantes.

Verdier, professeur de physique et de mathématiques au collège, officier d'académie.

Vétilart, négociant, membre de plusieurs sociétés savantes.

Voisin, docteur médecin, de la société de médecine de la Sarthe.

Membres correspondants, domiciliés dans le département de la Sarthe.

M M.

Bruson, agriculteur, à Cormes.

Caillard-d'Aillères, maire d'Aillères.

Chappe, ancien administrateur des lignes télégraphiques, à Allonnes.

Chauvin, naturaliste, à Pizieux.

Cherrier, ancien ingénieur des ponts et chaussées, à la Flèche.

Clotté, pharmacien, membre du conseil général, à la Ferté-Bernard.

De Clinchamp, maire de Changé.

De Courtillodes, propriétaire, à Saint-Rigomer-des-Bois.

De Crochard *, à Saint-Michel-de-Chavaigne.

De Frébourg *, à Contilly.

De Mailly O. *, (le comte) à Requeil.

De Martenê-de-Saint-Pater *, à Saint-Pater.

De Montesquiou C. *, (le comte) membre de la chambre des députés, à Bessé.

De Musset *, (le marquis) membre de plusieurs sociétés savantes, à Cogners.

De Nicolai, (le comte) à Montfort.

De Perrochel, (le comte Max.) à Saint-Aubin-de-Loquenay.

De Rezé *, ancien officier, à Mamers.

De Saint-Maixent *, à Saint-Maixent.

De Talhouet, (le marquis) pair de France, C. *, au Lude.

Desportes-de-Gagnemont, homme de lettres, à Changé.

Drouet, naturaliste, maître des forges d'Antoigny et membre de plusieurs sociétés savantes, à Sainte-Jame.

Dutertre-des-Courbes *, membre du conseil général, à Juillé.

Espaulart *, ancien conseiller de préfecture, à Savigné.

Fournier *, ancien député, membre du conseil général, à Rouessé-Vassé.

Gendron, docteur en médecine, membre de plusieurs sociétés savantes, à Château-du-Loir.

Goupil *, docteur en médecine, membre de la chambre des députés, à Avesse.

Guéranger, prieur de Solesme, à Solesme.

Lelong, membre du conseil général, à Château-du-Loir.

Lespine, médecin, à la Flèche.

Menard de Seillac, membre du conseil général, au Grand-Lucé.

Nepoeu de Bellefille *, propriétaire, à Chemiré-le-Gaudin

Papigny, avoué, membre du conseil général, à la Flèche.

Pineau de Viennay, propriétaire, au Val.

Salmon, membre du conseil général, à Sablé.

Vié, agriculteur, maire de Mansigné.

*Membres correspondants, non domiciliés dans le
département de la Sarthe :*

M M.

Allou, ingénieur des Mines, à Paris.

Beaurepaire, (le comte de) à Falaise.

Beauvais, maître de pension, à Paris.

Beunaiche-Lacorbière *, médecin, à Paris.

Bizard *, conseiller à la cour royale d'Angers.

Blanchard de la Musse, à Nantes.

Bigot de Morogues, naturaliste, à Orléans.

Bouvier *, docteur médecin, à Paris.

Brétonneau, docteur en médecine, à Tours.

*Briole*t, avocat-général, à Bourges.

Bucquet, docteur-médecin, à Laval.

Cauchy *, archiviste de la chambre des pairs, à Paris.

Cherrier aîné, ingénieur en chef des ponts et chaussées, à Bourg (Ain).

Chevallier, opticien, à Paris.

Collet-Dubignon, recteur de l'académie d'Angers.

De Caumont, membre correspondant de l'institut, à Caen.

De Clermont *, ancien officier.

Daumier, homme de lettres, à Paris.

Deby, homme de lettres, à Paris.

De Hercé, coadjuteur de M. l'évêque de Nantes.

De la Quêrière, à Rouen.

Delisle, mathématicien, à Paris.

Desétrichés de la Barre, à Angers.

D'Estourmel *, ancien préfet du département de la Sarthe.

Desvieux, naturaliste, à Angers.

De Vibraye * (le comte), à Cheverny, près Blois.

Deville, à Metz.

Douette-Richardot, à Langres.

Dubois, sous-préfet, membre de plusieurs académies, à Lizieux.

Dumoulinet, membre du conseil général de la Mayenne, à Sainte-Suzanne.

Duronceray, secrétaire de l'Athénée de Paris.

Duval, chirurgien oculiste, à Argentan.

Edom, inspecteur de l'académie de Caen.

Faneau-de-la-Cour, médecin, à Souzai (Indre-et-Loire).

Gaude, directeur des contributions indirectes, à Blois.

Girard, * conseiller à la cour royale de Poitiers.

Gousset-Lalande, président du tribunal civil de Château-Gontier.

Guérin-Dogomer, secrétaire de la société des sciences et arts de Blois.

Guilbert, de la société d'émulation, à Paris.

Guinebert, professeur au collège de Saumur.

Guyard, professeur de philosophie, à Nantes.

Hubert, professeur, à Charleroi.

Johanneau, homme de lettres, à Paris.

Jolivard *, peintre, à Paris.

Joubert, naturaliste, à Beaulieu (Maine-et-Loire).

Jullien de Paris, homme de lettres, à Paris.

Kermaingant *, ingénieur en chef du département du Rhône, à Lyon.

La Vayssière, principal du collège de Craon.

Lemercier C. *, (le comte) pair de France.

Lepère, inspecteur divisionnaire des ponts et chaussées.

Lévesque Berengerie, docteur médecin, à Laval.

Luga, docteur médecin, à Besançon.

Madiot, à Lyon.

Malle, secrétaire de la société d'agriculture, sciences et arts du Bas-Rhin, à Strasbourg.

Martineau, juge, à Paris.

Mauléon, membre de plusieurs sociétés savantes, à Paris.

Pasquier, G. * (le baron), président de la chambre des Pairs.

Pasquier (Jules) *, ex-préfet de la Sarthe, à Paris.

Patin, professeur, à Paris.

Pavet de Courteille *, docteur en médecine, *ibid.*

Potier-Deslaurières, *ibid.*

Piot, docteur médecin, à Clairvault, Jura.

Renault, à Tours.

Reynault *, examinateur d'admission à l'école polytechnique, à Paris.

Rivière, juge d'instruction, à Angers.

Saloerte (Eusèbe), homme de lettres, député, à Paris.

Syloestre, secrétaire de la société royale d'agriculture de la Seine.

Sorlin, professeur de mathématiques, à Auch.

Turbat, juge, à Alençon.

Ursin, à Nantes.

Vaidy *, médecin en chef de l'hôpital militaire de Lille.

Verdure, ex-principal de collège, au Blanc.

Verger, membre de plusieurs sociétés savantes, à Nantes.

Vergnaud-Romagnési, homme de lettres, à Orléans.



EXTRAIT DES PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES DE LA SOCIÉTÉ.

SÉANCE DU 11 JANVIER 1836.

M. BOISSEAU donne communication de son *Éloge de M. de Montulé*, notre ancien collègue. M. SUHARD lit un rapport des travaux de la Société, dans le cours de l'année 1835.

SÉANCE PUBLIQUE DU 13 JANVIER 1836.

Présidence du M. Dagoneau.

La société se réunit en présence d'un auditoire nombreux. On y remarque avec plaisir les femmes les plus distinguées par leur savoir et par leur amour pour les lettres et les beaux-arts. Messieurs les membres de la Société d'Harmonie, sous la direction de M. Leprince de Claircigny, exécutent avec talent et aux applaudissements de l'assemblée plusieurs marches et divers morceaux de symphonie.

M. le Président fait asseoir auprès de lui M.^{sr} l'évêque du Mans et M. Basse, maire de cette ville. M. le Préfet, retenu par une indisposition, ne peut prendre part à la solennité.

M. Dagoneau prononce un discours dans lequel il signale avec bonheur les progrès de l'agriculture, et l'amélioration des diverses espèces de bétail dans notre beau département. Il rappelle que le 2 novembre dernier, à la suite du concours pour l'encouragement et la meilleure éducation des bestiaux, le jury, composé de membres de la Société, avait décerné des prix à MM. André Thoré, négociant au Mans; Joseph Blin, et Constant Huguereau, cultivateurs, le premier à la Guierche, le second à Mîlesse; et une mention honorable à MM. Charles Thoré, négociant au Mans, et Coulon, cultivateur à Degré. L'orateur énumère les progrès, dans tous les genres, que l'industrie a faits dans cette heureuse contrée; et il ajoute que, si des récompenses ne sont pas accordées à ce sujet, c'est que M. le Préfet et le Conseil

Général, dans leur sollicitude pour la prospérité du pays, avaient arrêté qu'une exposition publique des produits de l'industrie aurait lieu, au Mans, vers la fin du mois de mai prochain, et qu'elle serait terminée par une distribution de médailles aux artistes et aux ouvriers les plus distingués.

M. le Président exprime tous les regrets qu'éprouve la Société de ne pouvoir accorder de prix pour le concours littéraire qu'elle avait proposé en 1835. L'objet de ce concours était la production de *Notices biographiques* sur les hommes les plus recommandables, nés dans la province du Maine, avant 1790; ou, après cette époque, dans le département de la Sarthe.

La cause qui semble avoir empêché la présentation de semblables mémoires est sans doute la publicité donnée, jusqu'ici, à la biographie d'un grand nombre de Manceaux qui se sont le plus distingués dans les sciences et les arts, dans les lettres, la diplomatie, ou par leur courage sur les champs de batailles. Cette publicité rend plus difficiles les investigations que l'on doit faire encore; car les hommes les plus illustres d'un pays sont toujours les plus connus, et souvent les documents nous manquent pour les citoyens dont la carrière, plus modeste, a répandu moins d'éclat.

Ajoutons, dit M. le Président, que, en 1834, le même concours avait eu lieu, que deux mémoires avaient été couronnés, et que la Société n'ayant pas eu de prix à distribuer pour l'année suivante, a continué ce concours pour 1836.

Il cite les noms de citoyens qui ont illustré notre ancienne province et fait connaître que, sous ce rapport, notre pays est non bien moins partagé que les provinces voisines. Il indique notamment, parmi les hommes d'état, Jean Glapion, archevêque de Tolède et premier ministre de l'empereur Maximilien; le cardinal Guillaume Filastre, archevêque d'Aix; Pierre de la Forest, cardinal et chancelier de France

sous Charles VII. Entre les militaires , Ambroise de Loré ; Guillaume du Bellay et le maréchal de Tessé. Au nombre des savants et des artistes , le père Mersenne et Bernard Lami ; Robert Garnier , poëte tragique , et Jean Garnier historiographe de France ; Pierre Belon , naturaliste très-distingué ; et le sculpteur Germain Pilon , non moins célèbre.

M. Dagoneau fait connaître qu'une mention honorable a été accordée à M. Chorin , desservant de Saint-Victeur , pour avoir signalé la découverte, dans la commune de Gesnele-Gandelin , d'un lignite utile à l'agriculture et à l'industrie ; enfin il rappelle que la Société a ouvert , pour la présente année, un second concours littéraire , et qu'elle décernera , lors de sa première séance publique , une médaille d'or à l'auteur du meilleur ouvrage sur l'histoire du Maine , à partir des tems les plus reculés jusqu'à la mort de Clovis, en 511.

Après le discours de M. le Président, on entend ce rapport de M. le Secrétaire , sur les travaux de la Société pendant l'année 1835 :

MESSIEURS,

« C'est toujours avec plaisir que j'accueille le retour de vos séances publiques.

Les motifs en sont puisés dans de libérales intentions. Elles révèlent le but de tous vos efforts , qui est d'assurer l'émancipation sociale par le progrès de la science. En effet, la liberté la moins contestée , la plus calme , la plus durable , doit être le prix du développement successif de l'intelligence publique.

Initié , depuis quelque temps déjà , à l'ordre habituel de vos recherches , confident de vos investigations studieuses, je me plais , dans cette méditation de votre pensée , à rapprocher les nuances diverses , à rechercher les rapports , à harmoniser les parties , pour en proclamer ensuite l'union intime.

Je rangerai vos travaux en deux groupes :

D'un côté, la nature, sous toutes ses formes, dans toutes ses conditions, obéissante et soumise; de l'autre, l'humanité, maîtresse du monde, considérée en elle-même; en d'autres termes, sciences naturelles, sciences morales.

A. Sciences naturelles.

J'ai d'abord à vous citer le travail de M. Dagoneau sur la culture du mûrier, la facilité de son aclimatement dans notre pays.

L'éducation des vers à soie, qui est la conséquence de cette culture.

La multiplication des abeilles.

Le mémoire de M. Berard, sur le liège, a été composé dans le même esprit. Si ses conclusions, basées sur des expériences récentes, sont défavorables à de nouveaux essais, il recommande aux agriculteurs la culture du pin de Riga, du mélèze et du cèdre du Liban, qui réussissent sur diverses localités du département.

M. le comte de Vibraye, membre correspondant, s'est occupé de la théorie des eaux jaillissantes, et du percement des puits artésiens entrepris dans le département de Loir-et-Cher.

M. Fr. Guéranger s'est spécialement livré à l'étude des plantes qui croissent aux environs de notre ville. Il vous a offert le catalogue de quatre-cent-vingt espèces recueillies dans ses herborisations de 1835.

M. son frère, Ed. Guéranger, vous a aussi présenté la liste de quatre-vingt-dix espèces d'oiseaux du département, qu'il a préparés et qu'il conserve dans son cabinet d'histoire naturelle.

Attentive à rechercher tout ce qui peut agrandir le cercle de ses connaissances, la Société ne pouvait négliger les tra-

vaux des académies avec lesquelles elle a l'avantage d'entretenir des relations.

Plusieurs membres ont été chargés de l'analyse de ces productions , et vous devez à leurs études consciencieuses les rapports de MM. Fr. Guéranger, sur le compte rendu de la Société Linnéenne de Normandie ; de M. Anjubault, sur les publications de la Société des Sciences de Lille ; de MM. Coudray et Piquet, sur les travaux des Sociétés Havraise et Ebroïcienne ; de MM. Laroche et Bedel sur les mémoires des Sociétés du Var et de la Lozère.

Vos rapporteurs ne se sont point renfermés dans les limites d'une étroite analyse ; mais saisissant l'esprit, séparant l'idée dominante de chaque travail , discutant les opinions susceptibles de controverse , ils ont su tout à la fois vous plaire et vous intéresser.

M. Voisin s'est livré à des recherches physiologiques sur les causes de la mort. Contrairement à l'opinion de Bichat, il est arrivé à conclure que l'homme ne vit et ne meurt que par le cerveau.

La clinique médicale a eu aussi son interprète. M. le docteur Gendron a publié des propositions sur le croup , dans lesquelles il expose , avec une concision aphoristique , l'étiologie , les symptômes de cette maladie , ainsi que les meilleures méthodes thérapeutiques dont l'expérience lui a démontré l'efficacité.

B. *Sciences morales.*

L'étude de l'histoire forme un des principaux éléments de ces sciences ; car l'histoire , c'est le tableau du passé , c'est la vie des hommes , avec ses passions tumultueuses , ses mouvemens désordonnés , ses vices , ses vertus. Le cadre change quelquefois de dimensions , les ombres peuvent être diversement mélangées , les proportions grandes ou mes-

quines , mais le fond est invariable ; les élémens en sont forcés.

Le souvenir du passé nous est transmis par l'écriture , la tradition et les monuments.

La numismatique , branche de l'archéologie , est la science des médailles.

Afin de retrouver les titres de tant de puissances déchues , reconnaître les dates de tant de célébrités , dont le temps n'a ménagé ni le nom ni les traits , de longues et pénibles études sont indispensables.

Le numismate doit être versé dans la connaissance des historiens. Les mœurs , les usages de chaque siècle , de chaque peuple fameux dans l'antiquité , doivent lui être familiers.

Outre le langage public , il doit savoir apprécier la valeur des abréviations , des emblèmes religieux et politiques , des hyéroglyphes , des langues *héraldiques*.

On trouve la preuve de ce que j'avance dans la notice de M. Desjobert , sur les médailles romaines découvertes sur divers points de notre département.

M. Vergnaud Romagnési , membre correspondant , a publié , cette année , quelques notices sur les antiquités du Loiret et de Loir-et-Cher.

Ces notices ont donné lieu à un commentaire de M. Richélet , dans lequel plusieurs propositions ont été contrairement discutées.

M. Edom ; inspecteur de l'académie de Caen , membre correspondant , a écrit l'histoire du Collège royal , ancienne abbaye de Saint-Etienne , de cette ville.

M. Cauvin a continué ses fouilles dans les archives de notre pays.

Il a publié et vous a offert un extrait des registres de l'Hôtel-de-Ville , la liste des lieutenans-généraux du Maine , et une notice sur Ambroise de Loré.

M. Levesque - Bérangerie , membre correspondant , a voulu vous prouver sa reconnaissance de la couronne que vous lui décernâtes l'an dernier , en vous dédiant une notice sur le maréchal de Lohéac , duc de Laval , né en 1410 , mort en 1485.

Le docteur Bérangerie sait trouver d'utiles délassements dans les recherches historiques.

C'est encore au 15.^{me} siècle qu'il a choisi son héros. Cette époque est intéressante sous un double point de vue.

D'une part , l'envahissement de nos provinces par une armée étrangère , conduite par d'habiles chefs ;

Une guerre longue , obstinée , avec toutes ses fureurs ; des villes , des châteaux cent fois enlevés , repris , des attaques spontanées , imprévues , des combats infinis.

D'autre part , l'habitude de la vie militaire , de l'anarchie qu'elle fit naître , développa , dans les masses , des sentiments d'inquiétude , une fermentation sourde dans les esprits , qui , bientôt après , manifesta son extension par des changements brusques et violents , imposés aux habitudes et aux croyances publiques.

M. Dagoneau a composé aussi une notice sur le colonel Coutelle , ancien membre de la commission d'Egypte , ancien inspecteur aux revues.

Le colonel Coutelle fut un sujet distingué de notre ville.

L'auteur nous le montre d'abord couvert des couronnes du collège.

Quand arrivèrent les événements de la fin du dernier siècle , Coutelle s'était fait homme de mérite ; il fut bientôt employé pour le service des armées.

Ayant fait une ascension aréostatique , lors de la bataille de Fleurus , le général en chef sut apprécier le mérite d'une telle invention appliquée à la découverte des mouvements stratégiques de l'ennemi.

Il fut ensuite nommé membre de la commission d'Égypte , et parcourut , avec le grand homme , ce pays de science et de mystère , dont les souterrains sont encore remplis des secrets de l'initiation ; où la sagesse antique a laissé des traces si profondes , si durables. Ensuite , il visita le désert que la foi des siècles a consacré. Il gravit la montagne de Sinaï , où la première loi fut promulguée ; loi d'inspiration divine , sous l'influence de laquelle l'humanité put accomplir ses plus nobles destinées.

La description de l'accueil fait au voyageur , sous la tente des Arabes , est pleine de suavité.

Ces hommes du désert ont conservé , avec un religieux scrupule , les traditions hospitalières des patriarches. L'étranger est toujours reçu , parmi eux , comme l'envoyé de Dieu , comme le plus vieil et le meilleur ami.

Vous devez vous rappeler un autre tableau dans lequel M. Dupont aîné vous a peint les mœurs des Nègres aux Antilles.

Là , tout est contraste : exagération dans le bien comme dans le mal ; vertus sublimes , vices dégradants ; fidélité , dévouement à toute épreuve ; perfidies , trahisons inouïes.

D'une part , barbarie organisée ; de l'autre , civilisation ;

Lutte continuelle de l'instinct contre l'intelligence ;

De l'idée contre le fait.

Si la religion est insuffisante chez le nègre , s'il la traduit en pratiques superstitieuses :

C'est que la religion s'appuie sur la raison et sur le sentiment , et que là , ni son développement ni ses conséquences ne sont possibles ; car jamais elle ne dit à aucuns des enfants des hommes , vous serez esclaves ; mais bien , vous serez frères.

Quant au motif politique de l'esclavage , l'auteur se dépouille de tout préjugé , de toute illusion pour le discuter.

Il approuve l'affranchissement progressif : c'est en effet le plus sage. Mais attendre, est un mot qui paraît terrible aux esprits inquiets, qui ne savent pas comprendre la durée.

Pour ces esprits, le passé est sans voix, le présent sans avenir. Dominés par une agitation fiévreuse et égoïste, ils voudraient cumuler, dans une existence passagère, la vie qui n'appartient qu'aux générations.

Vous vous souvenez encore des lectures que M. Boyer vous a faites de plusieurs chants de son poëme sur l'*Education*.

L'éducation, c'est l'œuvre et la jouissance de ses années.

Doué d'une ame sensible, aimante, d'une ame d'artiste, l'éducation dut s'embellir, pour lui, de tous les prestiges qui font la poésie... Aussi, après avoir recueilli ses souvenirs, il les trouva si rians, si pleins de délices, qu'il voulut en fixer l'expression dans des vers.

Les vers accoururent en foule, à l'entour des idées de jeunesse, de vertu, de sciences, de beaux arts.

Soit qu'il décrive les écoles, où l'enfant du peuple reçoit les premiers éléments de la sagesse ; soit qu'il trace les lois qui doivent présider à l'instruction de la jeune fille, qu'il dise les tendres soins de la bonne mère de famille, les infortunes de ces enfans qui naquirent privés de quelques sens, ses pauvres sourds-muets, ses intéressants aveugles (1); soit que, élevant la voix, il franchisse les derniers degrés de l'enseignement supérieur, pour nous montrer, dans les travaux de l'Ecole Polytechnique, l'intelligence victorieuse et triomphante, calculer et diriger les éléments du monde ; partout M. Boyer veut une éducation largement conçue : les arts, les sciences doivent se prêter un mutuel appui ; l'instruction sera aussi étendue que la nature des esprits pourra

(1) L'auteur a communiqué aussi, dans une séance, les procédés et les instrumens par lui inventés pour instruire les aveugles.

le comporter ; la diversité du savoir ne diminue jamais la force de la conception ; et souvent la médiocrité se cache sous l'étiquette d'une exclusive spécialité.

Concours.

Les cultivateurs ont répondu cette année à votre attente et aux soins du Conseil Général.

Vous avez pu décerner la plupart des prix proposés en faveur de l'encouragement des belles espèces.

Mais le concours littéraire , pour lequel vous aviez voté une médaille d'or , n'a produit aucun résultat.

Vous avez reçu avec plaisir communication de la découverte d'un lignite faite par M. Chorin, curé de Saint-Victeur. Après avoir nommé une commission chargée de lui présenter un rapport sur ce sujet , la Société a voté des remerciements à M. Chorin, et a décidé , en outre , que son nom serait honorablement mentionné en séance publique.

C'est par de telles distinctions , justement accordées au mérite ; c'est en appelant à vous les hommes studieux et éclairés , que vous agrandirez votre influence et le cercle de votre action.

Consacrée par le temps et par le souvenir des services rendus , votre institution demeurera centre d'activité intellectuelle , à l'entour duquel viendront nécessairement se grouper tous ceux pour qui la vie studieuse présente quelques attrait.

Au milieu d'un monde positif et savant , quelle classe pourrait demeurer absente du siècle ? Les formes sévères de quelques-unes sont modifiées avec avantage par le frottement social.

L'étude embellit aussi merveilleusement toutes les conditions de la vie intime.

Les joies qu'elle procure n'ont rien de bruyant : calmes et paisibles , ses jouissances ont toujours un lendemain. »

Dans une analyse rapide d'une relâche au cap de Bonne-Espérance et d'un voyage à Constance en 1831, M. J.^{ne} COUDRAY esquisse la peinture de la ville du Cap, des montagnes importantes de la Table, du Lion et des môles élevés qui environnent l'immense rade de *Sable-Bay*. Le cadre étroit dans lequel il a été forcé de resserrer son récit, l'a mis dans l'impossibilité de peindre à grands traits une de ces tempêtes si communes dans les parages du Cap, et qui l'avaient fait nommer par Vasco de Gama, le Cap des Tourmentes. Il essuya cette bourasque en doublant le morne du Lion. Elle ne dura pas moins de trois jours.

L'auteur nous entretient un moment de cette belle ville, autrefois si riche, si florissante, lorsqu'elle était l'entrepôt de l'Europe et des Indes Orientales ; si peuplée, si animée alors ; aujourd'hui, triste, déserte, et presque abandonnée, depuis que les navires vont relâcher à Sainte-Hélène, au lieu de s'arrêter au Cap. Il décrit rapidement ses courses et celles de ses compagnons de voyage au Champ-de-Mars, au Jardin de la Compagnie hollandaise, à la ménagerie, au grand canal, qui, dit l'auteur, rappelle les canaux de la Hollande aux vieux habitants du Cap, comme le petit bananier du Jardin des Plantes, à Paris, rappelait au sauvage d'Otaïti son île fortunée.

Toutes ces courses et quelques autres terminées, nos voyageurs se mettent en route pour Constance, joli hameau à 5 à 6 lieues du Cap, composé de trois belles fermes où sont cultivées ces vignes si célèbres, qui produisent la liqueur exquise connue sous le nom de vin de Constance. Ces clos fameux sont la propriété de deux Français, MM. Clouet et Collin, qui, de père en fils, les entretiennent depuis près de deux cents ans, époque à laquelle leurs ancêtres sont venus s'établir à Constance, c'est-à-dire, lors de la révocation de l'édit de Nantes. M. Coudray fait une peinture intéressante

du pays , des vues pittoresques qui embellissent la route , de l'observatoire , monument remarquable , admirablement placé pour les expériences astronomiques ordonnées par le gouvernement anglais. M. Coudray s'est attaché les auditeurs par le récit de l'hospitalité touchante qui les attendait chez un de ces aimables compatriotes , Franco-Anglais , chez M. Collin , si heureux de recevoir des Français , de parler avec eux sa langue patriotique ; si complaisant quand il s'agit de les promener dans ses clos , dans ses vastes jardins , de leur expliquer ses procédés pour faire le véritable vin de Constance ; si philosophe et si tolérant quand il est question de nos anciennes divisions religieuses et de nos nouvelles divisions politiques ; si délicat et si généreux quand il les régale de ses délicieux raisins , quand il leur verse à grands flots ce nectare exquis dont ils peuvent apprécier toute l'excellence , et dont ils ont soin de faire une bonne provision , et pour égayer les voyageurs , et pour en offrir à leurs amis.

Il est à regretter que le temps n'ait pas permis à M. Coudray de donner tous les détails de la culture de ces vignobles , de la plantation , de la taille et de l'entretien de ces ceps si précieux et si fertiles ; de la vinification des raisins , détails fort intéressants qu'il avait reçus de M. Collin et de son estimable compagne. La Société espère les obtenir de l'auteur de ce petit voyage.

M. BEDEL considère l'éducation , dont il accueille d'ailleurs les bienfaits , comme une innovation sociale qui n'a point encore obtenu son entier perfectionnement ; il signale comme une des suites de son imperfection , les sentiments présomptueux qu'elle fait naître dans l'esprit de la jeunesse actuelle ; et ces sentiments , selon lui , sont une des principales causes de ces nombreux suicides qui désolent aujourd'hui la société.

M. Bedel développe son opinion , dans une Nouvelle, où le principal personnage a le travers de se croire propre à remplir toutes les carrières , et renonce à la seule qui convienne à sa capacité , comme trop peu élevée pour son mérite et son instruction.

Victor Leroux , pour avoir trop négligé les travaux nécessaires à ses succès , pour s'être aveuglé sur les facultés qu'il croit avoir reçues de la nature , échoue dans la profession d'avocat , dans celle d'auteur dramatique qu'il a successivement embrassées ; mais il ne se décourage pas encore , attribuant , dans sa présomption , ses échecs à des motifs tout autres que son incapacité , son défaut de travail. C'est dans la diplomatie , pense Victor , qu'il pourra déployer la sagacité de son esprit , la profondeur de son jugement ; c'est dans la diplomatie que l'attendent de brillants succès. Un propos inconsideré lui fait un ennemi de l'homme qui pouvait le protéger ; et la nouvelle carrière qu'il devait parcourir avec tant d'éclat , est fermée pour lui.

Cependant , ce jeune homme , fils d'un simple ouvrier de province , mène la vie d'un opulent parisien. Il s'endette , et , pour faire taire ses créanciers , devient rédacteur de journal , compositeur de romans. Jusqu'ici Victor n'a été qu'aveuglé par sa présomption ; il devient aujourd'hui coupable , en tirant , pour subvenir aux frais de ses entreprises littéraires , des traites considérables sur son père , que sa médiocre fortune ne permet pas d'acquitter.

Le journal et les romans de Victor Leroux n'obtiennent aucun succès.

Pour couvrir toutes ses folies , toutes ses dépenses , le jeune présomptueux convoite un riche mariage avec la veuve d'un négociant , et parvient à s'en faire aimer. Croyant le mensonge nécessaire au succès de sa spéculation matrimoniale , au lieu d'avouer sa véritable origine , il se fait passer pour le

fil d'un riche Américain. Mais tout se découvre. Les lettres de change, souscrites par Victor Leroux, sont tombées dans les mains de la jeune veuve qu'il désire épouser. Le père de Victor a refusé d'accepter ces traites, à cause de l'impossibilité où il se trouve de les acquitter à leur trop prochaine échéance. Il vient à Paris prendre des arrangements avec la protectrice de son fils; rencontre dans les bureaux de cette femme trompée ce fils qu'il croyait adonné à l'étude de la jurisprudence. Leroux père et la jeune veuve apprennent en même temps la conduite de Victor. Tous deux s'irritent, surtout du mensonge qu'il a commis, en déguisant sa véritable origine, en rougissant de son père. Celui-ci maudit son fils, celle-là lui retire son amour.

Victor tombe dans le découragement. S'écartant chaque jour davantage du but que la nature lui avait assigné, n'éprouvant que déboires et désappointements, il mène la vie d'un vrai chevalier d'industrie. Enfin, cet homme, né pour remplir honorablement une modeste carrière, se dégrade, fait mourir son père de chagrin; puis, vient se donner la mort aux lieux mêmes où il reçut le jour.

M. le docteur DUBÉSENT entretient la Société de l'éducation des Sourds-Muets, à laquelle il se livre avec une grande persévérance. Les moyens qu'il emploie sont absolument les mêmes que ceux mis en usage pour les autres enfants, à l'exception qu'il fait, pour instruire les premiers, avec des signes pour leurs yeux, ce que l'on fait, pour les autres, avec des sons pour frapper leurs oreilles; moyens, du reste, dont on se sert partout ailleurs: « Mais voici, dit l'auteur, ce qui différencie ma méthode de *toutes* les autres: Partout on crée, avec les signes, une langue, une syntaxe nouvelle, tandis que moi, je suis pas à pas et mot pour mot la syntaxe de notre langue française; ce n'est pas seulement une traduction, c'est la même langue dite par signes, mais sans

génie particulier , sans ellipse. Je vais citer un exemple qui fera mieux comprendre ma pensée. Voilà , comme à Paris , les sourds-muets disent l'oraison dominicale : « Notre père , le ciel dans , que votre nom soit sanctifié ; que votre règne arrive ; que votre volonté soit faite , au ciel , sur la terre , comme ; nous vous prions le pain quotidien , aujourd'hui , de nous donner ; nous vous prions nos fautes à nous de pardonner , comme aux autres nous offensant , nous pardonnons. Nous vous prions aux tentations succomber , de ne pas nous laisser ; mais du mal de nous délivrer. Soit ainsi. » *De l'Éducation des Sourds-Muets , par le baron de Géroldo , tome 1.^{er} , page 588*). (Copié textuellement , sans omissions ni additions).

« C'est à peine si l'on peut deviner ce que signifie un pareil galimatias , et pourtant M. de Géroldo trouva tout cela superbe ; et c'est d'après de telles idées , d'après un système qui conduit à de pareils résultats , qu'il juge les diverses méthodes d'enseignement en usage en Europe !! Pour moi , voici comme- j'agis : Je fais un signe qui signifie *notre* , un autre qui signifie *père* , un autre qui signifie *qui* , etc. ; en un mot , je fais autant de signes qu'il y a de mots , sans ellipse , sans augmentation , et chacun de mes signes est aussi fixe , aussi précis , que la langue elle-même. C'est que , je le répète ici , il ne faut pas seulement s'étudier à donner des idées au sourd-muet , il faut les leur donner dans le langage qu'on veut lui apprendre : c'est le seul moyen de le mettre en commerce avec la société , au milieu de laquelle il est destiné à vivre. »

Un *fragment sur les Habitudes , considérées chez les êtres organisés , végétaux et animaux* : tel est le titre d'un mémoire lu par M. le docteur MORDRET. Il divise les habitudes en naturelles ou acquises : les premières sont instinctives et résultent d'impressions physiques indépendantes de sa

volonté ; les secondes sont le fruit de l'éducation. Les habitudes résultant d'impressions indépendantes de sa volonté sont : le froid, le chaud, la sécheresse, l'humidité, les émanations et la nutrition ; plus la locomotion pour les animaux.

Les habitudes acquises, fruit de l'éducation, sont celles d'intelligence ; physiques (l'individu restant passif) et morales. Aux habitudes d'intelligence ne sont pas soumis les animaux non vertébrés : elles n'appartiennent qu'à ceux qui ont les deux systèmes nerveux (ganglionnaire et cérébral).

Les habitudes physiques (l'individu restant passif) sont communes à certains animaux domestiques et à l'homme ; les habitudes morales sont le partage exclusif de notre espèce.

D'après ce court exposé, on voit que les êtres organisés seuls sont soumis à l'empire de l'habitude, « En effet, dit l'auteur, les molécules organisées, soumises aux lois vitales qui peuvent varier à l'infini, sont seules susceptibles d'être modifiées par l'habitude. Les molécules inertes, soumises aux lois physiques, qui ne varient jamais, ne peuvent être modifiées de la même manière : elles ne sont soumises qu'à l'attraction qui les rapproche pour en former des masses encore dépendantes de ses lois. Si l'attraction forme le lien qui unit les molécules des masses organisées, ces molécules resteraient inertes, si elles n'étaient modifiées d'une tout autre manière et soutenues par une volonté qu'il ne nous est pas donné d'apprécier. Aussi retombent-elles sous les lois physiques, dès que cette volonté cesse d'agir. En parcourant la chaîne de l'organisation, depuis le végétal le moins organisé jusqu'à l'homme, M. Mordret pense que tous les êtres ont des habitudes qui se multiplient en raison de leur degré d'organisation, c'est-à-dire que plus ils

sont complexes , plus ils ont de besoins , et plus aussi ils contractent d'habitudes pour les satisfaire. « Ainsi , continue-t-il , l'homme le plus avancé dans l'échelle de l'organisation , est aussi celui qui a le plus de besoins , le plus d'habitudes. Il est soumis à l'empire de toutes , et elles se multiplient à mesure qu'il est plus civilisé. L'homme de la nature , ayant peu de besoins , a peu d'habitudes : elles sont toutes naturelles et ne changent presque jamais. Si ses besoins sont simples , les moyens d'y satisfaire sont simples aussi ; mais à mesure qu'il s'éloigne davantage de l'état de nature , ses besoins se multiplient , et , pour y satisfaire , de nouvelles habitudes sont indispensables. Si ses désirs l'écartent de la morale , ses habitudes seront souvent hideuses ; et cet être si parfait , auquel la nature a prodigué tous ses dons , qui se croit l'image de son Créateur , devient de plus en plus à plaindre , est la proie d'une foule de maux inconnus aux autres espèces ; il désire toute sa vie , et arrive à la tombe sans avoir été satisfait. »

L'auteur , après avoir parlé assez longuement des habitudes des végétaux , revient à celles de l'homme en général. « Les jeunes gens , dont la vie est plus active , ont besoin de se communiquer davantage. Recevoir de nouvelles impressions , prendre de nouvelles habitudes , les abandonner pour en prendre de nouvelles encore , voilà tout leur bonheur. Pour eux , la constance c'est l'ennui ; une impression long-temps continuée ne les excite plus ; leur vie trop active a besoin d'un nouveau stimulant. Le vieillard , au contraire , évite les nouvelles impressions , n'est plus aussi versatile dans ses désirs ; il chérit des habitudes qu'il n'est plus en son pouvoir de changer. Comme sa vie faiblit chaque jour , ses organes , flétris et presque desséchés , ne sont plus aussi susceptibles d'impressions ; et son ame , qui ne fut placée dans la matière que pour en régler et en assurer

les mouvements, semblable à la flamme qui disparaît progressivement, à mesure que l'aliment lui manque, abandonne son enveloppe terrestre pour retourner à sa céleste origine. »

Dans un morceau ayant pour titre : *Du Médecin en général, et du Médecin de campagne en particulier*, M. le docteur VOISIN pose d'abord en principe, avec Malebranche, que la science de l'homme est la plus digne de l'homme, et conséquemment que la connaissance de nous-même, qui ne peut exister sans la médecine, fait de cette science la plus belle, la plus noble des professions. Mais en exaltant l'art de guérir comme le premier des arts, il s'empresse d'ajouter que, pour opérer tout le bien dont il est susceptible, il demande à être exercé par un médecin aussi instruit qu'honnête homme. Nulle part, dans aucune profession, ces deux conditions ne lui semblent plus indispensables. M. Voisin énumère les services sans nombre que le médecin rend à son semblable. Sa vie tout entière est une vie de dévouement. Ne s'appartenant point, il se consacre au soulagement des infortunes, alors qu'il sait d'avance que pour prix de ses soins, de sa haute philanthropie, il recueillera les fruits amers de l'ingratitude ! Mais peu lui importe : sa mission est toute divine, l'humanité commande : elle est l'arbitre de toutes ses actions. La patrie, pour lui, est le lieu du malheur ; là où la mort moissonne le plus de victimes, au milieu des épidémies, assistant toujours le dernier à cette scène de destruction, s'il ne succombe pas martyr de la fureur populaire. »

Après avoir parlé des qualités qu'il faut à l'homme pour exercer la médecine, M. Voisin détaille plus particulièrement la vie du médecin de campagne, les vertus qu'il doit posséder pour se résigner à une existence d'abnégation de chaque instant. Dans ces hameaux, dans ces villages se

trouvent souvent des médecins que distingue un mérite aussi vrai que modeste. Le médecin de campagne a besoin d'avoir reçu de la nature une forte constitution ; car si son ministère est des plus méritoires, il est, sans contredit, des plus pénibles. Quelle vie continuelle d'épreuves ! que de privations , que de fatigues , de peines à supporter ! Être le plus humble serviteur des hommes , et en être le moins rétribué ; contracter envers eux mille obligations , sans espérance de retour de procédés ; n'avoir pas un moment à soi , dont le public ne puisse disposer ; courir nuit et jour , malgré le froid , la pluie , la chaleur la plus excessive , pour aller porter ses secours à des gens dont il peut à peine se faire comprendre ; exécutant lui-même ses ordonnances , s'il veut qu'elles soient remplies ; heureux encore quand il n'a pas à vaincre des difficultés d'une autre nature : les préjugés , les croyances superstitieuses. Enfin , M. Voisin termine , en relatant les services que le médecin de campagne , tant par sa position sociale que par son instruction , rend chaque jour aux villageois de son pays , qu'il s'efforce de conduire dans des voies de progrès et d'amélioration.

D'une voix faible , mais encore expressive , M. BOISSEAU lit une notice sur l'un de nos compatriotes , officier plein de bravoure , qui parcourut le monde en observateur et vint mourir au foyer domestique. Ce morceau , remarquable tout-à-la-fois par l'intérêt qu'inspire le nom d'*Edouard de Montulé* , par la manière et par le style de l'auteur , produit sur l'assemblée tout l'effet qu'on devait en attendre. Hélas ! c'était le chant du cygne que nous faisait entendre notre bien estimable collègue...

M. le président termine la séance en adressant une allocution aux citoyens qui ont remporté des prix ou obtenu des mentions honorables au dernier concours pour l'amélioration des bestiaux et de la race chevaline , et remet à

chacun d'eux une médaille d'argent à l'effigie de sa Majesté ; puis il remercie MM. les Musiciens , pour la part qu'ils ont bien voulu prendre à la solennité de ce jour.

Nous reproduisons ici les programmes des deux concours littéraires dont les prix n'ont point été remportés , avec l'espoir que le zèle des hommes lettrés du pays , celui surtout d'une jeunesse studieuse , permettra , à la Société , vers la fin de la présente année , de décerner les récompenses promises aux vainqueurs.

PREMIER CONCOURS LITTÉRAIRE POUR 1836.

La Société , désirant encourager les recherches et les travaux littéraires , commencés avec succès dès 1834 , sur les personnages distingués du pays , propose , pour un nouveau prix , une médaille d'or de la valeur de 60 fr. , qui sera accordée à l'auteur de la meilleure notice biographique , sur un des hommes les plus recommandables , nés dans l'ancienne province du Maine avant 1790 , ou , postérieurement à cette époque , dans le département de la Sarthe.

Les ouvrages inédits seront seuls admis.

La Société émet le vœu que les recherches se portent de préférence sur des personnes , encore peu connues , qui se sont rendues recommandables , soit par leurs écrits , soit par tout autres travaux.

DEUXIÈME CONCOURS LITTÉRAIRE POUR LA MÊME ANNÉE.

La Société , désirant accroître le domaine de l'histoire sur la province du Maine , décernera , dans la séance publique de l'année 1836 , une médaille d'or , de la valeur de 60 fr. , à l'auteur du meilleur mémoire sur la période de l'histoire de cette province , qui commence dès les tems les plus reculés , jusques et y compris le règne de Clovis , roi de France , mort le 27 novembre 511.

Les ouvrages inédits seront seuls admis.

Les concurrents adresseront leurs notices au secrétaire de la Société, avant le 15 octobre 1836. Chaque notice devra porter une épigraphe, qui sera répétée dans un billet cacheté, contenant le nom de l'auteur. Ce billet ne sera ouvert que dans le cas où le prix serait remporté, ou une mention honorable accordée.

Ne pourront concourir les membres *résidants* de la Société.

Les médailles d'or, pour les prix, et les médailles d'argent pour les mentions honorables, seront décernées dans la séance publique de la Société de l'année 1836.

SÉANCE DU 26 JANVIER 1836.

Présidence de M. Dagoneau.

M. GOUPII, membre correspondant, adresse à la Société son *Histoire des Mollusques terrestres et fluviatiles observés dans le département de la Sarthe*. M. Anjubault est chargé, par la Société, de lui présenter un rapport à ce sujet.

M. Dagoneau donne lecture d'une lettre de M. le baron Pasquier, président de la chambre des pairs, qui accepte, avec reconnaissance, le titre de membre correspondant que lui a décerné la Société.

M. le président énumère ensuite plusieurs réponses pleines de bienveillance qui lui ont été adressées, à la même occasion, par tous les nouveaux membres correspondants.

M. Anjubault lit un rapport de sur la *Notice du maréchal de Lohéac*, composée par M. Lévêque Berangerie.

La Société arrête que son président remerciera l'auteur de cette biographie, pour l'envoi qu'il a fait de son ouvrage.

L'ordre du jour est le renouvellement des membres du bureau.

Les divers scrutins ont eu pour résultats la nomination de MM. Houdbert, à la présidence ; Dagoneau, à la vice-

présidence ; Suhard , à la place de secrétaire ; Cauvin , à celle d'archiviste-bibliothécaire ; Berard et Verdier , aux fonctions de trésorier et de sous-trésorier.

SÉANCE DU 9 FÉVRIER.

M. VERGER , de Nantes , membre correspondant , fait remettre à la Société un exemplaire de sa *Notice sur la Chaire au Diable* , et un autre de la nouvelle édition de sa *Notice sur Jublains* , autrefois *Noïodunum*.

M. Etoc-Demazy père est chargé de présenter un rapport sur ces deux ouvrages.

M. Anjubault lit son examen de la brochure de M. le docteur Goupil , renfermant la description des mollusques de notre département. Ce rapport sera publié.

La Société procède au renouvellement de ses commissions permanentes.

Sont nommés , pour l'administration des finances , MM. Platon Vallée , Dagoneau , Mordret , Laroche.

Pour la rédaction du Bulletin de la Société , MM. Boisseau , F. Guéranger , Etoc-Demazy père , et Dagoneau.

SÉANCE DU 23 FÉVRIER.

Présidence de M. Houbert.

M. HOUBERT , appelé à l'honorable fonction de la présidence , paie un juste tribut d'éloges à son digne prédécesseur , M. Dagoneau. Ensuite il indique les devoirs et les obligations de ses collègues , et trace rapidement la direction qu'ils doivent donner à leurs travaux. Arrivant au Bulletin publié sous les auspices de la Société , et , tout en rendant à son rédacteur la justice qui lui est due , il exprime le vœu que quelques changements soient opérés dans le choix des articles , qui doivent être choisis de préférence parmi les productions des membres résidants et des correspondants.

Si vous vous proposez , dit M. Houbert , de payer cette

année votre tribut à la séance publique , disposez de bonne heure votre esprit à l'œuvre que vous préparez. Ne négligez point , surtout , le degré d'utilité pratique auquel votre travail peut atteindre ; et montrez , par des exemples , l'application que l'on peut faire de vos paroles aux divers travaux auxquels se livre votre compagnie.

Des remerciements sont votés à M. Dagonneau , pour le zèle qu'il a constamment montré dans le cours de sa présidence.

Cet honorable membre remercie lui-même la Société , et lui fait hommage d'un *Mémoire sur les Justices de paix du royaume*.

M. Etoc-Demazy père dépose un volume ayant pour titre : *Essai sur les Sépultures du Mans et de ses environs , suivi d'une notice sur la vie et les écrits de R.-F. d'Oigny du Ponceau*. M. F. Guéranger fera un rapport sur ces deux productions.

M. de Beaurepaire , nommé membre correspondant , fait hommage à la Société des brochures suivantes : 1.^o *Le Tasse et les Normands*. 2.^o *Sur l'Association Normande pour les progrès de l'industrie provinciale*. 3.^o *Discours prononcé au congrès de Caen*. 4.^o *Discours sur l'Architecture normande*.

SÉANCE DU 8 MARS.

M. Cauvin donne lecture du préambule d'un *Mémoire sur les Armoiries des Evêques du Mans , des Chapitres , des Communautés religieuses et des Corps et Métiers*. Cet ouvrage sera accompagné de nombreuses lithographies.

SÉANCE DU 22 MARS.

M. Hubert lit une note dans laquelle il explique la méthode qu'il a adoptée pour hâter les progrès des élèves dans l'étude du dessin et de la peinture. Il expose ses idées

sur ce sujet , et développe les résultats avantageux qu'il a retirés de leur application. Cet honorable collègue finit par annoncer son prochain départ pour la capitale, qu'il doit habiter.

La Société , par l'organe de son président , exprime à M. Hubert le regret qu'elle éprouve de sa perte , comme membre résidant , et l'invite à se souvenir qu'il appartiendra toujours à la compagnie.

M. Salmon , membre correspondant , écrit à la Société pour la prier de vouloir bien solliciter , du conseil général , l'établissement , au Mans , d'une école d'agriculture , annexée à l'école normale primaire. Il signale les avantages qui en résulteraient pour le pays. Des considérations sur l'état de l'agriculture , dans le canton de Sablé , terminent le travail de notre judicieux confrère.

La Société décide qu'une commission sera chargée de lui faire un rapport sur la proposition de M. Salmon.

ÉLOGE HISTORIQUE

DE

M. DUBOIS DE MONTULÉ ,

PRONONCÉ DANS LA SÉANCE PUBLIQUE DU 13 JANVIER 1836 ,

PAR M. BOISSEAU , MEMBRE RÉSIDANT.

Messieurs ,

Je viens rappeler à vos souvenirs un jeune écrivain qui , après s'être distingué dans les combats par sa valeur , chercha , fatigué du repos , une autre gloire dans la carrière aventureuse des voyages.

A peine de retour dans sa patrie , il méditait déjà de nouveaux projets et de nouvelles courses , quand la mort , sans pitié , vint étouffer ses espérances.

Ses nombreux amis , dont plusieurs sont peut-être présents à cette solennité , n'ont point oublié avec quel sentiment d'intérêt et de curiosité ils s'empressaient à l'envi de provoquer des récits , nouveaux pour eux , sur les pays lointains qu'il avait parcourus , et les mœurs bizarres qu'il avait observées chez tant de peuples divers.

Vous-mêmes , Messieurs , vous vous rappelez sans doute encore , lorsqu'il discutait dans vos séances des questions scientifiques ou industrielles , avec quelle sagacité , son esprit , mûri par les leçons de l'expérience , savait rendre lumineux les sujets souvent les plus obscurs et les plus difficiles.

Tant de motifs me font espérer que votre indulgence me secondera dans le cours de cette narration.

M. Edouard Dubois de Montulé naquit à Sainte-Croix , en l'année 1792 , d'une famille distinguée par elle-même et par ses alliances ; il était encore bien jeune , lorsqu'il eut le malheur de perdre sa mère. Son père avait épousé Mademoiselle Leconte de Souvré , issue de la maison de Montesson.

Il était fils unique et d'une constitution délicate ; cependant , il fut envoyé fort jeune au collège de Vendôme , qui venait , comme beaucoup d'autres établissements de ce genre , de se relever sur les débris des écoles centrales. Soit faiblesse de santé , soit légèreté , trop ordinaire à cet âge , ses progrès dans ses études furent lents et médiocres. Il avait à peine seize ans , lorsqu'il manifesta le désir d'entrer à l'école militaire de Saint-Cyr. Là , sa vocation pour les armes ne fit que s'affermir ; il étudia avec zèle et succès les mathématiques et la stratégie. Son goût le portait aux exercices les plus violents ; c'est ainsi qu'il rendit robuste et fort un corps naturellement faible et grêle.

Le bruit des victoires , remportées par nos armées , électrisait son âme orageuse et bouillante : il ne rêvait que

batailles et gloire , lorsqu'après deux ans d'épreuves , il put enfin prendre rang dans l'armée française. Son mérite , bien connu , plutôt que les protections , lui valut d'y entrer en qualité d'officier de cavalerie légère. Sa bravoure , toujours audacieuse et souvent téméraire , son activité et son exactitude dans le service le firent bientôt remarquer. Son avancement fut rapide , et personne n'en fut ni surpris ni jaloux.

Il n'avait alors que vingt ans. A cette époque s'ouvrit la désastreuse campagne de Russie , dont les lauriers teints de sang ne purent cacher les malheurs de la patrie. Il serait superflu de raconter ici les faits nombreux qui jetèrent quelque éclat sur le jeune guerrier , dont nous crayonnons la vie. Il suffit de rappeler qu'après la prise de Smolensk , dans une rencontre où l'avant-garde seule fut aux prises avec l'ennemi , il déploya le plus audacieux courage , et mérita d'être décoré sur le champ de bataille.

Je laisse à penser si , après cet événement , il put manquer aucune occasion de se signaler ? C'est toujours la même intrépidité , la même audace. Mais il ne put voir que de loin , comme il le dit lui-même , Moscou , livré aux flammes par les mains de ses propres habitants. On connaît les calamités qui ont suivi.

M. de Montulé revint tristement avec les débris de l'armée , de cette armée si belle , quelques mois auparavant , alors expirante au milieu des déserts glacés de la Russie. Malgré les malheurs qui s'accumulaient de toutes parts , malgré ses blessures à peine cicatrisées , il continua de verser son sang pour la France , jusqu'à ce que , lasse de peser sur le monde , elle laissa s'écrouler le colosse qu'elle avait élevé.

Le volcan de la guerre venait de s'éteindre ; la paix , semant sur la terre des fleurs et des épis , comme a dit le chantre des exilés , avait promptement fait oublier les calamités passées. Mais une foule de jeunes guerriers , obligés

de renoncer aux destinées brillantes qu'ils avaient tant de fois rêvées au milieu des camps, remettaient à regret l'épée dans le fourreau. M. de Montulé était du nombre. D'un caractère inquiet, entreprenant, comme nous l'avons vu, il ne pouvait supporter le calme des jours paisibles d'une vie ordinaire : il fallait un aliment à son imagination échauffée. Il songea aux voyages.

Maintenant, Messieurs, une autre série de faits se déroule devant nous ; ce n'est plus le guerrier, jetant sa vie aux mains de la Victoire, que nous allons faire paraître ; mais le voyageur, exposant obscurément ses jours à mille périls inattendus ; parcourant tantôt les vieilles forêts de l'Amérique du Nord ; tantôt explorant les antiques monuments de l'Italie et de l'Egypte ; ensuite, pour connaître les diverses phases de la civilisation, visitant les principales villes de l'Angleterre et de la Russie.

Nous même, si nous suivons l'auteur dans ses courses lointaines, nous sentons que notre tâche va devenir plus difficile ; c'est le voyageur, le savant et l'écrivain tout à la fois que nous devons apprécier et faire connaître, malgré les bornes étroites que nous nous sommes imposées.

M. de Montulé, à peine âgé de vingt-quatre ans, s'embarqua à Nantes, au mois de septembre 1816 ; il dirigea sa course vers les Etats-Unis d'Amérique, et aborda à New-Yorck, après une traversée sans événement. En posant le pied sur cette terre de liberté, qui avait ouvert un asile à tant d'infortunés, fuyant leur patrie, et à tant de grandeurs tombées, son cœur tressaillit. Cette terre, qui doit son affranchissement au sang de la France, et son bonheur à la sagesse d'un grand homme, lui offrait mille prestiges. Il allait parcourir des régions, naguère désertes, maintenant parsemées de villes florissantes. Devant lui, se présentait, avec l'industrie dans tout son essor, une civilisation neuve,

destinée peut-être à remplacer la vieille civilisation de l'Europe, si, formée de ses débris, elle peut éviter de tomber dans ses errements.

Après avoir salué, à Boston, le premier champ de bataille de la liberté américaine, il pouvait dire ensuite avec l'auteur d'Attala, « J'ai vu les champs de Lexington; je m'y suis arrêté en silence, comme le voyageur aux Thermopyles, à contempler la tombe de ces guerriers des deux mondes, qui moururent les premiers pour obéir aux lois de la patrie. En foulant cette terre philosophique qui me disait, dans sa muette éloquence, comment les empires se perdent et s'élèvent, j'ai confessé mon néant devant les voies de la Providence, et baissé mon front dans la poussière. »

M. de Montulé, après avoir décrit New-Yorck et Philadelphie, comme pour essayer son pinceau, se décide tout-à-coup, au lieu de pénétrer dans l'intérieur du pays, à s'embarquer pour les Antilles. De loin, la plupart des îles de cet archipel lui apparaissent semblables à des montagnes isolées, élevant çà et là au-dessus des eaux leurs sommets arrondis, tantôt jaunes et stériles, tantôt figurant des nuages d'un bleu foncé qui vont se perdre à l'horizon. Mais de près, et au sein de quelques-unes de ces îles, soit qu'il parcoure les plaines ou les rivages, soit qu'il gravisse les flancs des montagnes ou pénétre au fond des ravins et des vallées, il ne peut apercevoir sans surprise, souvent à côté de sables arides et sous un ciel brûlant, une végétation animée et vigoureuse; une foule de plantes, aux formes bizarres, et dont les fleurs riches et variées ne connaissent point d'hiver et se succèdent sans intervalle; des forêts, où le cocotier élancé se balance à côté du latanier, où l'acajou, connu du riche, l'ananas, aux fruits délicieux, le corossol et le bananier, aux feuilles immenses, entourent l'élégant palmier, dont les Caraïbes faisaient autrefois leurs arcs redoutables; où, enfin, des

milliers d'oiseaux , dont les vives couleurs semblent des rubis, des émeraudes ou des saphirs , qui se jouent , comme des éclairs , à travers les feuilles et les branches des arbres , et remplissent l'air de leur gazouillement aussi doux que mélodieux.

S'il est ému à l'aspect de la nature déployant toutes ses richesses dans ces climats heureux , le plaisir qu'il éprouve ne détourne point son esprit d'observations d'un ordre plus élevé , et ne l'empêche point de se livrer à des recherches fort importantes de physique générale. Déjà quelques données sur la position et l'ensemble des Antilles lui avaient fait soupçonner que ces îles avaient été autrefois des chaînes de montagnes , peut-être aussi éloignées du centre de la terre que les Alpes et les Pyrénées , et qu'elles avaient dû faire partie d'un ancien continent , détruit par l'action brusque ou insensible d'une mutation de l'axe terrestre.

Si elles étaient , dit-il , le produit d'éruptions volcaniques , les roches à la surface seraient inclinées sous différents plans à l'horizon , ce qu'on ne voit là que dans les lieux les plus élevés.

Il fondait encore son opinion sur la direction de ces îles respectivement dépendantes l'une de l'autre ; sur la découverte des bancs de sables qui les lient la plupart entr'elles ; sur la tradition que les îles Maldives , où elle s'est conservée , auraient été un continent , ou du moins une grande île.

Nous eussions désiré que l'auteur , après avoir soulevé des questions d'un si haut intérêt , eût pu leur donner une solution complète , en continuant ses observations géologiques ; mais l'épidémie , qui désolait alors ces contrées , le força de s'éloigner après un court séjour.

Plus tard , nous le voyons , mettant à profit tout ce qui se présente à son avide curiosité , faire des conjectures aussi neuves qu'intéressantes sur les couches calcaires et les diffé-

rents sols de l'Amérique du Nord ; méditer, sous les voûtes de la grotte de Fingal, sur la formation des basaltes, et en discuter ensuite la cause avec des savants, sur les montagnes de l'Irlande ; étudier, sur le Vesuve et l'Etna, la nature des volcans et la puissance de leurs éruptions ; enfin, se demander, en apercevant en Egypte d'énormes bancs de granit rose, si ces masses ne sont point les charpentes osseuses de la terre.

Repoussé par l'épidémie, comme nous l'avons dit, il partit de Kingston, port de la Jamaïque, à bord d'un brick anglais, faisant voile pour la Nouvelle-Orléans. On peut dire que la vie des voyageurs glisse au milieu des périls. Il venait d'éprouver une de ces tempêtes, aussi fréquentes que terribles dans les eaux du Golfe mexicain ; lorsqu'il parvint à l'embouchure du Mississipi, un des plus beaux fleuves du monde, devenu célèbre, depuis qu'il a été chanté par un grand poëte.

Il allait voguer sur ce Meschassébé, sur ce fleuve, aux fles flottantes, qui naguère sillonné par les pirogues légères des Indiens, roule maintenant ses ondes chargées de navires et de bateaux à vapeur. Il allait saluer la capitale de cette Louisiane, où le nom français n'a cessé d'être en honneur ; traverser les savanes de la solitude, et pénétrer dans ces forêts profondes, dont le silence n'est interrompu que par les cris des animaux féroces, ou le bruissement des arbres agités par les vents.

Déjà, il était parvenu au centre du pays des Illinois, des Séminoles et des Bénéquis, et avait vu des villes naissantes sur les rives de l'Ohio, ou la Belle-Rivière, ombragée de hêtres majestueux, de platanes et de peupliers. Déjà il avait pu s'asseoir au foyer des Sauvages, de ces Indiens si hospitaliers, et pourtant si dédaigneusement opprimés par l'égoïsme européen, lorsque, accablé des fatigues d'une

longue et pénible marche à travers des bois immenses , il aperçoit le lac Érié , dont les eaux limpides se déversent dans le lac Ontario , après avoir formé le Saut de Niagara.

Il côtoyait ses rivages sombres et pittoresques , marchant sur un terrain d'où l'eau suinte de toutes parts , et qui , mobile sous les pieds , semble reposer sur un abyme ; bientôt des échos sourds et prolongés l'avertissent qu'il approche de la fameuse cataracte. Il en était près , il la voyait , il la contemplait , que stupéfait , étourdi , il ne pouvait se lasser d'admirer cet étonnant spectacle de la nature , ce fleuve , d'abord calme et plein , qui se précipite subitement d'une hauteur de 150 pieds au milieu d'un gouffre , avec un fracas épouvantable , et fuit sur des rochers couverts d'écume avec des mugissements qui rétentissent à plusieurs lieues au loin.

Nous voudrions reproduire plusieurs passages de cette relation , citer des remarques , souvent pleines d'intérêt , sur la topographie , la géologie , l'histoire naturelle et l'économie politique et sociale de ce pays , si propre à préoccuper les esprits et qui attire plus que jamais les regards de l'Europe ; mais depuis le voyage de M. de Montulé , plusieurs voyageurs d'un grand mérite , entr'autres le savant Beltrami que la mort vient d'enlever aux sciences , le capitaine Franchlin et particulièrement l'illustre Humboldt qui n'a rien d'ignoré sur ces contrées , sont trop connus du public pour que notre tâche , à cet égard , ne soit pas devenue au moins inutile.

Après une année de courses pleines de vicissitudes , M. de Montulé , revenant à New-Yorck , en traversant les Alleganis , le Maryland et la Pensylvanie , venait de terminer son voyage en Amérique. Il pouvait désirer rentrer dans sa patrie , où il était sûr de trouver le repos et le bonheur , où des parens et des amis le regrettaient ; mais le besoin

qu'il éprouvait de s'instruire le rendit inébranlable dans le projet depuis long-tems formé de parcourir l'Italie , la Sicile et l'Egypte , terres classiques et berceau des beaux arts. Il s'embarque donc à New-Yorck pour Livourne au mois d'octobre 1817.

Que dirons-nous des impressions qu'il reçut à l'aspect de cette Italie tant de fois vantée et si favorable aux inspirations poétiques , où tous les hommes célèbres des tems modernes semblent s'être donné rendez-vous , comme pour interroger le génie des tems anciens ; où un ciel d'azur , parsemé de nuages légers , pareils à ces flocons aériens , contraste d'une manière si frappante avec un sol couvert de ruines , des monts jaunes et dépouillés de verdure , des plaines arides et brûlées au milieu desquelles s'élève , comme d'un tombeau , la ville éternelle , puissante par la foi , autant qu'elle fut terrible par les armes ?

Son âme de jeune homme , pleine d'émotion , s'exalte et s'extasie ; ce n'est qu'à regret qu'il s'éloigne de cette terre de souvenirs , où l'on foule à chaque pas quelques restes de la grandeur romaine , pour visiter le pays de Naples , plus riant sans doute , mais bien moins imposant.

Là , où de nouveaux objets se présentent à ses yeux surpris , où d'autres mœurs fixent son attention , il ne reste pas oisif. Les rivages enchantés de Pouzzole et de Baies où se sont passées tant de scènes mémorables ; le Vésuve , qui domine la rade de Naples , les temples de Pœstum , exercent son pinceau.

Bientôt , il passe le détroit et parcourt la Sicile ; il gravit le formidable Etna , et se tient un instant penché sur l'abyme entr'ouvert au fond de son immense cratère ; il visite ensuite Catane et Syracuse , après avoir assisté aux fêtes de Palerme et de Messine ; mais jetant un coup d'œil sur cette terre si fertile , autrefois si riche et si populeuse , lorsqu'il

n'y voit plus que les haillons de la misère , il gémit , et se hâte de fuir vers les ruines de Thèbes et de Memphis.

Dans les nouvelles excursions qu'il prolonge sur le Nil , au-delà des îles Eléphantine et de Philé , dans la Haute-Egypte , et jusqu'aux bord de la Mer Rouge , on voit toujours l'observateur ardent que ni difficultés ni fatigues ne peuvent arrêter.

Il visite successivement , et en admirateur , les Pyramides de Gizé , les ruines d'Héliopolis , de l'antique Ombos , les obélisques de Louqsor , les temples d'Etfou , de Carnack , de Tintira , le palais de Memnon , et les tombeaux des Rois à Thèbes.

Devant ces monuments gigantesques , témoins de tant de siècles et de tant d'empires dispersés , comme la poussière ; devant ces temples et ces palais , dont les colonnes debout semblent des tours ; devant ces ruines majestueuses , qui attestent en même tems la puissance de l'homme et le néant de ses œuvres , son imagination s'enflamme et ne peut se lasser d'admirer.

Au sommet des Pyramides , jetant ses regards autour de lui , son ame s'exalte et franchit les espaces : « Qu'elle vue , dit-il , s'étend et s'arrondit autour de vous ! d'un côté , le Caire avec ses minarets , ses dômes et sa citadelle ; de l'autre , l'entrée de la vallée qui conduit au Faïoum , au lac Moëris , au Labyrinthe , et l'horizon terminé par la brûlante étendue du Désert. »

Il avait vu l'Egypte telle que nous l'ont dépeinte , avant lui , Savary , Volney , Norden et Denon , et depuis , MM. Belzoni et Drovetti , ancien consul de France. Il était riche des observations qu'il avait recueillies dans le cours d'un long voyage et chez des peuples si différents. Ce qu'il désirait le plus maintenant , c'était de revoir sa patrie , d'embrasser son vieux père et des amis qui l'attendaient tou-

jours. Bientôt, du navire qui l'amenait, il aperçoit la France, qu'il salue avec ivresse, et aborde à Marseille, après deux ans et demi d'absence.

Une fois entré dans la carrière littéraire, une fois qu'on a goûté à la coupe énivrante de la gloire, il est difficile de reculer et de préférer un bonheur d'autant plus vrai qu'il est plus obscur. M. de Montulé en est un exemple. Rien ne lui manquait qu'une imagination moins ardente pour jouir de ce bonheur paisible qui ne quitte jamais celui qui sait s'en contenter.

Pendant qu'il livrait à l'impression et à la critique du public la relation de son voyage, il méditait un ouvrage d'une assez haute importance pour qu'il eut l'espoir d'y attacher sa réputation d'écrivain. Dans cet ouvrage qu'il intitule, *Age des Peuples*, il devait faire un tableau comparatif des divers degrés de civilisation chez les nations les plus connues; mais pour lui donner toute la perfection qu'il semblait comporter, il sentit qu'il avait besoin lui-même d'étudier d'autres peuples que ceux qu'il avait connus jusqu'alors.

Cette raison fut suffisante pour l'engager dans de nouvelles excursions. Il résolut donc de parcourir l'Angleterre et la Russie, ces deux puissances qui, selon lui, différemment colossales, paraissent à l'horizon du monde civilisé, comme ces corps de réserve prêts à descendre dans la plaine, pour décider du sort des états.

Il partit de Calais dans l'année 1821, parcourut l'Angleterre, l'Ecosse et l'Irlande, examina avec un soin particulier le mouvement du commerce et de l'industrie, les manufactures, les mœurs, les progrès des arts et de la civilisation; passa ensuite en Russie après avoir jeté un coup d'œil sur la Hollande, veuve de ses flottes et de sa puissance.

Arrivé à Saint-Pétersbourg, qu'il juge sainement, il ne

fait qu'un saut de cette ville à Moscou , capitale des anciens Kzarts. A la vue de cette cité , dont les clochers dorés , bombés en ogives , s'aperçoivent au loin et qui semble , dit-il , avoir élevé ses monuments asiatiques et somptueux dans l'ombre et le silence de l'histoire ; il s'arrête un instant , pour exprimer l'émotion que lui cause cette vue qui lui rappelle de funestes souvenirs. Mais après avoir fait un tableau animé des mœurs russes , de la position respective des nobles et du peuple , il revient par la route que lui tracent les os blanchis de ses anciens compagnons d'armes , traverse la Pologne , dont il prédit les malheurs , et rentre en France deux ans après en être parti.

A son retour , M. de Montulé fit imprimer la relation de ce second voyage , ainsi qu'il l'avait fait pour le premier , quatre ans auparavant ; celle-ci parut en 1825. Nous devons dire qu'elle nous a paru bien supérieure à la première. En effet , la première , si elle est parsemée de passages bien écrits , d'un style ferme et vif , on ne peut dissimuler qu'elle renferme des défauts essentiels , des redites fréquentes , des remarques inutiles ; peut-être aussi l'auteur se montre-t-il trop souvent sur la scène ; enfin , on voit que c'est l'œuvre d'un jeune homme que l'âge doit mûrir.

Cependant , cette relation eut une vogue qui dut flatter l'amour-propre de l'écrivain. Elle reçut des éloges , qui furent répétés par les feuilles littéraires de l'époque. Peut-être doit-on attribuer ce premier succès à la collection de dessins que l'auteur avait faits et lithographiés lui-même ; c'était sans doute une heureuse innovation pour le tems. Jusque-là , les voyageurs n'avaient guère donné , pour accompagner leurs récits , que des cartes , plus ou moins exactes , qui ne disent rien à l'imagination ; tandis que ces dessins , s'ils n'ont pas tout le fini , tout le poétique qu'on exige de nos jours , on ne peut leur refuser une grande

exactitude , justifiée par les nombreuses copies qu'on en a faites depuis.

La seconde relation , comme nous l'avons dit , est certainement bien supérieure à celle-ci ; sa narration se lie et s'enchaîne avec les évènements ; sa marche est plus régulière , plus soutenue ; le style ferme sans être raide , est aussi plus pompeux et plus nuancé ; les choses ont leur véritable couleur ; les détails , rarement de trop , viennent se grouper heureusement à la masse des faits. Ce n'est plus un jeune homme essayant sa plume par des tableaux hazardés , mais un écrivain qui annonce un penseur , un observateur réfléchi.

Pendant , malgré la différence de mérite qu'on remarque dans ces deux ouvrages , nous ne pouvons céler qu'ils ont eu le même sort et qu'ils ont perdu de leur première réputation , soit que ces sortes d'écrits , par leur nature , doivent passer promptement , soit que l'auteur , loin de s'attacher à de nouvelles découvertes , ait parcouru des routes trop battues pour que son nom y soit resté attaché.

De retour en France , après son dernier voyage , M. de Montulé n'avait point perdu de vue son ouvrage de prédilection , *l'Age des Peuples* ; il s'en occupait avec persévérance , et mettait en œuvre la masse des connaissances qu'il avait acquises par tant de courses et de travaux ; souvent il en parlait à ses amis ; quelquefois , il leur en lisait des morceaux détachés ; il ne voulait le faire paraître , disait-il , que dix ans plus tard , comme pour lui faire subir toutes les épreuves ; il y attachait toute sa gloire ; mais cette gloire , il ne devait point en jouir , et son livre devait rester inachevé entre les mains de sa famille. Il ne s'apercevait point que ses travaux , ses longues fatigues avaient altéré sa santé , et qu'elle s'affaiblissait tous les jours ; en effet , un mal terrible , sans remède , une affection de poitrine , qu'il avait

tant redoutée , avait marqué le terme de son existence ; il avait à peine trente ans , et c'était en 1828 , ses amis , ses parents qui l'entouraient , cherchant à l'abuser , ne pouvaient plus s'abuser eux-mêmes sur l'inutilité de leurs soins ; ils le virent bientôt s'éteindre , renonçant à la gloire et aux espérances d'ici-bas.

NOTICE BIOGRAPHIQUE

SUR M. DUBOIS DE MONTULÉ.

La forme d'éloge historique choisie par M. Boisseau , ne lui ayant pas permis d'entrer dans certains détails de la vie de M. Montulé , et quelques erreurs lui étant échappées , je crois devoir donner ici , comme supplément , la notice suivante.

Édouard-René-Pierre-Charles DUBOIS DE MONTULÉ, naquit à St^e.-Croix-lès-le-Mans, le 12 mai 1792. Son père, ancien officier au régiment de Bretagne infanterie, le plaça, en 1803, au collège de Vendôme , d'où il sortit quand il eut terminé sa seconde. Esprit ardent et curieux de nouveautés , il voulait s'instruire de préférence par la lecture. Le temps qu'il y consacrait était souvent pris sur celui de ses études : aussi furent-elles assez médiocres. Un penchant décidé pour les armes le fit entrer, en 1809, à l'école de cavalerie de Saint-Germain. Il la quitta deux ans après avec le grade de sous-lieutenant de chasseurs. Son régiment appartenait au corps d'armée du prince Eugène. M. de Montulé prit part à la désastreuse campagne de Moscou. A peine au début de sa carrière, il montra tant de bravoure , qu'il obtint une lieutenance dans une compagnie d'élite et reçut la croix sur le champ de bataille. Blessé grièvement au bras, sur les bords du Dniéper, il ne put défendre la France contre l'invasion étrangère. Lorsque la guerre fut terminée , il revint au Mans , affligé de nos revers , mais heureux de retrouver des connaissances que , dans sa franchise militaire , il

considérât comme des amis. Un jour, à table, dans un moment d'oublieux abandon, il porte un toast indiscret ; malheureusement au nombre des convives se trouvait un homme plus indiscret encore. L'autorité militaire, instruite de cette imprudence, exile M. de Montulé à Saint-Calais. Trop fier pour supporter cette punition, qu'il considère comme un outrage, il part et va chercher au delà des mers un repos qu'il désespère de trouver dans sa patrie. C'était vers la fin de 1816. Arrivé aux Etats-Unis, il parcourt cette contrée en observateur ; puis il explore de même l'Italie, la Sicile et l'Égypte dans toute sa longueur. Il rentre au Mans, où il pouvait vivre tranquille et considéré ; mais bientôt ses goûts aventureux lui font entreprendre de nouveaux voyages. Il se rend en Angleterre, visite l'Ecosse et l'Irlande, les Pays-Bas et cette Russie qui lui rappelle de si poignants désastres. A peine est-il de retour, qu'il rêve une troisième pérégrination, aussi pénible qu'elle serait périlleuse : il veut se rendre à Tombouctou, dans l'intérieur de l'Afrique, et, de ce point, rechercher les sources du Niger. Cependant, un autre et dernier voyage, un voyage sans retour, se prépare lentement et à son insu : sa santé, déjà compromise, s'altère de plus en plus à la suite d'un refroidissement subit arrivé en 1827. A partir de ce moment, des douleurs rhumatismales se déclarent ; et peu de temps après une inflammation de poitrine l'enlève à ses amis et à l'estime de ses concitoyens : il meurt au Mans, le 1^{er} mars 1828, dans sa 36^e année.

Une conception prompte, une élocution facile, de la gaité, de la franchise, un esprit paradoxal et l'amour de soi poussé peut-être trop loin, tels étaient les traits distinctifs du caractère de M. de Montulé.

Nous avons de lui : I. *Voyage en Amérique, en Italie, en Sicile et en Égypte, pendant les années 1816, 1817, 1818 et 1819* ; Paris, 1821, 2 vol. in-8, avec un atlas in-fol. II. *Voyage en Angleterre et en Russie, pendant les années 1821, 1822 et 1823* ; Paris, 1825, 2 vol. in-8, avec un atlas. III. *L'Age des Peuples*. Cet ouvrage inachevé, auquel l'auteur attachait sa réputation, devait former un volume in-8.

F. ETOC-DEMAZY.

HISTOIRE DES MOLLUSQUES

TERRESTRES ET FLUVIATILES,

OBSERVÉS DANS LE DÉPARTEMENT DE LA SARTHE;

PAR M. LE DOCTEUR GOUPIL, MEMBRE CORRESPONDANT.

Parmi les animaux de petite taille qui appartiennent au département de la Sarthe, comme produits spontanés de son sol, il est aisé de remarquer un groupe composé d'espèces qui ont entre elles des rapports très-intimes et qui les séparent parfaitement des autres êtres du même règne. En effet les mouvements d'une lenteur proverbiale, exécutés en rampant sur la terre ou au fond des eaux; le corps d'une consistance molle, quelquefois nu, le plus ordinairement recouvert d'une enveloppe dure, calcaire, double ou unique, souvent élégamment contournée en spirale, et divers autres caractères extérieurs très-saillants suffisent pour faire apercevoir, au premier coup d'œil, la parenté qui existe entre les petits animaux qui les présentent, et faire reconnaître la famille de ceux qu'on désigne vulgairement sous les noms de coquillages, limaçons, limaces, moules ou huîtres d'eau douce. Les naturalistes les ont compris sous la dénomination générale de Mollusques, qui rappelle la consistance de leurs corps. La classe entière renferme une multitude d'espèces de formes et de couleurs très-variées, qui peuplent les terres et les eaux de presque toutes les latitudes; mais considérée dans les limites de notre département, elle n'offre qu'un nombre d'espèces très-borné. C'est dans cette localité seule que M. Goupil a observé l'organisation, les habitudes, les différences spécifiques de nos petits mollusques; et des fruits de ses recherches, il a composé et fait imprimer un

volume d'une centaine de pages, in-12, sous le titre d'Histoire des Mollusques du département de la Sarthe.

Pour faire sentir l'utilité du travail de M. Goupil, je ne m'arrêterai pas à démontrer quel intérêt doit inspirer l'histoire des mollusques. Tout le monde est d'accord aujourd'hui sur l'importance des diverses parties des sciences naturelles, et l'on sait surtout quels secours les géologues et en particulier l'immortel Cuvier, ont tiré de l'examen des coquillages fossiles que renferment les couches terrestres, et des comparaisons qu'ils en ont faites avec les espèces vivantes. Il est inutile d'insister sur ces considérations dont les mollusques de nos environs, malgré leur petit nombre, réclament cependant leur part. Plusieurs de nos espèces, d'ailleurs, attirent forcément notre attention par les déprédations qu'elles commettent dans les jardins et les vergers. Sur celles-ci nous ne restons pas indifférents, et la haine et le désir de vengeance avec lesquels nous les poursuivons, n'ont pas besoin d'être stimulés; malheur à tout animal portant coquille spirale qui se rencontre sur notre passage : toute sa race est proscrite. Beaucoup d'entre eux paient ainsi leur ressemblance avec les coupables. Je le conçois très-bien : mais le naturaliste doit y regarder de plus près. La plupart de nos petits mollusques sont tout-à-fait inoffensifs et promettent en dédommagement à l'observateur une foule de faits et de rapports curieux, même quelques propriétés d'une utile application dans les arts.

Jusqu'à présent, il n'avait été publié sur l'histoire des mollusques de notre département qu'un petit ouvrage par feu M. Maulny, notre compatriote. Cet opuscule, qui date déjà de plus de trente ans, ne peut plus être considéré aujourd'hui, tout en reconnaissant les progrès dont la science lui est redevable, que comme un essai qui demandait un travail plus complet. Divers catalogues ont aussi signalé

les espèces observées dans la même localité ; mais on sent qu'un catalogue, bon pour encourager et diriger les recherches, et n'offrant d'ailleurs pour garantie que la réputation de l'auteur, ne peut suppléer un ouvrage descriptif. Quoi qu'il en soit, on trouve dans ces diverses publications l'indication de 86 espèces de mollusques vivants dans le département de la Sarthe. Tel est du moins le chiffre le plus élevé des derniers catalogues publiés. M. Goupil, en confirmant ces précédentes découvertes, à une ou deux exceptions près, en signale de nouvelles qui portent le nombre total de nos espèces à 92, parmi lesquelles il en est une qui intéressera principalement les naturalistes, comme nouvelle pour la science, n'ayant encore été décrite ni figurée par aucun auteur. C'est une assez petite espèce du genre *lymnæa*, à laquelle M. Goupil a imposé le nom de *gengivata*.

Elle est commune dans les eaux stagnantes.

L'auteur ne donne que des notions très-abrégées sur les mœurs des mollusques : son but principal étant d'en faire distinguer les espèces, et d'apprendre à les rapporter aux genres et aux familles auxquels elles appartiennent. Sa classification, qui représente bien l'état actuel de cette partie de la science, est fondée sur l'examen des organes des fonctions les plus importantes de l'animal. Cette méthode conduit à une distribution toute naturelle, et met chacun des anneaux de la chaîne des êtres à sa véritable place ; mais elle offre dans son application quelques difficultés, à cause de la petitesse des objets. M. Goupil l'a senti, et pour ne pas rebuter tout d'abord les observateurs qui ne voudraient pas s'aider du scalpel et du microscope, il leur trace une seconde voie et les conduit à la connaissance des genres par un procédé extrêmement simple, au moyen duquel ils n'auront toujours qu'à choisir entre deux caractères opposés et tirés de la coquille et des organes les plus apparents. Le genre

une fois reconnu , des descriptions détaillées font infailliblement trouver le nom de l'espèce , et quelques lignes indiquent ensuite les localités où il faut la chercher. Deux planches coloriées , qui terminent l'ouvrage , donnent les figures du *lymnæa gengivata* et de quelques autres espèces peu connues. Enfin , pour faciliter l'intelligence des termes de la conchyliologie , l'auteur a donné , dans un ordre alphabétique , l'explication succincte de ces termes.

Le principal mérite d'une monographie , en histoire naturelle , consiste dans l'observation rigoureuse des caractères propres , qui distinguent les espèces , et dans la précision et la clarté des descriptions destinées à les faire saisir. Sous ce rapport , je n'ai rien trouvé d'omis. Je considère encore le travail de M. Goupil sous deux points de vue qui lui sont également favorables : d'abord , la simplicité de l'ouvrage , proportionnée à la faible et cependant complète partie du règne dont il traite ; le peu de tems et d'efforts qu'il demande provoquent l'essai de l'étude et le rendent très-propre à faire naître , par un succès facile , le goût de l'histoire naturelle. Ensuite , j'y vois une espérance , un gage d'avenir , un exemple qui excitera l'émulation de nos naturalistes. M. Goupil , lui-même , promet de continuer de marcher dans la carrière qu'il vient d'ouvrir. Des travaux analogues , sur les autres productions de notre pays , élèveront peut-être enfin son histoire naturelle au rang qui lui est dû. La variété de son sol , sa température et une foule de circonstances donnent les préjugés les plus favorables de ses richesses naturelles. Celles-ci n'attendent , pour ajouter de nouveaux titres à sa renommée , que des hommes qui , comme M. Goupil , entreprennent de les inventorier.

ANJUBAULT , *membre résidant.*

EXTRAIT DES PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES DE LA SOCIÉTÉ

SÉANCE DU 13 AVRIL 1836.

M. le Président présente à l'assemblée le *Traité des Machines locomotives*, publié par M. Guyoneau de Pambourg, et la demande d'admission de l'auteur au titre de correspondant. M. Houdbert se charge de présenter un rapport à ce sujet.

M. Vré, membre correspondant, donne lui-même communication de son *Prospectus sur l'École d'application pour l'Agriculture et l'Industrie rurale*, qu'il doit fonder dans la commune de Mansigné, dont il est maire. Après cette lecture, écoutée avec beaucoup d'intérêt, et quelques observations adressées à l'auteur, M. le Président nomme une commission chargée de rédiger un rapport sur ce projet important. Cette commission se compose de MM. Berard, Bourdon-Durocher, Anjubault, Trotté-de-la-Roche, Dupont jeune, Mauduit et Pesche.

M. Anjubault lit un rapport de M. Ed. GUÉRANGER, sur les titres à la candidature de membre correspondant de M. Millet, d'Angers, et conclut à son admission. M. le Président, après le dépouillement du scrutin, déclare M. Mille, membre correspondant.

M. Fr. GUÉRANGER lit une note sur les ravages exercés par les vers blancs, et démontre combien il est important de les détruire, quand ils sont parvenus à l'état d'insectes parfaits.

SÉANCE DU 26 FÉVRIER.

M. BOYER, membre résidant, fait hommage à la Société d'une pièce de vers ayant pour titre : *Méditation sur l'Éternité*.

M. HOUDBERT présente son rapport sur l'ouvrage de
1836

M. Guyoneau de Pambourg et demande son admission comme membre correspondant.

SEANCE DU 10 MAI.

M. Anjubault est nommé membre de la commission de rédaction du Bulletin, à la place de M. Boisseau, malade depuis long-temps.

M. F. ETOC-DEMAZY propose que, lors du décès d'un sociétaire, le président fasse convoquer tous les membres de la Société afin qu'ils puissent assister au convoi du défunt. Cette demande, adoptée d'un mouvement spontané, sera consignée sur le registre des délibérations.

Le même membre fait un rapport sur l'ouvrage de M. Verger, de Nantes, intitulé : *Notice sur Jublains, autrefois Noiqdunum, dans le département de la Mayenne.*

M. BOYER donne lecture de sa *Notice nécrologique sur M. Picbon*, ancien chapelain de Saint-Michel, du Mans, professeur de musique, né en 1741 et mort en 1836. L'auteur, en payant ce tribut à l'amitié, rappelle les principales circonstances auxquelles nous devons les progrès de la musique, depuis 1784 jusqu'à nos jours.

L'assemblée entend un rapport de M. FR. GUERANGER sur l'ouvrage de M. Etoc-Demazy père, ayant pour titre : *Essai sur les Sépultures du Mans et de ses environs.*

M. Guyoneau de Pambourg est admis au nombre des membres correspondants.

SEANCE DU 17 MAI.

M. Verger, ancien maire du Lude, adresse à la Société des observations d'agriculture pratique. L'assemblée les accueille avec reconnaissance, et arrête qu'elles seront imprimées par extrait dans l'un des plus prochains numéros du Bulletin.

M. TAOTÉ-DE-LA-ROCHE, au nom d'une commission, fait

un rapport sur les projets d'établissements d'*Ecoles d'Agriculture*, présentés par MM. Salmon, de Sablé; et Vié, de Mansigné.

M. F. EYOC-DEMAZY donne lecture de son rapport concernant la seconde partie des *Etudes sur les Casques du moyen-âge*, par M. Allou, membre correspondant.

M. DAGONEAU communique quelques observations sur l'*Eclipse de soleil*, observée le 15 mai dernier.

M. PESCHE présente un *Supplément à la Notice de M. Verger*, au sujet des fouilles pratiquées sur le territoire de Jublains.

M. FR. GUÉRANGER demande qu'il soit choisi, dans le sein de la Société, une commission chargée de rédiger un rapport sur les produits de l'industrie que l'on doit exposer sous peu de jours à l'hôtel de la Préfecture. Cette proposition est adoptée, et la commission nommée pour cet effet, se compose de MM. Houdbert, de Saint-Rémy, Ed. Guéranger, Menard-Bournichon et Berard.

SÉANCE DU 7 JUIN.

M. Boyer fait hommage à l'assemblée de sa *Notice sur Jean M. Pichon*, musicien distingué, mort dernièrement en cette ville.

M. le Préfet demande à la Société des renseignements sur le sol du département de la Sarthe, et sur l'étendue approximative des diverses espèces de terre dont il est formé. Une commission composée de MM. Berard et Cauvin, membres résidents; Salmon, Vié, Chauvin et de Saint-Maixent, membres correspondants, sera chargée de préparer un travail sur cette matière.

M. ED. GUÉRANGER met sous les yeux de ses collègues des échantillons d'un mortier composé avec une pierre trouvée aux environs du Mans, où elle est si commune qu'elle pour-

rait être exploitée en grand. Ce mortier peut tenir lieu de ciment romain et être employé aux mêmes usages. L'auteur de cette découverte se propose de se livrer à de nouvelles expériences, dont il fera connaître prochainement les résultats.

SÉANCE DU 21 JUIN.

M. DESJOBERTS lit une *Seconde Notice sur des Médailles romaines*, recueillies à différentes époques dans notre département.

M. le docteur Cazeneuve, aide-major au 14^e régiment de ligne, sollicite le titre de correspondant et adresse, à l'appui de sa demande, un *Mémoire sur les Flegmasies pulmonaires*. Une commission est chargée de présenter un rapport sur le travail de ce médecin militaire.

M. VOISIN communique la suite de ses *Recherches physiologiques*. En traitant de la reproduction, il cherche à démontrer que cette fonction est placée sous la dépendance immédiate de l'encéphale; que tous les phénomènes qui précèdent, accompagnent et suivent cet acte, sont essentiellement nerveux. Il passe en revue les principaux de ces phénomènes, et, arrivant à l'analyse du sperme, il attribue aux filaments allongés, répandus dans ce liquide, la vertu fécondante, parce qu'il les considère comme les rudiments du système nerveux des nouveaux êtres. L'histoire de la fécondation lui paraît encore enveloppée des plus épaisses ténèbres. Aussitôt, dit-il, que l'ovule passe à l'état d'embryon, le système nerveux commence à poindre, et non le cœur et les vaisseaux, comme le pensent plusieurs physiologistes; du reste, l'embryon humain, dans le développement de ses parties, présente les caractères des quatre classes d'animaux vertébrés, en allant du plus simple au plus composé. L'auteur termine en énonçant ce principe: que l'existence du système nerveux est le fait par lequel l'animal se distingue de la plante.

ESSAI

SUR

LES SEPULTURES DU MANS ET DE SES ENVIRONS ;

PAR M. F. ÉTOU-BREAST.

Quand la destinée de l'homme est accomplie, quand l'âme, conduite par le souvenir de sa céleste origine, s'envole vers sa véritable patrie, et que le corps est rendu à la terre, souvent un marbre et un cyprès couvrent la tombe où reposent les restes inanimés d'un père, d'une mère, d'un fils, d'un ami. A ces objets insensibles est confié le soin de redire à la postérité le nom que portèrent autrefois ces ossements qui, bien qu'inanimés aujourd'hui, n'en méritent pas moins notre amour, avec le tribut de nos regrets et de nos larmes. Voilà pourquoi sur le marbre protecteur de la tombe, à côté du nom de la victime que la mort a frappée, le nom des vertus qui honorèrent sa carrière, et dont elle nous a légué le souvenir, est souvent gravé par la tendresse et l'amitié. Aussi les leçons que l'on peut recueillir au milieu du champ des morts sont de plus d'une espèce : le moraliste et l'historien y trouvent également à glaner.

Mais la pierre tumulaire n'est pas plus immortelle que nous, quoique les années de sa durée soient un peu plus nombreuses. Les caractères qu'elle porte finissent par disparaître, même pour l'œil exercé du savant ; enfin ses débris, dont le sol est jonché, ne tardent pas à périr, et le secret qu'ils récelaient ne sera plus dévoilé. C'est donc une idée heureuse d'avoir mis à l'abri du temps les nombreux et intéressants monuments de notre cité, en consignant leur description et les inscriptions qu'ils portent dans un volume ayant pour titre : *Essai sur les Sépultures du Mans et de ses environs.*

L'auteur, M. Etoc-Demazy, notre laborieux et savant collègue, frappé dans ses affections les plus chères, avait besoin de verser des larmes. Le monde n'est pas fait pour un cœur affligé : aussi c'est dans le silence des tombeaux qu'il a transporté sa tristesse ; c'est dans leur solitude qu'il est allé chercher des consolations. Et s'il est vrai de dire qu'il n'y a rien qui apporte un plus grand adoucissement aux peines que la conformité du malheur, il a dû sentir son cœur soulagé au milieu de ces marbres et de ces cyprès, muets témoins de tant de pleurs versées. Ils semblent, en effet, exister là pour nous avertir que si nous avons des peines, nous n'en avons, en réalité, pas plus que le reste des hommes. Ce n'est pas, je le sais, ce qui nous console ; néanmoins c'est un soulagement, et il enlève quelque chose à l'amertume de la douleur.

Mais c'est assez m'abandonner aux idées mélancoliques qu'inspirent nécessairement, et le sujet choisi par notre collègue, et le malheur qui l'a frappé. Je vais maintenant essayer de vous faire connaître l'ouvrage qu'il a composé.

Des tombes et toujours des tombes auraient offert un sujet bien monotone ; et comme en ce monde on ne peut pas toujours pleurer, quoique, comparaison faite, les occasions de s'attrister soient plus fréquentes que celles qui font naître le plaisir, l'auteur a senti qu'il fallait jeter de la diversité dans son ouvrage. Voici comment il y est parvenu :

Les tombes ont amené la description des cimetières, tant de ceux que nous avons vus de nos jours, que de ceux d'autrefois. Des anciens cimetières, couverts aujourd'hui d'habitations ou traversés par des rues, ont fourni, à leur tour, l'occasion de dire un mot de la ville du moyen-Âge, de celle de la renaissance, de celle des temps modernes. Là, se trouvent donc ressuscités et décrits les nombreuses communautés religieuses d'hommes et de femmes, les abbayes et les prioués avec leurs enceintes, les paroisses avec leurs limites, les

églises, hôpitaux, hospices et chapelles avec leur histoire et toujours avec leur cimetière et leurs tombes. Les événements les plus mémorables qui s'y rattachent y sont consignés avec fidélité ; de ce nombre sont les sièges que le Mans a soutenus et les invasions des barbares qui l'ont ravagé et qui ont détruit ou mutilé ses monuments religieux. Enfin, avec l'*Essai sur les Sépultures*, on peut visiter ceux de ces monuments qui existent encore, reconnaître les ruines ou l'emplacement de ceux qui ne sont plus, remonter à leurs fondateurs, pour descendre ensuite, à travers des jours heureux et des jours malheureux, jusqu'à leur destruction. Bien des souvenirs historiques, bien des noms propres, honorables pour la province, trouvent nécessairement leur place dans le plan qui a été choisi par l'auteur. On voit qu'il a voulu, dans ses recherches laborieuses, être utile à un siècle qui se livre avec tant d'activité aux études historiques.

A-t-il atteint le but qu'il s'était proposé ? Le plaisir que j'ai éprouvé, en lisant son ouvrage, ne me permet pas de balancer un instant à me prononcer pour l'affirmative. D'autres penseront de même, quand ils y auront trouvé, comme moi, le moyen de repasser sans fatigue et comme à leur insu, l'histoire de notre ville, et ils comprendront que M. Etex-Demazy l'a dotée d'un livre intéressant et qui lui manquait.

FR. GUÉRANGER, *membre résidant.*

OBSERVATIONS

SUR L'AGRICULTURE DU TERRAIN DE TRANSITION

DÉS ENVIRONS DE SABLÉ.

Jusqu'à ce jour, l'industrie agricole ne semble avoir fait de progrès en France que dans les sols qui appartiennent

aux terrains tertiaires , lesquels présentent de vastes plaines , où la terre végétale se trouve presque toujours favorablement constituée pour la végétation.

C'est pour ces contrées privilégiées que l'on a perfectionné tous les instruments aratoires si convenables à la culture à plat.

Quant aux terrains plus anciens , dont la couche végétale peu profonde repose sur l'argile ou la roche dure , et qui , par leur nature abrupte et accidentée , offrent bien plus de difficultés pour la culture , on les a en quelque sorte abandonnés à l'industrie plus ou moins avancée de leurs modestes habitants.

Cependant , ces sols que l'on semble dédaigner , sont loin d'être improductifs ; j'en citerai pour exemple les terrains de transition des environs de Sablé , où l'emploi de la chaux , comme amendement , a produit de tels résultats , qu'on y récolte de 12 à 15 pour un en céréales , et cela en suivant la méthode du billonage , si décriée aujourd'hui.

C'est peut-être ici le cas d'examiner la question géologique de l'agriculture , relativement à ce genre de culture , et aux obstacles que rencontrerait la culture à plat dans les terrains de transition de notre département.

On sait que la trop grande humidité ou le peu de profondeur de certains sols a donné naissance à la culture en billon , et qu'en relevant ainsi le peu de terre végétale qui existe à la superficie , on lui donne une épaisseur double qui est rendue , par cette épaisseur même , plus capable de conserver l'humidité nécessaire à la végétation des plantes et de leur fournir des sucs plus abondants.

« On peut affirmer , dit François de Neufchâteau , que dans certaines localités le billonage est un bienfait pour des pays entiers , qui , sans son secours , ne connaîtraient pas le blé. »

Un célèbre agronome , M. Bosc , s'exprime ainsi à ce sujet :

« Les avantages du billonage sont si certains dans les cantons où l'argile, où la roche dure se trouvent à une petite profondeur au-dessous de la terre cultivable, à six pouces par exemple, qu'il faut n'avoir pas étudié avec suite l'agriculture de ces cantons pour ne pas l'approuver. Des pays fort étendus ne pourraient que très-rarement récolter du blé, si on n'y suivait pas la méthode de labourer en billon, parce que, dans le premier cas, les eaux de l'automne, de l'hiver et du printemps en feraient périr les racines presque toutes les années ; et que, dans le second, les chaleurs de la fin du printemps ou du commencement de l'été les feraient dessécher. » (*Cours d'Agriculture*, art. Billon).

Tels sont les obstacles qui semblent devoir s'opposer à l'introduction de la culture à plat dans la plus grande partie des terrains de transition de notre département. Si l'on était bien persuadé de cette vérité, ne serait-il pas plus convenable alors de chercher les moyens de perfectionner la méthode du billonage, que de la proscrire sans réflexion, ainsi qu'on le fait dans toutes les entreprises de fermes modèles ?

Quoique livrée, à ses propres ressources, l'agriculture de nos contrées s'est sensiblement améliorée ; mais il est à craindre que le bas prix des céréales n'en arrête les progrès. Il y aurait urgence, dans la position critique où se trouvent les fermiers, de développer d'autres branches d'industrie, dont la plus importante serait de parvenir à l'engrais des bestiaux. Nos sols de transition offrent beaucoup d'analogie, dans leurs compositions géologiques, avec ceux du Bocage de la Vendée. Les essais qu'on y a faits pour propager la culture du chou de Poitou, du chou navet, du chou rutabaga et de la betterave champêtre, ont parfaitement réussi.

On y récolte des pommes de terre en abondance. Le trèfle commun, la vesse cultivée, y donnent d'excellents fourrages. La culture du ray-grass d'Italie et de la luzerne lupuline commence à s'y répandre.

Avec ces dixers produits et un bon système d'assolement, où l'on introduirait la culture en grand des plantes sarclées, il est probable qu'on arriverait à ce résultat.

L'assolement qui me paraîtrait devoir convenir à un pays d'élèves comme le nôtre, serait celui qui est suivi à la petite ferme de Gros-Malhou, près Rennes, en la réduisant, toutefois, de six à cinq années.

Il se compose ainsi :

1.^{re} année. Plantes sarclées : pommes de terre, betteraves, choux navets, colza, carotte.

2.^e année. Froment et orge, avec graine de trèfle.

3.^e année. Trèfle fauché deux fois, et ensoui à la troisième coupe.

4.^e année. Froment.

5.^e année. Fourrage annuel : vesce, gesce, colza, navets, seigle, fauchés en vert.

On trouvera une explication plus détaillée de cette culture dans le rapport du directeur de cette ferme, que j'adresse à la Société d'Agriculture.

Cet assolement serait facile à substituer à celui qui est suivi dans les environs de Sablé, avec lequel il a beaucoup d'analogie pour la succession des céréales; mais il y a peu d'espoir de voir nos fermiers y arriver d'eux-mêmes. Tout accroît de travail et de dépense les offres; et on ne peut se dissimuler que la suppression des jachères ne soit une opération qui doit nécessairement les entraîner dans des frais considérables de main d'œuvre et d'engrais, surtout les premières années.

Il faudrait qu'ils fussent préparés à ce changement de culture par un système d'éducation qui leur en fit sentir les avantages, et par la faculté de pouvoir observer, dans des établissements agricoles, les nouveaux procédés introduits en agriculture; mais rien de tout cela n'existe, et la première

école d'agronomie entencue à fonder dans notre département. C'est le moyen le plus prompt d'arriver au but qu'on se propose, et un puissant stimulant pour tirer la classe agricole de sa funeste apathie ; car on ne peut douter que si nous avions des écoles spéciales d'agriculture, les propriétaires n'affermassent de préférence leurs domaines aux jeunes gens qui sortiraient de ces établissements, et qu'il n'en résultât pour eux une émulation qui contribuerait puissamment à l'amélioration de notre agriculture. Parmi les départements qui nous avoisinent et où l'on paraît s'être occupé plus particulièrement des encouragements à donner à l'agriculture, je citerai celui d'Ille-et-Villaine, qui, depuis deux années, possède une école d'agronomie annexée à l'école normale. C'est un exemple que d'autres départements devraient s'empresser de suivre ; car il est certain que les instituteurs primaires qui sortiraient de cette école, où ils auront puisé des connaissances théoriques et pratiques en agriculture, pourront les propager dans les campagnes et y rendre les plus grands services. On a bien critiqué les établissements de fermes modèles : je ne pense pas qu'il puisse en être de même de celui que je propose.

Le compte de gestion du directeur de cette école d'agronomie, que j'ai déjà cité, fera connaître la composition et les moyens peu dispendieux d'après lesquels elle est montée.

Si la Société d'Agriculture partageait l'opinion qu'un semblable établissement pût être annexé, avec succès, à notre école normale, il serait à désirer qu'elle présentât un mémoire à ce sujet au préfet de la Sarthe, pour qu'il en fit la proposition à la prochaine session du conseil général. Je suis convaincu qu'elle y serait accueillie avec faveur et prise en considération.

Monsieur le préfet, dont le zèle est bien connu pour tout ce qui intéresse la prospérité de son département, appuierait

sûrement cette proposition, et pourrait se procurer auprès de son collègue d'Ille-et-Villaine tous les documents qui nous seraient nécessaires.

C'est une question de progrès, sur laquelle j'appelle l'attention de la Société d'Agriculture.

SALMON, membre correspondant.

ÉCOLE D'APPLICATION

POUR L'AGRICULTURE ET L'INDUSTRIE RURALE,

DIRIGÉE PAR M. VIÉ, MAIRE DE MANSIGNÉ.

Tel est le titre d'un *Prospectus* soumis à la Société royale d'Agriculture, Sciences et Arts du Mans.

C'est un projet beau et vaste que celui de M. Vié, puisqu'il renferme, indépendamment d'une école d'agriculture théorique et pratique, tous les arts qui ont avec cette science un rapport plus ou moins direct.

L'auteur, doué d'une capacité et d'une activité peu communes, possède des connaissances agricoles positives très-étendues : le premier dans ses champs, il sait donner, par son exemple, l'impulsion aux cultivateurs placés sous ses ordres, comme à ceux qui, travaillant pour leur propre compte, se trouvent placés dans son voisinage.

Ce n'est donc qu'après de longues et de studieuses observations, qu'il a conçu son plan et l'a soumis au jugement de ses concitoyens. Œuvre de conscience et de haute philanthropie, l'intérêt personnel n'y entre pour rien : le désir d'être utile au pays est la seule chose qu'embellit notre honorable collègue.

L'école d'application se divise en deux sections : d'*Agriculture* et d'*Industrie*.

Essayons, par une courte analyse, de faire connaître le prospectus de l'auteur.

L'école d'application sera placée sous la direction de M. Vié, qui l'exercera gratuitement. Un compte financier et moral sera rendu par lui, chaque année, à l'assemblée générale des actionnaires; et un compte particulier, par les directeurs spéciaux.

A. Section agricole.

Cette section se compose d'une ferme expérimentale et d'un institut agricole. La ferme contiendra cent trente hectares et pourra s'étendre jusqu'à trois cents. L'institut pourra recevoir immédiatement quarante élèves internes et un nombre indéfini d'externes. La pension des premiers est de trois cents francs, la rétribution des seconds de soixante francs par année. Des garçons de ferme seront formés à raison de douze francs par mois; ils seront nourris et logés.

Les élèves devront savoir lire, écrire et calculer; ils recevront quelques leçons de physique et de chimie, applicables à l'analyse des terres, des substances alimentaires, etc. Ils étudieront, en outre, les éléments de géométrie, indispensables pour les opérations de l'arpentage. D'autres suivront un cours de médecine vétérinaire, avec plus ou moins d'étendue.

B. Section industrielle.

Cette section, comme on le pense bien, ne sera que secondaire dans l'établissement; le charvonnage et l'art de travailler le fer y seront enseignés, ainsi que la fabrication du sucre de betteraves, l'extraction de l'huile, la distillation et la chaulerie. Pendant l'hiver, à cette époque de l'année où la nature engourdie ne réclame pas les bras du cultivateur, une partie des élèves seront employés à faire de la toile; plus tard, on pourra s'occuper de la plantation du mûrier, de l'éducation des vers à soie et de la culture du houblon.

Chaque année, aura lieu une solennité qui durera trois jours, pendant lesquels on rendra des comptes aux sociétaires, on avisera aux modifications que l'expérience aura jugées nécessaires, après quoi seront mis en œuvre tous les instruments perfectionnés. Ensuite on procédera à l'examen public des élèves, puis on distribuera des primes à ceux d'entre eux qui se seront le plus distingués, ainsi qu'aux cultivateurs et aux industriels ruraux les plus méritants. Le troisième jour sera réservé pour la vente, aux enchères, des produits de la ferme.

M. Vié finit son prospectus par les réflexions suivantes : « Je dois terminer cet appel au patriotisme de mes concitoyens, en demandant grâce auprès de quelques-uns pour la forme de langage que j'ai cru devoir adopter. Si je n'avais recherché que la conviction des esprits spéculatifs, ma rhétorique se serait réduite à deux colonnes de chiffres. Je réserve ce genre de dialectique pour des communications plus intimes ; mais j'ai ambitionné, en outre, la conquête de ces hommes simples, aux enfants desquels je voulais ouvrir un grand asile d'avenir. Un moment j'avais résolu de m'ériger en missionnaire de cette croisade de civilisation ; mais le temps me pressait, et j'ai dû me contenter d'adresser aux quatre cents communes du département la pâle copie d'une de ces prédications orales, dont le principal mérite eut été dans l'âme du débit. »

Nous qui avons entendu la lecture du prospectus faite par M. Vié, nous savons avec quelle chaleur d'élocution, avec quelle entraînant énergie cet homme de bien se fût acquitté de sa noble mission, et nous croyons au succès prodigieux qui en eût été l'inévitable résultat.

F. ERIC-DEMAZ.

RAPPORT

DE M. TROTTÉ-DE-LA-ROCHE, MEMBRE RÉSIDANT,

SUR

DEUX PROJETS D'ÉTABLISSEMENT

DE Fermes modèles.

La commission chargée par vous d'examiner les projets de fermes modèles, conçus par nos collègues, MM. Vié et Salmon, m'a choisi pour vous rendre compte du résultat de ses travaux.

Tout honorable que soit pour moi une telle marque de confiance, j'ai hésité à me charger de la tâche qui m'était imposée.

Les projets de MM. Vié et Salmon sont à mes yeux, comme ils le sont certainement aux vôtres, de la plus haute importance. Ils tendent aux progrès de l'agriculture, de cette science considérée à bon droit comme la source la plus féconde de l'industrie, du commerce et du bien-être de tous les hommes. J'ai pensé que le résumé de l'examen de votre commission réclamait, pour être digne d'elle et de vous, le style d'une plume exercée, les méditations d'un esprit tout spécial en la matière, et j'ai facilement reconnu mon insuffisance.

Toute fois, me rappelant, avec la plus vive reconnaissance, que sans aucun titre pour le mériter, je devais à votre seule bienveillance l'honneur de siéger parmi vous, j'ai cru devoir ne pas laisser échapper l'occasion de chercher à la justifier, et j'ai compté sur votre indulgence.

Les projets de MM. Vié et Salmon, tendant au même but, par des voies un peu différentes, j'aurai l'honneur de vous en exposer successivement l'analyse, et de vous présenter des

conclusions distinctes pour chacun d'eux. M. Salmon, ayant eu connaissance d'un compte rendu au conseil général d'Ille-et-Villaine, sur les résultats obtenus dans une ferme d'application, annexée à l'école normale de ce département, a été frappé de l'heureuse influence qu'une semblable institution pourrait avoir sur l'agriculture du département de la Sarthe.

Jusqu'à ce jour, selon notre collègue, l'industrie agricole ne semble avoir fait de progrès en France que dans les pays de plaine, naturellement fertiles, et où l'on rencontre presque toujours une terre végétale favorablement constituée; tandis que dans les contrées dont le sol abrupte et accidenté ne présente qu'une couche végétale peu profonde, cette industrie est restée stationnaire.

Le département de la Sarthe fait cependant exception; car il a vu, depuis quelques années, son agriculture s'améliorer sensiblement.

Mais ses cultivateurs ont besoin d'être encouragés et surtout éclairés; une culture et un système d'assolement mieux raisonnés, offriraient certainement des résultats non moins remarquables que ceux obtenus dans les contrées de la France citées pour leurs bonnes méthodes.

A Sablé, l'emploi de la chaux, comme amendement, a presque doublé le produit des récoltes. Quels immenses résultats n'obtiendrait-on pas par une culture et des assolements parfaitement en rapport avec les conditions géologiques de cet arrondissement!

Mais vous le savez, Messieurs, le sol de la Sarthe présente, par sa composition, une grande variété et réclame, par cela même, les conseils et l'exemple de cultivateurs initiés aux connaissances théoriques et pratiques de l'agriculture.

Quel est donc le meilleur moyen de rendre cette science pour ainsi dire vulgaire dans nos campagnes? Votre commission pense, avec M. Salmon, qu'un cours d'agriculture et

une petite ferme modèle, annexés à l'école destinée à former des instituteurs pour nos communes rurales, y contribuerait puissamment. Une telle institution rentrerait tout-à-fait dans le cercle des idées élevées de notre loi d'instruction primaire; de cette loi dont la conception a mérité une reconnaissance nationale au ministre éclairé qui présidait naguère aux destinées de l'instruction publique.

Vos commissaires ont donc l'honneur de vous proposer d'envoyer à M. le Préfet une copie du mémoire soumis à la Société, par notre collègue M. Salmon, et de prier ce premier magistrat du département de proposer au conseil général, dans sa prochaine session, la création, à l'école normale, d'un cours théorique d'agriculture et d'une petite ferme d'application.

C'est sur des bases beaucoup plus larges que M. Vié désire fonder sa ferme modèle.

Vous l'avez entendu, non sans un vif intérêt, développer son plan devant vous, et le motiver par les considérations de l'ordre le plus élevé. Si vous fûtes séduits par le style et la diction chaleureuse de notre collègue, rentrés dans le silence du cabinet, la lecture de son programme a dû, j'en suis certain, sinon vous faire partager toutes les convictions et toutes les espérances de son auteur, du moins vous porter à proclamer le zèle patriotique et l'ardeur de philanthropie dont M. Vié ne cesse de donner les preuves les plus éclatantes.

La science, il faut le dire, est tout aussi honorablement et utilement placée sous les toits rustiques de nos villages, que dans les cabinets des savants et dans les salons oisifs de l'opulence. En partant de ce principe de haute morale, M. Vié voudrait voir nos campagnes se couvrir, pour ainsi dire, d'agriculteurs à instruction forte et spéciale, et disposer la masse des cultivateurs à recevoir et à profiter des conseils et des exemples de ces hommes éclairés.

Pour atteindre ce but, notre collègue ne demande rien moins que la création, près de chaque école communale, d'un cours d'agriculture et d'une ferme d'application, où nos industriels ruraux, en recevant l'instruction primaire, viendraient en même temps faire l'apprentissage, non seulement des vrais principes de l'agriculture, mais encore de tout ce qui a trait aux arts et aux industries qui peuvent s'exercer aux champs.

M. Vié appelle de tous ses vœux l'heureuse époque où l'opinion fera surgir, sans difficulté, cette grande œuvre nationale, et il se propose de la hâter dans le département par l'établissement d'une école centrale.

« Que ne suis-je assez haut placé, s'écrie-t-il, pour jeter l'instruction sur tout le sol français, comme un immense réseau dont chaque département serait une maille ! »

Ce cri, Messieurs, ne doit pas nous surprendre de la part du citoyen généreux dont la bourse et tous les instants sont consacrés à des essais d'amélioration sociale taxés, peut-être, d'utopies philanthropiques par quelques esprits peu favorables aux idées de progrès.

Dans son école d'application, M. Vié veut établir un cours d'agriculture, de calcul, de géométrie, de chimie ; y faire professer l'art vétérinaire, organiser une huilerie, une distillerie, une fabrique de sucre indigène, un atelier de charbonnage, une chaulerie et une fabrique de toile ; ne rien négliger enfin, pour rendre complète l'éducation spéciale de ses élèves.

Vous l'avez de suite compris, Messieurs, l'organisation d'un établissement aussi vaste nécessite non seulement le concours de professeurs éclairés, mais encore la réunion d'un capital considérable.

Notre collègue vous a indiqué les moyens sur lesquels il compte, pour parvenir à se le procurer. C'est une question

toute financière, sur laquelle votre commission n'est point appelée à vous faire connaître son opinion.

M. Vié fait un appel aux Sarthois riches et éclairés. Puisse-t-il être entendu de la plupart d'entre eux !

Votre commission a l'honneur de vous proposer de reconnaître l'utilité du projet qui nous occupe, et d'émettre le vœu qu'il soit promptement réalisé.

NOTICE

SUR M. LE COLONEL COUTELLE.

Jean-Marie-Joseph COUTELLE, naquit au Mans, rue Saint-Vincent, le 3 janvier 1748. Il y fit avec distinction ses études chez les Oratoriens. Le père Toury, professeur de physique, appréciant les dispositions de cet élève, le choisit pour l'aider dans les grandes expériences de son cours.

Les découvertes sur l'électricité occupaient alors tous les esprits. Le génie de Franklin avait deviné le secret d'enlever aux nuages la foudre et d'en préserver nos édifices; les paratonnerres s'établirent; et notre jeune physicien, le premier, au Mans, en construisit un qu'il plaça sur la maison de son père, notaire dans cette ville. Il procura aussi la guérison à plusieurs malades, en faisant sur eux l'application de la machine électrique.

Jaloux d'augmenter ses connaissances, M. Coutelle se rendit à Paris, en 1772, où il fut chargé de l'éducation des neveux du physicien Charles. Il se lia d'amitié avec ce savant, qui lui permit de prendre part aux nombreuses opérations faites dans son cabinet, l'un des plus riches de l'Europe. Profitant de cet avantage, il se livra à toutes les parties de la physique, et spécialement à l'étude des gaz. Ces travaux

lui procurèrent, plus tard, les moyens de servir son pays.

En 1793, l'Europe entière, liguée contre la France, entreprend de conquérir ce royaume : déjà les armées d'Autriche et de Prusse s'étaient emparées de plusieurs places fortes de la frontière du Nord. Pour s'opposer à cette invasion, il fallait, avec des soldats, des armes, des projectiles et de la poudre. Les jeunes Français volèrent à la frontière ; des établissements pour la fabrication des armes s'élevèrent sur divers points, notamment à Meudon. Une commission formée des premiers chimistes, Guitton de Morveau, Bertholet, Monge, etc. proposa au gouvernement de faire usage, pour la défense de la patrie, des aréostats. Celui-ci adopte le projet et charge Coutelle de son exécution ; il le nomme, en même temps, capitaine de la compagnie créée pour ce nouveau service, et l'attache à l'état-major de l'armée.

Les travaux confiés à M. Coutelle, pour ces opérations, furent exécutés avec autant d'intelligence que de rapidité. Il obtint, par la décomposition de l'eau, 15 mille pieds cubes de gaz, nécessaire à ses aréostats ; résultat immense et d'autant plus étonnant, qu'à cette époque l'art d'extraire les gaz était en quelque sorte dans son enfance, et que les expériences dirigées par le célèbre Lavoisier, pour une semblable extraction, n'avaient donné que de bien faibles résultats.

Lorsque les préparatifs furent terminés, le capitaine, à la tête de sa compagnie, part de Meudon et arrive devant Charleroi, le 23 juillet. Le surlendemain fut livrée la bataille de Fleurus, pendant laquelle cet aéronaute fit son ascension. Deux officiers supérieurs, placés avec lui dans la nacelle, observaient les mouvements de l'ennemi et en informaient le général, par des notes lancées le long des cordes qui retenaient l'aérostat. Ces observations contribuèrent en partie au succès de cette journée.

Notre compatriote dirige ses équipages sur Liège, où plu-

sieurs ascensions eurent lieu. Appelé à Paris, il remet le commandement à son lieutenant, et va s'occuper de la création de nouveaux équipages et d'une autre compagnie pour l'armée du Rhin. Pendant son séjour sur les bords de ce fleuve, il s'élève avec l'aérostat devant les places de Manheim, de Mayence, d'Ehrenbreistein, etc. En 1795, le grade de chef de bataillon lui est accordé.

Les ascensions de M. Coutelle furent toujours périlleuses. Il avait à essuyer, lorsqu'il s'élevait dans les airs, les coups de mitraille et de boulets que l'ennemi lançait contre son ballon.

Trois ans plus tard (1798), les deux compagnies d'aérostatiers firent partie de l'armée d'Egypte; mais l'incendie du vaisseau l'Orient, sur lequel étaient restés presque tous les équipages de l'aérostat, anéantit le matériel indispensable aux ascensions.

Privé des moyens d'exercer son emploi, le chef de bataillon se réunit à la commission des sciences et des arts, dont il est membre, et s'applique à la recherche des monuments de l'antiquité. Il entreprend, avec ses collègues, un voyage dans la Haute-Egypte et parvient, le 3 février 1799, jusqu'à l'île de Philæ, dernière limite de l'empire romain. Là, commencent les travaux admirables de cette commission sur les temples, les palais et les tombeaux répandus à Philæ, à Luxor, à Thèbes et dans toute la Haute-Egypte. Malgré tout leur zèle, nos savants sont obligés de suivre le mouvement des armées françaises, et sont souvent forcés de rétrograder et de suspendre leurs opérations.

Mais après la victoire remportée le 25 juillet sur les Turcs, Bonaparte ayant ordonné de continuer les travaux scientifiques, les membres de la commission partirent du Kaire le 15 août, pour la Haute-Egypte. Ni les fatigues, ni les combats auxquels ils étaient obligés de prendre part chaque jour, ne ralentirent leur activité. L'excursion dura six semaines.

Ils remontèrent le Nil jusqu'aux Cataractes, visitèrent Esné, l'île d'Eléphantine, Philæ, Memphis et ses pyramides; Thèbes, ses temples, ses palais, ses sépultures et ses momies; Luxor, ses obélisques et ses Sphinx.

A leur retour, on s'aperçut que les pyramides de Gizeh et du désert de Sakkarat, ainsi que les tombeaux souterrains, sur lesquels elles sont construites, n'avaient pas été suffisamment observés. L'ancien chef des aérostiers, eut l'ordre de compléter ce travail. Parti le 17 décembre avec quelques-uns de ses collègues, il reconnut la superbe Memphis, dont il n'existe plus que des ruines, à un colosse en granit de 45 pieds de hauteur, mentionné par Hérodote, et aujourd'hui fort mutilé.

Le général Kleber, ne pouvant résister aux forces réunies des Turcs et des Anglais, entre en négociation avec le grand visir et conclut, le 24 janvier 1800, un traité par lequel l'armée française devait évacuer l'Egypte et être transportée en France. Coutelle, chargé de régler avec les plénipotentiaires turcs les conditions relatives à l'embarquement des objets d'arts, se rend à bord du vaisseau amiral et remplit, de la manière la plus satisfaisante, cette mission honorable, dont le grade de chef de brigade fut la récompense.

Le traité d'El-Arisch ayant été rompu, la victoire d'Héliopolis rétablit la domination des Français en Egypte; elle fournit aux savants l'occasion de poursuivre leurs recherches.

Le nouveau chef de brigade propose à la commission un voyage dans la presqu'île de Tor, aux monts Sinaï et Horeb. Ce voyage avait un double but : il était avantageux à la France de connaître les tribus arabes, que les marchandises transportées par la Mer Rouge attirent au Kaire; la science était également intéressée dans l'exploration d'un pays peu connu, et qu'aucun Français n'avait encore visité.

Le 9 octobre, MM. Coutelle et Rosière, désignés pour cette

expédition, se joignent à la caravane des Arabes de Tor. A six lieues du Kaire, ils entrent dans le Désert, passent à Suez, l'ancienne Arsinoé, traversent la Mer Rouge, visitent les Fontaines de Moïse, les Bains de Pharaon et arrivent au village de Tor; ils pénètrent ensuite chez plusieurs tribus arabes et parviennent, à la dix-septième journée, depuis leur départ, au Mont Sinaï, éloigné de 145 lieues du Kaire. Les voyageurs logent au couvent de Sainte-Catherine.

Dirigés par des religieux de ce monastère, ils explorent la montagne, en reconnaissent les diverses parties; et, après une marche extrêmement pénible, en atteignent le sommet, où sont les ruines d'une chapelle et une espèce de caveau. C'est sur l'emplacement de cette chapelle, leur dirent les religieux, que Dieu donna aux Israélites les tables de la Loi; et, dans ce caveau, que Moïse passa quarante jours et quarante nuits.

Il restait à visiter le Mont Horeb ou Sainte-Catherine, séparé du Sinaï par une vallée étroite. L'ascension dura quatre heures et présenta beaucoup plus de difficultés que la première. Sur le sommet est une cabane en partie détruite, renfermant un bloc de granit consacré à S.^{te} Catherine, vierge d'Alexandrie, dont les reliques sont déposées dans le monastère de ce nom. Au bas de la montagne, on leur montra le rocher dont Moïse fit jaillir l'eau en faveur des Juifs; ils remarquèrent aussi la Vallée des Israélites et la Montagne d'Aaron. Voulant rejoindre la caravane, nos Français quittent le couvent et rentrent au Kaire le 20 novembre.

A peine remis de ses fatigues, M. Coutelle reçoit l'ordre de visiter de nouveau, avec M. l'architecte Peyre, les pyramides de Memphis et de Sakkarat. Ces savants pénètrent dans le souterrain de la grande par un puits de 150 pieds de profondeur, et de 20 à 22 pouces de largeur. Ils y voient, comme à Thèbes, des momies et des ibis embaumés, renfer-

més dans des pots disposés par rangs. Le premier gravit jusqu'au sommet de cette pyramide, élevée de 441 pieds, et détermine, à chaque assise, la hauteur du baromètre, tandis que le second s'occupe d'un autre objet. Parvenu au faîte de ce gigantesque monument, M. Coutelle y fixe un drapeau tricolore, aux acclamations de ses compagnons d'armes. Il mesure ensuite, avec M. Peyre, les autres pyramides de Gizeh et de Sakkarat, et observe l'énorme sphinx, dont la hauteur des genoux à la tête est de 38 pieds.

Lors du voyage de la commission des arts à Thèbes, notre colonel mesura les deux obélisques placés devant le palais de Luxor. Aussitôt il pense à faire jouir sa patrie de ces monuments de l'antiquité. Dans un mémoire lu à la séance de l'institut d'Egypte, le 8 octobre 1800, il développe son idée et indique les moyens de transport. Un quart de siècle s'écoule et ce projet est en partie réalisé : Paris possède l'un de ces obélisques.

Rentré en France, M. Coutelle reçut le brevet de sous-inspecteur aux revues avec la confirmation du grade de colonel. Il fit les campagnes d'Allemagne, devint intendant du Wurtemberg ; passa en Espagne, se trouva le 28 mars 1807 à la bataille de Medelin et y eut le bras cassé. Après l'affaire de la Talavera de la Reyna, il obtint la sous-inspection de Versailles, avec l'inspection des écoles de Saint-Cyr et de Saint-Germain ; et en 1814, il fut nommé sous-inspecteur à Paris, et mis à la retraite en 1816.

L'âge ne ralentit pas son zèle pour le bien public. Doué d'une activité extraordinaire, ce savant cherchait toutes les occasions d'être utile. Comme membre de la Société générale de l'instruction élémentaire, il a contribué à la formation de l'école mutuelle, au Mans, et a procuré à cet établissement des livres et autres objets. Plus tard, il s'est encore occupé de notre salle d'asile.

M. Coutelle avait atteint sa 87^e année, lorsqu'une indisposition grave, ayant l'apparence d'une indigestion, occasionna sa mort, arrivée le 20 mars 1835.

Les sciences ont perdu, en lui, un savant distingué; sa famille, un ami plein de zèle; la jeunesse studieuse, un protecteur généreux; et son pays, un excellent citoyen.

Ses ouvrages sont : I. *Sur l'Aréostat employé aux armées de Sambre-et-Meuse et du Rhin*. Paris, 16 pages, in-8°, sans date. II. *Sur la Colonne de la place Vendôme*. Paris, 8 pages, in-8°, également sans date. III. *Observations sur la topographie de la presqu'île de Sinaï, les mœurs, les usages, l'industrie, le commerce et la population de ses habitants*. Paris, grand in-4°, tirage à part du grand ouvrage sur l'Égypte. IV. *Observations météorologiques, faites au Kaire en 1799, 1800 et 1801*, faisant aussi partie du même ouvrage.

DAGONNEAU, membre résident.

DEUXIÈME NOTICE

SUR DES MÉDAILLES ROMAINES,

TRouvées à différentes époques dans le département de la Sarthe;

PAR M. DESJOURT, MEMBRE RÉSIDANT.

Messieurs,

S'il n'était pas de mon devoir, comme membre de votre société, de travailler à propager la science dont j'ai fait une étude spéciale, je veux vous parler de celle des médailles, il me suffirait de la bienveillance avec laquelle vous avez entendu la lecture de ma première notice, pour continuer de vous faire part des résultats de mes travaux sur cette intéressante matière.

C'est dans cette intention, Messieurs, que je vais vous faire l'explication de onze autres médailles impériales, qui

ont été découvertes dans le département, et que j'ai acquises ou qui m'ont été communiquées.

I.^{re} (Moyen bronze, médaille de colonies.)

IMP. CAESAR AVGYSTVS.

L'empereur César Auguste.

La tête d'Auguste.

Au revers, deux bœufs attachés au joug, suivis du colon ou laboureur, ayant à la main un aiguillon pour les toucher.

Dans le champ de la médaille, C. C. A. *Colonia Casarea Augusta*; et au tour, la légende : SCIPIONE ET MONTANO IL VIR.

Cette médaille atteste la fondation de Saragosse par Auguste, qui envoya, à cet effet, une colonie en Espagne, sous la conduite de Montanus et de Scipion, duumvirs; ce dernier était de la famille de Scipion l'Africain.

Ces magistrats étaient chargés de l'établissement des colonies; ils divisaient les terres, marquaient le lieu où il fallait bâtir les nouvelles villes, donnaient des réglemens et administraient la justice aux nouveaux habitants; enfin ils avaient le même pouvoir que les consuls à Rome (Voir *Andréus dominus flaccus*, chap. 21 du liv. 2; et *Tite-Live*, liv. 9.)

Cette médaille a été trouvée aux environs de Beaumont-sur-Sarthe; elle appartient à M. Baudoux, de Beaumont, et m'a été communiquée par M. Boisseau, membre de cette Société.

II.^e (Moyen bronze.)

C. CAESAR AUG. GERMANICVS PON. M. TR.
POT.

Caius Caesar, Augustus, Germanicus, Pontifex maximus, Tribunus potentatis.

Caius César Auguste Germanicus, grand pontif. tribun.

La tête de Caius, surnommé Caligula.

Au revers, la déesse Vesta assise, tenant dans sa main

droite une patère, et dans le champ de la médaille les mots *Vesta* et les lettres S. C., *Senatus Consulto* : par ordre du Sénat.

Caïus Caligula était fils de Germanicus, l'idole des Romains, et d'Agrippine, fille de Marcus Vipsanius Agrippa. Il naquit à Antium, ou dans le camp des Romains, en Germanie, l'an 765 de la fondation de Rome; l'an 23 de J.-C. Germanicus son père, et Fonteius-Capito étant consuls.

Le surnom de Caligula lui venait du mot *Caliga*, nom d'une chaussure qu'avaient les soldats et qu'il portait aussi pour leur être agréable, lorsque, encore très-jeune, il fut élevé au milieu d'eux dans le camp de son père (Tacite, liv. 1.^{re}.)

Caligula fut adopté à l'âge de vingt ans par Tibère. Il montra, au commencement de son règne, sous l'apparence de toutes les vertus d'un bon prince, le désir de rendre le peuple heureux : c'est ce qui le fit nommer le Père de la patrie; mais il s'aliéna bientôt, par ses crûpes et ses forfaits, l'amour des Romains, et justifia ce qu'avait dit le Tigre de Caprée, son aïeul, dont il suivait les traces, savoir qu'il élevait en lui un serpent qui devait dévorer le peuple romain. Ce tyran, le plus farouche, tomba sous les coups que lui portèrent Cassius-Cherea, tribun des gardes prétorienne, et autres conjurés, l'an 794 de Rome ou 41 de J.-C., à l'âge de 29 ans, après avoir régné trois ans dix mois. Sénèque, dans son ouvrage de *Constantia Sapientis*, dit, en parlant du premier coup que lui porta Cherea : *Et cervicem mediam uno ictu discidit.*

Cette médaille a été trouvée, il y a six mois, dans la cour de la maison de M. Roussel, médecin au Mans, située place de l'Éperon; on a aussi découvert, presque au même endroit, une grande quantité de morceaux de poterie romaine, en terre rouge très-fine, ornée de bas-reliefs très-bien conservés.

Ces restes d'antiquité ont été de nouveau enfouis sous les fondements d'un mur qu'on a édifié à la même époque. Quelques-uns de ces morceaux, représentant des combats d'animaux, ainsi que la médaille, m'ont été donnés par M. Rousset, qui a eu soin de les recueillir.

III.^e (Noyen bronze.)

MP. DOMIT. AUG. GERM. P. M. TR. P. CENSI.
PER. P. P.

Imperator Domitianus Augustus, Germanicus, Pontifex maximus, Tribunitia potestate, Censor perpetuo, Pater patriæ.

L'empereur Domitien, Auguste, Germanique, grand pontif, tribun, censeur perpétuel, père de la patrie.

La tête de Domitien couronnée de rayons.

Au revers, l'empereur debout, vêtu de la toge, tenant de la main droite une patère, au-dessus d'un autel placé devant un temple à quatre colonnes. Autour de lui sont des joueurs de flûte et de harpe ; à ses pieds est la figure d'un fleuve couché par terre, portant une corne d'abondance, avec la légende : COS. XIII LUD. SAECULARES FEC. S. C. (*Consul quatuordecim Ludos sæculares fecit Senatus consulto.*)

Dans la quatorzième année de son consulat, il fit célébrer les jeux séculaires, par ordre du Sénat.

L'empereur Domitien (*Titus Flavius*), était le second fils de Vespasien et de Domitilla. Il naquit à Rome, le 24 octobre de l'an 803 de la fondation, ou la 52^e année de J.-C.

Ce prince orgueilleux et cruel gouverna l'empire pendant quinze ans, cinq mois, six jours, suivant Saint-Théophile.

Une de ses principales expéditions militaires est celle qu'il entreprit contre les Sarmates, qui avaient taillé en pièces une légion romaine et s'étaient emparé de ses enseignes, ainsi que le rapporte Suetone, chap. 6 ; mais la réussite de cette guerre, ainsi que celles qu'il fit aux Cattes et autres peuples

de la Germanie qui habitaient les bords du Rhin , et dont il triompha , fut due à ses généraux ; car il revenait toujours de l'armée sans avoir vu l'ennemi.

Ce fléau du genre humain mourut assassiné, l'an 849 de Rome, ou 96 de J.-C., par Stéphanus, son intendant.

Le revers de cette médaille représente un sacrifice que fait Domitien, en sa qualité de grand pontife, quelques jours avant le renouvellement des jeux séculaires, qu'il célébra dans la quatorzième année de son consulat. (*Suetone, cap. 4. Tacite, lib. 11.*)

Ces jeux ont été institués pour le salut de l'empire, l'an 456 avant J.-C., ou 108 de la fondation de Rome, en l'honneur d'Appollon et de Diane. Ils avaient lieu dans tous les théâtres et dans tous les cirques, et ils duraient trois jours et trois nuits ; pendant ce temps-là on faisait des sacrifices dans tous les temples. Ils ne devaient être renouvelés qu'au bout de chaque siècle. Auguste les fit célébrer en 736, Claude en 797, et Domitien l'an 841 ; mais comme on le voit, l'époque de leur retour ne fut pas régulièrement observée.

Lorsqu'on voulait les renouveler, des héraults étaient chargés par le quindecemvir de les annoncer en proclamant sur les places publiques : « Que tout le monde se réunisse « pour assister à des jeux que personne n'a encore vus et que « personne ne reverra. »

Cette médaille a été trouvée aux environs de la Ferté-Bernard ; elle est un peu fruste.

IV.^e (Grand bronze.)

IMP. CAES. NERVAE TRAIANO AVG. GER. DAC.

P. M. TR. P. COS. V. P. P.

Imperatorî Cæsari, Nervæ, Trajano, Augusto, Germanico, Dacico, Pontifici maximo, Tribunitia potestate, Consuli quintum patri patriæ.

A l'empereur César, Nerva, Trajan, Auguste, Germa-

nique, Dacique, Grand Pontif, Consul pour la cinquième fois, Père de la patrie.

La tête de Trajan, ceinte d'une couronne de laurier.

Au revers, une arche de pont sur un fleuve qui porte un bateau et la légende : S. P. Q. R. OPTIMO PRINCIPI. S. C.

Senatus populus que Romanus optimo principi, Senatus consulto.

Le Sénat et le peuple romain au meilleur des princes, par ordre du Sénat.

Trajan est né à Italica, colonie romaine en Espagne, fondée par Scipion l'Africain, le 18 septembre de l'an 806 de Rome, ou 54 de J.-C., sous le consulat de Julius Silanus et d'Haterius Agrippa Antonius.

Fils du patricien Ulpus Trajanus, il n'avait aucun droit à l'empire et n'était pas même parent de Nerva, son prédécesseur ; mais ses éminentes qualités le firent adopter par cet illustre vieillard.

Trajan mérita de s'asseoir sur le trône des Césars par ses rares vertus, qui le firent considérer comme l'un des plus grands capitaines et des plus grands hommes d'état dont l'histoire ait fait mention.

Il agrandit l'empire par de nombreuses conquêtes et triompha des Daces et des Parthes. Le fameux trône d'or massif de Chosroës, roi de ces derniers, fit partie des dépouilles des vaincus.

Tous les ordres de l'état lui accordèrent le titre de père de la patrie, et le Sénat celui d'*optimus* (très-bon). Il régna près de vingt ans, et mourut à Selinonte, en Cilicie, âgé de 64 ans ; ses cendres furent portées à Rome et placées sous la colonne Trajane.

Le revers de cette médaille représente une arche du fameux pont de pierre qu'il fit construire sur le Danube, pour aller combattre les Daces. Dion-Cassius, liv. 68, page 776.

Ce pont avait vingt arches, de cent cinquante pieds de hauteur ; leur ouverture , d'une pile à l'autre , était d'environ vingt cinq toises , ce qui faisait une longueur totale de six cents toises. L'architecte était Apollodore de Damas. Hadrien , successeur de Trajan , le fit abattre pour que ces mêmes peuples, vaincus, n'en profitassent, par la suite, pour traverser le Danube et porter leurs armées jusque sur le territoire de l'empire. Les piles de ce beau pont se voient encore au milieu du Danube, entre la Serbie et la Moldavie.

Cette médaille a été trouvée au Mans.

V. (Grand bronze.)

ANTONINVS. AVG. PIVS. PP. TR. P. XII. COS. III.

Antoninus Augustus, Pius, Pater patriæ, Tribunia potestate duodècim, Consul quartum.

Antonin Auguste, Pieux, Père de la patrie, Tribun du peuple pour la douzième fois, Consul quatre fois.

La tête d'Antonin couronnée de laurier.

Au revers, une femme ayant les robes flottantes, avec la légende : MUNIFICENTIA AVG. S. C.

La munificence d'Auguste : par ordre du Sénat.

L'empereur Antonin Titus AELIUS Cæsar Hadrianus était fils d'Autélius Fulvius et d'Arria Fadilla. Il naquit à Lannivium, le 18 septembre de l'an 83g de Rome, ou 86 de de J.-C. Domitianus étant consul avec Cornélius Dolabella. Il fut adopté par Hadrien, après la mort de Verus.

Sous le règne de ce prince vertueux, Rome et les provinces furent heureuses. Il prodigua son riche patrimoine pour épargner le trésor national. Amateur des sciences et des arts, il fit achever le magnifique mausolée d'Hadrien, et fit construire à Nîmes, patrie de ses ancêtres, le pont du Gard et les Arènes, édifices dignes de la magnificence romaine. Ses innombrables qualités lui attirèrent l'amour et la vénération des peuples, qui lui accordèrent le titre de pieux des son

avènement à l'empire. Ceux qui n'avaient pas même encore passé sous le joug , le félicitèrent à cette même époque.

Le revers de cette médaille nous conserve le souvenir de ces jeux qui avaient lieu dans les cirques , où il se donnait des combats d'animaux que l'on faisait venir de toutes les parties du monde , et dans lesquels figuraient jusqu'à cent lions à la fois , ainsi que le raconte Julius Capitolinus , chap. X.

Je dois cette médaille à l'obligeance de M. Maslin , propriétaire à Sillé-le-Guillaume , qui me l'a procurée.

Elle a été trouvée , il y a quelques mois , par un petit pâtre , dans un pré , commune de Mont-Saint-Jean.

VI. (Grand bronze , du même empereur.)

Cette médaille a pour revers deux cornes d'abondance , dans lesquelles sont deux enfants naissants , avec la légende TEMPORVM FELICITAS COS. III. S. C.

Le bonheur des temps ; consul pour la quatrième fois , par ordre du Sénat.

Cette médaille a donné lieu à une dissertation relativement aux deux petits enfants que contiennent les cornes d'abondance.

On pensait d'abord que c'étaient Galérius Antoninus et Aurelius Antoninus , fils d'Antonin et de Faustine , morts en bas âge ; mais il paraît plus vraisemblable que ce sont Lucius Verus Cæsar et Marcus Antoninus , morts , l'un à l'âge de sept ans , et l'autre de quatre ; enfants de Marc-Aurèle , à qui il ne restait plus que Commode. Cette dernière opinion paraît avoir prévalu. On se fonde sur ce qu'Hadrien n'eût pas adopté Antonin s'il eût eu des enfants mâles à l'époque de cette adoption : attendu qu'elle avait été faite à condition qu'Ælius Commodus Verus , fils de Lucius Ælius Cæsar , et Marcus Aurelius lui succéderaient.

Les figures de ces deux enfants vivants , ainsi entrelacés en forme de cornes d'abondance , étaient le symbole de la féli-

cité et du bonheur de ces temps-là, parce que ces jeunes princes, nés d'Antonin ou de Marc-Aurèle-Antonin, semblaient annoncer une postérité sage et vertueuse comme eux, qui devait assurer le bonheur des peuples. Ainsi Servius a dit fort à propos : *Felicitas enim temporum ex nascentium meritis comprobatur.*

Je dois cette médaille, qui est très-rare, aux bons offices de M. Lambert, juge de paix.

Elle a été trouvée à Allonnes, commune que j'ai indiquée dans ma première notice comme renfermant beaucoup d'antiquités, et dont l'exploration serait à désirer pour l'histoire du pays.

VII.° (Grand bronze.)

M. ANTONINVS AVG. TR. P. XVII.

Marcus Antoninus Augustus, tribunitia potestate septemdecim.

Marcus Antoninus Augustus, revêtu de la puissance tribunitienne pour la dix-septième fois.

La tête laurée de Marc-Aurèle.

Au revers, une Victoire ailée, soutenant un bouclier fixé aux branches d'un pin, dont le tronc est incliné. Ce bouclier porte l'inscript. VIC. GERM. (*Victoria Germanica*); et dans le champ : S. C. (*Senatus consulto*). La légende est tout-à-fait fruste.

L'empereur Marcus Aurelius était fils d'Annius Verus et de Domitia Lucilla. Il naquit à Rome, le 26 avril de l'an 874 de la fondation, et 122 de J.-C. Marcus Annus Verus son aïeul et Servilius étant consuls.

Fils adoptif d'Antonin-le-Pieux, il se rendit digne de lui succéder. La philosophie fut pour lui une passion si dominante, qu'il s'en occupait même au milieu de ses plus périlleuses expéditions : aussi fut-il, comme son prédécesseur, un de ces princes les meilleurs, les plus généreux et les véritables amis du genre humain ; il le surpassa même.

Cet homme de bien gouverna l'empire avec Verus, qu'il avait adopté. Rome fut gouvernée, pour la première fois, par deux souverains ensemble; mais Verus, prince efféminé, sut se rendre justice : il se regarda moins comme le collègue de Marc-Aurèle que comme son lieutenant.

Marc-Aurèle combattit les Parthes et les Germains; et les deux empereurs, à cause des victoires que remporta le premier sur ces peuples, obtinrent un triomphe magnifique et prirent le surnom de *Parthicus*.

Le revers de cette médaille nous transmet le souvenir de la défaite des Germains, par Marc-Aurèle.

VIII.^e (Pareil module, du même empereur.)

Le revers est un trophée auquel est attaché un captif, et derrière lui une autre figure appuyée sur un bouclier et qui paraît plongée dans la tristesse.

La légende est : GERMANICO AVG. IMP. VICOS. III.

Germanico Augusto, imperatori sextum, consul tertium.

Au Germanique Auguste, empereur aux armées six fois, consul pour la troisième fois.

Cette médaille est relative aux victoires remportées par Marc-Aurèle sur les Germains.

Ces deux médailles ont été trouvées aux environs de Bonnetable.

IX.^e (or.)

IMP. C. M. AVR. SEV. ALEXAND. AUG.

Imperator Cæsar Marcus Aurelius Severus Alexander Augustus.

L'empereur César Marcus Aurelius Sévère Alexandre Auguste.

La tête de Sévère Alexandre ceinte d'une couronne de laurier.

Au revers, l'empereur debout, en toge, sacrifiant sur un trépied, avec la légende P. M. TR. P. III. COS. P. P.

Pontifex maximus, tribunitia potestate, quartum consul, pater patriæ.

Grand pontif, tribun pour la quatrième fois, consul, père de la patrie.

Soverus Alexander était fils de Varius Genesius Marcianus et de Julia Mama, suivant Dion Cassius.

Il naquit à Arcéna, ville de Syrie, à pareil jour qu'Alexandre de Macédoine, et mourut, selon Actius Lampridius, le 27 juin de l'an de Rome, 960, ou 207 de J.-C., sous le consulat de Marcus-Annius Albinus et de Fulvius AEmilianus.

Il succéda à Héliogabale, qui l'avait adopté. Après avoir vaincu les Perses et avoir reçu les honneurs du triomphe à Rome, il fut assassiné avec sa mère par le féroce Maximin, son successeur à l'empire, dans sa tente, étant campé auprès de Mayence. Il avait alors vingt-six ans; il en régna treize.

Ce prince, par sa sagesse et ses grandes qualités, rappela, aux Romains, les temps heureux des Tite et des Marc-Aurèle.

Cette médaille a été trouvée dans un champ situé commune de Teillé, appartenant à M. Dutertre des Aigremonts, du Mans, qui la possède. Ce propriétaire a fait faire, l'an dernier, des fouilles au même endroit et y a trouvé des débris de vases antiques en terre rouge, de la brique romaine et du charbon; il a déposé ces restes d'antiquité au Musée de cette ville; et voulant bien répondre à mes sollicitations, il m'a promis de faire faire des fouilles cette année.

X.^e (Argent.)

IMP. C. D. CAEL. BALBINVS AUG.

Imperator Cæsar Decimus Cælius Balbinus.

La tête de Balbinus couronnée de laurier.

Au revers, une Victoire ailée, tenant dans sa main droite une couronne et dans l'autre une palme, avec la légende : VICTORIA AVG. (*Victoria Augustorum.*)

La victoire remportée par les deux empereurs.

Decimus Cælius Balbinus est né l'an 931 de la fondation de Rome , et 179 de J.-C. , sous le consulat de Cornelius Scipio Orphitus et de Vettius Rufus.

Il parvint à l'empire avec Pupienus , après la mort du tyran Maximus et de son fils. Ces deux collègues justifèrent, par le plus parfait accord dans le gouvernement , le choix qu'avait fait d'eux le Sénat en 991 , ou 278 de J.-C. ; mais leur règne ne dura pas un an entier : voulant rétablir la discipline militaire , ils déplurent aux Prétoriens , qui les massacrèrent.

La légende du revers annonce l'heureuse défaite de Maximin , contre la tyrannie duquel le Sénat et les citoyens de Rome s'étaient élevés , et qui fut assassiné avec son fils Maximin , dans leur camp , devant Aquilée.

XI.° (Argent.)

IMP. M. IVL. PHILIPPUS AUG.

Imperator Marcus Julius Philippus.

L'empereur Marcus Julius Philippus.

La tête de Philippe couronnée de rayons.

Au revers, Rome personnifiée sous la figure de Minerve assise sur un bouclier, portant, sur sa main droite, la déesse Victoire et tenant de la gauche une pique , avec la légende ROMAE AETERNAE.

Marcus Julius Philippus naquit à Bœstra en Arabie , l'an de Rome , 997 , ou 244 de J.-C. ; son père était un chef de brigands.

Etant préfet du prétoire , il parvint au trône après avoir fait périr l'empereur Gordien Pie.

Son règne , qui ne fut que de cinq ans et demi , n'a pas fourni de grands événements.

Il fit la paix avec Sapor , roi des Perses ; combattit les Barbares , qui dévastaient les bords du Danube et fit célébrer , avec une magnificence extraordinaire , l'an 1000 de la

fondation de Rome, ou 247 de J.-C., les jeux séculaires, qui furent renouvelés, par lui, pour la neuvième et dernière fois.

Philippe fut tué dans un combat très-sanglant qui eut lieu près de Vérone, entre lui et Decius, l'un de ses généraux, que les armées révoltées proclamèrent Auguste. Son fils, qu'il avait associé à l'empire, fut massacré quelques jours après dans Rome, par la garde prétorienne.

Le revers de cette médaille semblait promettre à Rome qu'elle ne serait jamais vaincue et qu'elle serait éternelle ; c'était d'ailleurs la croyance générale de ces temps-là. Voir Aristide, en son éloge, page 360.

Plusieurs temples ont été élevés à Rome éternelle, suivant Tite-Live et Denis d'Alicarnasse ; Prudence nous apprend, livre premier, contre Symmachus, que le temple de Rome éternelle était près de celui de Vénus, qu'ils étaient de même hauteur et qu'on y sacrifiait en même temps.

Ces deux médailles, dont la première m'a été donnée et l'autre a été déposée au Musée de cette ville, ont été trouvées, il y a environ douze ans, sur le territoire d'Attenay, commune de Chemiré-le-Gaudin, canton de la Suze, dans un champ faisant partie de la ferme de la Tetardière, appartenant à M. Nepveu de Bellefille.

On a aussi découvert, il y a trente-six ans, dans le même terrain, deux cercueils en pierre de roussard, contenant des squelettes ; deux anneaux d'or étaient encore à leurs doigts.

La carte de Jaillot, imprimée en 1706, fort estimée pour l'exactitude, indique par la figure d'un sabre qu'il y a eu des combats au village d'Attenay. Lepaige, dans son Dictionnaire de diocèse du Mans, dit qu'on a trouvé des tombeaux à la Tetardière. Enfin Cassini indique exactement la position de cette ferme.

De ces autorités et de ces renseignements, que je dois aux bons offices de M. de Bellefille, on doit conclure que le

village d'Attenay a été occupé par les Romains, à l'époque des règnes de Balbinus et de Philippus, entre lesquels il n'y a eu qu'un espace de six ans, et que cette occupation militaire pourrait avoir commencé l'an 981 de la fondation de Rome, ou 221 de J.-C.

Une nouvelle découverte a été faite, il y a deux mois, dans la commune d'Aigné, canton du Mans, d'une assez grande quantité de médailles du haut empire, en grand et moyen bronze, depuis Domitien jusqu'à Lucille, femme de Verus,

Le plus grand nombre est de la famille Antonine; elles sont en général tellement oxidées, surtout celles de moyen bronze, que la plupart des revers sont perdus.

J'en ai acquis un certain nombre, et il en a été aussi acheté pour le Musée. Je me propose d'expliquer celles dont les revers sont les plus intéressants, et d'en faire en partie l'objet d'une troisième notice, comprenant aussi l'historique des médailles trouvées sur le marché de Saint-Pierre, qui viennent de m'être communiquées.

NOTICE

SUR JUBLAINS, AUTREFOIS *NOIODUNUM*,

DANS LE DÉPARTEMENT DE LA MAYENNE.

L'un de nos membres correspondants, M. Verger, de Nantes, publia, en 1834, une notice dans laquelle il rendait compte de ses explorations sur Jublains, faites au commencement de la même année.

Déjà cet ouvrage annonçait, de la part de l'auteur, des connaissances archéologiques assez étendues, un jugement sain et un désintéressement que l'on ne saurait trop louer.

Jublains est une commune du département de la Mayenne, dans le canton de Bais, à 25 kilomètres nord-est de Laval.

Sa population, de 1,800 habitants, est à peine de huitième dans sa partie agglomérée. C'était, au temps des Gaulois, la cité des Diablintes, petite peuplade des Aulerces-Cénomans. On l'appelait alors *Noïodun*, en langage celtique; mais quand les Romains s'en emparèrent, ils latinisèrent son nom, dont ils firent *Noïodunum*, *Næodunum* ou *Noviodunum*. *Dun*, veut dire une élévation.

Nous nous rappelons encore que les obstacles apposés aux recherches de notre collègue le contraignirent d'abandonner ses travaux; son zèle cependant ne se refroidit pas : l'année suivante il les reprit dès qu'il crut le moment opportun; et c'est pour en faire connaître les résultats, qu'il fit paraître, à la fin de 1835, la seconde édition de sa brochure.

Cette notice se divise en sept chapitres.

Le premier indique les écrits publiés sur Jublains.

M. Verger a complété, en grande partie, la liste des auteurs qui se sont occupés de la cité des Diablintes; il a rapporté, à cette occasion, plusieurs passages de notre collègue M. Pesche, auteur du Dictionnaire de la Sarthe; d'autres, du géographe d'Anville, extraits de sa notice sur l'ancienne Gaule; et un long fragment des dissertations du judicieux abbé Lebeuf, chanoine de l'église d'Auxères, publiées en 1739.

Le deuxième chapitre nous donne l'état actuel de Jublains.

Le troisième décrit les fouilles qu'on y a faites en 1834. Elles ont été le sujet d'un premier rapport inséré dans le Bulletin de la Société, tome I^{er}, page 179.

Le quatrième chapitre fait connaître les recherches exécutées dans le même lieu, en 1835.

Les déblais commencèrent dans le *Champ Martin*, où l'on ouvrit une tranchée longue de 18 mètres. Deux murs y furent découverts; mais les pierres qui les composent ne permettent pas d'assurer qu'ils soient l'ouvrage des Romains. Cepen-

dant, certains objets recueillis tout au près, tels qu'un petit instrument en bronze, deux autres pièces du même métal, du ciment, des briques de divers modèles, quelques fragments de marbres et de poteries, paraissent ne pas laisser de doute sur l'antique origine de ces constructions.

Dans une autre pièce de terre, appelée le *Petit Taillis*, on creusa une ligne de 13 mètres, dans laquelle on découvrit une grande quantité de ciment et de nombreux échantillons de marbres polis, verts nuancés, gris, rouges veinés de blanc, etc. Les uns provenaient de placages, les autres de pavés et de corniches; plusieurs portaient des fleurs sculptées. Un peu plus loin, existe la base de deux murs sans parements échantillonnés; et, à peu de distance, des briques encore en place et quelques morceaux de marbre gris.

En continuant d'ouvrir la terre, on aperçut la base d'un pilier; il correspondait avec un autre découvert précédemment. Tout à côté, existe un mur bien conservé, construit en pierres de petit appareil, avec des rangs de briques, 2 et 3, placées à des distances égales. Sa hauteur est d'un mètre 16 centimètres; celle des piliers est la même, ainsi que la largeur de chacune de leurs faces. Cette découverte fait faire à l'auteur les réflexions suivantes :

« Jusqu'à ce que de nouveaux travaux m'aient éclairé, je pense que les deux piliers étaient la base de colonnes supportant un pérystile; que la construction, remplissant l'espace inférieur entre ces colonnes et le monument, était recouverte par des degrés. Que sont devenus ces degrés et ces colonnes? »

La tradition veut que ce champ du Petit Taillis renfermait le tombeau d'un grand personnage. Plus de deux mille morceaux de marbre trouvés dans cette pièce de terre tendent, sinon à confirmer, du moins rendent probable ce rapport des habitants du canton.

Une autre fouille, dans une espèce de réservoir, ne pro-

duisait que deux grès travaillés, d'un mètre carré sur 38 centimètres d'épaisseur.

La dernière eut lieu dans le *Champ des Cloches*, où l'on ne rencontra que deux murs; ils étaient à fleur de terre, et n'offraient rien de particulier dans leur construction.

Plusieurs personnes de Jublains ont remis à M. Verger divers objets recueillis dans ce village : un vase en fonte ayant la forme d'un mortier, orné de fleurs en relief bien conservées. Est-il antique? M. Verger est disposé à le croire, à cause de la place qu'il occupait; des médailles romaines et une pierre friable, de calcaire grossier, analogue à celle de plusieurs cercueils découverts sous le sol de l'ancienne *Noiodunum*. On voit encore sur cette pierre les restes d'une inscription, la seule que l'auteur ait trouvée dans cette localité. Les Lettres qui la composent sont disposées de la manière suivante, que je ne puis rendre qu'imparfaitement :

I C

E T H E

Ne serait-ce point, observe notre antiquaire, le *Hic Jacet* d'un sarcophage chrétien?

D'autres particuliers ont découvert les meules d'un moulin à bras, et les hommes de peine employés par M. Verger, cinq cercueils que l'on croit appartenir au VI^e ou au VII^e siècles. L'un d'eux était en briques liées avec du ciment; un autre avait un couvercle prismatique, sur lequel on voyait une croix gravée. Ils ramassèrent aussi des médailles, des tessons de poteries romaines portant des figures, quelques morceaux de verre et divers autres objets, qui ne sont pas sans intérêt.

« Voilà, dit M. Verger, les nouveaux renseignements que j'ai pu me procurer sur Jublains, dans le court espace de quatre jours; il en résulte que plus on avance dans la voie

de ces recherches, et plus on acquiert de certitude sur l'importance de ce lieu. (1)»

Après avoir exploré le territoire de Jublains, l'auteur fit une excursion dans ses environs : c'est le sujet du quinzième chapitre.

M. Verges visite successivement l'ancienne chapelle de Doucé, située au nord de Jublains, et raconte une histoire qui la concerne ; l'église de Hambers, l'hermitage de Montaignu, habité jadis par de pieux solitaires. De cette hauteur, on découvre le vieux château des Ecotais, s'élevant noirci et dégradé au milieu de champs couverts de riches moissons ; Saintes-James-le-Robert et ses antiques ruines ; Mézangers, entouré de limpides ruisseaux ; Montours, où naquit André de Laval, qui combattit si vaillamment les Anglais au tems de Charles VII ; Sainte-Suzanne, assise sur la crête des Coëvrons ; Evron, aux fertiles campagnes ; puis, des landes agrestes, des rocs grisâtres, de sombres bruyères, des vallées profondes, de larges étangs bordés de rideaux de verdure. Tel est le ravissant panorama qui s'offre à la vue du spectateur étonné.

(1) *Noiódunum*, si l'on en juge par les restes de ses constructions, et par son camp si bien fortifié, avait une étendue assez considérable. Cependant, l'histoire ne dit rien de sa destruction. Le Corvaisier lui-même ne parle de cette ville que pour faire connaître qu'il ignore en quel lieu elle se trouvait. En procédant par induction, il me semble que l'on pourrait fixer l'époque de sa ruine. Serait-ce au tems des guerres des Anglais dans notre province, ou de celles des Normands qui leur sont antérieures ? Non ; ou du moins j'ai peine à le croire : ces tems ne sont pas assez éloignés pour que les chroniques n'en eussent pas rapporté quelque chose. S'il m'était permis d'émettre une opinion sur une question qui n'est pas sans importance, je dirais que cette ville a dû être détruite lors de l'entière invasion des Gaules par les Francs, sous le règne de Clovis, vers la fin du v.^e siècle ou au commencement du vi.^e On sait que ce prince s'empara du Mans dans l'année 510, et fit mourir Rignomer qui en était roi. Ainsi s'expliquerait le silence des historiens sur un événement d'une époque aussi reculée.

Pendant une autre promenade que M. Verger fait de Laval à Jublains, il indique et parfois il décrit les lieux qui bordent sa route. C'est d'abord le joli paysage de Montflour, Sacé et ses roches granitiques, Martigné au site pittoresque, la forêt et le château de Bourgon, Bourg-Nouvel et son ruisseau oratoire, et, au-delà de Jublains, Grazi et ses mines de tungstène.

Une dernière excursion a lieu en partant encore de Laval pour remonter la Mayenne et tourner ensuite vers la couchant. M. Verger décrit la chapelle des Périls et ses tombeaux du moyen-âge, celle de Saint-Pierre-le-Potier, entourée d'un riant paysage; la cité de Grenoux, sur la route de Fougère; aujourd'hui ce n'est plus qu'un village; peut-être était-ce une ville autrefois. Puis les ruines de la Cassine, recouvertes de lierre, ayant au-dessous d'elles le petit castel de Poligné, le bourg de Forcé, et, tout auprès, un peu en de plus de dix mètres; puis encore Meslay, que prirent les Anglais en 1427; Arquenay, patrie de Jean Echevart, évêque de Sisteron, mort au Mans et inhumé dans l'ancienne église de la Couture; le Bigaon et son *tumulus*, la Cropte, baignée par les eaux de la Vaige; Saulges, où s'établit Ceneré, dans le VII^e siècle; Ceneré, dont la mémoire est toujours en vénération dans la contrée.

C'est dans la commune de Saulges que se trouvent les ruines de *Vagaritum*, la capitale des *Arvi*, reconnue par d'Anville sur la rive droite de l'Erve. Cette position, naturellement fortifiée de trois côtés, offrait de grands avantages pour la défense. Sans creuser la terre, moi-même j'y ai recueilli des scories de fer, des fragments de briques, et j'ai pu reconnaître l'existence de murailles et en suivre les traces sur une ligne assez étendue.

Au-dessous de cette plate-forme, que l'on appelle *la Cité*, se trouve une grotte célèbre, habitée peut-être encore par

Margot; bonne fée qui échappe aux regards des curieux, mais qui, en échange d'une poule noire, leur procure de l'or abondamment.

Le chapitre six est consacré à la description des Saints de Solême, chefs-d'œuvres des XV^e et XVI^e siècles, que visitent les étrangers avec le plus vif intérêt.

Le septième et dernier chapitre se compose d'une liste de vieux mots, encore en usage dans le Bas-Maine, à laquelle on pourrait beaucoup ajouter.

Plusieurs lithographies, la plupart dessinées avec soin, contribuent à l'intelligence du texte et nous donnent une partie des Saints de Solême.

Dans une espèce de supplément à sa notice sur Jublains, M. Verger décrit la Chaire-au-Diable, située dans la commune d'Aron, sur le chemin de Mayenne au camp de César, à deux kilomètres de ce dernier lieu.

Les abbés Lebeuf et Renouard ont parlé de ce bloc de granit d'une manière inexacte. M. Verger, qui l'a examiné et dessiné avec le plus grand soin, pense que c'est un autel druidique, quoiqu'il n'ait pas la forme des dolmens ordinaires.

Ce monument est presque rond et repose sur des roches également granitiques. Il a un mètre de hauteur sur 5 de circonférence. On y a creusé circulairement une excavation de 10 à 12 cent. de profondeur, sur 50 de diamètre. Tout auprès, se voit une sorte d'empreinte imitant une griffe à 5 doigts.

L'ouvrage de M. Verger mérite toute confiance; car l'auteur a vu ce qu'il décrit; et les jugements qu'il porte révèlent un esprit judicieux et des connaissances aussi solides que variées. Occupé presque toute sa vie d'importantes affaires commerciales, l'auteur ne pouvait choisir, dans ses jours de repos, de plus nobles et de plus utiles délassements.

F. ETOC-DEMAZY.

ENCORE QUELQUES MOTS SUR JUBLAINS ,

Lus à la Société des Sciences et Arts du Mans ,

PAR M. J.-B. PESCHE JEUNE.

Messieurs ,

Invité par M. Verger à explorer avec lui les intéressantes antiquités de Jublains, j'ai pu, enfin, satisfaire le désir que j'avais de prendre une connaissance exacte et de la localité et des monuments curieux qu'elle possède. Ce que j'ai à vous rapporter du résultat de mon voyage, et ce que m'a écrit M. Verger, au sujet des fouilles qu'il a fait continuer pendant huit jours, me paraît digne d'attention et vient se joindre d'ailleurs trop naturellement au rapport que vous a fait notre collègue M. Étoc-Demazy, pour que je croie devoir vous en entretenir.

Avant son arrivée à Jublains, le 16 mars dernier, M. Verger avait fait recommencer les fouilles dans l'intérieur du camp et dans le jardin du presbytère. Les premières explorations n'avaient rien produit lorsque j'arrivai à Jublains. Les fouilles faites dans le jardin du presbytère avaient eu un plus heureux résultat, sans être toutefois bien important. On y avait mis à nu plusieurs murailles dont la forme et la disposition décèlent évidemment le travail des Romains, mais ne paraissant être que des dépendances d'habitations particulières, offrant peu d'intérêt. On y avait rencontré, outre des briques et tuiles romaines ordinaires, qui foisonnent sur tous les points de cette localité, une jolie assiette et d'autres fragments de vase en terre couleur cire à cacheter; une petite chaînette en cuivre assez bien conservée, une agraffe, des poteries grises grossières, urnes, amphores, etc.

Il ne paraît guère douteux que les piliers qu'a décrit M. Verger, dans son récit des fouilles de l'an dernier, et

qu'à mentionnés M. Etoc-Demazy, dans le rapport que vous venez d'entendre, ainsi que le terre-plein de forme carrée devant lequel ils se trouvent placés, ne soient les restes d'un temple, excessivement petit, il est vrai, qui existait sur ce point; et que les nombreux fragments de marbre ne proviennent du carrelage de ce sanctuaire, dont les lignes disjonctives sont encore apparentes; de même que les morceaux de frises, de cimaises, de filets, en marbre blanc, qu'on y a également recueillis, sont évidemment des débris des ornements intérieurs et extérieurs de ce monument. Une remarque d'un grand intérêt, c'est que tous les morceaux de marbre de couleur et les ornements en marbre blanc, qui se sont rencontrés autour de ce temple, sont absolument identiques avec ceux recueillis à notre *Tour-aux-Fées* d'Alonnes; d'où il résulte clairement, que ces marbres ont la même origine, et que les deux monuments ont dû être édifiés d'après les mêmes règles architecturales et, pour ainsi dire, sur les mêmes plans et par les mêmes ouvriers.

M. Verger a fait fouiller un champ attenant, du côté de l'est, à celui où se trouvent les vestiges du temple dont il vient d'être parlé; en même temps il a fait ouvrir une tranchée au travers du camp. Voici le résultat de ces recherches, consignées dans les passages suivants :

« Je vous dois, pour remerciement des encouragements que vous êtes venu me donner à Jublains, le compte rendu de mes dernières explorations, que j'ai terminées le 30 mars.

» La forteresse ne m'a procuré la connaissance que de deux cours pavées au milieu du prétoire; l'une d'elles, vers l'occident, était traversée par un conduit à ciel ouvert. Le pavage de ces cours, en grandes briques, est d'une belle conservation.

» Dans le champ labouré, dit *Clos Poulain*, j'ai continué à découvrir des murs et des restes d'appartements, jadis habités; et, pour la bonne bouche, j'ai trouvé un vaste

fourneau , qui servait sans aucun doute à des bains et à des étuves. Au milieu d'un parallélogramme de 36 pieds sur 18, était une pièce carrée , sur laquelle existaient encore de petits piliers en carreaux de terre cuite , placés à la distance de 15 pouces les uns des autres. J'ai entièrement nettoyé cette pièce intéressante , et je pourrai donner un plan exact de sa construction. J'y ai rencontré de la cendre et du charbon en grande quantité. Dans deux des angles de l'appartement, existaient encore les tuyaux en terre cuite qui devaient servir de conduits de chaleur. J'ai retiré, des décombres, beaucoup de grandes briques évidées en demi-cercle dans leur partie centrale et qui, rapprochées, forment un cercle entier, ayant dû servir au passage de tuyaux en métal , traversant des planchers, ou bien à poser des bouilloires et des chaudières.

» J'ai recueilli en tout 14 médailles en bronze , quelques menus objets et la base entière d'un pilier en granit , mais d'un travail très-ordinaire. »

DU HANNETONNAGE,

DANS LE DEPARTEMENT DE LA SARTHE, EN 1836.

Les Hannetons sont, de tous les insectes, ceux qui exercent le plus de ravages dans nos contrées. On en compte plusieurs espèces ; mais la plus abondante est le Hanneton vulgaire, *Melonta vulgaris*, FABR. , commune dans toute l'Europe.

Pendant leur vie entière, les Hannetons font un tort considérable aux végétaux. Dans l'état de larve, ils rongent les racines ; devenus insectes parfaits, ils attaquent les feuilles des arbres et les en dépouillent quelquefois entièrement.

La durée des Hannetons, dans leur dernier état, est à peine d'une semaine, et l'espèce ne se montre guère que pendant un mois. Peu de tems après leur sortie de terre, ils s'accouplent ; puis le mâle reste languissant et

meurt bientôt. La femelle , fécondée , rentre en terre , y dépose environ cent œufs , qu'elle abandonne pour revenir sur les arbres , où elle périt au bout d'un ou deux jours.

Depuis plusieurs années , le Conseil Général accorde des primes pour la destruction des Hanneçons ; malheureusement elle n'a souvent lieu que sur des individus inoffensifs et mourants ; car ce n'est bien qu'avant leur fécondation que les femelles sont à craindre : une fois leur ponte terminée , le mal est sans remède.

Il résulte des renseignements qui m'ont été fournis , que les primes accordées , en 1836 , ont été réparties ainsi :

A l'arrondissement du Mans . . .	3,071 fr. 52 c.
-----de Mamers. . .	5,182 82
-----de Saint-Calais. . .	7,570 59
-----de la Flèche . . .	1,296 25
Total. . .	17,121 18

Les communes qui ont eu les parts les plus fortes sont :

Dans l'*arrondissement du Mans* : Coulans , 410 fr. ; la Suze , 318 fr. ; Yvré , 524 fr. ; la Bazoche , 313 fr. — *De Mamers* : Beaumont , 1,131 fr. ; Bonnétable , 804 fr. ; la Chapelle-du-Bois , 364 fr. ; Montmirail , 543 fr. ; Saint-Cosme , 381 fr. — *De Saint-Calais* : Bessé , 679 fr. ; Saint-Calais , 831 fr. ; la Chartre , 526 fr. ; Château-du-Loir , 370 fr. ; Dissay , 699 fr. ; Évaillé , 1,212 fr. ; Lucé , 664 fr. ; Thoiré , 833 fr. ; Vibraye , 855 fr. — *De la Flèche* : Noyen , 381 fr.

Un boisseau , ou quart d'hectolitre de Hanneçons , étant payé 75 centimes , il résulte que la somme de 17,121 fr. , employée à cet effet , représente 21,401 boisseaux et demi ; et si nous multiplions ces 21,401 b. 1/2 par 12,000 insectes que renferme environ chaque boisseau , nous obtiendrons , pour résultat des Hanneçons détruits , au moyen des primes , le nombre total de 256 millions 818 mille.

ÉTOC-DEMAZY.

EXTRAIT DES PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES DE LA SOCIÉTÉ.

SÉANCE DU 5 JUILLET 1836.

M. VOISIN, au nom d'une commission, présente son rapport sur les titres à la candidature de M. le docteur Cazeneuve, aide-major au quatorzième régiment d'infanterie de ligne. Il fait ressortir, par une discussion lumineuse, la solidité de l'instruction et des principes de ce médecin ; et termine par demander son admission comme membre correspondant.

M. BOYER lit un fragment de son poème sur l'Éducation. Dans ce morceau, extrait du onzième chant, il démontre combien les voyages sont nécessaires, lorsqu'il s'agit, surtout, du perfectionnement de l'éducation. C'est en parcourant le monde, dit l'auteur, que les législateurs de la Grèce puisèrent les connaissances nécessaires pour donner à leur pays des lois d'autant plus sages, qu'elles étaient mieux appropriées aux mœurs de ses habitants ; et si les historiens Thucydide et Xénophon répandent un si vif intérêt dans leurs récits, c'est qu'eux-mêmes marchaient à la tête des armées et décrivaient des combats dont ils avaient été les premiers témoins. Arrivant aux temps modernes, le poète nous montre les diverses professions, éclairées, enrichies par les voyages. Il peint les artistes explorant les contrées lointaines pour y étudier une autre nature, quelquefois plus belle que la nôtre. Dans un tableau qu'il trace du matin, il nous fait assister aux études du botaniste, du peintre et du musicien ; puis, décrivant des scènes plus importantes, il nous montre le voyageur visitant les villes les plus renommées, pour entendre les leçons des grands maîtres, afin de se perfectionner dans les sciences et dans les beaux arts. Tout retire, ajoute M. Boyer, des avantages des voyages : le législateur comme le guerrier, le commerçant comme l'a-

agriculteur; l'ouvrier lui-même ne devient habile qu'en travaillant dans les ateliers des grandes cités, et surtout de la capitale. Là, il apprend à connaître des procédés nouveaux ou perfectionnés, qui, sans cela, pénétreraient lentement dans la province. Enfin, le voyageur favorisé de la fortune, augmente son bonheur, en doublant ses jouissances; et, revenu chez lui, avec des connaissances aussi variées qu'elles sont étendues, il donne à l'industrie une heureuse impulsion; favorise le progrès des arts; et, descendu dans la tombe, laisse après lui un nom qui ne périt pas.

SÉANCE DU 19 JUILLET.

M. LEVEILLÉ, conseiller municipal de la commune de Fyé, adresse à la Société des observations sur la culture du Colza, dont il s'occupe avec avantage depuis plusieurs années. Il désire que, par leur publicité, elles puissent inspirer aux cultivateurs le goût de semblables essais. M. Etoc-Demazy père est prié de remettre à la commission du Bulletin les notes de M. Leveillé, afin de satisfaire aux vœux de ce bon citoyen.

M. le secrétaire communique à l'assemblée les réponses de plusieurs membres correspondants, relatives aux renseignements qui leur ont été demandés sur le sol de notre département et sur l'étendue des diverses espèces de terres dont il se compose. M. Chauvin, de Pizieux, donne à ce sujet des notes fort intéressantes sur les terrains qui l'environnent et qu'il a pris la peine de visiter tout exprès.

M. le docteur Cazeneuve est admis comme membre correspondant.

SÉANCE DU 2 AOUT.

M. CHRÉTIEN, de Joué-du-Plain, adresse à la Société *l'Almanach de l'Arrondissement d'Argentan, pour 1836.*

Ce travail intéressant est accueilli avec reconnaissance par l'assemblée, qui en ordonne le dépôt dans sa bibliothèque.

M. GUILLOIS, curé de la paroisse de Notre-Dame-du-Pré, fait hommage d'une brochure, dont il est l'auteur, ayant pour titre : *Essai sur les Superstitions*. M. le docteur Cazeneuve présentera un rapport sur cette production.

SÉANCE DU 16 AOUT.

M. CAZENEUVE communique son rapport sur l'ouvrage de M. l'abbé Guillois, concernant les Superstitions. Après s'être livré à l'analyse des principaux chapitres qui composent cet essai, le docteur Cazeneuve donne lecture de ceux qui lui ont semblé mériter quelque préférence ; et, sans admettre toutes les opinions de l'auteur, il en approuve les intentions. M. le rapporteur critique quelques propositions susceptibles de controverses, et assure que le meilleur moyen d'éclairer les esprits se trouve dans le progrès de l'instruction, qui amène nécessairement celui des lumières : car c'est, dit-il, par le développement de l'intelligence et de la raison publique, que certains pays sont moins superstitieux que certains autres. M. Cazeneuve espère plus du résultat de l'instruction primaire, déjà si heureusement répandue, que de tous les livres écrits pour combattre les préjugés enfantés par l'ignorance et la crédulité. Il conclut en demandant le dépôt de l'ouvrage de M. l'abbé Guillois dans les archives : ce qui est adopté.

M. le président annonce que les vacances de la Société vont commencer immédiatement. Il invite ses collègues à préparer les travaux qu'ils destinent à la séance publique, et surtout à choisir, pour sujets de leurs lectures, les matières qui concernent spécialement les intérêts du pays, et particulièrement l'exposition des produits de notre industrie départementale, qui a répondu à tous les vœux, dépassé toutes les espérances.

MORT DE M. BOISSEAU.

La Société des Arts a perdu l'un de ses membres les plus laborieux ; le Mans , un bon chef d'institution. M. Jean-Pierre Boisseau est mort en cette ville , le 2 juillet 1836 , n'ayant pas encore atteint sa quarantième année. Ses collègues , les jeunes gens dont il avait dirigé les études , ainsi qu'une députation de la Société typographique à laquelle il appartenait , comme membre honoraire , l'on conduit au cimetière du Nord. Après la cérémonie religieuse , M. F. Etoc-Demazy s'est approché de la tombe , et , d'une voix que sa vive émotion entrecoupait souvent , il a prononcé ces paroles :

« Messieurs ,

« Celui que nous accompagnons à sa dernière demeure est perdu pour nous , perdu sans retour. La terre pèse sur sa bière encore retantissante ; ici bas tout est terminé : pour lui , une autre vie commence.

« Il naquit à Ballon , le 23 mai 1796. Après avoir fait ses études avec distinction dans notre collège , il entra dans l'enregistrement , devint ensuite secrétaire de la sous-préfecture de Saint-Calais ; puis il étudia la médecine , qu'il abandonna bientôt pour diriger une maison d'éducation. Ceux qui l'ont vu au milieu de ses élèves , ont tous remarqué ce caractère de bonté , de douceur et de simplicité qu'il portait également dans le monde. Il avait des sœurs et des frères orphelins et presque sans fortune , et fut pour eux un second père , je pourrais dire une autre Providence. L'un deux , excellent sujet , couronné naguère par vous , l'a précédé , bien jeune , dans la tombe (1).

(1) *Adelme Boisseau*, né à Teillé, en ce département, le 28 avril 1812; décédé à Chérancé, près Beaumont-sur-Sarthe, le 15 novembre 1835. Il est auteur d'une Notice-historique sur Claude Chappe, inventeur

« Vous savez , Messieurs , combien nos relations avec M. Boisseau étaient agréables , et si jamais nous avons eu un meilleur collègue , un ami plus affectueux.

« Dans ses productions , remarquables par un style pur , des expressions naturelles et gracieuses , il n'avait qu'un but , celui d'être utile à ses concitoyens. Tantôt il écrivait dans l'intérêt des mères et des enfants , dans celui des ouvriers et des domestiques ; tantôt , esprit judicieux et critique éclairé , il analysait de savants mémoires sur l'agriculture ; d'autrefois , il s'occupait des rapports de l'éloquence avec l'histoire , ou traçait la vie d'un compatriote connu par ses voyages dans plusieurs parties du monde , et mort , comme lui , à la fleur de l'âge et peut-être de la même maladie.

« Au commencement de cette année , il fit entendre sa voix affaiblie devant un public nombreux , qui l'écoutait presque à regret ; car on craignait que ce dernier effort d'un malade n'avancât la crise que déjà l'on prévoyait. Pauvre Boisseau ! vous étiez heureux de rendre cet hommage à l'un de vos collègues ; vous ne songiez pas alors que , cinq mois à peine écoulés , une autre voix s'élèverait pour déplorer votre perte.

« Doué d'un jugement sain , d'une âme expansive , M. Boisseau était l'ami d'une sage liberté. Au milieu de ses douleurs et de ses inquiétudes , et même à ce dernier terme de la vie où ses pensées se tournaient vers le ciel , prêt de s'ouvrir pour lui , il s'occupait encore de sa chère patrie , de cette belle France qu'il aimait avec délices.

« Messieurs , et vous , jeunes Élèves , nous allons nous éloigner de sa dépouille mortelle , pleins du souvenir de ses

de la télégraphie en France. Cet ouvrage était le résultat d'un concours. Il valut à son auteur une médaille d'argent , qui lui fut décernée dans la séance publique du 10 janvier 1835.

vertus ; mais avec cette pensée consolante , qu'il vit ailleurs , heureux du bien qu'il a fait parmi nous. »

Nous avons de M. Boisseau : I. *Des rapports de l'Éloquence avec l'Histoire*. II. *De l'Influence des Mères sur l'éducation de leurs fils*. III. *Réflexions sur l'utilité d'établir, au Mans, une Caisse d'épargne, en faveur de la classe ouvrière*. IV. *Des Inconvénients du mode d'encouragement que la Société a suivi jusqu'à ce jour, à l'égard de l'agriculture et de l'industrie*. V. *Éloge historique de M. Dubois de Montulé*, imprimé dans le Bulletin de la Société pour 1836. Tous ces discours ont été lus dans les séances publiques ou particulières de la Société des Arts. On pourrait ajouter à cette nomenclature divers mémoires, rapports et analyses, la plupart insérés dans notre recueil périodique. (1)

DE LA CULTURE DU COLZA,

DANS LE DÉPARTEMENT DE LA SARTHE.

M. LEVEILLÉ, membre du conseil municipal de la commune de Fyé, a fait remettre à la Société des Arts des observations qu'il a rédigées, et desquelles nous avons extrait les passages suivants. Nous espérons que cet exemple, donné aux agriculteurs sarthois, ne sera pas perdu pour eux et pour nous.

Le COLZA ou Colsa (*Brassica oleracea arvensis*, LINN.), est une plante oléagineuse, qui tient le milieu entre le chou ordinaire et le navet. Elle se cultive particulièrement en Flandre et dans les environs de Caen, où elle a répandu l'aisance chez les métayers d'alentour.

(1) Malgré ses nombreuses occupations et sa santé profondément altérée, M. Boisseau rédigeait seul notre Bulletin ; et si ce recueil n'offre pas tout l'intérêt que l'on désire, nous savons que la faute n'en est pas à lui.

On sème le Colza au mois de mai ou de juin , dans une terre préparée ainsi : on lui donne un profond labour dans le courant d'août ou de septembre ; ensuite on fait un autre guéret ; puis , vers la fin d'octobre , après l'avoir fumée et labourée de nouveau , on plante à plat ou en sillons le Colza , qu'on avait semé au printemps (1). Chaque pied doit être placé , alternativement , à la distance de huit ou dix pouces de ceux qui sont à ses côtés , selon la qualité de la terre ; car plus elle est bonne , plus le plan doit être éloigné.

M. Leveillé remarque que le sillon convient mieux pour les terrains froids et couverts , parce que le Colza réussit peu dans les lieux humides. Si la terre est argilo-calcaire , et surtout si la chaux prédomine , il est aussi avantageux de mettre en planches , après avoir labouré , comme il est dit ci-dessus. La charrue ayant ouvert une raie , plusieurs personnes y placent les jeunes pieds. Deux autres raies sont tracées à distances convenables. Celles-ci servent à enterrer le plan déposé dans la première , et en reçoivent à leur tour. Cette manière d'opérer semble la plus expéditive.

Plusieurs cultivateurs laissent ainsi le Colza jusqu'à la récolte ; certains le font biner en avril. Le binage convient pour détruire l'herbe et pour rendre la terre plus meuble.

D'autres personnes sèment à demeure , après la récolte du seigle. Sitôt qu'il est enlevé , elles labourent , et au mois de novembre elles répandent la graine sur le guéret. On a soin d'éclaircir le plan , s'il est trop épais , puis on le laisse mûrir jusqu'au mois de juin , époque à laquelle il est bon à être coupé. Les tiges sèches sont battues sur une toile , ou dans une aire convenable.

(1) Plusieurs agronomes conseillent de semer au commencement de juillet , et de transplanter vers le milieu de septembre. Peut-être que cette méthode convient mieux , en effet , pour les contrées du nord de la France.

On peut placer des pommes de terre entre les rangs de Colza : sa prompte maturité permet de leur donner autant de soins que si elles avaient été piquées seules. (1)

La semence de Colza s'expédie pour Caen, où son huile, la meilleure à brûler, se prépare en grand. Tirée à froid, elle peut remplacer, en partie, l'huile d'olives, pour l'usage culinaire. (2).

F. E.-D.

ÉTUDES

SUR LES CASQUES DU MOYEN-AGE.

Deuxième Partie;

PAR M. C.-N. ALLOU,

Ingénieur en chef des Mines, Secrétaire de la Société des Antiquaires de France.

QUATRIÈME ÉPOQUE.

Depuis la bataille de Crécy, sous le règne de Philippe-de-Valois, jusqu'à la mort de Henri IV. 1346-1610.

Casques de la chevalerie, ou à visières mobiles et complètes.

« Cette quatrième et dernière époque (3), dit M. Allou, est

(1) Quelque tems après les remarques que j'ai faites dans les environs de Caen, sur le Colza, un propriétaire de Fyé ensemença un journal de cette graine. Après l'avoir bêché et biné au mois d'avril, il y mit des pommes de terre; et son produit total ne s'éleva pas à moins de six cents francs.

(Note de M. Leveillé).

(2) « Tout est utile dans le Colza. L'huile qu'on retire de sa graine est bonne à manger et propre à brûler, à faire du savon noir, à préparer les cuirs et à fouler les étoffes de laine. Les pains ou tourteaux dont on l'a exprimée, servent à nourrir et à engraisser les bestiaux de toute espèce. On les leur donne émiettés et mêlés avec du son. Les vaches qui en mangent ont du lait en abondance. Ces tourteaux sont encore un des meilleurs engrais pour les terres destinées à recevoir les semences de Colza. Tous les bestiaux mangent aussi les houppes des pieds de cette plante, et la menue paille qui sort du van, quand la graine est nettoyée. » Du Toua.

(3) Les trois premières époques, composant la première partie du mémoire de M. Allou, ont été le sujet d'un premier article inséré dans le tome I.^{er} du Bulletin de la Société, page 137.

la plus importante de toutes celles que nous avons à étudier ; c'est celle aussi pour laquelle il nous a été possible de réunir les matériaux les plus curieux et les plus complets. Le casque dont nous allons parler est celui du Prince-Noir et de Du-guesclin , de Jeanne d'Arc , de Dunois et de tant de guerriers illustres des XIV^e et XV^e siècles. C'est encore , à très-peu de chose près, celui de Louis XII, de François I^{er} et de Henri IV. Jusqu'au règne de ce dernier, les mœurs , comme les armes du moyen-âge , se conservent sans trop de modifications ; mais les unes et les autres semblent disparaître en même tems avec le vainqueur d'Ivry ; et les souvenirs de ces vieux tems , ces traditions d'un ordre de choses expirant et qui ne pouvait plus renaître , ressemblent , à partir de cette époque , aux armures de guerre des descendants du bon roi , qui brillaient encore dans les gardes-meubles de la couronne , mais qui disparurent bientôt des champs de bataille. »

Aux casques volumineux , incommodes et surtout insuffisants pour préserver la tête , succède , pour cette époque , la forme antique , employée déjà sous les deux premières races de nos rois et le commencement de la troisième ; et la visière que l'on retrouve , non sans quelque différence , dans les monuments de la haute antiquité. (1)

Le casque ou le heaume que décrit l'auteur , est une sorte de coiffe ou bonnet à peu près sphérique , couvrant le crâne , les parties postérieures de la tête , les joues et le menton , et muni d'une pièce mobile sur le devant. Il se compose de cinq parties : 1^o *le sommet ou timbre* , ordinairement arrondi en forme de calotte , surmonté quelquefois d'une pointe tantôt isolée , tantôt supportant le *cimier* et les accessoires qu'on y

(1) Les visières des anciens n'étaient pas mobiles , plusieurs même n'étaient que des *avances*. Celles des casques de la chevalerie se distinguent par ce caractère particulier.

voyait assez souvent. La *crête*, placée sur ce timbre, est une bande de fer mince, destinée à amortir les coups et à guider la visière dans ses mouvements; quelquefois aussi ce n'est qu'un simple *tortil* ou *bourrelet*. Dans les casques plus riches, c'est une figure de dragon, de chimère, etc., remplaçant le timbre.

2° *Les faces latérales* étaient ordinairement pleines, faisant corps avec le timbre et le derrière du casque, couvrant les joues, s'unissant à la mantonnaire, et percées de quelques trous pour le renouvellement de l'air. On y remarquait aussi les *crochets*, *lacets* ou *verrous*, destinés à réunir solidement la partie antérieure ou *mézeail*. Quelquefois encore les bords latéraux avaient de petites ouvertures pour donner passage à de forts lacets de soie, ou à des courroies, qui servaient à fixer le gorgerin de mailles, particulier aux armures du XV^e siècle.

3° *La face postérieure* est de forme à peu près sphérique et n'offre pas de particularités notables, à l'exception du *porte-plumes*, tuyau mince et court, placé vers le bas du casque, à la naissance du cou. Cette partie était presque recouverte par les *lambrequins* et les *panaches*, dont on ornait les casques d'armoiries, de tournois, et même certains casques de guerre.

4° *Le gorgerin* servait à rattacher le casque aux autres pièces de l'armure, et surtout à la cuirasse, par l'intermédiaire du *hausse-col*; il était formé d'un tissu de mailles d'acier très-serré, et se fixait aux côtés du heaume.

5° *La face antérieure* servait à défendre la totalité du visage; elle était fermée presque entièrement par la visière et ses accessoires. Celle-là donnait passage à l'air et à la lumière. Quand il existait une fente horizontale, elle recevait le nom de *vis*. Venait ensuite le *nasal* ou *nasel*, de même forme que la visière, et ainsi très-différent de la pièce qualifiée de même

dans les casques normands ou de la deuxième époque; puis le *ventail* ou la *ventaille* ou *aventaille*, qui paraît avoir été nommée aussi *bavière*. Il avait des grillages ou était percé de trous pour faciliter la respiration. Enfin il existait sur le devant du heaume une partie non mobile, reposant sur le gorgerin et faisant corps avec les faces latérales : on l'appelait *mantonnère*, *barbue* ou *barbute*.

Il est à remarquer que les trois éléments de la visière (visière propre, nasal et ventail), se trouvent rarement mobiles et séparés les uns des autres : le plus souvent il en manque un ou deux, ou bien deux ou trois sont réunis et comme soudés ensemble.

Certains casques légers présentent, du côté gauche, une *oreillette* ou *oreillère*, qui n'existe pas sur l'autre.

Quoique le casque à visière mobile et complète soit le type général de cette période, cependant l'auteur observe qu'on y faisait usage aussi d'une armure de tête un peu différente, et qu'on pourrait appeler *casque à visière immobile*. On n'y trouve plus de mézail proprement dit : la partie antérieure présente un angle parfois très-aigu, qui lui donne une sorte de ressemblance avec la tête d'un oiseau de proie. On pourrait, peut-être, désigner cette variété par la dénomination de *casque en bec d'oiseau*. Cette partie saillante était munie d'un grillage fixe.

Toutes les pièces d'un casque étaient assemblées soit avec des boucles, soit avec des vis, ou plutôt des rivets; ou de petits crochets (*morails*) à ressort, ou à bec tournant sur un pivot. On leur donnait aussi le nom de *lacet*. Il y avait encore, ajoute M. Allou, un accessoire du casque de guerre nommé les *cornettes* : c'était un voile ou enveloppe d'étoffe qui flottait derrière, comme les lambrequins, et servait peut-être aussi à le garantir de l'ardeur du soleil.

Les casques des tournois et ceux que les chevaliers por-

taient dans les autres fêtes militaires, étaient des coiffures légères, en cuir bouilli, en velours ou autres étoffes de soie, ayant la forme de bonnets, avec ou sans plumes, que l'on désignait aussi sous le nom de *chapel* ou *chapelet*.

Les casques, autres que le heaume, se divisaient en plusieurs espèces; voici les principales :

1° LA SALADE. Coiffure légère, sans crête, peu ornée, terminée par un cordon; à gorgerin court, et ordinairement sans division dans la visière.

2° LA BOURGUIGNOTTE était aussi un casque léger, bien différent de la salade, puisqu'il n'avait point de mézail et laissait aussi le visage à découvert, comme les casques grecs et romains, auxquels il ressemblait beaucoup. Il avait une crête, une avance, une ou deux plaques mobiles sur des charnières, qu'on appelait *oreillettes* ou *oreillons*, et souvent une tige de fer, fixée au-dessus du front, destinée à défendre le milieu du visage.

3° L'ARMET, ou *Petit heaume*, introduit par François I^{er}, devait être assez semblable à la salade. Il était léger, fermé d'un mézail d'une seule pièce, quelquefois muni d'une crête et d'une avance au-dessus du nez; on y remarquait une vue.

4° LE MORION, bien plus simple, servait à l'infanterie. C'était un bonnet de fer, légèrement conique, sans ornements, si ce n'est une crête tranchante; offrant un large bord relevé en forme de bateau devant et derrière, laissant le visage à découvert. Le sommet présentait parfois une espèce de crochet ou de bec, et même une pointe.

5° LE POT DE FER, ou *Pot de tête*, également à l'usage des gens de pied, était vaste, épais, muni d'une large avance sur le front. Sa pesanteur empêchait qu'on le portât dans les jours de marches et de combats.

6° LE BACINET ou *Bassinnet* n'était qu'un Casque très-léger, sans visière ni accessoires, que les chevaliers faisaient porter

par leurs écuyers, et qu'ils prenaient hors du champ de bataille, au lieu du heaume si lourd et si incommode. Cependant on voyait des bacinets qui n'étaient pas d'une forme aussi simple.

7° LE CABACET ou *Cabasset*. Coiffure à haute forme, à larges bords, terminée par un cordon ou bourrelet. On y adaptait des plumes et des lambrequins.

8° LE CHAPEL DE FER ou *Chapial*, était d'un usage plus ancien. On finit par lui donner la forme des chapeaux de feutre, déjà usités dans le XV^e siècle.

9° LA CERVEILLIÈRE, *Cerveillère* ou *Crevelière*, rarement indiquée dans nos vieux auteurs, devait être aussi une coiffure légère, assez semblable aux précédentes. On sait qu'elle se composait d'un bonnet en fer.

10° LA SECRÉTTE était également une armure de tête ou pot de fer, que l'on plaçait sous le casque. Les chroniqueurs citent encore, comme *habillement* de tête, le *Horion*, le *Crénequin* et le *Casquet*, le *Casquetel* des auteurs anglais; etc.

Ici finit le résumé de l'important mémoire dont je me suis chargé de présenter l'analyse.

Ce que j'ai eu l'honneur de dire à mes Collègues, dans un rapport sur la première partie du travail de notre honorable confrère, s'applique également à la seconde et dernière. Après de longues et minutieuses recherches dans les chroniques et mémoires du moyen-âge, après avoir étudié ce qui nous reste des armes défensives de ces temps qui n'étaient pas sans gloire, après avoir comparé ces vieux casques que la guerre et de longues années ont respectés, le savant M. Allou, dans un style toujours clair, toujours élégant, nous fait connaître ces coiffures empruntées aux Romains et que portaient les Franco-Gaulois, sous les fils de Clovis et de leurs successeurs; ensuite celles des Normands; puis le heaume des croisés, d'une époque si brillante et tout-à-la-fois

si désastreuse ; enfin les casques de la chevalerie , qui ornèrent les têtes de nos preux , depuis l'année 1346 , jusqu'à la mort de Henri-le-Grand , en 1610. . .

Deux planches dessinées par l'auteur du mémoire , et renfermant quatre-vingt-seize figures de heaumes , salades , bourguignottes , armets , morions , pots de fer , etc. , rendent plus facile l'étude du texte et ajoutent encore à son intérêt.

F. ETOT-DEMAZY.

DE L'ANTIQUITÉ COMPARÉE

DE L'ÉTABLISSEMENT ROMAIN D'ALLONNES ET DE LA CITÉ DU MANS ,
CHEZ LES AULERCES CÉNOMANS.

Notice lue dans la séance de la Société d'Agriculture , Sciences et Arts du
Mans , du 17 mai 1836 ,

PAR M. J.-R. PESCHE JEUNE.

Messieurs ,

Un point historique fort important , passablement controversé , mais bien peu éclairci par nos historiens et antiquaires manceaux , est celui relatif à l'antériorité prétendue de la cité d'Allonnes sur celle du Mans. Permettez-moi de vous en entretenir quelques instants et d'essayer de vous faire partager les convictions que j'ai acquises à cet égard.

Il résulte , Messieurs , des observations faites dans toutes les cités romaines , enceintes de murailles , qu'on rencontre constamment parmi les matériaux employés à la construction de celles-ci , des fragments d'architecture , provenant évidemment d'édifices civils ou religieux , qui existaient bien avant cette construction. M. de Caumont qui , dans la 2.^e partie de son *Cours d'Antiquités monumentales* , a appuyé cette assertion d'exemples assez nombreux pour démontrer que c'est un fait constant , cite notre muraille romaine du Mans ,

comme l'une de celles qui fournissent des preuves à l'appui de ce fait, ce qui, d'ailleurs, n'était pas ignoré par nous, Manceaux, qui avions connaissance de la découverte de semblables matériaux, recueillis assez anciennement déjà, lors des démolitions de quelques portions de cette muraille (1). Vous n'ignorez pas, Messieurs, qu'une nouvelle preuve en a encore été acquise tout récemment, lorsqu'on a arraché les fondements de la portion de cette muraille sur laquelle reposait la nef de l'église du Grand-Saint-Pierre, dans un fragment de corniche qui en a été retiré, et que, à ma prière, on a destiné à notre Musée. Eh ! bien, Messieurs, le même fait existe aussi dans l'enceinte murale du camp de Jublains, où M. F. Verger a reconnu et m'a fait voir (1), encore en place, deux portions de fûts de colonnes faisant partie du noyau ou blocage de l'une des tours situées à l'occident de ce camp.

Cette circonstance démontre évidemment que, comme au Mans, comme à Tours, comme à Saintes, et dans une foule d'autres villes des Gaules, les Romains n'enseignèrent les camps et les cités qu'ils occupaient, que, lorsque vers la fin du 4.^e siècle ou au commencement du 5.^e, les invasions des peuplades du Nord devinrent si fréquentes et si redoutables, qu'il ne leur a plus suffi de leur courage pour se mettre à l'abri de leurs insultes, ou bien, à quelque autre époque de grande crise, dont il va être parlé plus bas.

Ainsi, M. de Caumont établit, avec infiniment de raison, trois époques bien distinctes et bien caractérisées de l'occupation romaine dans les Gaules. La 1.^{re}, qui commence un demi siècle avant l'ère vulgaire, et se prolonge jusqu'au

(1) Voir *Annuaire de la Sarthe*, pour 1834, page 71; *Dictionnaire Statistique de la Sarthe*, t. III, p. 730.

(2) Voir la notice relative aux dernières fouilles faites à Jublains, en 1836, par M. Verger, de Nantes, n.^o 2 du *Bulletin* de 1836, page 93.

delà de la naissance de J.-C., est celle de la conquête, pendant laquelle les Romains occupèrent des camps fortifiés, et ne songèrent qu'à s'y maintenir; la 2.^e, celle de l'occupation paisible, pendant laquelle ils jouirent en paix de leurs conquêtes, identifièrent les Gaulois soumis, à leurs lois, à leurs usages et jusqu'à leurs intérêts; cherchèrent à se procurer les jouissances de la mère patrie, en construisant, partout où ils stationnèrent, des aqueducs, des bains, des théâtres, des arènes, etc.; et où les chefs s'établirent dans de somptueuses maisons de campagnes, appelées *villa*, qui, aux charmes d'un séjour champêtre, réunissaient tout le luxe et les agréments des cités; ce qui, comme pour notre Allonnes, a fait d'abord prendre les ruines de ces établissements, pour celles d'anciennes villes romaines. La 3.^e époque enfin, celle où ils furent obligés de se mettre en sûreté derrière des murailles, dont ils entourèrent leurs camps et leurs cités.

Ainsi, cette vérité apperçue et indiquée, il y a trente ans, par notre collègue, M. Berard aîné, qui parut une hérésie alors, doit être considérée, aujourd'hui, comme un fait avéré, pour la démonstration duquel semblerait avoir été tracé le plan d'une *villa* romaine, donné dans la REVUE DE L'AGRICULTURE UNIVERSELLE, publiée en octobre 1834. Ainsi, Messieurs, on trouve la preuve, dans la construction de la muraille d'enceinte du camp de Jublains, comme dans celle de la cité de *Suindinum*, que les édifices publics et particuliers, construits pendant une occupation paisible de trois à quatre siècles, furent détruits, et leurs débris, même les plus précieux, sous le rapport de l'art, employés à la construction des enceintes murales, lorsque les fréquentes et redoutables invasions des peuplades du Nord, forcèrent les Romains et les Gallo-Romains à abandonner les habitations disséminées dans la campagne, autour de leurs camps, pour

se mettre en sûreté derrière les fortes murailles qu'ils se virent obligés d'édifier alors, et qui ne purent, toutefois, les soustraire entièrement aux armes des barbares, après la mort de Majorien et la défaite de Paulus, de 457 à 460 de notre ère.

Car, Messieurs, vous n'ignorez pas, sans doute, que cette assertion, d'après laquelle on prétendait démontrer l'antériorité d'Allonnes sur le Mans, qu'on ne rencontrait, dans le premier de ces lieux, que des médailles du haut-empire, qui ne se trouvaient point dans notre ville, tandis qu'on n'en avait découvert au Mans que du bas-empire, qui manquaient à Allonnes (1), est tout-à-fait erronée. On peut voir, au contraire, par les catalogues publiés dans deux ouvrages modernes (2), qu'il a été trouvé au Mans des médailles de tous les règnes, à partir d'Auguste, et qu'elles ne descendent pas plus bas que Magnence, c'est-à-dire, à l'an 350 de l'ère vulgaire; tandis que s'il s'en est trouvé une de Jules-César à Allonnes, elle y a été apportée postérieurement à la conquête des Gaules, puisque ce n'est que depuis cette époque, qu'il en a été frappé à son effigie, et que la suite de celles recueillies dans ce lieu, descend jusqu'à Constantin, c'est-à-dire 44 ans seulement moins bas que celles trouvées au Mans. Il est donc bien évident pour moi, comme il le deviendra pour tous ceux qui voudront étudier avec soin cette question : 1.^o que les Romains, lorsqu'ils vinrent occuper le pays des Cénomans et celui des Diablintes, établirent leur camp chez les premiers, sur la colline où fut construite depuis, par eux et les Gaulois qui y étaient établis, ce qu'on nomma et ce qu'on appelle encore la *Cité du Mans*; et, chez les seconds, sur le plateau où existe la forteresse connue

(1) *Essais histor. sur la province du Maine*, par P. Renouard, tom. 1, p. 46; *Annuaire du départ. de la Sarthe*, pour 1833, p. 170.

(2) *Ann. de la Sarthe*, pour 1834, p. 72 à 74; *Dictionn. Statist. de la Sarthe*, t. 1, p. 9; tom. III, p. 754.

sous le nom de *Camp de Jublains* ; 2.^o que, pendant les trois siècles et demi ou quatre siècles d'occupation paisible de cette contrée , par les Romains , ils y édifièrent des habitations , des temples , des arènes , des aqueducs , des *villa* autour de ces camps ; et , qu'à une époque , qu'on ne peut déterminer d'une manière précise , mais que les médailles dont je viens de parler sembleraient fixer au règne de Constantin , ou peu après , c'est-à-dire vers la moitié du 4.^e siècle , en supposant qu'il ne dût jamais se rencontrer de médailles d'un règne postérieur sur le territoire d'Allonnes , les Romains se virent forcés d'abandonner cette *villa* , et probablement toutes les autres habitations disséminées dans la campagne , pour se retirer dans leur camp du Mans et s'y fortifier , au moyen de murailles d'enceintes ; enfin , que la même cause aura eu le même effet , à l'égard de leur établissement de Jublains . Mais l'époque que je viens d'indiquer , sur la seule autorité des médailles , est évidemment trop peu rapprochée de nous . Il est reconnu que les Romains jouissaient encore paisiblement de leur conquête , dans la première moitié du 4.^e siècle , et que la nécessité , dont il vient d'être parlé , ne dût se produire qu'au commencement du 5.^e siècle , après le passage du Rhin , en 406 , par les nombreuses peuplades du Nord , dont S. Jérôme nous fournit l'énumération (1) , époque à laquelle les Saxons commencèrent à remonter la Loire , et à faire des courses chez les Cénomans ; ou bien encore est-il possible , et même très-probable , que cette mesure ait été commandée par la révolte des provinces armoricaines , en 410 , événement qui expliquerait également bien la destruction des édifices romains d'Allonnes , comme celle des arènes et des autres édifices situés autour de

(1) Voir ce passage rapporté dans le *Précis histor. du Dictonn. statist. de la Sarthe* , t. I , p. xxxiv.

la cité du Mans et du camp de Jublains , et l'emploi de leurs matériaux dans la construction des enceintes murales de l'une et de l'autre cité.

Il résulte de ces circonstances , Messieurs , qu'il est tout-à-fait déraisonnable de prétendre , comme l'ont fait presque tous nos historiens manceaux , qui , sur ce point , se sont répétés les uns les autres sans examen , sans réflexion , que l'établissement d'Allonnes soit la première cité des Romains chez les Cénomans , et antérieure à celle du Mans. Comment croire d'ailleurs , et c'est une observation très-fondée , qu'a faite avant moi notre collègue M. Berard , comment croire que les Romains , oubliant les vrais principes de la castrametation , dont ils ne s'écartaient jamais , aient été s'établir , lors de l'occupation de notre territoire , immédiatement après la conquête des provinces armoricaines par César , dans l'emplacement d'Allonnes , c'est-à-dire , dans un lieu bas et plat , au milieu de peuplades belliqueuses et jalouses de leur indépendance , telles que l'étaient celles de ces contrées , et qu'ils eussent négligé l'excellente position où , depuis , ils auraient construit et fortifié la *cité du Mans* , au confluent de deux cours d'eau , aussi importants que le sont la Sarthe et l'Huisne ; et lorsque d'ailleurs cette position était occupée par les Gaulois leurs ennemis , qui auraient pu les harceler sans cesse de ce point ? Car , il n'est pas douteux , d'après les monuments celtiques qui existaient alors sur le sommet de cette colline , au lieu où a été bâtie notre cathédrale de S.-Julien , que là était le centre de l'établissement des Gaulois Cénomans , tandis que rien de semblable n'existe à Allonnes , n'annonce que les Gaulois y fussent établis.

Le plan d'une *villa* , publié comme je l'ai dit dans la REVUE DE L'AGRICULTURE UNIVERSELLE , a un rapport si direct , un aspect si semblable avec ce que nous connaissons des vestiges de l'établissement romain d'Allonnes , qu'on croirait ,

Laval, membre correspondant de votre Société, recommande à votre attention, beaucoup mieux assurément que tout ce que je pourrais dire, le nouveau manuscrit, le troisième depuis un an, qu'il vient de vous adresser comme un tribut de sa reconnaissance, suivant ses expressions, sous le titre de *Notice biographique sur le maréchal de Lohéac*. Toutefois, pour me conformer aux usages de votre Société, relativement aux ouvrages qui lui sont offerts, je vais essayer de vous en donner un léger aperçu.

Notre province du Maine vous est chère avant toutes les autres; et dans votre zèle pour ce qui tient à sa prospérité, vous sollicitez incessamment et vous encouragez par des récompenses les amis de l'histoire, pour qu'ils étudient spécialement celle de notre pays, afin de sauver de l'oubli et de faire briller la mémoire des hommes célèbres qu'il a produits. En cela vous le servez efficacement, Messieurs. En effet, l'histoire, posant des monuments durables, élevant, comme sur une colonne indestructible, les hommes qui ont droit à l'admiration et à la reconnaissance, les montre aux générations; et par la puissante influence de l'exemple, augmente l'énergie des passions généreuses et fait développer les germes des vertus les plus utiles à la société.

M. Lévesque-Bérangerie a répondu complètement à votre appel. Par ses studieuses recherches il a rassemblé des matériaux épars dans des chroniques, dans des documents inédits ou peu connus, qu'un bien petit nombre de lecteurs vont ordinairement consulter; et il en a reconstitué à neuf la vie d'un homme qui appartient, par sa naissance, à notre province qu'il a illustrée par la vertu la plus éclatante de toutes, peut-être, la valeur; j'entends celle qui ne s'est proposé dans ses motifs, et qui n'a tenté dans ses effets que la défense de la patrie; et c'est bien celle du héros de la notice que j'examine.

André de Laval-Lohéac , qui avait pour aïeule Jeanne de Laval , veuve en première noccs du connétable Duguesclin , était le second fils de Jean de Montfort , seigneur de Kergorlai , Lohéac , etc. , et de Anne de Laval , dame et en quelque sorte souveraine de la terre et de la ville de Laval. Il naquit à Montsurs , l'une des châellenies de cette terre , vers la fin de l'année 1416. Cette date fait déjà connaître au milieu de quelles circonstances se développa son jeune courage. Les armes , les combats , les sacrifices de toute espèce furent tout d'abord les moyens par lesquels il eut à signaler son patriotisme. La France , gémissant sous l'invasion anglaise , faisait un cri de détresse. De Lohéac , quoique dans sa plus tendre jeunesse , se joignit à ses défenseurs ; et ses premiers essais furent comme un heureux présage , comme une promesse magnanime de salut qu'il accomplit par la suite.

En 1423 , le lord Poll , à la tête de 2500 Anglais , après avoir ravagé l'Anjou , s'en retournait par le Maine , chargé de butin et emmenant grand nombre de prisonniers. Le comte d'Aumale et Ambroise de Loré rassemblèrent à la hâte une petite armée presque toute composée de Manceaux. De Lohéac , à peine âgé de treize ans , reçut de son aïeule l'épée de Duguesclin , et se rendit à la tête de ses gens à l'appel du lieutenant du Roi. Les Anglais furent attaqués et défaits complètement. De Lohéac se distingua tellement dans cette action , que le comte d'Aumale le fit chevalier sur le champ de bataille ; et en lui ceignant l'épée de Duguesclin , le comte lui dit : « Dieu te fasse aussi vaillant que celui qui la portait ! »

Les bornes de cet aperçu ne me permettent pas de citer , d'après la notice , même les plus remarquables des nombreux et importants services que Lohéac rendit à sa patrie , par sa valeur dans ces tems malheureux , lesquels , en témoignant qu'il conserva l'enthousiasme et l'exaltation de dévouement

que durent imprimer dans son jeune cœur les paroles du comte d'Aumale , lui assignent un des premiers rangs parmi les guerriers auxquels notre province et même notre royaume durent leur salut.

Avant de parler des hautes faveurs qui furent les justes récompenses de son mérite , et qui en sont les glorieux monuments , permettez , Messieurs , que je cite quelques passages d'un document qui correspond encore à la jeunesse de Lohéac , et qui le fait connaître sous divers rapports. C'est une Lettre adressée par lui et son frère aîné , Gui XIV , à leur mère , pendant qu'ils étaient l'un et l'autre à l'armée du Roi Charles VII , à Selles en Berry. Elle est datée du 8 juin 1429 , époque à laquelle Lohéac avait dix-neuf ans. La simplicité du style , l'effusion naïve du récit , tout porte un caractère de vérité dans cette lettre , qui donne au reste une idée très-avantageuse du caractère des deux jeunes seigneurs et fait sentir que celui qui avait l'épée de Duguesclin avait déjà de ses vertus.

D'abord , ils disent combien ils ont été sensibles à la réception que Charles VII leur avait faite ; ce qui montre leur attachement au Roi , dont les intérêts se confondaient dans leur esprit avec ceux de la patrie : « Et dit le Sire de Crèves
 « au S^r. de la Chapelle que le Roy et tous ceux de sa maison
 « avaient été bien contens des personnes de mon frère et de
 « moi , que nous leur revenions bien ; et jura bien fort qu'il
 « n'était pas mention que à un de ses amis et parens , il eut
 « fait si bon accueil ni si bonne chère. »

Plus loin , ils montrent qu'ils étaient aussi prodigues de leurs biens que de leur sang , pour la défense du pays :
 « Mais de l'argent n'y en a-t-il point à la cour qui si estroitement que pour le tems présent je n'y espère aucune
 « recousse ni soutenue. Pour vous , Madame ma mère , qui
 « avez mon sceau , n'épargnez point ma terre par vente ni
 « par échange , vu qu'il n'y a point de soulde. »

Forts de la sainteté de leur cause, ils expriment leur confiance dans le Dieu des armées : « Et espère que lorsque
 « avant qu'il soit dix jours la chose soit bien avancée de
 « côté ou d'autre : mais tous ont si bonne espérance en Dieu
 « que je crois qu'il nous aidera. »

Enfin, on lit encore dans cette lettre et on accueille comme un témoignage fidèle quelques mots sur l'héroïne d'Orléans, cette fille mystérieuse, dont l'histoire, dans ses moindres détails, intéresse si fortement et suscite dans l'âme tant de pensées : « Et le lundy me party d'avec le Roy pour venir
 « à Selles en Berry ; et fit le Roy venir au devant de luy la
 « Pucelle, disaient aucuns que ce avait été en ma faveur par
 « ce que je la visse ; et fit lad. Pucelle très-bonne chère à
 « mon frère et à moi, étant armée de toutes pièces, sauve
 « la tête, et tenant sa lance en main. Jallay à son logis la
 « voir ; et fit venir le vin et me dit qu'elle m'en ferait bientôt
 « boire à Paris ; et semble chose toute divine de son faict,
 « et de la voir et de l'ouir. Et s'est partie ce lundy pour
 « aller à Romorantin, le maréchal de Boussac et grand
 « nombre de gens armés avec elle. Et la vis monter à cheval,
 « armée tout en blanc sauf la tête, une petite bache en sa
 « main, et lors se tourna vers l'huis de l'église et dit en
 « assez voix de femme : « Vous les prêtres faites prières à Dieu ;
 « et lors se retourna en son chemin, disant : Tirez avant !
 « tirez avant ! son étendart ployé que portait un gracieux
 « page, etc. »

Les talens militaires, le patriotisme de Lohéac, augmentèrent avec son âge et avec les dangers de la patrie. Charles VII apprécia ses services et acquitta dignement sa dette qui était aussi celle de la France. En 1433, Lohéac fut nommé gouverneur du comté de Laval ; en 1437, il fut élevé à la dignité d'amiral ; et en 1439, à celle de maréchal de France. En cette qualité, il commanda divers corps d'armée .

qui firent essuyer aux Anglais des pertes qui accélérèrent leur entière expulsion. De Lohéac, à l'âge de treize ans, avait pris part, dans le Maine, à la première victoire remportée sur les Anglais, depuis leur funeste invasion. Trente ans après, en 1453, on le retrouve encore les armes à la main sous les murs de Bordeaux, s'emparant d'une position qui décida de la reddition de cette ville, dernier refuge des Anglais, qui furent enfin entièrement chassés de France.

L'impartial historien devait aussi montrer de Lohéac aux prises avec l'injustice et la disgrâce. Notre auteur dira toute la vérité, quoiqu'il en puisse résulter contre son illustre compatriote. Immédiatement après son sacre, Louis XI, qui, du tems de ses différends avec son père, conservait quelque rancune à Lohéac, le priva de son titre de maréchal de France et le donna à son ennemi. De Lohéac, qui avait fait tant de sacrifices à sa patrie, ne put faire celui qu'elle exigeait pourtant encore en cette circonstance. Il se jette dans la Ligue du bien public. Le voilà marchant sur Paris, commandant l'avant garde des révoltés, s'emparant des fortifications qui lui ouvrent le passage du pont de Charenton et prenant position à Conflans. Était-ce donc pour cet usage que l'épée de Duguesclin lui avait été remise? Malgré les justes griefs des ligueurs contre Louis XI, malgré les grands exemples des Danois et autres dont on citerait à regret les noms, peut-on hésiter à qualifier leur entreprise, en pensant que la France qui, alors, respirait à peine après trente années d'invasions étrangères, était sur le point, par leur fait, de tomber dans les horreurs de la guerre civile? Aussi notre auteur ne balance pas à prononcer son jugement : « De Lohéac, dit-il, et tous ces principaux capitaines, après avoir sauvé la France sous Charles VII, semblaient alors vouloir la perdre. » Je me hâte de le dire : cette ligue ayant été dissipée par l'adresse du Roi, je retrouve en, 1465,

de Lohéac nommé de nouveau maréchal de France, et tout-à-fait rentré dans les bonnes grâces du Roi, dont il fut dans la suite un des plus fidèles serviteurs. Il en reçut les distinctions et les récompenses les plus honorables. Successivement on le voit lieutenant du Roi en la ville de Paris ; l'un des premiers chevaliers de l'ordre de Saint-Michel ; gouverneur de la Picardie , où il se distingua à la défense de Beauvais , en 1472 ; enfin le Roi lui donna , en 1481 , la seigneurie de la ville de Pontoise.

Cette brillante carrière se termina en 1485 , dans la ville de Laval , où de Lohéac avait passé les dernières années de sa vie. Aux titres cités plus haut , les historiens s'accordent à en joindre encore un qui n'est pas le moins glorieux : c'est celui de père et de protecteur du peuple , qu'il mérita par sa vigilance à faire observer la discipline militaire , et à préserver du pillage le pauvre peuple et principalement les laboureurs , dont il nommait les oppresseurs , des parricides.

Ce sont là les faits principaux qui m'ont paru propres à caractériser la notice de votre studieux collègue, M. Lévesque-Berengerie , considérée comme œuvre historique. L'auteur y fait bien préjuger de son exactitude , en relevant plusieurs erreurs de dates , commises et répétées par divers écrivains. Les réflexions , les jugements , à lui propres , y sont justes , mais rares ; il laisse parler les faits. Cependant ces faits , avec quelque talent qu'ils soient coordonnés , n'ont pas pour tous les lecteurs le sens , le langage , les révélations qu'ils ont pour l'homme judicieux qui les a spécialement étudiés dans leurs sources , qui les a examinés dans tous leurs rapports. Notre auteur , quant aux communications de ce genre , qu'on recevrait de lui avec intérêt , peut bien inspirer de justes regrets. Son style au reste est concis , son récit rapide ; il conserve , autant que possible , le naturel des narrateurs contemporains. Mais je cesse mes observations qui excèdent

déjà ma compétence : c'est vous, Messieurs, qui saurez bien mieux, après la lecture de sa notice, rendre à notre collègue les justes louanges et le tribut de gratitude qu'il mérite et de notre pays, dont il fait si bien valoir le patrimoine historique ; et de notre Société, par l'empressement qu'il met à lui faire part de ses travaux. (1)

ANJUBAULT, *membre résident.*

ÉTENDUE APPROXIMATIVE

DES DIFFÉRENTES ESPÈCES DE SOL

QUI FORMENT LE DÉPARTEMENT DE LA SARTHE (2).

1.^{re} COLONNE. — *Pays de Montagnes.*

Le département, sillonné par un grand nombre de rivières et ruisseaux, offre des plateaux plus ou moins élevés ; mais il n'a pas de Montagnes. La forêt de Perseigne, au Signal, qui est le point culminant, s'élève au-dessus de la mer de 346 ^m, 56 ; le pavé de la tour de la cathédrale du Mans, bâtie au sommet d'une colline, sur la rive gauche de la Sarthe, est seulement de 76 ^m, 16, au-dessus des mêmes eaux.

2.^e COLONNE. — *Pays de Bruyères ou de Landes.*

Sur la rive gauche de l'Huisne, depuis Connerré jusqu'à Clermont, c'est-à-dire, sur une longueur de 56 kilomètres,

(1) Ce rapport était composé à l'imprimerie, lorsque nous avons reçu l'autorisation de publier la Notice. Nous la donnerons prochainement dans ce Bulletin.

(2) La société ayant reçu de la Préfecture un tableau sur l'étendue des différentes natures de sol du département, avec invitation d'en remplir les colonnes, répondit à cette demande ainsi qu'il va être dit. Mais le format de notre Bulletin, ne permettant pas de figurer ce tableau, nous plaçons les titres des colonnes, avec les réponses qui y sont jointes, à la suite les unes des autres.

le sol est un sable maigre , qui était , il y a cinquante ans , couvert de landes , dont aujourd'hui quelques unes sont converties en champs ou en prés ; et la plupart en bois , essence de *pin maritime* , le seul végétal qui peut y croître.

Cette bande , dont la largeur varie , constitue à-peu-près le 6.^e de la surface du département , et contient 110,000 hectares. Le produit brut de chacun peut s'estimer à cinq fr. ; le produit net à trois.

3.^e COLONNE. — *Sol de riche Terreau.*

Cette dénomination s'applique surtout aux prairies qui occupent le fond des vallées et dont le sol s'élève successivement par la décomposition des substances végétales et animales qui s'y trouvent déposées ; mais principalement par les terres que les eaux pluviales y transportent.

L'auteur du Tableau veut probablement aussi parler des terres arables d'une certaine fertilité.

Nous rangerons dans cette catégorie partie de la Champagne , du Sonnois , des cantons de Ballon , de Beaumont , de Saint-Calais , etc.

Prés , un cinquième , ou 100,000 hectares ; terres arables , un dixième , ou 50,000 mille hectares. Produit brut de l'hectare , 200 fr. ; produit net , 90 fr. Cela ne s'entend que des terres arables.

4.^e COLONNE. — *Sol de Craie ou calcaire.*

Notre pays appartient principalement au terrain jurassique et au terrain crétacé.

Le premier commence au S. O. , s'avance vers le N. , puis se dirige au N. E. , et couvre plus de la moitié du département.

Le second se divise en grès-vert et en craie-tufau.

Le grès-vert forme les côteaux de la rive droite de l'Huisne; reparait aux bords de la Braye et de l'Anille, vers Montmirail et Saint-Calais. Il est circonscrit de tous côtés par le calcaire jurassique et par la craie-tuffeau.

Celle-ci domine au sud du département, où ses bancs épais offrent, sur les rives du Loir, de vastes excavations artificielles, servant, les unes à recevoir la récolte des vins, les autres à loger les vigneron.

La contenance de ces terrains peut-être de 136,000 hectares. Produit brut de chacun, 150 fr.; produit net, 80 fr.

5.^e COLONNE. — *Sol de Gravier.*

Dans les bassins de la Sarthe, de l'Huisne et du Loir, le sable ou la terre végétale recouvre une couche plus ou moins épaisse de gravier, que les ingénieurs des ponts et chaussées exploitent pour la confection et l'entretien des routes. Les lieux qui fournissent le gravier sont quelquefois assez élevés au-dessus des eaux de ces rivières.

Le sol de gravier doit s'élever au-delà de 5,000 hectares.

6.^e COLONNE. — *Sol pierreux.*

La Champagne et plusieurs autres parties du département, sont, à la surface des champs, recouvertes de cailloux, ici calcaires, là siliceux. Ces pierres, en divisant la terre semblent faciliter la végétation.

On peut l'estimer au douzième de la surface, ou 52,000 hectares, qui sont déjà portés aux colonnes 3 et 4.

7.^e COLONNE. — *Sol sablonneux.*

Le sol sablonneux appartient spécialement aux pays de bruyères et de landes, dont il est question à la seconde

colonne. Nous ajouterons cependant ici que certaines régions du département, dont le sol est en partie composé de sable, sont consacrées à la culture des céréales et fournissent d'assez bonnes récoltes. Le sable pur, tout-à-fait improductif, est compté pour 12,000 hectares.

8.^e COLONNE. — *Terrains primitif, de transition et tertiaire.*

Le terrain primitif, où l'on observe le granite, la sienite, le porphyre et le pétrosilex, existe sur quelques points, au nord et à l'ouest du département. Son étendue est d'environ 2,000 hectares.

Celui de transition, formé de schiste, de grès ancien et de marbre, occupe, vers ces mêmes parties, un espace beaucoup plus considérable. En le comptant à 7,000 hectares, on ne doit pas s'éloigner de son chiffre véritable.

Le grès blanc, et le grès ferrifère connu sous le nom de roussard, appartenant au terrain tertiaire, se montrent sur un grand nombre de points. On estime son étendue, réunie, à 2,800 hectares.

9.^e COLONNE. — *Sol de différentes sortes.*

Le sol passe insensiblement du sable maigre et infertile aux meilleures terres du pays, et devient ainsi susceptible de produire le bois, la vigne, diverses céréales et autres végétaux.

Ces différentes natures de terres peuvent être estimées à 153,317 hectares.

10.^e COLONNE. — *Étendue totale du département.*

L'on avait pensé que le département contenait 628,383 h.; mais les opérations cadastrales réduisent ce nombre à 623,217 hectares.

EXPOSITION

DES PRODUITS DE L'INDUSTRIE ET DES ARTS,

OUVERTE AU MANS, LE 24 MAI 1836.

Une Exposition des produits de l'Industrie et des Arts a eu lieu , au Mans , en 1836. Nous aurions voulu rendre compte plus tôt de son mérite , de son importance , et du succès qu'elle a obtenu : divers obstacles s'y sont opposés. Aujourd'hui nous venons remplir notre tâche. Nos souvenirs sont présents et fidèles , et ils ont l'avantage d'être dégagés de l'influence que pouvaient avoir sur nos impressions , et la nouveauté du spectacle et l'enthousiasme général qui l'avait accueilli.

Si nous eussions écrit aussitôt après l'évènement , peut-être l'eussions nous fait avec plus d'éloges de choses dont l'éclat nous avait séduit. Aujourd'hui , la seule trace profonde restée dans notre souvenir est celle qu'y ont laissée les objets vraiment utiles. Nous ne sommes donc que plus propre à faire ce qu'on doit attendre de nous ; à constater avec impartialité le perfectionnement de notre industrie , et le développement que la prospérité publique ne peut manquer de lui devoir.

Les Expositions départementales sont une heureuse innovation et un progrès ; mais nous ne les considérons pas comme une conquête sur la capitale. Nous ne sommes pas de ceux qui font le procès de la centralisation , et qui portent envie à l'éclat que Paris lui doit. Nous pensons , au contraire , qu'il ne peut exister de gouvernement fort , si les intérêts les plus vifs ne se portent sur un centre commun. Tous , nous devons contribuer à sa prospérité. Si c'est là

que le père de famille envoie celui de ses enfants dont les facultés sont les plus développées, celui sur lequel il fonde le plus d'espérances ; c'est aussi là que le savant et l'industriel portent la découverte ou le perfectionnement qu'ils doivent à leurs travaux et à leurs veilles. Ils reviennent ensuite au point de départ , simplifiés et plus appropriés aux besoins de la localité. Oter à la capitale son immense prépondérance , ce serait tendre à la division , à l'affranchissement des parties entre elles , et diminuer la force de l'état. Je ne vois qu'un cas où l'importance trop supérieure de la capitale serait un danger : c'est celui d'une invasion ; et nous en avons fait la triste expérience. Lorsque l'étranger se fut emparé de Paris, la voix et le génie de l'Empereur même furent impuissants. Paris conquis , l'empire n'exista plus ; mais cet exemple peut encore venir à l'appui de ce que j'avance. Si on parvenait à diminuer la répugnance que nous avons généralement pour la centralisation, Paris serait moins en bute à l'envie ; et on arriverait à cette union d'efforts qui doivent faire triompher la défense de l'objet de l'intérêt général. Paris embelli par le concours de tous les mérites , de tous les talents , de toutes les industries , appartient à tous ; et si tous ont contribué à le rendre la capitale du monde civilisé , tous aussi prennent leur part de sa gloire.

Les expositions générales ont eu pour effet de prouver la supériorité de nos fabriques et leur prospérité croissante. Elles ont surtout absorbé ce qui flatte la riche oisiveté ; mais les produits destinés à une utilité toute locale n'ont pu y trouver place : c'est ce qui a fait sentir, dans les départements , le besoin d'expositions particulières.

Le Préfet de la Sarthe, M. de Saint-Aignan , si remarquable parmi les hommes supérieurs de notre époque progressive , fit tout pour exciter et protéger cette manifestation industrielle. Proposée par lui , le Conseil général , par une

délibération du 29 septembre 1835, adopta le projet d'une exposition. Son vote fut unanime. Ainsi les membres du conseil ont un droit égal à notre gratitude.

Nous allons maintenant suivre l'administration dans tout ce qu'elle crut devoir faire pour assurer le succès de cette Exposition.

Dès le 2 janvier, une circulaire de M. le Préfet en prévint MM. les Sous-Préfets et MM. les Maires. On en fixa l'ouverture au 24 mai suivant, premier jour de la foire de la Pentecôte. Tous les Industriels et les Artistes du département et des départements voisins furent invités à y prendre part. La belle salle, dite du Conseil général, les longs vestibules qui la précèdent et les vastes cours de la Préfecture avaient été assignés pour le classement des objets. Une grande pièce bien éclairée était réservée aux Tableaux, aux Aquarelles, aux Dessins et aux Gravures.

Une Commission de vingt-quatre membres, nommée et présidée par M. de Saint-Aignan, s'occupait, en général, de tout ce qui avait rapport à l'exposition. Sept d'entre eux, choisis pour la réception des produits et des objets d'art, surveillaient leur mise en ordre, leur placement et toutes les dispositions du local.

L'autorité, par de sages mesures, prévint les abus et assura le bon ordre. Le 18 mai était le terme de rigueur pour l'admission. Les industriels ne l'attendirent pas : aussi l'exposition put-elle être rendue publique le 24 mai, jour désigné pour son ouverture.

Un public nombreux l'attendait, et de bonne heure assiégeait les portes, impatient de prendre part à cette fête de famille. L'affluence prouvait par combien de sympathie une idée si heureuse était accueillie. Pendant toute la durée de l'exposition, la foule n'a point diminué ; et MM. les industriels et les artistes ont trouvé, dans l'assentiment gé-

néral, une première et bien douce récompense de leurs travaux.

Tous les objets avaient été exposés dans le meilleur ordre. Un livret explicatif donnait au public des renseignements généraux. MM. les commissaires, dont le zèle ne se ralentit pas un instant, y ajoutèrent tous les détails et toutes les particularités qu'on pouvait désirer.

En arrivant à l'exposition, la curiosité trouvait un premier aliment. Les regards étaient attirés par une flèche en fonte, de trente pieds, et tout auprès, quatre petits clochers destinés, ainsi qu'elle, à être placés sur la tour de Saint-Julien. On était frappé des formes élégantes de ces objets, de la pureté de leurs dessins et de la qualité de la matière.

Depuis ce point de départ, jusqu'aux limites de l'exposition, l'attention était attirée et partagée, d'abord, par de nouveaux instruments d'agriculture, pouvant offrir des modèles aux cultivateurs; des échantillons de notre grande scierie mécanique, de charonnage, de briques, de pavés et de chaux hydraulique, amenés de plusieurs points du département. Plus loin, les murs étaient couverts des produits des tanneries et des corroieries les plus en renom. Venaient ensuite les fers et les fontes de deux de nos principales usines. On regrettait que les autres n'eussent rien fourni; et on ne pouvait, sans surprise, voir le degré de perfectionnement et de délicatesse auquel est arrivé ce genre de fabrication.

Avant d'entrer dans les salons, les regards se reposaient avec complaisance sur de longs gradins chargés de fleurs précieuses et de plantes rares. Les serres des jardiniers et des amateurs les plus distingués avaient été, pour quelques jours, dépouillées de leurs richesses, dont l'éclat et le charme venaient distraire des impressions sérieuses qu'avait dû laisser, au public, la vue de choses utiles, il est vrai, mais d'un intérêt moins vif et moins attrayant.

L'antichambre qui sépare les salons était remplie d'armes de prix, d'un fini remarquable ; de machines d'invention nouvelle , ou perfectionnées, et toutes relatives à l'arquebuserie.

On entrait enfin dans le grand salon. Là , réunis dans un ordre parfait , des objets plus précieux attiraient les regards et ne laissaient pas un instant l'attention des curieux inactive. L'exposition régnait tout alentour. On avait consacré la partie gauche , en entrant , à celle des toiles , cette branche si riche de notre industrie. Il y en avait de toutes les qualités , au nombre desquelles il s'en trouvait de superbes. Elles étaient posées symétriquement et de manière que chaque pièce pouvait être appréciée au premier coup d'œil. Sur des tables dressées dans la profondeur des vastes embrasures des fenêtres , on avait mis les produits des faïenceries et des verreries. Le centre du salon avait été abandonné à nos habiles ébénistes ; et ils l'avaient rempli de leurs ouvrages. Tous ces meubles rivalisaient de travail et d'élégance. On y voyait aussi trois belles horloges ; et on remarquait surtout celle qui appartient à notre ville.

Sur cette même ligne , on avait réservé une place à plusieurs *montres* , dont une était remplie de bijoux d'or et d'argent , fabriqués à des prix modérés , par un habile orfèvre de notre ville. Les autres étaient pleines de riches reliures.

En commençant à parcourir la ligne qui se trouvait à droite , on voyait des stucs variés et fort beaux , d'élégantes cheminées de marbre d'Italie et de notre province , faites par nos ouvriers , et à des prix peu élevés. A la suite , on avait disposé de longues tables , sur lesquelles étaient rangés avec goût des tissus ; les ouvrages de l'hôpital général et de nos maisons de charité ; de précieux échantillons de laines filées ; puis les produits de nos papeteries , et de brillants ornements d'églises.

Au fond de la salle, après avoir vu, avec intérêt, de beaux échantillons de peinture, imitant les bois les plus rares, on trouvait un buffet d'orgues, dont on était souvent à même d'apprécier la beauté des sons.

Après avoir fait le tour de ce salon, on avait encore à voir la salle dite des Abeilles. Le centre en était occupé par un billard superbe. Autour de cette pièce, se trouvaient les produits chimiques, plusieurs œuvres de patience et d'art, des fleurs artificielles, des oiseaux empaillés, des ouvrages délicats faits au tour, des chaussures de toutes espèces, et une foule d'objets qui échappent au souvenir, mais dont nous aurons occasion de nous rappeler, lorsque nous aborderons chaque spécialité. En sortant de ces salons, il restait encore une curiosité à satisfaire, et, j'ose le dire, un vif plaisir à goûter. En montant le bel escalier qui conduit aux bureaux de la Préfecture, on arrivait à une grande pièce fort claire et particulièrement destinée aux objets d'art. Dans la première partie étaient placés les dessins, les aquarelles, les gravures et les lithographies; dans la seconde, étaient exposés les tableaux. C'était, pour notre ville, un spectacle tout-à-fait nouveau. Nos artistes y avaient apporté leur tribut; ceux des départements limitrophes avaient aussi répondu à l'appel qui leur avait été fait, et plusieurs peintres distingués, maintenant dans la capitale, mais nés parmi nous, s'étaient rappelé leur origine et nous avaient aussi adressé de leurs ouvrages. La vue de tous ces tableaux, disposés selon leurs exigences, produisait un effet séduisant, dans l'ensemble, et fort satisfaisant dans beaucoup de détails.

Quoique fort resserré par les limites que doit avoir un article de ce genre, nous entrerons dans quelques particularités sur plusieurs branches de notre industrie, et nous citerons quelques-uns des exposants, dont les talents et

les sacrifices ont le plus contribué au succès et à l'éclat de notre exposition.

Un Jury, composé de membres non exposants, et de la Commission générale, avait été chargé de juger du degré de mérite des objets exposés. Pour être à même de porter ce jugement avec plus d'ordre et de clarté, il pensa qu'il était convenable de les partager en sept sections. C'est cette division que nous allons adopter. Notre examen ne peut-être que rapide, et par conséquent incomplet : il donnera cependant un aperçu exact de l'importance de beaucoup de nos produits.

Dans la première section on avait compris les fils, les toiles, les tissus et les étoffes. Nous parlerons d'abord des toiles, l'une des branches les plus intéressantes de notre commerce.

Parmi les exposants, nous devons d'abord citer un homme qui sait faire profiter à l'industrie une expérience éclairée, des connaissances variées et une belle fortune : nous voulons parler de M. le comte Max. de Perrochel, qui donne les encouragements les plus généreux dans la commune de Saint-Aubin-de-Locquenay, dont il est le bienfaiteur. Les fils exposés par lui étaient d'une finesse bien au-dessus de ce qu'on avait vu jusqu'à ce jour. On remarquait aussi, particulièrement, deux pièces de toiles, l'une en lin 5/8 et l'autre en 2/3 pleins, 5,500 fils à la chaîne ; toutes deux confectionnées par le sieur Beyer, qui, à l'exposition générale de 1834, avait obtenu une médaille de bronze.

Dix-sept autres communes du département se sont distinguées par la qualité des toiles que leurs fabricants ont exposées.

Le blanchiment de la plupart a lieu dans les beaux établissements de MM. Vétillart et Thoré frères. Ces deux importantes maisons, si précieuses à l'industrie dont nous

nous occupons, et à laquelle ils donnent tant d'encouragements, obtiennent les meilleurs résultats de leurs procédés.

Pour les grosses étoffes, nous citerons Saint-Calais, dont neuf fabricants ont exposés.

La commune de Roëzé s'est distinguée par ses étamines; Nogent-le-Rotrou, par ses voiles, ses mousselines de laine, ses flanelles, ses mérinos et ses lastings; mais c'est surtout les beaux produits en filature et en cachemire français de la maison Polino, de la Ferté-Bernard, qu'on ne se lassait pas d'admirer; cependant ce n'était pas au point de laisser inaperçus les échantillons de laine filée, exposés par MM. Cosnier frères, d'Angers.

De belles mousselines brodées et unies, des coutils et des calicots d'une blancheur et d'un tissu parfaits, avaient été envoyés des principales fabriques de Mamers, d'Alençon et de Laval. Tous ces objets pouvaient, sans désavantage, soutenir la comparaison avec ce que produit, dans ce genre, Saint-Quentin et l'Alsace.

Dans la seconde section, on avait rangé tout ce qui est relatif à la tannerie, à la corroierie, à la mégisserie, à la chamoiserie et à la ganterie. Les produits de ces différentes branches méritaient des éloges; mais cependant il faut convenir qu'ils ne sont pas autant en progrès que beaucoup d'autres.

Les fabriques de gants de Sablé, celle de M. Foliot, au Mans; les échantillons des tanneries de MM. Legoué, du Mans; Trouvé, de la Suze; Hardyot, de Saint-Calais, méritent d'être cités; de même que ce qu'ont exposé MM. Faribault-Legoué et Pivron, mégissiers au Mans; et M. Demarçay fils, corroyeur dans la même ville.

Les substances minérales et les produits métallurgiques formaient la troisième section.

Notre département, riche d'une grande quantité de mar-

bres variés, possède des carrières inépuisables , ouvertes dans les environs de Sablé , de Juigné , de Chemiré-en-Charnie et de Loué. On pourrait , avec le même avantage , en ouvrir de nouvelles dans le canton de Fresnay.

Tout ce que les principaux marbriers de ces différentes localités avaient exposé , prouvait et l'habileté de leurs ouvriers et la belle qualité des marbres. Madame veuve Lesieur avait aussi exposé plusieurs cheminées en marbre d'Italie, qui , pour le fini du travail et l'élégance des formes, ne laissaient rien à désirer. Les marbres plus précieux , tels que le vert antique , le portor et autres , avaient été heureusement imités en stuc par M. Masini , sculpteur à Angers. Il en avait exposé trente-trois échantillons.

Deux compagnies qui exploitent avec succès les mines d'anthracite de Fercé , de Montfrou , de Maupertuis et de Viré , avaient envoyé des charbons , dont la pureté et la bonne qualité étaient remarquables.

Nous devons citer ici, de nouveau, les fers et les fontes des forges d'Orthe et d'Antoigné , de MM. Buon et Ch. Drouet ; et nous ne pouvons taire le regret que nous éprouvons de voir le dernier renoncer à une industrie pour laquelle il a fait tant de sacrifices , et qui lui doit tant de progrès. La pyramide monumentale et le clocher du genre gothique , que toutes les personnes qui ont fréquenté l'exposition ont si souvent remarqués , augmentent nos regrets ; comme les fontes moulées par MM. Buon justifient l'éloge que nous donnons aux produits de leurs forges.

En taillanderie et en coutellerie , on avait aussi déposé des choses remarquables. Nous citerons les élagueurs de M. Fouquerey, les ciseaux et les rasoirs de MM. Laflotte et Mullier, du Mans.

M. Touchard , armurier dans la même ville , a , par la variété et par l'importance de ses objets , excité plus particulièrement

rement et l'attention et l'intérêt : nous ne-pouvons rien citer qu'avec éloge. Nous insistons avant tout sur un fusil fixe , à capsule , façon anglaise ; et sur un fusil tournant , dont il est inventeur. Tout , dans ces belles armes , tant intérieurement qu'extérieurement , approche de la perfection.

En terminant cette section , nous parlerons en bien des objets d'orfèvrerie , de joaillerie et de bijouterie exposés par M. Piron. Ils sont remarquables par leur fabrication , et par le prix modéré auquel il peut les fournir.

La quatrième section comprenait les machines et instruments divers.

Nous citerons quelques charrues en usage dans les fermes expérimentales , et offertes comme modèles à nos cultivateurs.

Deux haches-pailles , simplifiés et commodes , et quelques machines hydrauliques , bien exécutés ; une pompe à incendie , un modèle de machine à vapeur , un manège de moulin à vent horizontal , et surtout deux horloges , révélaient tout le talent de M. Gourdin , de Mayet. Comme mécanicien et comme horloger , sa réputation , si bien acquise , nous dispense de tout éloge. La grande horloge , placée maintenant dans l'intérieur de la halle aux blés , offre plusieurs innovations heureuses dues à cet exposant.

M. Dubois , horloger de notre ville , a montré une habile précision dans un instrument d'horlogerie , inventé et exécuté par lui.

M. Touchard , dont nous avons cité le mérite , comme armurier , se présente maintenant à nous comme habile mécanicien. Il avait exposé un balancier à frapper les poires à poudre , inventé par lui ; une machine à forer , une autre à rayer les canons de fusil : cette dernière , surtout , a reçu de lui une grande simplification et un perfectionnement sensible.

Un modèle de machine à moteur hydraulique et à charriot mobile avait été exposé par M. Trotté-Delaroche. Sept

ans d'une heureuse expérience dans sa fabrique, prouvent assez en faveur de l'invention de cet habile industriel.

M. Guillaouard s'est montré facteur distingué dans tous les détails du buffet d'orgues qu'il avait exposé, et qu'on voit maintenant dans l'une de nos églises.

La cinquième section comprenait tout ce qui est d'économie domestique, les arts chimiques, la faïencerie, la poterie, la tuilerie.

Les bougies, qui maintenant ne sont plus fabriquées que par MM. Guiller frères, y soutenaient leur ancienne réputation.

De la dolomie, découverte à Fresnay, par M. Triger, a mis MM. Guéranger et X. Voisin à même de préparer du sulfate de magnésie, d'une belle cristallisation. M. Voisin a, par la même opération, fabriqué des eaux gazeuses, à un prix modique.

M. Guéranger, en calcinant cette même dolomie, et en la broyant avec du sable, à parties égales, a obtenu un ciment bien imperméable et à bon marché.

Madame Coneau, de Saint-Georges, et M. Lorient, du Mans, avaient exposé des échantillons de leurs conserves alimentaires. Celles de ce dernier ont soutenu victorieusement l'épreuve qui en a été faite. Du lait, renfermé depuis plusieurs mois, a été trouvé de la plus étonnante fraîcheur.

La fabrique de sucre indigène, d'Amigné, avait fourni des échantillons de ses sucres et de ses cassonades. Leur belle qualité prouvait de quelle importance peut être, pour notre département, cette utile importation.

Des chaux hydrauliques très-bonnes, des tuiles légères et de formes nouvelles avaient été exposées par MM. Hémon et Busson-Lagroie.

M. Ch. de Vanssay avait envoyé des carreaux, remarquables par leur belle qualité et la régularité de leur coupe.

La vaste usine établie près Bonnetable, par madame la

duchesse de Montmorency , avait aussi donné divers échantillons de faïence et de poterie, qui ne sont en rien inférieurs à celles des fabriques les plus estimées.

MM. Vimont et Latouche , directeurs des verreries de la Pierre et de Montmirail , avaient déposé de leurs produits perfectionnés.

Dans la sixième section , étaient classés l'ébénisterie , la papeterie , la typographie , la reliure et les objets divers.

L'ébénisterie a fait , dans notre ville , d'immenses progrès. Les meubles qu'on y fabrique joignent à la délicatesse et au fini du travail , une solidité qu'on ne trouve pas toujours dans ceux qu'on fait venir de la capitale. On doit surtout citer une magnifique table , exposée par M. Roullée-Dutertre. Longue de six pieds , large de cinq , son dessus était en acajou massif , avec d'élégantes incrustations en buis. Il reposait sur un seul pied et pouvait se retourner comme un guéridon. Un mécanisme en fer , caché dans l'intérieur , permettait de la développer au point d'y placer quarante à cinquante couverts.

Un lit en palissandre , et deux écrans-secrétaires avaient été apportés par M. Cornevin , qui , lui-même , en avait découpé la marqueterie.

M. Guillin avait un meuble , forme gothique , d'une exécution soignée.

L'exposition devait à M. Hubert deux très-jolis modèles d'escalier , plaqués en palissandre ; et à MM. Bidard et Maupoil , des meubles élégants. M. Diot , enfin , s'était distingué par un magnifique billard , plaqué en palissandre , avec incrustations en houx et en citronnier.

La beauté des échantillons de bois , débités par la scierie mécanique de M. Lussan , prouvait la supériorité de cette importante industrie.

Les papeteries de Loué , de Poncé et de Bessé avaient

fourni des produits qui faisaient honneur à MM. Lépine , Quetin et Montaru , qui les dirigent.

Parmi plusieurs objets de M. Monnoyer, on remarquait surtout son missel du Mans , format in-folio , comme un modèle de typographie.

Une magnifique reliure , riche de ses dorures , et précieuse par ses dessins et son fini, prouvait le talent de M. Germain-Simier l'aîné , son auteur.

Dans les objets divers , nous mentionnerons , d'abord , pour leur perfectionnement , les instruments en gomme élastique et le taffetas au caout-chouc , de M. Verdier ; les bouts de sein exposés par M. Pasque , la pompe à sein , de M. de Perrochel ; et les corsets perfectionnés , de madame Berlancourt. Nous ne finirons pas ce qui est relatif à cette section , sans donner un éloge mérité aux objets de première utilité , tels que les bonnets et les bas de laine , fabriqués dans l'hospice du Mans ; et aux échantillons de lingerie et de broderie , qui font l'objet du travail des élèves de l'école des filles pauvres , que dirige madame Colimberg. Nous dirons , enfin , que la maison de l'Adoration perpétuelle avait exposé des ornements d'église , dont les magnifiques dessins , les riches broderies et la délicatesse du travail se faisaient admirer.

Nous sommes arrivés à la dernière section , dans laquelle on avait classé tout ce qui est relatif aux beaux-arts.

Le salon de peinture plaisait dans son ensemble ; et si , au détail , il donnait lieu à quelques critiques , un examen plus mûr , permet , cependant , d'enregistrer ici des éloges justement mérités.

Nous en donnerons la première part à notre compatriote Jolivard. Sa vue de Saint-Léonard-des-Bois , et quelques études où il avait reproduit des sites de nos environs , révélaient tout le naturel et la vérité de son beau talent.

Dans deux tableaux de genre, qu'elle avait exposés, mademoiselle Ribault, de Fresnay, a été remarquée, et par un heureux choix de ses sujets et par un grand fini d'exécution.

Plusieurs compositions de M. Deutsch étaient remplies de toute l'originalité de sa verve habile. MM. Monanteuil, Gaston et Lecœur occupaient aussi des places distinguées. Madame Larivière, de Sablé, avait un joli tableau : c'était un trait de l'histoire du pays, d'une composition heureuse et d'un dessin correct.

On devait de bons portraits à MM. Beaumont, Châtel, Quesnel et Guillaume ; A MM. Saint-Martin, Dugasseau et Crinier, de jolis paysages. M. Hawk, dans plusieurs aquarelles, avait obtenu un effet extraordinaire.

MM. Pasquier et Lepelletier, et madame Larçoneau, s'étaient fait remarquer par leurs miniatures.

M. Godard, d'Alençon, avait exposé un cadre rempli des précieuses gravures sur bois, qui lui ont fait une réputation si bien méritée ; M. Duperray, sa carte de notre diocèse, ancien et moderne, et une autre des trois cantons du Mans.

Nous citerons encore les dessins de M. de Breuilpont ; les aquarelles et les études de M.^{lle} de Linière, de M.^{me} d'Esplas, de MM. Champ-Saint-Elme, de Perrochel et Mangain ; des copies de MM. Bernard-de la Fosse et Trillon, des études sur Pompéi, de M. Moll ; une copie de l'Attente, de M.^{me} Pornus ; et de M. Véron, la forêt de Fontainebleau.

Le défaut d'espace ne nous permet pas d'autres détails. Pour y suppléer, nous donnerons la liste de MM. les exposants qui ont obtenu des médailles comme récompense.

CH. DE SAINT-RÉMY, *membre résidant.*

LISTE
DES EXPOSANTS
QUI ONT OBTENU DES MÉDAILLES D'ARGENT
ET DE BRONZE.

MÉDAILLES D'ARGENT GRAND MODULE.

MM. Berger-Delinthe, fabricant de toiles, à Fresnay.
Buon frères, maîtres de forges, à Songé-le-Ganelon (Sarthe);
et à Saint-Martin-de-Connée (Mayenne).
Clinchamp (de), fabricant de sucre indigène, à Changé.
Drouet, maître de forges, à Sainte-Jammes.
Dugué frères, (tissus de laine), à Nogent-le-Rotrou.
Germain-Simier, du Mans, relieur à Paris.
Godard, graveur sur bois, à Alençon.
Gourdin, horloger-mécanicien, à Mayet.
Guillouard, facteur d'orgues, au Mans.
Jolivard, de Coudrecieux, peintre à Paris.
Lecoq-Guibé, fabricant de mousselines, à Alençon.
Legoué, Jean, tanneur, au Mans.
Lusson, (scierie mécanique pour le bois), à Sainte-Croix.
Monanteuil, peintre, à Alençon.
Monmoyer, imprimeur, au Mans.
Montmorency, (M.^{me} la duchesse de) fabrique de faïence,
à Bonnétable.
Polino frères, fabr. de cachemires, à la Ferté-Bernard.
Prosper-Delaunay, fabricant de drills, à Laval.
Ribault, (M.^{me}) de Fresnay, peintre à Paris.
Roullée-Dutertre, ébéniste, au Mans.
Salmon, (extraction de l'anthracite), à Sablé.

Thoré frères , blanchisseurs de toiles , au Mans.

Touchard , arquebusier , au Mans.

Trotté-Delaroche , inv. d'une machine hydraul. , au Mans.

Verdier , de la Ferté-B. (instrum. en gomme élastiq.) à Paris.

Vétillart , blanchisseur de toiles , à Pontlieue.

MÉDAILLES D'ARGENT PETIT-MODULE.

MM. Beaumont , peintre , au Mans.

Châtel , peintre , au Mans.

Civeteau-Loiré , fabricant d'étoffes , à Saint-Calais.

Cornevin , ébéniste , à Sainte-Croix.

Cosnier frères , filateurs , à Angers.

Deutsch , peintre , à la Flèche.

Diot , fabricant de billards , au Mans.

Dubois , horloger , au Mans.

Duperray , graveur , au Mans.

Gaston , peintre , à la Flèche.

Guillin , ébéniste , au Mans.

Goupille , Constant , fabricant de toiles , à Fresnay.

Hardiau frères , tanneurs , à Saint-Calais.

Larivière (M.^{me}) , peintre , à Sablé.

Lépine , papetier , à Loué.

Lesieur (veuve) , marbrière , au Mans.

Luceau , Pierre , marbrier , à Loué.

Masini , Dominique , sculpteur , à Angers.

Mercier , peintre , à Angers.

Pasquier , peintre , au Mans.

Pelletier , peintre , au Mans.

Pouriau , sellier-carrossier , à Sainte-Croix.

Quelquejeu-Esnault , fabricant de toiles , à Mamers.

Quesnel , peintre , au Mans.

Ozou , (extraction de l'anthracite) , à Auvers-le-Hamon.

Rousseau , fabricant de toiles , à Fresnay.

Vallée (M.^{me}) , peintre , à la Flèche.

MÉDAILLES DE BRONZE.

MM. Albaret et Marçais, fabricants de couvertures, au Mans ; Bayer, fabr. de toiles, à Sillé-le-Guillaume ; Beaudoin, F. fabr. de toiles, *id.* ; Beyer, tisserand, à Fresnay ; Busson-Lagroie, fabr. de tuiles, à Soullitré ; Baurlin, peintre en décors, au Mans ; Berlancourt (M.^{me}), fabr. de corsets, *id.* ; Bouteiller-Métivier, fabr. d'étamines, à Roëzé ; Carbon, arquebusier, à la Flèche ; Cador, ex-géomètre, à Écommoy ; Dugasseau, peintre au Mans ; Dutertre (M.^{me}), fileuse, à Sougé-le-Ganelon ; Gérard, Franç.^{ais} tisserand, à Fresnay ; Guiller, fabr. de toiles, à Écommoy ; Guéranger, pharmacien, au Mans ; Germain, Pierre, relieur, *id.* ; Guillaume, peintre, *id.* ; Heyse, horloger-lampiste. *id.* ; Hubert, constructeur d'escaliers, *id.* ; Hémon, fabr. de tuiles, à Changé ; Latouche, fabr. de toiles, à Beaumont ; Landeau, gantier, à Sablé ; Latouche et Vimont, verriers, à Coudrecieux et à Montmirail ; Lemarchand, fabr. de tuiles, à la Ferté-Bernard ; Lorient, fabr. de conserves alimentaires, au Mans ; Lebatteux, relieur, *id.* ; Lagondie, (de) peintre, *id.* ; Lenoir, fabr. d'étoffes, à Saint-Calais ; Mullier, coutelier, au Mans ; Manpoil et Lepelletier, ébénistes, *id.* ; Marais, (M^{lle}) peintre, à Angers ; Nourry-Paineau, fabr. d'étoffes, à St.-Calais ; Pautonnier, fabr. de toiles, à Verneil ; Piron, bijoutier, au Mans ; Saint-Martin fils, peintre, à ; Sonnet-Piat, fabr. de siamoises, à Bessé ; Vanssay, (Charles de), fabr. de tuiles, à Brette ; Voisin, fabr. de produits chimiques, au Mans.

C'est avec regret que nous ne donnons pas les noms des Citoyens qui, dans la même exposition, ont obtenu des mentions honorables. Eux, aussi, ont bien payé leur dette. Malheureusement l'espace nous manque pour remplir ce devoir, que la reconnaissance et notre sympathie nous imposaient également :

Dans la première section, dix personnes ont été mentionnées honorablement ; une seule, dans la seconde ; trois, dans la troisième ; trois, dans la quatrième ; huit, dans la cinquième ; quinze, dans la sixième ; et quatre dans la septième et dernière.

EXTRAIT DES PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES DE LA SOCIÉTÉ.

SÉANCE DU 15 OCTOBRE 1836.

Présidence de M. Houdbert.

La Société reçoit, comme hommage de ses membres correspondants, les ouvrages ci-après : 1.^o *Notice biographique sur M. l'abbé Rousseau, inspecteur de l'académie de Caen*; par M. Edom. M. Boyer est chargé de faire un rapport sur cette production. 2.^o *Traité des machines locomotives*; par M. Guyonneau de Pambourg, deux volumes in-8.^o *La Franche-Comté*; par M. Piot. Rapporteur, M. Dagoneau. La Société Artistique de la Sarthe adresse également une brochure intitulée : *Fragments littéraires sur les Tableaux exposés au Mans, en 1836.*

M. le Président annonce à l'assemblée que M. Chorin, desservant de Saint-Victeur, sollicite le titre de membre correspondant. Le candidat appuie sa demande d'un mémoire sur la découverte de fossiles encore inédits. MM. Anjubault, Verdier et Fr. Guéranger, sont chargés de présenter un rapport sur le travail de M. Chorin.

SÉANCE DU 29 NOVEMBRE.

M. BOYER lit un rapport sur la Notice consacrée à la mémoire de M. l'abbé Rousseau, par M. Edom.

M. Anjubault énumère les titres scientifiques de M. l'abbé Chorin et conclut à son admission.

SÉANCE DU 13 DÉCEMBRE.

M. le Secrétaire donne connaissance à l'assemblée : 1.^o du *Prospectus de la Société Séricicole*, laquelle propose l'échange de son Bulletin contre celui de la Société. Rapporteur, M. F. Etoc-Demazy. 2.^o Du compte rendu de la *Société Philharmonique de cette ville, pendant les années*

1834, 1835 et 1836; par M. Houdbert fils, son secrétaire.
 3.° D'un volume de M. Guillois, curé de Notre-Dame-du-Pré, ayant pour titre : *Recherches sur la Confession auriculaire*.

Monseigneur l'EVÊQUE DU MANS, dans une dissertation écoutée avec le plus grand intérêt, rappelle ses instructions à MM. les curés et desservants de son diocèse, au sujet des encouragements qu'il les invite de donner à leurs paroissiens, pour opérer des dépôts dans les Caisses d'épargnes et pour faire vacciner leurs enfants. Il explique les motifs qui l'ont conduit à prescrire d'importantes mesures relatives à tout ce qui concerne l'histoire religieuse et civile; la connaissance des monuments et la géologie. Le Prélat expose ensuite les moyens qu'il emploie, dans le cours de ses visites pastorales, pour contribuer au progrès de l'agriculture, et termine par la lecture d'une lettre extrêmement intéressante sur des *Essais de culture*, entrepris par M. le desservant de la Baconnière, ainsi que sur les résultats avantageux qu'il en a obtenus. Nous espérons pouvoir insérer, dans ce Bulletin, ces curieux documents.

SÉANCE DU 27 DÉCEMBRE.

M. le Secrétaire dépose sur le bureau une *Notice sur François Pyrard*, né à Laval. Un billet cacheté y est joint. L'auteur demande que ce travail soit admis au concours littéraire ouvert par la Société. Il est renvoyé à l'examen d'une commission composée de MM. Dagoneau, F. Etoc-Demazy, Ed. Guéranger.

M. Guiet, juge de paix, adresse un *Essai* très-succinct sur la *Statistique du canton de Montfort*.

M. VÉTILLART, membre résidant, fait hommage d'un mémoire contenant des *Observations pratiques sur la culture du Pin maritime, dans le département de la Sarthe*.

M. BERRARD communique sa réponse aux questions faites par M. le Ministre du commerce , sur les résultats produits par la destruction des forêts.

A la suite d'un second scrutin , M. l'abbé Chorin est proclamé membre correspondant.

NOTICE NÉCROLOGIQUE

SUR M. COUDRAY , CONSEILLER DE PRÉFECTURE.

Julien COUDRAY, naquit au Mans le 9 avril 1771. Il y suivit les cours des Oratoriens chez lesquels il fit de brillantes études. En 1793, il partit avec les premiers réquisitionnaires , comme capitaine au septième bataillon de la Sarthe. A cette époque , les soldats nommaient leurs officiers. Son service l'ayant rappelé au Mans , il y était encore quand l'armée vendéenne se présenta devant cette ville. Il combattit à Pontlieue , auprès du pont , que l'ennemi enleva de vive force. Dans ce moment , des gardes nationaux et des militaires de nouvelle levée , ignorant la défaite de leurs camarades , se trouvaient au Gué-de-Maulny pour y garder le passage de l'Huisne. Un instant plus tard , ils allaient être surpris , enveloppés et peut-être détruits. Il fallait à tout prix leur porter l'ordre de se retirer. Déjà l'effroi commençait à se répandre : on reculait devant une mort presque certaine. Le capitaine Coudray ne considère point le danger auquel il s'expose : il ne voit que celui de ses frères d'armes , de ses concitoyens ; et c'est au milieu d'une grêle de balles , qu'il va les prévenir d'évacuer un poste qu'ils ne pourraient plus défendre. Cette conduite honorable ne resta pas sans récompense ; voici comment :

Un jour qu'il se rendait de Souancé à Châteaubriant , escorté de deux chasseurs , il fut assailli par une fusillade

partie d'un bois qui bordait la route. Les chasseurs tombèrent sans vie , ainsi que leurs chevaux ; le sien , atteint de onze coups de feu , put encore faire quelques pas , puis il mourut. Le capitaine Coudray , poursuivi , se sauva par champs. Arrivé près de Soudan , un homme le rencontre et lui dit : « Vous devez vous appeler Coudray ; car vous ressemblez à votre père que j'ai beaucoup connu. Venez avec moi et soyez sans crainte. » Cet homme occupait un emploi dans le parti de l'insurrection ; mais il était bon , généreux. « Vous voyez , dit-il à ses amis rassemblés sur la place , un jeune officier contraint , par les circonstances , de servir la République ; je le connais particulièrement , et vous prie de le respecter. Sur l'ordre qui leur est donné , quatre chouans se dessaisissent de leurs armes et le conduisent jusqu'aux portes de Châteaubriant.

L'homme qui fit cette belle action s'appelait Guichard. Son nom mérite d'être conservé.

Vers le commencement de l'année 1796 , le septième bataillon ayant été incorporé , le capitaine Coudray quitta l'armée de l'Ouest , où il s'était distingué par son courage et son humanité , pour étudier la médecine , ensuite la pharmacie ; d'abord à l'hôpital militaire de Rouen , puis à Paris , à l'hospice de la Charité.

Il se maria dans l'année 1800 ou 1801. Cete union , pour lui , ne fut pas heureuse. Au bout d'un an , il se rendit à Maurice. Cette île (1) n'avait alors qu'un tout petit collège , dans lequel il fut admis comme professeur de rhétorique. Quelques tems après il en devint proviseur. Dirigée par un homme aussi recommandable , cette maison acquit une

(1) La même que l'île de France. Cette importante colonie , située dans la mer des Indes , fut possédée par les Français depuis 1715 , jusqu'en 1810 , époque où les Anglais s'en emparèrent. Cette dernière occupation est devenue définitive , par suite du traité de Paris , en 1814.

importance telle , qu'on y comptait vingt-sept maîtres et trois cents élèves.

Dans cette belle position , heureux , s'il n'eût perdu sa fille adorée , il jouissait de l'estime et de la reconnaissance générales. Cependant il ne pouvait oublier sa patrie : elle était l'objet de ses pensées et de tous ses vœux. En 1831 , il demanda sa retraite et partit bientôt pour la France , où le rappelaient l'amour de sa famille et le souvenir de quelques bons amis.

Quand il revit le sol natal , de grands changements politiques s'y étaient opérés ; les principes qui triomphaient étaient les siens : aussi , lorsqu'au mois d'avril 1835 , il y eut une vacance dans le conseil de préfecture de la Sarthe , il parut à l'autorité que personne , mieux que M. Coudray , ne pouvait la remplir. Malheureusement il en jouit peu : une maladie lente d'abord , mais se développant chaque jour davantage , lui fit bientôt connaître toute la gravité de sa situation. Dans cet état désespéré , il conserve encore tout son courage , toute la sérénité de son âme , et parle de sa fin prochaine avec une résignation qui atteste le calme de sa conscience et l'espoir d'une autre vie. Le 1.^{er} décembre 1836 , vit arriver le terme de ses maux : il mourut au Mans , âgé de soixante-cinq ans et quelques mois.

M. Coudray était doué du caractère le plus doux , le plus aimable. Excellent parent , bon ami , indulgent pour les autres , sa modestie égalait son affabilité. Il était membre de la Société d'Agriculture , Sciences et Arts du Mans ; président de la Commission de surveillance de l'école normale , membre de la Commission chargée d'examiner les aspirants au brevet de capacité pour l'instruction primaire , et du Comité local pour les écoles élémentaires et supérieures.

Nous avons de lui : *I. Relation de l'Ouragan qui a eu lieu à Maurice , du 28 février au 1.^{er} mars 1818 ; suivie d'une*

Lettre sur le même sujet. Port-Louis, 1818, brochure in-8.
 II. *Relâche au Cap de Bonne-Espérance et Voyage à Constance*, en 1831. Ce morceau resté inédit, a été lu dans la séance publique de la Société des arts du Mans, le 13 janvier 1836. — Il existait à Port-Louis, chef-lieu de l'île Maurice, une association connue sous le nom de *la Table-Ovale*. Elle se composait de savants et de littérateurs qui, tour-à-tour, y lisaient leurs productions. M. Coudray avait composé pour cette société un recueil de poésies que ses amis connaissent, mais que, par une modestie que nous regrettons, il a défendu de communiquer après sa mort.

F. ETOC-DEMAZY.

COMMUNICATION FAITE A LA SOCIÉTÉ ,

DANS LA SÉANCE DU 13 DÉCEMBRE 1836,

PAR MONSIEUR L'ÉVÊQUE DU MANS.

Messieurs,

Le 1.^{er} avril 1835, j'adressai à MM. les curés du diocèse une longue circulaire sur plusieurs points d'administration ecclésiastique. J'y joignis des observations touchant des matières qui ne tiennent pas directement aux fonctions pastorales, mais s'allient parfaitement avec elles : ainsi je recommandais d'une manière spéciale les caisses d'épargnes nouvellement instituées, et la propagation de la vaccine, dont l'utilité ne peut plus être revuée en doute. Je crois ne l'avoir pas fait inutilement.

Un autre point avait aussi fixé mon attention. Considérant que l'histoire des églises chrétiennes n'avait pu être faite qu'à l'aide des traditions et des écrits conservés dans les localités, et surtout à l'aide des chroniques que faisaient presque tous les monastères, que cette dernière ressource

n'existant plus depuis longtems , l'histoire de nos jours deviendrait impossible , du moins pour certains détails , si on ne se hâtait de recueillir tout ce qui mérite attention , et de le consigner par écrit avec les caractères de la vérité , je prescrivais à MM. les curés d'avoir chacun un registre relié , assez gros pour durer longtems , et proportionné aux faits qu'ils présumeraient avoir à y inscrire , lesquels ne peuvent être partout les mêmes. Je leur disais d'y établir d'abord l'histoire de leur paroisse , en remontant aussi haut que possible , et au moins jusqu'au rétablissement de l'Eglise de France en 1802 ; d'y mentionner sa première fondation , s'ils pouvaient la connaître avec exactitude , l'achat , la construction , les réparations considérables de l'église , du presbytère , du cimetière ; le nom des curés , l'époque de leur entrée en possession , celle où ils ont cessé leurs fonctions par mort , démission , transaction , ou autrement ; ce qu'ils ont fait de plus important ; un établissement de sœurs , celui d'un hôpital , d'une école de filles ou de garçons ; les noms des bienfaiteurs , la qualité ou la nature de leurs bienfaits ; les évènements notables religieux ou civils de la paroisse ou des environs ; une maladie contagieuse , une longue sécheresse , une inondation calamiteuse , un froid ou une chaleur extraordinaire ; une disette ou une abondance remarquable , un incendie ; le commencement , les progrès , la chute d'une usine importante ; les divisions ou les troubles qui auraient eu lieu , leurs causes et leur issue.

Je faisais remarquer que dans plusieurs parties du diocèse il se trouve encore des restes importants d'antiquités gauloises , druidiques , romaines , celtiques , du moyen-Âge , de la domination des Anglais , de la féodalité , des guerres civiles ; qu'il serait honteux pour un ecclésiastique de voir des étrangers venir explorer ces monuments à sa porte , et

de n'en pas seulement connaître l'existence ; j'ajoutais que je verrais encore avec plaisir qu'ils acquissent au moins des connaissances communes sur la géologie , dont tant de personnes s'occupent maintenant , et missent par écrit le fruit de leur travail , afin de le conserver , mais sur un autre registre que celui des chroniques ; parce que c'était un recueil d'une toute autre nature , que je leur recommandais sans le leur prescrire , et qui serait leur propriété ; tandis que le registre chronique , destiné à contenir les faits , devait exister partout , appartenir à la fabrique de chaque paroisse , et ne jamais passer aux héritiers des curés.

Dans mes tournées diocésaines , Messieurs , lorsque je visite les églises , je me fais un devoir de veiller à ce que ma prescription ne reste pas sans effet : si le registre existe , je l'examine moi-même ; s'il n'existe pas encore , j'enjoins de le commencer au plus tôt ; et souvent , me trouvant dans l'occasion d'interroger les notables du lieu , je le fais et j'indique au curé la marche qu'il a à suivre pour rendre sa chronique intéressante.

Déjà j'ai eu la satisfaction de trouver dans un certain nombre de paroisses de ces registres bien montés , des chroniques commencées avec intelligence , et qui seront vraiment importantes pour ceux qui voudront plus tard écrire l'histoire de notre pays : je pourrais citer , entre autres , Moncé-en-Belin , Averton , St.-Pierre-la-Cour , canton de Loiron , et Larchamp. Dans la chronique de cette dernière paroisse , j'ai lu avec intérêt que M. de Froullay , nommé à l'évêché du Mans en 1723 , et mort en 1767 , était né au château de Marolles , situé dans la commune , appartenant depuis longtemps à sa famille , et maintenant ruiné. Son père a été enterré dans le chœur de l'église paroissiale , où j'ai vu la table de marbre qui recouvre sa tombe. Nous ignorions ces détails.

J'ai lu encore que le 7 septembre 1739 un membre de la famille Mottais, bien connue dans la paroisse, s'en revenant d'Ernée où régnait une cruelle dysenterie, se sentit atteint du mal; deux jours après il n'existait plus. Il communiqua la maladie à ceux qui l'entouraient : cinquante personnes de sa famille en moururent, et dans l'espace de trois mois il y eût au moins cinq cents victimes sur une population de deux mille âmes environ.

La désolation était extrême, comme on le présume aisément. On vit jusqu'à quinze morts arriver à la fois à l'église, pour y recevoir les honneurs de la sépulture. Il y avait deux vicaires qui partaient tous les matins à cheval, chacun de son côté, pour aller visiter et administrer les malades : ordinairement ils ne revenaient que le soir. Le curé restait à la maison pour présider aux enterrements.

Bientôt le cimetière fut rempli, et il fallut songer à en avoir un autre. On prit une espèce de lande, située auprès du bourg, et qui avait servi autrefois de lieu de sépulture ; car on y voyait encore des restes de tombeaux. Le curé bédâ un jardin du presbytère contigu à ce terrain ; on mit en réquisition tous les charpentiers des environs, pour enclore le tout avec des palissades, et ce nouveau cimetière ne tarda pas lui-même à être sillonné de fosses dans toutes ses parties. Il est resté le seul cimetière de la paroisse, et je l'ai visité le 11 octobre dernier.

Un objet qui ne me paraît pas non plus indigne de mon attention lorsque je visite la portion de mon diocèse, qu'on désigne sous le nom de Bas-Maine, et spécialement l'arrondissement de Mayenne, est l'amélioration des procédés d'agriculture : je crois pouvoir m'en entretenir sans manquer aux bienséances prescrites par la nature de mon ministère. Je trouve, pour l'ordinaire, chez MM. les curés, MM. les maires, adjoints, marguilliers et les plus notables propriétaires ou

fermiers des campagnes ; je passe une partie de la soirée avec eux. Si je leur parlais de sciences , ils n'y entendraient rien. Je leur fais part de ce que je vois , de cette terre végétale abondante , surtout du côté d'Ernée ; de ces arbres vigoureux , et des produits néanmoins si médiocres qu'ils obtiennent communément ; de la pauvreté et de la misère qu'on remarque de toutes parts. Je combats leur routine , leurs mauvais systèmes ; ces rideaux de hauts arbres autour de leurs champs , ces eaux sans écoulement , ces prairies remplies de jonc , et qu'on changerait , en y transportant de la terre végétale ; ces chemins affreux , qui rendent les communications si difficiles et si dispendieuses ; cette manie de faire venir des genets dans leurs champs , comme moyen de reposer la terre , au lieu d'y semer du trèfle , qui y vient à merveille , donne le moyen d'augmenter le nombre des bestiaux , de faire plus de fumier , de mieux engraisser la terre et d'obtenir de meilleures récoltes. J'encourage beaucoup les propriétaires à tenter des innovations quand ils exploitent eux-mêmes leurs terres , à exiger que leurs fermiers en fassent et à les aider au besoin. Il y en a qui le font , et s'en trouvent parfaitement bien.

Un propriétaire d'Ernée me rapportait dernièrement qu'il venait de congédier un de ses fermiers parce qu'il n'a pu le déterminer à faire du trèfle : ce pauvre homme se lamentait en disant que cette plante faisait enfler et périr les bêtes : il a mieux aimé sortir. Le propriétaire a tenu bon , et ses autres fermiers se sont soumis. Il faut en même tems qu'on use de persuasion , qu'on prêche d'exemple ; et si vous le permettez , Messieurs , je vais vous lire l'exposé que me fait un curé de ce pays-là , de ses propres essais pour atteindre ce louable but.

† J. B., *membre résident.*

EXTRAIT D'UNE LETTRE

DE M. SOSSON, DESSERVANT DE LA BACONNIÈRE (MAYENNE) ,

A MONSIEUR L'ÉVÊQUE DU MANS.

Monseigneur,

En faisant valoir, je me proposais de faire mieux que mes paroissiens et de les amener eux-mêmes à perfectionner leurs systèmes d'agriculture. Je n'ai pas entièrement manqué ce dernier but, et j'ai atteint le premier au-delà de ce que je croirais moi-même, si les dépenses et les recettes n'étaient écrites à un sou près. Voici mes moyens :

Je fis prendre à ferme, pour moi, par mon frère, une terre réputée bien mauvaise. Plusieurs fermiers, dont le dernier jouissait de 200 f. de revenu, s'y étaient ruinés. Je n'en paie que 288 f. sans autre redevance, quoiqu'elle contienne onze arpents de terre labourable et qu'au moyen de la faculté que je m'étais réservée dans le bail, de mettre sur les prés la terre du jardin, je récolte communément 26000 de foin. Je pris un bail de quinze ans, pour jouir des améliorations que je projetais. Craignant d'effrayer ceux qui seraient tentés de me suivre, je n'emploie que quelques nouveaux instruments aratoires, des herces de différentes formes et une charrue à double versoir pour les récoltes sarclées. Je n'ai ni rouleaux, ni extirpateurs, ni araire.

Prévoyant qu'il serait impossible d'amener un colon à faire des essais qui l'eussent ruiné, s'ils n'eussent pas réussi, je pris à gage une famille entière à laquelle je donne une somme convenue et qui se fournit de tout, comme elle l'entend, hors le logement et le bois de chauffage.

Pour produire une masse plus considérable d'engrais et

ensemencer tous les ans ma terre entière , sans exception , je retiens mes bestiaux à l'étable depuis la Toussaint , jusqu'à la fauchaison des prés. Je donne ainsi de l'étendue à ma ferme , comparativement aux autres , sans augmentation de prix ni d'impôts. Mes bestiaux qu'on ne fait sortir que pour les nétoyer et les abreuver, se portent mieux que s'ils marchaient tous les jours dans la boue et l'eau froide , et mangent , au printemps , avec avidité , des fourrages verts que rejettent ceux qui vont brouter la première herbe des champs.

J'ai divisé ma terre en quatre parts. La première année , je fais des pommes de terre bien fumées ; la seconde , du lin sans engrais ; la troisième , du froment fumé et amendé avec de la chaux. Dans le froment , je fais semer du trèfle pour l'année suivante ; je ne le conserve qu'un an ; je le fais rompre en septembre et je le remplace par une récolte intercalaire toute de fourrage , pour consommer en vert au printemps. Cet ensemencé consiste en seigle pur , seigle mêlé de vesces , vesces mêlées d'avoine ou de criblures de froment. Je fais semer en outre de ces plantes dans des closeaux que je remplis de betteraves quand elles sont consommées. A mesure que ces fourrages s'enlèvent des champs , la charrue suit la faux pour préparer la terre à recevoir les pommes de terre. Je retire ainsi cinq récoltes en quatre ans. Je me charge de peu de bestiaux pendant l'été. Je fais acheter en automne et vendre en avril et mai. Les plantes fourragères données en vert les améliorent bien vite à cette époque. Pendant l'été le grand nombre de bestiaux m'embarrasserait doublement , et par la difficulté de les nourrir et par les soins qu'ils exigeraient. Je ne garde alors que les élèves et l'attelage , qui se compose de deux chevaux et de quatre vaches pour les labours difficiles. Je ne trouve pas très-grand avantage dans l'emploi des vaches , mais j'ai

voulu engager nos closiers à s'en servir, parce qu'ils dépensent beaucoup en faisant labourer leurs terres par les métayers.

J'ai fait, pour fourrages, sans beaucoup de succès, des carottes dans le lin, des navets dans le trèfle, après le froment coupé, pour en avoir la tige précoce en avril; du colza à prendre en vert, du mil; du maïs dans les pommes de terre. Les pois blancs et les navets réussissent bien dans cette récolte sarclée.

J'ai commencé à écrire scrupuleusement les recettes et les dépenses depuis deux ans. Rien n'est omis : intérêt de l'argent avancé pour semences, engrais, achat de bestiaux, aussi bien que les dépenses de tout genre. Au 15 octobre, époque de mon compte annuel, les recettes s'élevaient à 3,932 f. 70 c. et les dépenses à 2,627 f. 60 c.; le bénéfice net était de 1,305 f. 10 c. (l'achat et la vente des bestiaux grossissent l'un et l'autre article); cette année le bénéfice dépassera celui de l'an dernier. J'ai à faire traiter mon lin, avant d'en connaître exactement le montant. Si je fais des profits, le propriétaire gagne de son côté. Sa terre, s'il la vendait maintenant, vaudrait aisément, dit-on, cinq ou six mille francs de plus qu'il y a quatre ans, lorsque je la pris. A la vérité, j'ai plus que doublé le produit des prairies qui autrefois donnaient une grande quantité de joncs et de sangsues.

L'assolement que j'ai adopté ne conviendrait pas partout : le lin, par exemple, ne réussit pas en tout lieu; mais il est facile de le remplacer par le colza ou la navette.

Je tiens avant tout à ce qu'aucune récolte ne manque par défaut d'engrais, de travail ou de bonnes semences; je ne m'attache qu'à des récoltes productives; point de sarrasin, d'orge ou d'avoine, à moins que leur prix n'augmente. Avec le mode actuel de colonie partiaire, on n'obtiendra jamais

que des demi-succès. Le colon paralysera tous les efforts du propriétaire : il aime trop la routine ; il est trop pauvre pour oser tenter des essais ; d'un autre côté , on ne pourrait généraliser le mode de faire valoir en prenant à gage une famille entière. C'est devenir domestique ; l'amour propre est blessé ; puis , il faut trop de surveillance ; il faut être sur les lieux ; d'ailleurs des gens d'une vertu médiocre ne conviendraient point. Pour remédier à ces inconvénients, j'ai imaginé , pour nos contrées , le système suivant que je mettrai sans crainte à exécution. Je prendrai à ferme une terre de moyenne étendue ; je ferai venir le colon et je l'émerveillerai sans doute beaucoup en lui disant : j'ai pris votre terre à ferme ; je vous y laisserai aux conditions suivantes : je paierai la ferme ; je vous laisserai le cidre que vous récolterez ; je me charge seul des impôts ; je vous abandonnerai , sans exception , tous les bénéfices que vous pourrez faire , en élevant ou en améliorant des bestiaux de toute espèce ; vous ensemencerez en froment un quart de la terre , chaque année ; je veux qu'il soit bien fumé ; je paierai seul la chaux nécessaire en sus des engrais de vos étables ; vous n'aurez à fournir que la semence , et la récolte entière sera pour vous seul. Il admirerait ma simplicité en ne voyant plus , pour me dédommager de toutes mes avances , qu'un peu d'orge , d'avoine ou de sarrasin. Cependant quand je l'aurai obligé à nourrir son bétail , à l'étable , depuis novembre jusqu'en juillet ; à faire sans engrais , mais à ses frais pour la main-d'œuvre , et pour moi seul , puisqu'il n'y aurait pas confiance , autant d'ensemencé en colza qu'il aurait eu de froment ; dans la même année , immédiatement après l'enlèvement du colza , à semer , dans la même étendue de terrain , du sarrasin fumé par moi avec du noir-animal , puis après avoir enfoui le sarrasin avec la charrue , à semer toujours , dans la même année et le même terrain ,

différentes plantes fourragères , pour nourriture en vert des bestiaux au printemps ; à mesure que ce fourrage s'enlèverait, à faire , toujours pour moi seul , des pommes de terre ou betteraves bien fumées avec le produit de ses étables pendant l'hiver ; à remplir de lin , l'année suivante, la même étendue de terre qu'occupaient les pommes de terre , et à le traiter tout à mon profit ; il arriverait que le colon ne ferait bien juste que vivre en bon métayer, et que la terre me rendrait communément plus qu'au propriétaire même. Je commencerai cet assolement , l'an prochain ; je ferai du trèfle incarnat entre le colza et les pommes de terre.

NOTE SUR M. L'ABBÉ PARAMELLE.

M. l'abbé Paramelle doit se rendre prochainement dans le département de Loir-et-Cher, pour y indiquer des sources d'eaux vives. Peut-être les propriétaires de la Sarthe , sentiront-ils le besoin de profiter de son voisinage pour l'appeler au milieu d'eux. Et qu'on ne croie pas qu'il s'agit de prodiges , de *baguette divinatoire*. Il n'y a rien de surnaturel dans la science de cet habile ecclésiastique ; et même avant l'explication de sa théorie, dont il ne fait pas mystère , on devait en être assuré par la reconnaissance du département qu'il habite , et par les nombreuses attestations que se sont empressés de lui donner les magistrats et autres citoyens témoins de ses merveilleuses découvertes.

Les principes qui dirigent M. Paramelle , dans ses expériences , sont le résultat d'études géologiques , aidées d'un examen approfondi de la configuration du sol et de la nature des terrains dans les localités qu'il explore. Un article publié dans le journal de Loir-et-Cher, dont le rédacteur

avait entre les mains un mémoire de M. Paramelle , nous a mis à même de nous rendre compte de ces principes. Nous allons en citer les passages les plus propres à faire connaître les bases de cet important système.

« M. Paramelle , s'appuyant de la théorie connue de la formation des sources par les eaux du ciel , qui , après avoir détrempé les terres qui les retiennent quelque tems , s'infiltrant lentement et descendent vers les vallées où elles trouvent des issues , et vont former les rivières , pense que le cours des eaux souterraines suit les mêmes lois que celui des eaux qui circulent à ciel ouvert. Cette proposition est la base de tout son système.

» Ainsi , procédant constamment par analogie , il pose d'abord en principe , que les eaux après avoir pénétré la superficie des terres , forment des veines , puis des rigoles , cherchent les pentes des terrains , et descendent dans les vallons en suivant des conduits souterrains dont les pentes sont régulières. Ces courans en reçoivent d'autres et serpentent dans l'obscurité , de la même manière que les ruisseaux découverts , jusqu'à ce qu'ils se montrent sur le bord des rivières dans lesquelles ils se jettent.

» Or , quelque plane que paraisse la surface d'un pays , il n'est pas d'étendue de terrain , si petite qu'elle soit , dont la déclivité ne soit sensible , et les grandes plaines si étendues qu'elles soient , n'en sont pas moins entrecoupées de collines et de vallons. Là , comme ailleurs , la pluie qui tombe sur les hauteurs , descend et se réunit au fond des vallons , qui tous ont une pente assez marquée pour qu'on puisse reconnaître la marche que doivent suivre les eaux depuis les points les plus élevés des plateaux , jusqu'au bord des rivières. C'est par l'observation de ces bassins que M. Paramelle arrive à la découverte des sources. »

STATISTIQUE MÉDICALE
DE L'ASILE DE LA SARTHE,

PENDANT LES ANNÉES 1835 ET 1836 ;

PAR M. G.-F. ÉTOC-DEMAZY,

MEMBRE RÉSIDANT, MÉDECIN EN CHEF DE L'ASILE, MEMBRE CORRESPONDANT
DE L'ACADÉMIE ROYALE DE MÉDECINE.

INTRODUCTION.

Sur les formes de la Folie et ses rapports avec la civilisation ;

Auprès de notre basilique de Saint-Julien , existait , au douzième siècle, un asile (1) ouvert, par la charité chrétienne, aux fous illuminés et visionnaires qui venaient , sous le portique du temple , aux pieds du saint évêque , invoquer un appui contre le génie du mal , ou rendre des actions de grâces à la Puissance divine. Car , dans ce tems-là , la folie n'était pas encore une maladie : c'était , ou un maléfice de l'enfer , ou une inspiration du ciel ; et ses victimes cherchaient , entre les bras de Dieu , un refuge contre les bûchers du fanatisme , ou contre les autels qu'élevait à leur misère la superstitieuse crédulité des hommes.

Dans le dix-septième siècle , l'hôpital des *Ardents* fut supprimé , et les malades admis à l'hôtel-Dieu de Coëf-

(1) L'hôpital des Ardents. Il était situé à l'extrémité de la Grande-Rue, près de la place du Cloître Saint-Julien.

fort, (1) furent transférés , dans le dix-huitième, à l'Hôpital-Général.

Vous savez ce qu'étaient les aliénés dans ce dernier établissement. Tandis que partout la philanthropie plaçait la bienfaisance dans les lieux où gémit la douleur , eux seuls , étrangers au bien-être général , paraissaient vivre pour attester l'incurie des premiers âges. Pour eux , le tems , qui change tout , semblait avoir suspendu son cours , ou s'il marchait encore, c'était par la souffrance qu'il marquait son passage.

Si les fous sont demeurés pendant tant de siècles en dehors de la loi commune , c'est que nos pères ne reconnaissaient plus en eux l'empreinte de la nature humaine , et que jamais , par un retour sur eux-mêmes , ils n'avaient osé entrevoir, dans les angoisses du délire , l'avertissement d'un mal qui peut nous atteindre tous. Et cependant , il est rare que cette empreinte soit entièrement effacée. La plupart des aliénés sentent , comme nous , le plaisir et la peine ; et alors même que le délire est général , que les idées et les sensations exaltées restent sans liaison , sans frein , errantes dans le chaos ; au milieu de tous ces débris épars de l'intelligence en ruines, la conscience d'eux-mêmes survit encore , et tous , après leur guérison , se rappellent et les soins qu'ils ont reçus et les maux qu'ils ont soufferts. (*Manie*).

Que le délire soit borné à une série d'idées ou d'affections dominantes , toute la puissance de l'attention vient se concentrer sur elles pour les rendre fécondes. Sur les autres points la raison reste libre , et l'on voit souvent alors l'imagination , animée d'une force nouvelle , s'égarer dans des ravissements extatiques et rencontrer, par aventure , des

(1) Hôpital fondé au S.-S.-E. du Mans, par Henri II, roi d'Angleterre, et maintenant transformé en caserne de cavalerie.

idées vraiment sublimes ou tellement en dehors de la pensée commune qu'elles semblaient, à la crédulité de nos pères, n'être plus d'un homme, et pourtant, elles n'étaient pas d'un Dieu. Tels furent le Tasse, Mahomet, peut-être (1).

Dans d'autres cas, ce n'est plus l'intelligence qui s'égare : la volonté persiste toute entière avec sa puissance habituelle ; mais elle est vaincue par la violence d'un penchant qui l'entraîne en dehors de l'humanité. Dominé par ce nouveau maître, l'homme voit s'évanouir sa liberté morale. Envain sa conscience indignée se soulève à la pensée du meurtre : il cède à la toute-puissance de l'entraînement ; et ce besoin satisfait, il reste impassible auprès de sa victime, ou va paisiblement, sans remords et sans crainte, offrir sa tête pour expier un malheur qui n'est jamais un crime. (*Monomanie*).

A la vue du délire général ou partiel, le cœur de l'homme peut s'enorgueillir encore. De cette exaltation, de cette fixité des idées et des affections jaillissent, par intervalles, quelques nobles pensées, des sentiments généreux ; mais à l'aspect de la *démence*, de cette défaillance générale de nos facultés, de cette abdication du pouvoir personnel ; au spectacle lugubre de cette noble nature abrutie et dégradée, de cette mort au milieu de la vie, on sent je ne sais quel frisson d'horreur qui glace, de néant qui humilie. Descendu si bas, l'homme tombe au niveau des choses, il n'a plus que des propriétés ; il devient une chose, *une chose sans nom*, suivant le mot de Bossuet.

Ces trois groupes de désordres intellectuels et moraux constituent l'aliénation mentale proprement dite. Ici, point de doutes : la folie existe, elle est incontestable ; mais le

(1) Si Mahomet n'était pas un imposteur, il était certainement affecté de monomanie compliquée d'hallucinations.

trouble de nos facultés mentales ne se révèle pas toujours par des caractères aussi distincts. Comme si la nature voulait suivre encore, dans ses égarements, la loi qu'elle s'est imposée dans ses perfections, des nuances légères, des anneaux intermédiaires se rencontrent, qui unissent l'harmonie de la raison au chaos du délire. La *manie*, la *démence*, la *monomanie* si fréquente et si souvent méconnue, ne sont que les formes dominantes d'un mal dont les degrés varient comme les degrés de l'intelligence encore à l'état normal; et souvent il est difficile de reconnaître les limites de la raison, du délire et du crime.

Dans tous les lieux, à travers le renouvellement des siècles et sur les débris des révolutions, ces trois figures de la Folie s'avancent sur les pas de la civilisation. Impitoyables et clairvoyantes, elles semblent se complaire à nous renvoyer, en la parodiant, l'image passagère et changeante des intérêts qui gouvernent les hommes, des émotions qui les agitent. Car, si nos penchants, ces tendances primordiales de la nature, sont immuables comme elle, nos idées, nos goûts, nos usages passent et obéissent comme le tems à un mouvement perpétuel de transformation. Ainsi, aux siècles de nos dissensions religieuses et à cette époque, de triste mémoire, où la tiare pontificale tenait en laisse notre couronne royale de France, toutes les ambitions étaient à genoux sur les degrés du Saint-Siège. La raison succombait *sous le pesant attelage des arguments et preuves de la controverse*. Alors, sous les traits du délire se révélaient partout les pensées dominantes; et la Folie, armée du syllogisme d'Aristote, aimait à se prélasser sous la mitre épiscopale.

Lorsqu'à la voix d'un saint Ermite, preux et galants paladins allaient, chevauchant vers la Palestine, arracher le tombeau du Christ à l'impiété des mécréants, ce n'était partout que serments d'amour à nobles Dames, ardeur de

gloire, de grands coups d'épées ; et la Folie unissait, dans sa parure, la lance du chevalier à l'écharpe de la châtelaine.

Aujourd'hui, tout est changé. Si la Religion conserve son empire, sa puissance est pour nous soutien, bonheur, refuge, espérance. La controverse franchit à peine les limites de l'école ; et nous voyons rarement ces penseurs ascétiques qui, concentrant sur un seul Être, incommensurable comme illimité, toute leur vie intellectuelle et morale, se laissent aller à cette espèce de volupté mystique, que fait naître dans nos âmes la sublimité contemplative de la religion chrétienne, et s'égarent au point de voir tout en Dieu et Dieu partout. Nos idées ne sont plus là : elles sont ailleurs ; nos passions sont moins élevées ; notre folie est plus mondaine.

Les beaux jours de la chevalerie elle-même se sont évanouis, comme des ombres ; la fleur de galanterie s'est desséchée. Avec elle ont disparu ces puériles adulations que la frivolité du monde adressait jadis à la beauté des femmes ; comme si leur noble cœur était descendu sur la terre pour vivre de *madrigaux* et de *bouquets à Cypris*.

Un nouveau culte s'est élevé pour des idoles nouvelles. La liberté, l'égalité, mots sonores et magiques, sont venus retentir dans tous les coins de la terre. Le vieux monde vermoulu s'est écroulé ; nos faibles bras travaillent encore à l'enfantement du nouveau ; et depuis quarante années, la Folie, insatiable qu'elle est, flétrit de son empreinte le front de nombreuses victimes.

Eh bien ! ces grandes idées, ces pensées de gloire, de liberté, d'égalité, elle s'en est emparée ; elle a pris plaisir à les dépouiller de leurs prestiges ; elles les a rapetissées à sa taille, habillées à son image ; elle est venue se réfugier avec elles dans les lieux ouverts pour lui donner asile (1).

(1) En 1830, pendant les journées de juillet, et immédiatement après,

Euis, quand un mal, nouveau pour nos climats, vint à surgir au cœur de notre France ; quand toutes nos pensées se résumaient en une pensée unique, le *Cholera-Morbus* ; oh ! alors, ce fut encore pour la Folie une moisson abondante ; le cours de nos discordes lui-même fut suspendu ; et la Salpêtrière (1) ouvrait ses portes aux victimes de la peur, pendant que le corbillard allait, stationnant par les rues, recevoir d'autres victimes.

Il est donc vrai, l'histoire de l'humanité, avec ses jours de gloire et ses jours de deuil, est écrite en caractères ineffaçables dans les annales de la folie. Les autres maladies, les maladies vulgaires, se révèlent à nous par des signes constants, invariables comme leurs causes : elles sont au dix-neuvième siècle, ce qu'elles étaient au premier, ce qu'elles seront au vingtième. La folie seule, espèce de protée morbide, est l'image passagère et changeante des intérêts qui gouvernent les hommes, des émotions qui les agitent ; et, comme le monde, un asile d'aliénés est une mosaïque de passions. C'est que notre société, mobile et changeante, en agrandissant la vie intellectuelle et morale, en multipliant nos désirs, nos besoins et nos peines ; en augmentant notre sensibilité native ; c'est que notre *civilisation* enfin est, dans tous les lieux et dans tous les tems, la cause dominante et la source féconde du délire.

Partie avec elle des régions tempérées du globe, la folie épargne l'Afrique encore barbare, et les contrées de l'Europe encore appesanties par l'ignorance et comprimées par la main de fer du despotisme. Long-tems inconnue au Nouveau-Monde, elle commence à se développer largement,

un grand nombre d'aliénés entrèrent dans les hôpitaux de Paris. Quelques-uns étaient dans un état de stupeur ; mais la plupart étaient agités ; ils se croyaient rois, empereurs, consuls, législateurs, etc.

(1) Hospice de Paris, où sont traitées les femmes aliénées.

avec les arts , l'industrie et les sciences , au milieu des jeunes républiques américaines ; mais ses légions de victimes , elle va les chercher sur le sommet des montagnes , dépositaires inquiètes de la liberté du monde ; sur le sol frémissant de la brûlante Italie , sur les mers inconstantes de la riche Angleterre et sous le beau ciel de la France constitutionnelle ; dans ces régions privilégiées que la civilisation féconde et flétrit de son limon , comme ce grand fleuve de l'antique Égypte qui va porter , sur les terres qu'il arrose , la fièvre et l'abondance , la vie avec la mort. Notre bon pays du Maine , lui-même , a vu passer , sans regrets , sa béatitude proverbiale ; lui aussi a marché , il a grandi ; et voilà que , dans son enceinte , un nouveau temple s'est élevé , qui va donner asile à des victimes nouvelles (1). Et si , dans la capitale du monde , la folie semble avoir érigé le siège de son empire , c'est que Paris est la ville enivrante , la ville aux conceptions magiques , aux créations gigantesques ; la cité des tempêtes , la cité révolutionnaire entre toutes les cités. La vie , pour elle , c'est la pensée , le mouvement , le progrès. Elle ne connaît ni ces froides vertus , ni ces tièdes jouissances , ni ce bonheur monotone , qui sont comme une sauve-garde , comme une garantie contre l'invasion du délire.

Quand on songe au grand nombre d'aliénés qu'à vaincre le siècle où nous vivons , l'âme attristée se demande si la Folie doit régner éternellement sur la terre ; ou si , vaincue enfin par une de ces transformations sociales , que notre confiance entrevoit dans l'avenir comme un heureux changement d'âge de l'humanité , elle ne cessera pas de sévir sur la France. — Chaque jour on nous répète :

(1) Les constructions de l'Asile des aliénés furent commencées en 1824. Les premiers malades furent admis le 18 août 1834.

« L'esprit humain est en marche , rien ne pourra l'arrêter. » Eh bien ! sa compagne fidèle , la Folie aussi est en marche , et rien aussi , peut-être , ne pourra l'arrêter. Et quelle époque fut jamais plus que la nôtre favorable à son empire ? Ebranlés aux jours de notre enfance par la secousse révolutionnaire , nous sommes encore chancelants ; nos pas sont mal assurés ; nous ignorons ce calme , ce bien-être social que nos pères espéraient pour nous , après tant d'orages , sur cette noble terre de France , qui se couvrait pour eux de lauriers militaires , en échange de tout ce sang qui l'arrosait et semblait la rendre féconde. Notre vie est un combat , une révolte continuelle de l'espérance contre l'impossible. Nous cherchons , dans l'avenir , un bonheur qui semble fuir devant nous , comme une ombre insaisissable ; nous courons pour l'atteindre , entraînés que nous sommes par une espèce de trop plein , d'exubérance vitale qui ne sait où s'épancher , et bien souvent s'épuise en nous égarant dans l'espace ; ou se réfléchit sur elle-même et vient alimenter , jusqu'au cœur de la jeunesse , ces anxiétés , ces amertumes , ces désenchantements , ce dégoût de la vie qui nous entraînent , avant l'âge , vers cet autre monde où tout s'abîme , où tout disparaît.

Et à Dieu ne plaise que , m'érigeant ici en docteur suranné , je veuille à plaisir , prêchant l'obscurantisme , attrister vos âmes par un tableau factice de maux imaginaires. Oh ! non : outrager sa patrie , c'est outrager sa mère. Ces flots de lumières , dont la civilisation nous inonde ; cet esprit humain , qui marche et grandit en marchant ; personne plus que moi ne les admire : je voudrais les admirer sans mélange ; mais il semble qu'après tant d'ébranlements et de progrès , la Folie soit inévitable , comme l'ombre après la lumière. Il faut l'accepter comme un mal né de la source du bien. C'est un enfant difforme , long-tems méconnu par sa mère , et dont

la brillante origine doit être, comme son malheur, un titre à nos égards, un droit à notre appui.

Telle fut la pensée qui dirigea les administrateurs de notre département, lorsqu'ils élevèrent à la plus déplorable de nos maladies un monument digne d'elle et d'eux-mêmes.

Les aliénés que notre pays a vu naître, eux qui n'avaient pas même l'air du ciel à respirer, ont échangé les murs de leur prison contre un asile de paix, où tout concourt à effacer l'empreinte de leurs peines. Quelques-uns, il faut l'espérer, renaîtront à la raison, à la vie sociale; le souvenir de leur passage dans cet asile, sera, pour ces intelligences, enlevées par la médecine aux mains avares du délire, comme une moralité puissante qui dissipera bien des illusions, et une sauve-garde, peut-être, contre de nouvelles douleurs. Les autres, rebelles à nos efforts, seront séparés du monde par une barrière qui ne devra plus s'ouvrir. A l'abri de ces raileries populaires, que j'ai honte de rappeler, ils verront s'écouler leur vie uniforme et tranquille, comme cette rivière (1) qui promène lentement ses eaux sous leurs yeux, et dont le murmure monotone communique à nos sens le calme et le repos. Ces noires mélancolies, ces délires sanguinaires, pourvoyeurs contagieux du théâtre moderne, nous les affaiblirons, si nous ne pouvons les vaincre. Pour eux, nous chercherons encore des paroles d'espérance et des pensées d'avenir; nous unirons les soins de l'hygiène aux préceptes de la morale, à la puissance salutaire de la foi religieuse; et notre conscience n'oubliera jamais que si la médecine guérit quelquefois, elle soulage souvent et console toujours.

(1) L'Asile des aliénés est situé sur les bords de l'Huisne.

ont eu lieu dans l'ordre suivant , différent pour les hommes et pour les femmes.

<i>Division des hommes.</i>	<i>Division des femmes.</i>
Novembre. 9	Juin. 6
Juin. 7	Octobre. 6
Juillet. 5	Mai. 5
Mai. 4	Juillet. 5
Février. 4	Avril. 4
Avril. 3	Août. 4
Août. 3	Décembre. 3
Septembre. 3	Janvier. 2
Décembre. 3	Mars. 2
Janvier. 2	Septembre. 2
Mars. 2	Novembre. 2
Octobre. 0	Février. 1
Total. . . 45(1)	Total. . . 42

Je dois faire observer que , pour ces 86 malades , l'époque de leur entrée , à l'Asile , n'a pas toujours été celle de l'invasion de la folie. Je regrette de ne pas indiquer les mois dans lesquels l'aliénation s'est montrée pour la première fois : je n'ai pu apprendre des parents rien de positif sur ce point ; mais le tableau qui précède indique assez exactement le moment où les symptômes de la folie , devenus plus violents , ont mis les familles dans la nécessité de provoquer la séquestration des aliénés.

14 aliénés , 8 hommes et 6 femmes , sont étrangers au département de la Sarthe ; les 72 autres lui appartiennent par leur naissance ou par leur domicile.

(1) La différence d'une unité en plus dans le nombre des entrées , suivant les mois , vient de ce qu'un aliéné est entré deux fois dans la même année.

Leur répartition a lieu de la manière suivante dans les quatre arrondissements :

Population.				
Le Mans	: 164,667	a fourni	21 hommes et 26 femmes.	47
La Flèche	: 97,943		4 5	9
St.-Calais	: 70,834		7 4	11
Mamers	: 133,444		4 1	5
Total. . .		36	Total. . . 36	Total. 72

Ainsi, il existe un rapport direct entre la population de l'arrondissement du Mans et le nombre des aliénés qu'il a fournis ; ce rapport n'existe pas pour l'arrondissement de Mamers, dont la population est la plus élevée après celle du Mans. Si, à l'avenir, cette proportion se maintient, nous nous efforcerons d'en découvrir la cause.

II. *Age des Aliénés.*

Pour parvenir à connaître l'influence de l'âge sur la production de la folie, j'ai noté celui des aliénés à l'époque où cette maladie s'est manifestée pour la première fois, et non au moment de leur entrée à l'Asile ; car, chez le plus grand nombre, son apparition remonte à une époque bien antérieure à leur admission dans cet établissement.

Voici le résultat obtenu, pour les deux sexes, et l'ordre suivant lequel se rangent les âges d'après le nombre des aliénés correspondant à chacun.

Division des hommes.

De 25 à 30 ans	15 aliénés.
De 15 à 20 . .	7
De 35 à 40 . .	6
De 40 à 45 . .	4
De 50 à 55 . .	4
A reporter. .	36

Division des femmes.

De 40 à 45 ans	8 aliénées.
De 30 à 35 . .	7
De 20 à 25 . .	5
De 25 à 35 . .	5
De 15 à 20 . .	4
A reporter. .	29

Report. . .	36
De 10 à 15 . . .	2
De 20 à 25 . . .	2
De 45 à 50 . . .	1
Age inconnu. . .	3
Total. . .	<u>44</u>

Report. . .	29
De 45 à 50 . . .	4
De 35 à 40 . . .	2
De 50 à 55 . . .	1
De 55 à 60 . . .	1
Age inconnu. . .	5
Total. . .	<u>42</u>

Ainsi, pour les hommes, les cas les plus nombreux de folie se sont manifestés de 25 à 30 ans ; pour les femmes, de 40 à 45 et de 30 à 35 ans.

III. *État civil des Aliénés.*

Division des hommes.

Célibataires.	30
Mariés.	14
Veufs.	0
Total.	<u>44</u>

Division des femmes.

Célibataires.	25
Mariées.	14
Veuves.	3
Total.	<u>42</u>

Les deux tiers environ des aliénés étaient célibataires, lorsqu'ils furent atteints d'aliénation mentale. Une proportion à-peu-près semblable à celle-ci existe dans tous les établissements consacrés à cette maladie. Il n'en faut pas conclure que le célibat prédispose à la folie. Pour apprécier la valeur de ce fait, il faut d'ailleurs se rappeler que, dans le monde, la même proportion existe entre le nombre des célibataires et celui des hommes mariés.

IV. *Professions des Aliénés.*

J'ai recherché avec soin les professions des aliénés admis à l'Asile.

Vous savez, Messieurs, quelle est l'influence des professions sur les facultés mentales des hommes qui les exercent. Souvent elles impriment une direction nouvelle à leurs idées, à leurs affections, à leurs penchants, à leur vie toute entière.

En comparant entr'eux les résultats fournis par les

aliénés, pendant plusieurs années consécutives, nous essaierons de déterminer l'espèce et le degré de leur influence sur la production de la folie. Nous pouvons seulement dire maintenant que si cette influence existe, elle ne doit pas être immédiate et directe. Ce n'est pas par elles-mêmes que les professions agissent, c'est par les modifications qu'elles communiquent à notre vie, par les inquiétudes, les revers, les chagrins dont souvent elles sont la source; par les changements qu'elles apportent à nos relations et à notre position sociale. Elles peuvent nous disposer au développement de la folie; mais elle ne sauraient, par elles-mêmes, par elles seules, déterminer son apparition.

Division des hommes.

Journaliers. . . .	16
Tisserands. . . .	3
Employés.	3
Marchands.	3
Droit.	2
Médecine.	2
Rentiers.	2
Boisseliers.	2
Maçons.	2
Antiquaire.	1
Culte.	1
Militaire.	1
Horloger.	1
Charpentier.	1
Tailleur.	1
Méunier.	1
Filassier.	1
Boulangier.	1
Total. . . .	44

Division des femmes.

Domestiques. . . .	13
Sans profession. . .	6
Rentières.	5
Femmes d'ouvriers. .	5
Journalières. . . .	4
Marchandes.	2
Fileuses.	2
Brodeuse.	1
Lingère.	1
Boulangère.	1
Garde-malade. . . .	1
Cabaretière.	1
Total. . . .	42

V. *Causes de l'aliénation mentale.*

Les circonstances que nous considérons comme les causes de la folie sont de deux sortes.

Les unes agissent lentement , souvent depuis la naissance , et nous prédisposent à contracter l'aliénation mentale , en recevant l'action de celles qui provoquent son développement. Quelquefois cette prédisposition est même assez forte pour déterminer la folie par elle seule , ou à l'occasion du plus léger accident. Que cette modification prédisposante soit connue ou ignorée , il faut bien admettre son existence ; car, sans elle , les mêmes causes efficientes produiraient constamment les mêmes effets chez tous les individus soumis à leur influence ; et cela n'a pas lieu.

Les autres causes sont celles qui , en aidant l'action des premières , déterminent le développement de l'aliénation mentale. Ainsi , qu'un homme se fasse remarquer par un caractère bizarre , ou bien qu'il soit issu d'un père , d'une mère , ou même d'un aïeul aliénés , il pourra , si ses jours s'écoulent heureux et paisibles , neutraliser la prédisposition qu'il a reçue avec la vie. Mais aussi , une circonstance qui , chez un individu bien organisé , passerait sans laisser aucune trace sur ses facultés mentales , suffira pour révéler la puissance de cette prédisposition native , et déterminer l'apparition du délire.

J'ai apporté un soin extrême à la recherche de ces causes , pour les aliénés admis à l'Asile ; car s'il existe un moyen de prévenir la folie , c'est par elles que nous pourrions le connaître. Je regrette qu'il ne m'ait pas toujours été possible de les découvrir. Quelquefois elles étaient complètement ignorées des personnes dont je recevais des renseignements ; dans d'autres cas , je n'ai pu arriver qu'à des probabilités ; et des probabilités ne doivent pas entrer dans des recherches de ce genre.

*Division des hommes.**Division des femmes.**Causes prédisposantes.*

Hérédité.	17
Caractère bizarre. . .	13
Causes inconnues. . .	14
Total.	<u>44</u>

Hérédité.	7
Caractère bizarre. . .	14
Causes inconnues. . .	21
Total.	<u>42</u>

Causes déterminantes.

Chagrins domestiques. .	9
Revers de fortune. . . .	6
Amour contrarié. . . .	5
Masturbation.	4
Ivrognerie.	3
Remords de conscience. .	1
Frayeur.	1
Epilepsie.	1
Excès vénériens. . . .	1
Syphil. abus du merc.? .	1
Causes inconnues. . . .	12
Total.	<u>44</u>

Chagrins domestiques. .	12
Amour contrarié. . . .	9
Revers de fortune. . . .	5
Scrupules religieux. . .	4
Frayeur.	3
Remords de conscience. .	1
Epilepsie.	1
Ivrognerie.	1
Progrès de l'âge. . . .	1
Causes inconnues. . . .	5
Total.	<u>42</u>

VI. Caractères de l'aliénation mentale.

Les caractères principaux de l'aliénation mentale peuvent être réunis entr'eux, de manière à former plusieurs genres d'après l'étendue et la forme du délire.

Sous le nom de *Monomanie*, ou délire partiel, sont compris les cas dans lesquels le trouble des facultés mentales est borné à une série d'idées, d'affections ou de penchants.

Dans la *Manie*, ou délire général, le désordre mental s'étend à tout. Les idées sont exaltées et incohérentes; le malade est incapable de les comparer entr'elles pour en former des jugements et des raisonnements.

La *Stupidité* forme un troisième genre , caractérisé par l'absence accidentelle de la manifestation de la pensée , soit que les malades n'aient plus d'idées , soit qu'ils ne puissent pas les exprimer. Les aliénés stupides paraissent être dans un état complet d'anéantissement moral , indifférents aux objets qui les entourent , insensibles à l'action des causes extérieures d'excitation. (1)

Enfin la *Démence* consiste dans l'affaiblissement général ou partiel des facultés sensitives , intellectuelles et affectives. Variable dans son intensité , elle est quelquefois l'effet des progrès de l'âge ; souvent elle est produite par les autres maladies qui affectent le cerveau.

Ces divers genres d'aliénation peuvent être simples ou compliqués de *fausses perceptions*. Permettez - moi , Messieurs , d'arrêter un instant votre attention sur cette lésion remarquable de l'entendement , à laquelle on donne le nom d'*hallucination*.

Chez l'homme dont les facultés mentales ne sont pas troublées , la sensation n'est pas un fait simple : c'est une opération composée de trois éléments , de trois phénomènes presque simultanés , presque indivisibles , et cependant bien distincts ; car ils ont pour siège trois organes différents. Ce sont : 1.^o l'impression des objets extérieurs sur les papilles nerveuses ; 2.^o la transmission de cette impression par les nerfs ; 3.^o sa perception dans le cerveau.

La réunion de ces trois faits , leur parfaite harmonie constituent la sensation dans l'ordre normal , à l'état physiologique.

(1) Mon opinion n'étant pas encore définitivement arrêtée sur la *Stupidité*, considérée comme un genre particulier d'aliénation mentale, je l'admets ici provisoirement, en attendant de nouvelles observations sur cette affection, que j'ai regardée ailleurs comme une complication de la manie et de la monomanie. (Voy. *De la Stupidité, considérée chez les Aliénés*. Paris, 1833, in-4.^o).

Mais souvent il arrive, dans l'état de maladie, que les deux premiers cessent d'avoir lieu. Alors nous avons la perception d'objets à l'occasion desquels nulle impression n'a été reçue, nulle impression n'a été transmise.

Nous percevons des images dont les matériaux n'existent nulle part dans le monde qui nous entoure, et auxquelles nos sens demeurent étrangers. C'est ainsi que souvent on voit des aveugles éprouver des hallucinations de la vue, et des sourds, des hallucinations de l'ouïe.

Cette altération de l'entendement, se manifeste chez l'homme dont la raison est déjà troublée; ou bien elle se développe dans une intelligence encore intacte.

Dans le premier cas, l'homme aliéné est promptement convaincu de la réalité de ses fausses perceptions; car il ne trouve plus dans sa raison la rectitude et la force nécessaires pour dissiper son erreur. Souvent même les objets extraordinaires qu'il perçoit sont en harmonie avec l'égarement de ses idées: ils semblent venir alimenter son délire et contribuer à son développement.

Dans le second cas, l'intelligence, forte et puissante, résiste quelquefois long-tems, quelquefois toujours aux déceptions qui la poursuivent et apprécie à leur juste valeur ces perceptions trompeuses.

Mais souvent aussi notre raison fatiguée, épuisée par la lutte qu'elle soutient sans relâche, finit par se rendre; et nous croyons à l'existence réelle des objets que nous croyons voir, entendre, toucher. Et quel moyen, Messieurs, de ne céder jamais? Car enfin, dans l'état de santé, nos sens nous apportent le plus grand nombre de nos idées, ils sont le principe de nos plus fermes croyances, ils sont *les avenues de notre âme*, suivant le mot de M. Alibert. Comment ne pas croire, faibles que nous sommes, à l'existence d'objets que nous entendons, que nous voyons sans cesse auprès

de nous? Un de nos malades croyait voir un énorme serpent prêt à le dévorer. Je m'efforçais de dissiper son erreur ; il me répondait : « Mais, je le vois comme je vous vois, je l'entends comme je vous entend ; il faut donc croire aussi que je ne vous vois pas , que je ne vous entend pas. »

Tels étaient le Tasse , s'entretenant avec son Génie tutélaire ; et Pascal , tremblant de frayeur à la vue du précipice toujours ouvert sous ses pas.

J'ai indiqué le sens précis que j'attache aux mots employés pour désigner les divers genres d'aliénation , parce que tous les médecins d'aliénés ne sont pas d'accord sur leur signification. De-là résultent , dans les tableaux statistiques , des différences très-marquées , qui tiennent seulement aux mots et non aux choses. Ainsi , à l'asile de Rouen , les cas de *Monomanie*, comparés au nombre des admissions , ne sont que de 3 sur 100 ; tandis qu'à Bicêtre , à la Salpêtrière et à Charenton , ils sont de 46 sur 100.

Pour des motifs dont l'exposition serait étrangère à l'objet de ce travail , j'ai adopté l'opinion des médecins de Paris.

Division des hommes.

Monomanie simple.	13
Monomanie avec hallucinations.	7
Manie simple.	6
Démence.	5
Monomanie avec penchant à l'homicide.	4
Manie avec hallucinations.	3
Manie avec épilepsie.	3
Monomanie avec épilepsie.	2
Monomanie avec penchant au vol.	1
Total.	44

Division des femmes.

Manie simple.	10
Monomanie avec hallucinations.	7
Manie avec hallucinations.	5
Démence.	5
Monomanie simple.	4
Monomanie avec penchant à l'homicide.	4
Stupidité simple.	2
Stupidité avec hallucinations.	1
Monomanie avec penchant au vol.	1
Monomanie avec penchant à l'homicide et au suicide.	1
Monomanie avec penchant au suicide.	1
Manie avec épilepsie.	1
Total.	<u>42</u>

VII. Résultats du traitement des aliénés.

1. Avant de vous exposer la quantité relative de guérisons obtenues pendant les années 1835 et 1836, je crois devoir vous faire part du moyen que j'ai employé pour arriver à la connaître. Il existe, sous ce rapport, des différences tellement marquées entre les résultats présentés par divers établissements également bien administrés, et dirigés par des médecins également recommandables, que ces différences doivent tenir à la méthode suivie pour évaluer la proportion des guérisons.

Pour connaître exactement cette proportion, il ne faut pas la chercher seulement dans la comparaison du nombre des entrées à celui des sorties qui ont eu lieu dans une année; ce serait une grave erreur qui ferait paraître la quantité relative des guérisons beaucoup plus élevée qu'elle ne l'est réellement.

Il faut tenir compte du nombre d'aliénés existant dans l'établissement à la fin de l'année précédente, car eux aussi

ont contribué au chiffre des guérisons, et l'ajouter à celui des malades entrés dans l'année. Il faut en outre ne pas compter au nombre des aliénés guéris, ceux qui sont sortis sur la demande de leurs familles ou pour toute autre raison. Telle est la méthode que j'ai suivie dans ce travail.

Le 1.^{er} janvier 1835, 70 aliénés existaient à l'Asile : 31 hommes et 39 femmes. 6 sont sortis guéris : 3 hommes et 3 femmes.

Dans le cours des années 1835 et 1836, 99 individus ont été admis : 53 hommes et 46 femmes. Sur ce nombre, 9 hommes et 4 femmes sont sortis pour les causes indiquées à l'article des admissions. En outre, 4 aliénés, 3 hommes et 1 femme, ont été retirés par leurs familles. Un homme, autrefois aliéné et interdit, n'ayant pas présenté des indices suffisants de folie, a été rendu à la société. Enfin un aliéné s'est évadé et n'a pas été réintégré.

Reste 80 aliénés, 39 hommes et 41 femmes, complètement soumis au traitement.

Sur ce nombre, 23 sont sortis guéris : 13 hommes et 10 femmes.

Il résulte de ces calculs, que le chiffre des guérisons, rapproché de celui des entrées en 1835 et 1836, joint au nombre des aliénés existant à l'Asile le 1.^{er} janvier 1835, donne :

Pour les deux sexes, 1 guérison sur 5,1 aliénés.

Pour les hommes. . . 1 sur 4,3

Pour les femmes, . . 1 sur 6,1

La proportion des guérisons, pour les aliénés admis en 1835 et 1836 seulement, est beaucoup plus favorable. Elle donne :

Pour les deux sexes, 1 sur 3,4

Pour les hommes. . . 1 sur 3,0

Pour les femmes, . . 1 sur 4,1

La somme des guérisons obtenues dans le cours des années 1835 et 1836, est donc :

16 pour les hommes.

13 pour les femmes.

29 pour les deux sexes.

Ces 29 cas de guérison sont répartis de la manière suivante, d'après les divers genres d'aliénation, entre les 150 aliénés des deux sexes, traités pendant les deux années qui sont l'objet de ce travail.

Division des hommes.

Manie simple.	5
Monomanie avec hallucinations.	4
Monomanie simple.	2
Monomanie avec penchant à l'homicide.	2
Monomanie avec penchant au suicide.	1
Monomanie avec penchant au vol.	1
Manie avec hallucinations.	1
Total.	16

Division des femmes.

Manie simple.	6
Manie avec hallucinations.	2
Monomanie simple.	2
Monomanie avec penchant à l'homicide.	2
Monomanie avec penchant au vol.	1
Total.	13

Je suis heureux, Messieurs, de vous présenter ce résultat du traitement. Il dépasse les espérances que j'avais conçues, en considérant l'âge de la plupart des aliénés, et surtout l'ancienneté de leur maladie. Ces deux circonstances défavorables se rencontrent dans tous les établissements de ce genre, pendant les premières années de leur existence. Elles

diminueront progressivement à mesure que de nouveaux malades seront admis dès le début de leur folie.

2. De toutes les maladies qui nous affligent , l'aliénation mentale est peut-être celle dont les rechutes sont les plus fréquentes. Ce nouveau mal , ajouté à tant d'autres maux qu'elle entraîne avec elle , semble presque inévitable , lorsqu'on se représente les conditions où se trouvent le plus grand nombre des aliénés guéris , à leur rentrée dans le monde.

La plupart reviennent au milieu des circonstances qui ont causé leur délire.

D'autres sont un objet de défiance , même pour leurs parents , et ne trouvent nulle part le travail nécessaire à leur existence.

Quelques-uns enfin , il faut le dire , sont repoussés par leurs familles , par leurs héritiers , ardents à prélever , pendant l'interdiction , les bénéfices de la mort.

J'ai pensé que le moyen le plus puissant qui fût en notre pouvoir ; pour éviter la fréquence des rechutes , était de prolonger la convalescence , autant du moins que le permettent les intérêts des malades et ceux de l'établissement , en les occupant à des travaux propres à consolider leur guérison , et dont le produit pécuniaire fût une ressource assurée pour les premiers jours de leur vie dans le monde. Aussi , depuis l'ouverture de l'Asile , deux aliénés seulement ont éprouvé une rechute.

3. Pendant les années 1835 et 1836 , le travail n'a pas été employé avec succès , seulement chez les convalescents : pour le plus grand nombre des malades il a été un moyen de soulagement. Les femmes ont été occupées à la couture , à la blancherie , à la cuisine , etc. Les hommes ont travaillé au déblai des terres , aux jardins , aux bûchers ; ils ont confectionné des tapis de pieds , des vêtements et même des chaus-

sures. Plusieurs enfin ont trouvé dans la musique quelques distractions à leurs peines.

Convaincu des bienfaits que la foi religieuse peut répandre sur des cœurs froissés par le monde, je me suis efforcé de nourrir dans leur âme la pensée d'un Dieu qui protège, d'un Dieu qui récompense. Chaque jour les malades réclament la faveur de prier dans son temple. Cette faveur est pour eux le prix de leur sagesse ; et tel est le calme qui règne à la chapelle, qu'un de mes anciens maîtres (1), assistant à la prière du soir, demandait où étaient les fous.... Il ne pouvait pas croire que ces hommes, que ces femmes qui chantaient, en sa présence, les louanges de Dieu, étaient des aliénés, de véritables aliénés.

Messieurs, je vous ai fait connaître les guérisons obtenues en 1835 et en 1836, c'est-à-dire, le genre de résultat le plus favorable que nous puissions espérer. Cependant, là ne se bornent pas les changements survenus dans la position des aliénés confiés à nos soins. Tous ceux qui n'ont pas été guéris, et tous ne pouvaient pas l'être, tous, je puis le dire sans aucune exception, ont été soulagés ; tous ont ressenti l'influence salutaire des conditions nouvelles au milieu desquelles leur vie s'écoule. Chez les plus agités, au moment de leur entrée, nous avons vu le calme promptement renaître ; et maintenant il n'existe pas à l'Asile un seul aliéné *furieux*.

Tels sont les heureux effets de l'établissement que notre pays doit à la bienfaisante sollicitude du Conseil-Général. Et ici, Messieurs, j'éprouve le besoin de rendre hommage à l'un de ses membres, notre collègue et président de la Commission administrative de l'Asile (2). Sa bienveillance,

(1) M. le professeur Boyer.

(2) M. A. Trotté-Declaroche.

sa haute raison, sa fermeté toujours éclairée, ont été, pour cet établissement, une des causes de sa prospérité naissante; et, pour moi, un encouragement et un appui dans l'accomplissement de fonctions souvent pénibles.

VIII. Décès des Aliénés.

Nous avons vu que le 1.^{er} janvier 1835, 70 aliénés existaient à l'Asile: 31 hommes et 39 femmes; et que dans le cours des années 1835 et 1836, 86 avaient été définitivement admis: 44 hommes et 42 femmes. — Total, 156 aliénés: 75 hommes et 81 femmes.

Sur ce nombre, 16 ont succombé: 11 hommes et 5 femmes.

La proportion des décès, calculée d'après le nombre des aliénés existant à l'Asile, le 1.^{er} janvier 1835, et de ceux qui sont entrés en 1835 et 1836, divisé par le nombre des morts, est de :

1 sur 9,7 pour les deux sexes.

1 sur 6,8 pour les hommes.

1 sur 16,2 pour les femmes.

Le tableau suivant représente l'âge des aliénés au moment de leur décès, le genre de leur aliénation, le mois où la mort est survenue, et la maladie qui l'a causée.

Division des hommes.

29 ans.	Démence.	Janv.	Brûlure.
20 ans.	Manie.	Janv.	Entérite chronique.
39 ans.	Manie.	Janv.	Apoplexie de la moëlle épinière.
35 ans.	Démence.	Févr.	Phthisie pulmonaire.
41 ans.	Démence.	Mars.	Entérite chronique.
19 ans.	Démence.	Avril.	Phthisie pulmonaire.
27 ans.	Démence.	Juill.	Entérite chronique.
39 ans.	Démence.	Sept.	Encéphalite chronique.
57 ans.	Démence.	Sept.	Encéphalite chronique.
44 ans.	Manie.	Nov.	Entérite chronique.
27 ans.	Démence.	Déc.	Entérite chronique.

(187)

Division des femmes.

37 ans. Démence. Janv. Entérite chronique.

46 ans. Démence. Févr. Angine gangréneuse.

42 ans. Démence. Févr. Absès des reins.

50 ans. Manie. Juin. Fièvre typhoïde.

48 ans. Démence. Juin. Apoplexie pulmonaire.

Je dois des remerciements à M. Rouillon, receveur-économe de l'Asile, pour l'obligeance avec laquelle il m'a communiqué divers renseignements sur les aliénés.

RAPPORT

SUR UN MÉMOIRE DE M. CHORIN ,

DESSERVANT DE SAINT-VICTEUR.

Messieurs ,

Diverses communications faites par M. Chorin, tant à notre Société, qu'à plusieurs de ses membres en particulier, ont déjà fourni les moyens de juger de son goût soutenu pour l'étude des sciences naturelles. C'est surtout vers la recherche et la connaissance des minéraux de notre département qu'il dirige ses efforts, dans un but d'utilité parfaitement conforme à celui de notre Société : le progrès de l'Agriculture et de l'Industrie. Comme vous, Messieurs, il est convaincu que l'art agricole ne peut raisonner ses opérations, et ne peut obtenir de succès prompts et durables, qu'avec les lumières de la géognosie et de la minéralogie, qui apprennent à distinguer avec exactitude les principales conditions de toute végétation; c'est-à-dire, les proportions et la nature des substances minérales qui composent les terrains auxquels les semences sont confiées. Ces deux sciences ne sont pas moins indispensables aux arts qui s'appliquent à extraire, du sein de la terre, les matières que réclament les besoins de

la vie. C'est donc servir utilement son pays que d'encourager et de propager ces deux importantes branches de l'histoire naturelle.

Les terrains, sous le rapport de leur composition, sont d'une diversité prodigieuse : aussi quel travail leur étude exige ! Le minéralogiste, avec le secours de la chimie, scrute leurs éléments, en détermine les combinaisons et en explique les propriétés ; le géognoste les considère par groupes, remarque leurs associations et indique leurs places relatives, et l'ordre dans lequel ils se suivent généralement. Ce peu de mots suffirait, s'il en était besoin, pour prouver ce que nous disions tout à l'heure à l'égard de l'agriculture et de l'industrie. Pour marquer sa route, dans ses recherches ; pour fixer d'une manière sûre et communicable les résultats de ses observations, le géognoste saisit les caractères distinctifs des divisions, des groupes et même des espèces qui constituent l'ensemble des formations terrestres. Les caractères qui paraissent aujourd'hui les plus sûrs et les plus féconds en comparaisons curieuses, sont tirés des débris de corps organisés fossiles. « Les animaux fossiles, dit « Cuvier, diffèrent d'autant plus des êtres qui vivent actuellement, qu'ils sont enveloppés dans des couches plus anciennes du globe. » N'y a-t-il pas là les bases d'une classification des terrains ?

Ce moyen d'étude, M. Chorin le pratique dans ses environs, et le mémoire qu'il vous a adressé en renferme des preuves très-intéressantes. Ce mémoire rapporte, entr'autres observations géognostiques, les circonstances de la découverte faite par l'auteur, dans la commune de Gesne-le-Gandelin, de plusieurs échantillons d'animaux fossiles de la famille des Trilobites. Leur gisement est presque à la surface du sol, dans un filon de fer oolitique qui alterne avec des schistes, et paraît composer un monticule assez consi-

dérable, entouré par les calcaires à pernes et oolitique des formations jurassiques. Cette découverte a cela de remarquable, que, jusqu'à ce moment, la famille des Trilobites n'était connue, dans notre département, que par un seul échantillon, assez imparfait, provenant des marbres de Sablé, et qui est en la possession de M. Desportes; en outre, il paraîtrait, du moins par les auteurs que j'ai été à même de consulter, Brongniart, Dalman, le Dictionnaire des sciences naturelles, que les Trilobites n'auraient pas encore été observés dans le minerai de fer. Quoiqu'il en soit, ces débris fossiles, les seuls restes qui nous apprennent l'existence, dans les premières périodes de la création, de ces êtres singuliers et encore bien peu connus, dont la famille a disparu, ont toujours excité vivement la curiosité des naturalistes, qui les ont regardés comme ayant appartenu à des animaux marins, offrant dans leur organisation beaucoup d'analogie avec les crustacés. Le nom de trilobites qui leur a été donné, rappelle la structure extérieure de leur corps, qui est comme partagé en trois lobes. Ils n'ont encore été trouvés que dans les formations terrestres qui viennent immédiatement au-dessus des terrains primitifs, et qui participent de ceux-ci et de ceux plus récents, ce qui les a fait nommer terrains de transition. Ainsi, les Trilobites caractérisent bien ces terrains de transition, si précieux par les marbres, les ardoises, les combustibles que l'on en tire.

Quant aux échantillons envoyés par M. Chorin, à l'appui de son mémoire, ils sont au nombre de cinq. Après les avoir examinés avec le secours des ouvrages qu'à bien voulu nous communiquer notre savant collègue, M. Desportes, qui n'est étranger à aucune des branches d'histoire naturelle, nous avons cru reconnaître trois genres distincts : un des exemplaires appartiendrait aux Calymènes, trois aux Asaphes et un aux Paradoxides. Le premier semble se rapporter au

calymène de Blumenbach; mais comme le bouclier manqué, nous n'avons pu prononcer. Nous aurions regardé les trois suivants comme appartenant à l'*Asaphe crascicauda*, de Dalman: ils ont avec cette espèce beaucoup de ressemblance; mais nous n'avons pas aperçu la trace des yeux. L'absence de ces organes, si elle n'est pas due à l'altération des échantillons, les reporterait dans un autre genre. Enfin le dernier des exemplaires paraît bien être un paradoxide: malheureusement il n'y a de conservé que la partie postérieure de l'animal, ce qui empêche encore de déterminer l'espèce avec certitude.

Telles sont, Messieurs, les observations que nous ont fournies le mémoire et les fossiles présentés par M. Chorin. Quant à sa demande d'être reçu au nombre de vos correspondants, votre Commission est unanimement d'avis qu'elle doit être accordée. Si les membres qui la composent n'avaient consulté que l'estime qui leur recommande M. Chorin, et les relations amicales qu'ils entretiennent avec lui, ils n'auraient pas eu besoin d'autres motifs pour vous proposer son admission; mais ils devaient vous justifier cet assentiment et lui mériter vos suffrages, en vous faisant connaître son zèle et son aptitude à coopérer avec vous à la prospérité du pays. Ces heureuses dispositions, voici comme il les exprime en terminant son mémoire: « Je me félicite d'avoir
 « répondu à l'invitation qu'à faite à tous ses prêtres notre
 « savant et vertueux Prélat, d'étudier les sciences naturelles,
 « afin d'établir par là, entr'eux et leurs paroissiens, de nouvelles relations; car si nos lèvres doivent être les dépositaires de la science divine, elles doivent l'être aussi des
 « autres sciences qui sont utiles aux peuples. »

ANJUBAULT, *membre résident.*

OUVRAGES PUBLIÉS EN 1836,

PAR DES MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ D'AGRICULTURE, etc. (1)

ESSAI SUR LES SÉPULTURES du Mans et de ses environs ; suivi d'une NOTICE SUR LA VIE ET LES OUVRAGES DE R.-F. D'OIGNY; par M. F. Etoc-Demazy; in-12 de 8 feuilles, avec le plan du cimetière du Nord. En tête de l'*Annuaire du département de la Sarthe* pour 1836, et tirage à part.

HISTOIRE DES MOLLUSQUES TERRESTRES ET FLUVIATILES, observés dans le département de la Sarthe ; par M. C.-J. Goupil; in-12 de 5 f. 172 et 2 pl. coloriées.

DÉS JUSTICES DE PAIX. Observations sur le projet de leur nouvelle organisation; par M. Dagoneau; 1 f. in-8.°

ECOLE D'APPLICATION POUR L'AGRICULTURE ET L'INDUSTRIE RURALE, établie dans le département de la Sarthe, commune de Mansigné; par M. Vié, maire de cette commune; in-8.° de 2 f. 172.

ECLIPSE PARTIELLE DU 15 MAI 1836; note par M. Dagoneau; 1 p. 172 in-8.° avec fig. *Affiches du Mans*, n.° 41-15 mai 1836.

CATALOGUE DES OBJETS D'ART ET D'INDUSTRIE exposés dans les salles de la Préfecture du Mans, depuis le 24 mai jusqu'au 24 juin 1836; in-12 de 3 f. 273, supplément compris. (Quoique sans nom d'auteur, ce Catalogue est l'ouvrage de M. N.-H.-F. Desportes, membre résidant, l'un des commissaires de l'*Exposition*).

(1) On a dû négliger, dans cette notice, pour ne pas faire un double emploi, les ouvrages insérés en entier dans le *Bullein*, et les articles de polémique publiés dans les journaux du département, soit à raison de leur peu d'importance, ou comme n'ayant qu'un intérêt de circonstance.

BATAILLE DE PONTVALLAIN et SIÈGE DE VAAS (1370); par M. J.-R. Pesche, (Extr. du 4.^e vol. de la *Revue anglo-française*); in-8.^e de 2 f. avec 1 carte.

DICTIONNAIRE TOPOGRAPHIQUE, HISTORIQUE ET STATISTIQUE DU DÉPARTEMENT DE LA SARTHE, suivi d'une Biographie et d'une Bibliographie; par J.-R. Pesche; 33.^e, 34.^e et 35.^e livraisons, (PAR.-ROP.), de chacune 6 f. in-8.^e

ICONOGRAPHIE CÉNOMANE, ou Portraits des plus célèbres Manceaux, etc.; dessinés par M. Pelletier, professeur de dessin. Collection destinée à être jointe à la Biographie du Dictionnaire qui précède; publiée par M. J.-R. Pesche; 13.^e et 14.^e livraisons, chacune de 4 portr. in-8.^e

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES, faites par M. Dagoneau et publiées au nom de la Société. *Affiches, annonces*, etc. *du Mans*, etc.; n.^{os} 20, 23, 30, 32, 40, 44, 56, 58, 59 et 62. (Ces observations comprennent les mois de février, mars, avril, mai et juin 1836).

CHANGEMENTS

SURVENUS DANS LE PERSONNEL DE LA SOCIÉTÉ,
PENDANT L'ANNÉE 1836.

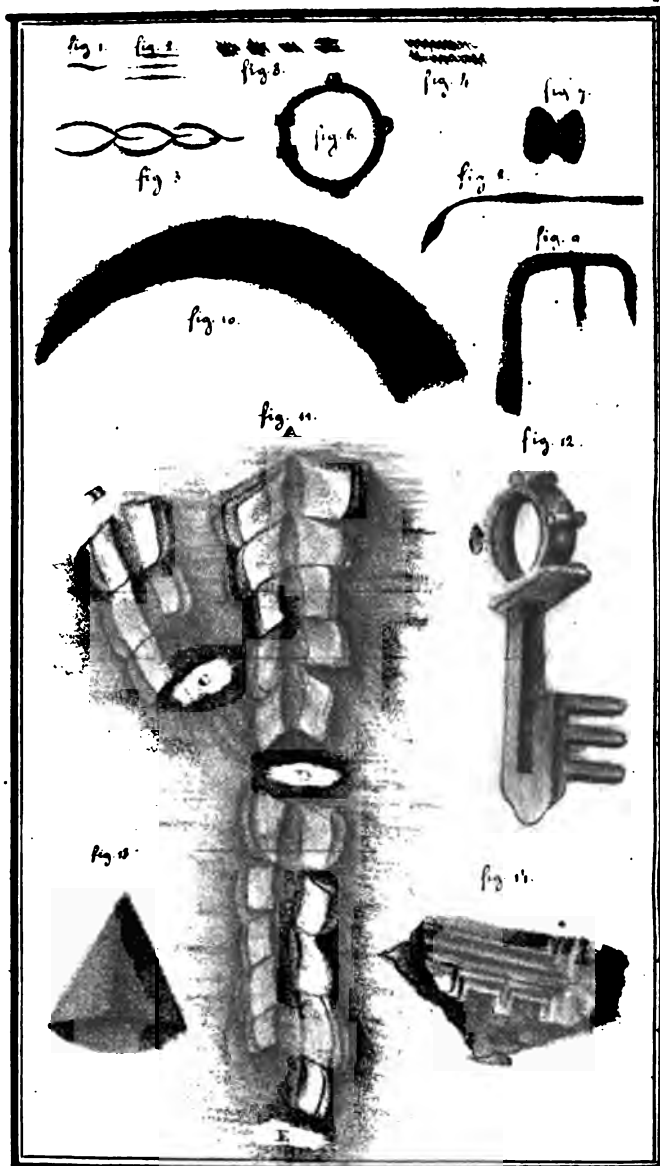
Admissions de Membres correspondants.

- 13 avril. . . M. Millet, naturaliste, à Angers.
10 mai. . . M. Guyonneau de Pambourg, à Paris.
19 juillet. . . M. Cazeneuve, aide-major au 14.^e de ligne.
27 décembre. M. l'abbé Chorin, naturaliste, à St.-Victeur.

Décès de Membres résidants.

- 2 juillet. . . M. Jean-Pierre Boisseau, chef d'institution.
1^{er} décembre. M. Julien Coudray, conseiller de préfecture.





Lib. de Rouen.

MEMBRES

Du Bureau pour l'année 1837.

Président.	M. ETOC-DEMAZY père.
Vice-président.	M. HOUDBERT.
Secrétaire-général.	M. ANJUBAULT.
Archiviste-bibliothécaire.	M. CAUVIN.
Trésorier.	M. BERARD.
Sous-trésorier.	M. VERDIER.

SOCIÉTÉS SAVANTES

EN CORRESPONDANCE

AVEC LA SOCIÉTÉ ROYALE DU MANS.

AUDE.	Société royale d'agriculture et des arts, à <i>Carcassonne</i> .
AISNE.	Société royale d'agriculture, sciences et belles-lettres, à <i>Saint-Quentin</i> .
ARRIÈGE.	Société royale d'agriculture et des arts, à <i>Foix</i> .
BAS-RHIN.	Société royale d'agriculture, sciences et arts, à <i>Strasbourg</i> .
BOUCHES-DU-RHÔNE.	Académie des sciences et des arts, à <i>Marseille</i> .
CALVADOS.	Académie royale des sciences et arts de Normandie, à <i>Caen</i> .

- CALVADOS.** Société des antiquaires de Normandie , à *Caen*.
Société linnéenne de Normandie ,
à *Caen*.
Société royale d'agriculture et de
commerce de Normandie , à *Caen*.
Société d'agriculture et des arts ,
à *Falaise*.
- CHARENTE.** Société royale d'agriculture , à
Angoulême.
- CHARENTE-INFÉRIEURE.** Société d'agriculture , sciences et
belles-lettres , à *Rochefort*.
- CHER.** Société d'agriculture , sciences et
arts , à *Bourges*.
- CÔTE-D'OR.** Académie royale des sciences et
arts , à *Dijon*.
Comité central d'agriculture , à
Dijon.
- DEUX-SÈVRES.** Société d'agriculture et arts , à *Niort*.
- DOUBS.** Société d'agriculture et arts , à
Besançon.
- EURE.** Académie ébroïcienne , à *Evreux*.
Société d'agriculture , sciences et
arts , à *Evreux*.
- GIRONDE.** Académie royale des sciences ,
belles-lettres et arts , à *Bordeaux*.
- HAUT-RHIN.** Société industrielle , à *Mulhausen*.
- HAUTE-GARONNE.** Académie royale des sciences et
belles-lettres , à *Toulouse*.
- HAUTE-LOIRE.** Société royale d'agriculture , sciences
et arts , au *Puy*.
- HAUTE-SAÔNE.** , Société centrale d'agriculture , à
Vesoul.

- HAUTE-VIENNE.** Société royale d'agriculture, sciences et arts, à *Limoges*.
- ILLE-ET-VILAINE.** . . . Société académique, à *Rennes*.
- INDRE.** Société d'agriculture, à *Château-roux*.
- INDRE-ET-LOIRE.** . . . Société royale d'agriculture, sciences et arts, à *Tours*.
- JURA.** Société d'émulation, à *Lons-le-Saulnier*.
- LOIR-ET-CHER.** Société royale d'agriculture et arts, à *Blois*.
- LOIRE-INFÉRIEURE.** . . . Société royale académique, à *Nantes*.
- LOIRET.** Société royale des sciences, belles-lettres et arts, à *Orléans*.
- LOT.** Société d'agriculture, sciences et arts, à *Montauban*.
- LOZÈRE.** Société royale d'agriculture, sciences et arts, à *Mende*.
- MAINE-ET-LOIRE.** . . . Société industrielle, à *Angers*.
Société royale d'agriculture, sciences et arts, à *Angers*.
- MEURTHE.** Société royale d'agriculture, sciences et arts, à *Nancy*.
- MOSELLE.** Académie royale des sciences et des arts, à *Metz*.
- NORD.** Société royale d'agriculture, sciences et arts, à *Lille*.
Société centrale d'agriculture, sciences et arts, à *Douay*.
- PUY-DE-DÔME.** Société académique, à *Clermont-Ferrand*.
- RHÔNE.** Académie royale des sciences, à *Lyon*.

- RHÔNE.** Société royale d'agriculture, histoire naturelle et arts utiles, à *Lyon.*
- SARTHE.** Société de médecine, au *Mans.*
- SEINE.** Académie de l'industrie nationale, à *Paris.*
Société de géographie, à *Paris.*
Société de la morale chrétienne, à *Paris.*
Société générale des naufrages, à *Paris.*
Société pour l'encouragement du commerce national, à *Paris.*
Société royale et centrale d'agriculture, à *Paris.*
Société séricicole, à *Paris.*
- SEINE-ET-MARNE.** Société royale d'agriculture, sciences et arts, à *Melun.*
Société d'agriculture, sciences et arts, à *Meaux.*
- SEINE-ET-OISE.** Société royale d'agriculture et arts, à *Versailles.*
- SEINE-INFÉRIEURE.** Académie royale des sciences, à *Rouen.*
Société centrale d'agriculture, à *Rouen.*
Société libre d'émulation, à *Rouen.*
Société havraise et d'études diverses, au *Hâvre.*
- SOMME.** Société royale d'émulation, à *Abbeville.*
- VAR.** Société royale d'agriculture et de commerce, à *Draguignan.*

VIENNE. Société royale d'agriculture, sciences , belles-lettres et arts , à
Poitiers.

EXTRAIT DES PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES DE LA SOCIÉTÉ.

SÉANCE DU 10 JANVIER 1837.

Présidence de M. Houdbert.

M. F. ETOC-DEMAZY , chargé d'examiner la demande de la Société séricicole , ayant pour but l'échange réciproque de nos bulletins , est d'avis d'accéder au désir de cette honorable compagnie. L'assemblée adopte les conclusions de M. le rapporteur.

La Société arrête que la séance publique qui devait avoir lieu à la fin de l'année dernière , est fixée au samedi , 8 avril prochain , et qu'il ne sera procédé aux élections des membres du bureau , pour 1837 , que le 24 du présent mois de janvier.

SÉANCE DU 24 JANVIER.

M. le Secrétaire communique à la Société une lettre de M. le Préfet de la Sarthe , renfermant le commentaire des questions adressées , par M. le Ministre du commerce et des travaux publics , sur l'état de l'agriculture , la situation des sociétés et comices agricoles et sur l'emploi des fonds votés comme encouragement à l'agriculture. L'assemblée nomme une commission , composée de MM. P. Vallée , Berard et Dagoneau , pour lui présenter un projet de réponse à la demande de M. le Préfet.

Par une autre lettre , M. Faye demande un exemplaire des Mémoires de la Société , pour M. le Ministre du commerce.

Une circulaire prévient MM. les membres de la Société

des Arts , qu'un congrès scientifique se réunira, cette année, dans la ville de Metz.

L'assemblée procède au renouvellement de son bureau.
Sont nommés :

Président. M. ETOC-DEMAZY père ;

Vice-président. M. HOUBERT.

Aucun candidat , pour la place de Secrétaire , n'ayant réuni la majorité absolue des suffrages , les autres nominations sont ajournées à la séance prochaine.

SÉANCE DU 9 FÉVRIER.

M. DAGONEAU propose de distribuer gratuitement des graines fourragères aux cultivateurs. Cette proposition est adoptée.

La Société continue la nomination de ses officiers. Sont élus :

Secrétaire-général. . . . M. ANJUBAULT ;

Archiviste-bibliothécaire. M. CAUVIN ;

Trésorier. M. BERARD ;

Sous-trésorier. M. VERDIER.

Commission des finances :

MM. Mordret, Vallée et Dagoneau.

Commission du Bulletin :

MM. Dagoneau , E. Guéranger, Anjubault et Bédel.

SÉANCE DU 16 FÉVRIER.

M. DAGONEAU soumet à l'assemblée la réponse à la circulaire de M. le Ministre du commerce et des travaux publics, ainsi qu'aux deux lettres de M. le Préfet. Ce projet reçoit la sanction de la Société.

M. F. ETOC-DEMAZY, au nom d'une commission , fait un rapport sur deux notices biographiques envoyées pour participer au concours ouvert par la Société. Il considère l'une , celle sur le maréchal de Lohéac , comme ne pouvant être

admise, parce que l'auteur ne s'est pas conformé aux termes de l'instruction. Quant à l'autre, qui traite des voyages de François Pyrard, il propose de la soumettre à l'examen d'une commission. Ces conclusions sont adoptées.

Sur l'observation du même membre, la Société proroge le concours littéraire jusqu'au 1.^{er} avril prochain.

SÉANCE DU 21 FÉVRIER.

Installation des nouveaux membres du Bureau.

M. le PRÉSIDENT témoigne à la Société tout l'intérêt qu'il lui porte, et le regret qu'il éprouve de ne pas avoir fait pour elle tout ce qu'il se proposait, empêché par le fâcheux état de sa vue. Il se retire plein de confiance dans le mérite de son successeur, dans les dispositions bienveillantes de M. le Préfet et dans l'émulation de ses collègues, auxquels il adresse l'expression de sa gratitude.

M. F. ETOT-DEMAZY prend place au fauteuil. Il rappelle, dans une courte allocution, les pertes douloureuses que la Société a éprouvées, et trace les devoirs de chacun de ses membres. « Messieurs et chers collègues, dit-il, en terminant, les témoignages de haute confiance dont vous avez bien voulu m'honorer, m'assurent de votre concours et de votre indulgent appui. J'ose donc me reposer sur vous, et dès ce moment vous offrir, en retour, l'expression de mon dévouement et de ma reconnaissance. »

L'assemblée vote des remerciements à M. Houdbert pour son exactitude et son zèle à remplir ses fonctions.

M. le PRÉSIDENT lit une notice nécrologique sur M. Courdray, conseiller de préfecture et membre résidant.

M. DESJOURT, un mémoire sur des médailles romaines découvertes, en 1836, dans notre département.

M. Piel, clerk de notaire, adresse à la Société une note sur des médailles et autres objets d'antiquité recueillis dans

notre arrondissement. Il croit avoir retrouvé quelques restes d'une voie romaine se dirigeant de l'est à l'ouest, comme pour communiquer d'*Alona* à *Noïodunum*, en passant par les communes de Fay, de la Quinte, de Chauffour et par le château du Vieux-Lavardin, situé commune de Mézières. L'assemblée arrête que des remerciements seront adressés à ce jeune et studieux antiquaire, et que son travail sera déposé aux archives de la Société.

SÉANCE DU 7 MARS.

Présidence de M. Etoc-Demazy.

M. PESCHE fait hommage à la Société de sa brochure ayant pour titre : Bataille de Pontvallain et siège de Vaas, en 1370. M. Bédel est chargé de faire un rapport à ce sujet.

M. Pesche dépose un mémoire de M. *Vergniaud-Romagnési*, l'un de nos correspondants, sur l'ancienne porte Saint-Laurent, à Orléans. Rapporteur. M. Piquet.

M. le Président nomme une commission, composée de MM. Dagoneau, E. Dupont et Anjubault, pour examiner la notice sur François Pyrad.

M. E. DUPONT lit cinq fables de sa composition, destinées à la séance publique.

M. PESCHE, un mémoire sur les antiquités découvertes ou observées dans notre département, dans le cours de l'année 1836.

M. le PRÉSIDENT, une notice sur M. Vétillart, mort négociant à Pontlieue. L'assemblée engage l'auteur à reproduire cette biographie dans la séance publique du 8 avril prochain.

SÉANCE DU 14 MARS.

La Société arrête que le bulletin de ses travaux continuera d'être adressé à MM. les correspondants domiciliés dans la Sarthe.

M. le Président nomme deux commissions. La première est chargée de proposer des sujets de concours pour l'agriculture et l'industrie. Elle se compose de MM. Pesche, E. Guéranger, Berard et Laroche. La seconde, devant présenter un projet de concours littéraire, est formée de MM. Cauvin, E. Dupont et Richelet.

Sur le rapport de M. DUPONT, l'assemblée décide qu'aucun concurrent n'ayant rempli les conditions des deux concours littéraires, ouverts il y a un an, il n'y a pas lieu à décerner les prix proposés.

M. BOYER lit un rapport favorable concernant un ouvrage de M. Porte, sur la musique ; et, à cette occasion, il rappelle les agréments que procure la Société philharmonique de notre ville, et les actes de bienfaisance qu'elle a le bonheur d'exercer.

SÉANCE DU 21 MARS.

M. BERARD donne lecture de ses Considérations sur l'harmonie des diverses parties de l'Univers.

M. BÉDEL présente son rapport sur les recherches de M. Pesche, au sujet de la bataille de Pontvallain et du siège de Vaas. Il félicite l'auteur sur le choix du sujet et sur la rédaction de l'ouvrage.

M. le Président nomme une commission chargée des préparatifs de la séance publique. Elle se compose de MM. Dagoneau, Mordret, Menard-Bournichon, Bédel, Leprince et Suhard.

SÉANCE DU 28 MARS.

M. le Président annonce à l'assemblée que la commission pour un nouveau concours littéraire propose, pour sujet du prix, une notice sur la vie et les ouvrages de Robert Garnier, poète tragique, né à la Ferté-Bernard, en 1545. La Société approuve le choix fait par la commission.

M. PIQUET communique ses observations sur le mémoire de notre honorable collègue , M. Vergniaud-Romagnési , concernant une ancienne porte d'Orléans. Sans partager entièrement l'opinion de l'auteur, M. Piquet rend hommage au feu sacré qui alimente les pensées grandes et généreuses, à une époque où l'industrie semble vouloir tout envahir.

M. G. ÉTOC-DEMAZY, médecin en chef de l'Asile de la Sarthe, donne lecture de la Statistique médicale qu'il a composée sur ce vaste établissement d'aliénés, dont la création honore à un si haut degré le Conseil général et les administrateurs de notre département. La Société, considérant que ce travail présente un très-grand intérêt de localité, sollicite l'auteur de le disposer pour être lu à la prochaine séance publique.

NOTICE

SUR M. M.-F. VÉTILLART;

PAR M. F. ÉTOC-DEMAZY.

Heureuse est la famille où se perpétue
l'esprit de justice, l'amour du travail, de
la science et de l'humanité.

Il existait dans notre ville, au siècle dernier, un homme instruit, consciencieux, remplissant les devoirs de sa profession avec zèle et désintéressement. Il avait de l'ordre, de l'économie, possédait une riche et nombreuse clientèle; et cependant, il ne laissa presque pour tous biens à sa famille que l'héritage d'un beau nom et le souvenir de ses vertus.

Cet homme était M. Vétillart du Ribert, médecin des épidémies dans la province du Maine (1).

(1) M. du Ribert était membre correspondant de la Société royale de Médecine. Il a publié divers Mémoires estimés. Plusieurs ont paru dans

L'un de ses nombreux enfants, *Michel-François VÉTILLART*, naquit au Mans, le 13 octobre 1763. Il fit ses études à Paris, au collège de Louis-le-Grand, où il était boursier. Tout jeune encore, il obtint un canonicat de l'église Saint-Pierre-la-Cour, Sainte-Chapelle du Mans. C'était la récompense des services rendus par son excellent père. Quand il eut terminé ses études, il revint chez ses parents, avec le projet de retourner à Paris pour y étudier la médecine. A cette époque, janvier 1784, mourut M. Berard, son oncle, négociant à Pontliene. Ses fils, seuls, n'étaient pas dans l'âge de lui succéder. Leur mère, femme d'un esprit éclairé, propose à son neveu de le leur associer. — « J'abandonne à regret la médecine : elle avait honoré mon père... Étranger au négoce, je ne puis vous offrir que du zèle et du dévouement. » Telle fut la réponse de M. Vétillart. Il aurait pu ajouter : un esprit d'ordre et des idées positives. — « Cela me suffit, dit Madame Berard : les mises sont égales ; égaux seront les bénéfices. »

Les affaires de la maison Berard frères et Vétillart (1), florissantes à la mort de leur ancien chef, languirent quelque tems ; mais bientôt M. Vétillart, aidé de ses associés, sut leur imprimer une impulsion nouvelle et leur donner une plus grande extension. Aucune autre maison n'avait un crédit mieux établi : ses relations s'étendaient, non seulement en France, mais encore dans plusieurs parties de l'Europe.

M. Vétillart se rendait dans les villes manufacturières pour les affaires de son commerce ; et, lorsqu'il avait rempli

le *Journal général de Médecine* ; les autres furent imprimés par ordre du Roi ou de l'intendant de la généralité. Il mourut en 1782, épuisé de travaux, quoiqu'il ne fût âgé que de cinquante-trois ans. Le célèbre Vicq-d'Azyr a composé son éloge.

(1) Cette maison avait été fondée par les ancêtres de MM. Berard, en 1666. Elle ne s'occupait que du commerce et du blanchiment des toiles.

le but de ses voyages , il examinait ce qu'elles renfermaient de curieux , sous le rapport des sciences et des arts ; puis il étudiait dans les campagnes , qu'il aimait à parcourir , les différentes méthodes d'agriculture et comparait leurs divers résultats.

Les bénéfices de cette maison ayant suivi la progression des affaires , la fortune des associés devint considérable.

Au premier janvier 1828 , MM. Berard (1) quittèrent le commerce ; mais M. Vétillart le continua de société avec son fils , M. Marcellin , qui le dirige seul , et avec un talent remarquable , depuis la mort de son père. (2)

Cette association de plus de quarante années , entre trois hommes toujours unis , toujours d'accord , n'ayant jamais eu de procès à soutenir , est un fait bien rare et bien honorable : peut-être est-il le seul , de ce genre , que l'on pourrait citer.

La vie de M. Vétillart , dont le négoce semblait remplir tous les instants , était encore occupée de fonctions publiques , de littérature (3) et d'études agricoles. Ainsi nous le voyons maire de sa commune pendant une longue suite d'années , membre de la Société des Arts , délégué par le Commerce pour indiquer aux ministres les inconvénients d'un impôt qu'on voulait établir sur l'industrie ; nous le voyons encore présider une section du collège électoral , et , huit fois , le conseil d'arrondissement ; enfin , en 1823 , membre d'une

(1) MM. Berard aîné , de la société des Antiquaires de France , et Berard-Bonnière , ancien président du tribunal de commerce.

(2) M. Marcellin , marchant sur les traces de son père , s'occupe avec succès d'agriculture et d'horticulture. Nous lui devons plusieurs mémoires fort estimés. L'un d'eux a valu à son auteur une grande médaille d'or que lui a décernée la Société royale et centrale d'agriculture de Paris.

(3) M. Vétillart écrivait facilement en vers. Il a composé plusieurs pièces , représentées à l'occasion de la fête de sa mère , née Besirard de la Touche , morte au commencement de la Révolution ; et pour celle de Madame Berard , sa sœur , femme d'une piété et d'une charité exemplaires.

commission pour répartir l'impôt dans le département de la Sarthe.

Il avait beaucoup amélioré l'agriculture dans son domaine, et il faisait connaître les perfectionnements qu'il désirait introduire dans notre localité.

La culture du lin, généralement négligée en France, l'était sur-tout dans nos contrées. Frappé de ce désavantage, il fait venir des graines de Belgique et de Russie, et obtient, de cette substitution, les résultats les plus avantageux. Ses procédés sont consignés dans un mémoire qu'il a rendu public.

Lors de la session de 1824, le gouvernement proposa à la chambre des députés une augmentation de droits sur les toiles étrangères. Ce projet, en apparence favorable à notre industrie, ne parut pas tel à M. Vétillart, qui le combattit d'une manière victorieuse dans une brochure qu'il fit paraître à cette occasion.

L'année suivante, il publia son discours d'ouverture pour la séance publique de la Société des Arts qu'il présidait. Il y traitait de l'amélioration des prés et des terres arables.

La mort de M. Mathieu de Montmorency, de ce philosophe chrétien que notre pays compte au nombre de ses bienfaiteurs, affecte douloureusement M. Vétillart. Dans sa vive émotion, il oublie la grandeur du sujet qu'il doit entreprendre, et, ne consultant que son cœur, il trace la vie du noble duc, vie si belle et si pure, que peu d'autres peuvent lui être comparées.

Dans tous les tems, M. Vétillart se plaisait à occuper les bras du pauvre valide, comme à secourir celui qui ne l'était pas. Sa commune n'avait point d'écoles pour les jeunes filles indigentes : il aide, de sa bourse, l'établissement de Sœurs de la charité d'Évron, qui visitent aussi les malades ; il donne un terrain pour l'érection d'un nouveau

cimetière (1), et contribua à la construction d'une autre église.

Ses travaux et ses bienfaisantes libéralités lui valurent, en 1825, le titre de chevalier de la légion-d'honneur.

Honoré de cette distinction flatteuse et de la confiance de ses concitoyens, il aurait dû vivre heureux, car il était bon, religieux et fortuné; mais, ici bas, nulle vie n'est exempte de peines. Marié, selon son cœur, à une femme excellente (2), il eut bientôt la douleur de la perdre; et dans ces derniers tems, il vit mourir, également à la fleur de l'âge, Madame Marcellin, sa belle-fille; puis, après, l'un de ses petits-fils qu'il pleurait encore, quand une maladie longue, terrible, vint le soumettre lui-même aux plus rudes épreuves. Plein de douceur et de résignation, tous les jours il priait Dieu de lui donner la force de supporter ses maux; et, le 31 mai 1835, il en vit arriver le terme, sans faiblesse et sans crainte, heureux d'aller rejoindre l'épouse qu'il avait tant aimée! (3)

Nous avons de M. Vétillart : I. *Extrait d'un mémoire sur la culture du Lin de Riga, dans le département de la Sarthe*; le Mans, 1818, 172 feuille in-8.° II. *Mémoire contre l'augmentation des droits sur les toiles étrangères*;

(1) Les restes de M. Vétillart ont été déposés dans ce lieu funèbre, où sa famille leur a fait élever un monument.

(2) Mademoiselle Haton de la Goupillière, aussi bonne qu'elle était douce et spirituelle.

(3) M. Vétillart mourut à Pontlieue, dans sa soixante-onzième année. Les maîtres tisserands se disputèrent l'honneur de porter son corps, et les gardes nationaux, je pourrais dire le village tout entier, l'accompagnèrent à sa dernière demeure. Une foule de citoyens du Mans et des environs, suivirent également le convoi. L'un d'eux, M. Laroche, président du tribunal de commerce, exprima sur sa tombe, au nom des Commerçants et des Membres de la Société des Arts, l'estime qu'ils professaient pour leur ancien confrère, et les regrets que sa perte leur faisait éprouver.

Paris, 1824, in-8.°, d'une feuille et demie. III. *Discours prononcé dans la séance publique de la Société royale d'Agriculture, Sciences et Arts du Mans, le 30 juin 1825; le Mans, in-8.°, de 21 pages.* IV. *Notice sur la vie de M. le duc Mathieu de Montmorency; le Mans, 1826, 24 pages in-8.°*

SUR LES ANTIQUITÉS

DÉCOUVERTES OU OBSERVÉES DANS LE DÉPARTEMENT DE LA SARTHE,

PENDANT L'ANNÉE 1836;

PAR M. J.-R. PESCHE, MEMBRE RÉSIDANT.

L'étude et la recherche des antiquités, ont reçu une telle impulsion depuis quelques années, sont devenues d'un attrait si général, qu'il ne peut être permis aujourd'hui aux sociétés qui s'occupent de sciences, de négliger cette partie des connaissances statistiques : aussi je n'ai pas à craindre de vous importuner, ni de vous trouver indifférents, au récit de découvertes, d'observations faites sur notre territoire départemental, dans le cours de l'année qui vient de s'écouler (1836).

L'étude des antiquités est, vous le savez, Messieurs, d'une importance extrême pour l'éclaircissement des points les plus obscurs de l'histoire locale ; et vous avez pu voir déjà, par la notice que je vous ai lue, dans votre séance du 17 mai dernier, sur l'ancienneté relative de l'établissement des Romains d'Alonnes et de la cité du Mans, combien les découvertes archéologiques peuvent jeter de lumières sur de semblables questions.

A l'exception de ces deux localités, Alonnes et le Mans, on ne connaissait sur le territoire de la Sarthe, il y a une

trentaine d'années, aucun autre point qui parût, avec quelque évidence, avoir servi de station, d'établissement, aux premiers conquérants de la Gaule, si ce n'est pourtant le camp de Domfront; car, ceux de Sougé, de Jublains, de la cité d'Erve, ne se trouvent pas dans notre département, quoiqu'ils en soient très-voisins.

Toutefois, le grand nombre de localités où l'on avait déjà recueilli alors des médailles romaines, était bien propre à faire préjuger l'ancienne présence des Romains dans ces lieux. Mais, ces médailles étant, assez généralement, les seuls objets antiques qui y eussent été rencontrés, elles pouvaient n'indiquer qu'une station temporaire, un campement instantané, encéint par de simples travaux de terrassement, sans constructions morales qui puissent faire croire à un séjour prolongé.

VANDŒUVRE.

Le nom de Vandœuvre, *Vendita opera*, qu'on devrait écrire Vendœuvre, lieu où étaient établis des ouvriers, des marchands d'objets fabriqués, est resté à une jolie terre, autrefois seigneuriale, située dans la commune de Fay, à 11 kilomètres (2 lieues $\frac{3}{4}$ de poste) à l'ouest du Mans, possédée avant la révolution et depuis, par la famille le Vayer, célèbre dans notre province par le rang, les dignités et les emplois dont un grand nombre de ses membres ont été revêtus, et qui appartient aujourd'hui à M. le marquis de Loyac, intendant militaire, l'un des derniers descendants de cette famille.

Il y a déjà quelques années, qu'en labourant une pièce de terre, nommée le Champ-Morain, nom que l'on croit corrompu de *Romain*, lequel touche à la cour de la ferme de Vandœuvre, et se trouve tout près et au sud du château, le fermier découvrit, à plusieurs reprises, des fragments de bri-

ques et de poteries romaines, qui ne permettaient pas de douter qu'il n'eût existé quelque construction maçonnale sur ce point. M. Tendron, chirurgien à Coulans, dont déjà, Messieurs, j'ai eu l'occasion de vous signaler le coup-d'œil observateur, ayant inspiré à M. de Loyac le désir de s'assurer s'il n'y subsisterait pas encore quelques restes d'anciens édifices, celui-ci y a fait exécuter des fouilles qui commencèrent au mois de juillet de l'an dernier, et dont je vais vous faire connaître les principaux résultats.

Ces fouilles ont mis à nu, dans le Champ-Morain, immédiatement au-dessous de la couche de terre végétale, ayant peu de profondeur, plusieurs lignes de murailles dont la construction n'a pas, évidemment, il faut le dire, le caractère romain, et dont la destination est fort difficile à déterminer. Elles consistent en deux murs parallèles, distants de 5 pieds seulement l'un de l'autre, semblant indiquer une espèce de couloir ou de corridor, assez étroit; les carrés formés par les autres murailles paraissent être ceux d'appartements fort exigus, des sortes de cellules ou de cabinets. Quoiqu'il en soit, les nombreux fragments de briques, de tuiles à rebords et concaves, et surtout de poteries, recueillis au milieu de ces constructions, ne peuvent laisser de doutes qu'il n'y en ait existé à proximité, qui soient véritablement dues aux Romains. M. de Loyac, initié aux connaissances archéologiques, a su réunir, assembler, avec infiniment d'adresse et de sagacité, un certain nombre de fragments de poteries, dont il est parvenu à recomposer plusieurs vases, sinon en leur entier, du moins assez complètement, pour qu'il soit possible d'en reconnaître la forme et d'en déterminer l'usage.

Il est difficile d'expliquer par quelle circonstance ces tessons de poterie ont été réduits à des proportions tellement minimales, à très-peu d'exceptions près, que les plus

considérables n'ont pas au-delà de 2 à 3 pouces de diamètre, dans leurs dimensions les plus étendues, c'est-à-dire d'angle à angle.

Nulle part, peut-être, les poteries romaines n'ont présenté une aussi grande variété de couleurs, que celles recueillies à Vandœuvre, et c'est sous ce point de vue, surtout, que cette découverte offre un intérêt tout particulier, qui m'engage à en donner ici la nomenclature.

1.^o La première espèce que j'indiquerai, comme étant d'un type tout particulier, qui ne laisse aucun doute sur son origine, est la belle poterie rouge, dite couleur cire à cacheter. Elle s'y rencontre de deux variétés : l'une, dont la pâte offre à l'intérieur un rouge presque aussi intense que celui de la couverte ; l'autre, où cette pâte est beaucoup plus pâle que celle du vernis. M. de Loyac a su recomposer, en partie, un espèce de tasse, avec des fragments de la première de ces nuances, dépourvue de toutes espèces d'ornements ; quelques autres morceaux sont ornés d'une guirlande de fleur étrangère à nos contrées, mais qui se rencontre souvent sur ces sortes de poteries, et que l'on trouve reproduite par les dessins n.^{os} 3 et 4 de la planche XXIV, 2.^{me} partie, du *Cours d'antiquités monumentales* de M. de Caumont.

2.^o Des poteries noires, plus ou moins foncées, de pâtes plus ou moins fines.

3.^o D'autres d'un blanc sale, jaunâtre, assez fines généralement.

4.^o et 5.^o Des poteries bronzées et des poteries mica-cées. M. de Caumont (*Cours d'antiquités, etc.*, 2.^{me} partie), pense que la grande quantité de mica qui se trouve à la surface des poteries de cette dernière sorte, annonce qu'elles ont été saupoudrées après la confection des vases, ce qui paraît d'autant plus probable, que le mica y forme aspérité, tandis que la superficie en serait lisse, si le mica était seu-

lement mêlé dans la pâte , qui , d'ailleurs , en contient aussi , mais en moindre proportion.

6.^o Des poteries grises et jaunâtres , plus ou moins grossières , à pâte souvent noirâtre à l'intérieur , à défaut de cuisson suffisante , dont plusieurs fragments d'urnes et d'amphores , ces derniers bien caractérisés par le goulot , l'anse et surtout par la partie inférieure allongée et sans base , sur laquelle le vase puisse reposer et se tenir debout.

7.^o et 8.^o Enfin , et ce sont , dans l'état actuel de nos connaissances sur ce point , les fragments les plus curieux , des tessons de deux couleurs , grise et jaunâtre ; d'autres , de trois couleurs , grise , jaune et rougeâtre ; les couleurs disposées par zones , ou bandes horizontales , ne pouvant être dues à des degrés différents de cuisson , ce qui semblerait pourtant la cause la plus naturelle de ces variations de couleur , puisque les nuances ne sont pas tranchées , mais sont au contraire fondues entre elles ; d'où paraît résulter , que ces différentes nuances sont dues à des vernis très-peu intenses , la couverte qu'ils forment étant en quelque sorte inapercevable.

Les dessins qui se rencontrent sur un assez grand nombre de fragments de poteries de qualités secondaires , ne sont point en relief , et dus , comme ceux de la poterie rouge (n.^o 1) , à l'impression au moyen de moules. Ces dessins sont en creux , au contraire , en forme de hachures , et exécutés , à ce qu'on peut croire , au moyen d'une sorte de stylet , rejetant les bavures sur le bord du creux qu'il a tracé. Quelques-uns de ces dessins ne consistent qu'en une ou plusieurs lignes horizontales , entourant la circonférence du vase ; d'autres , des chevrons brisés , au moyen de lignes penchées dans des sens différents , ou bien de petites feuilles , de la dimension de celles du myrthe , du cerfeuil ; et les plus recherchées ressemblent un peu , par la forme , à celles

dont j'ai parlé plus haut (n.º 1), à l'occasion des poteries rouges, avec cette différence qu'elles ne sont point en relief, comme elles, mais formées aussi de hachures ou lignes creuses. J'ai cherché à reproduire la forme de ces dessins, sur la planche ci-jointe, fig. 1, 2, 3, 4 et 5.

Quelques morceaux des poteries de Vandœuvre portent de ces sortes d'inscriptions qui semblent indiquer, ou le nom du fabricant, ou celui de l'ouvrier, ou le lieu de la fabrication. Ces indications sont au nombre de trois seulement, encore en est-il une dont M. de Loyac a pu seul déterminer les caractères.

1.^{er} OFAPRI

2.^e ATEI

3.^e FMCC

La première offre évidemment le nom du potier, écrit au génitif; mais il est difficile de savoir la raison de la non-séparation des mots, s'il faut lire : OFA, *officina* qui devrait être écrit OF.....A, PRI....; ou bien OF qui signifierait également *officina* et APRI, ce qui semblerait plus probable. Il y aurait bien encore à examiner la valeur de ce dernier mot; mais cet examen allongerait cette notice sans objet.

La seconde inscription présente cette particularité, qu'elle est du genre de celles employées sur les édifices, où l'on trouve très-fréquemment des lettres liées et d'autres de grandeur inégale, particularité que je ne me rappelle pas avoir encore été remarquée sur les poteries.

La troisième, enfin, semble tenir plus particulièrement au genre d'inscription des médailles fourées et saucées ou de bas aloi, où tout est abréviation et les lettres maigres et mal formées. Sur cette dernière le mot *fecit* indiqué par la lettre F précéderait-il le nom du fabricant, ou bien la date

de la fabrication, ou le nombre d'unités, de dizaines, de douzaines ou de centaines de pièces fabriquées? C'est ce que je n'entreprendrai point de décider.

Au milieu des innombrables fragments de poteries recueillis à Vandœuvre, il en est plusieurs dont la couverte et les dessins semblent indiquer qu'ils appartiennent à des vases étrusques. Toutefois, ils sont d'une si petite dimension, qu'on peut hésiter à se prononcer sur leur origine, quoique celle que leur attribue M. de Loyac paraisse assez probable.

Des fragments de verrerie ont été aussi rencontrés au même lieu, savoir : un morceau de verre bleu, à deux filets en creux, ayant évidemment fait partie d'un vase; un petit fragment de verre vert, provenant aussi d'un vase plat; deux morceaux de verre à fortes côtes, l'un d'un vert pâle, l'autre d'une très-belle couleur d'ambre ou succin. Il en existe dans ce genre à notre Musée du Mans.

Si les nombreux fragments de poteries, les tuiles et les briques trouvées à Vandœuvre sont le résultat le plus satisfaisant des fouilles exécutées par M. de Loyac, à qui les amis de la science archéologique et de l'histoire du pays doivent de la reconnaissance, pour la persévérance qu'il a mise dans ses recherches, puisqu'elles ne peuvent laisser de doute sur l'existence d'un établissement romain, ou gallo-romain en ce lieu, ce ne sont pas les seuls objets antiques qu'on y ait rencontrés; mais, malheureusement, ceux en métal, que je vais tâcher de vous décrire, sont trop peu caractérisés, pour qu'on puisse assigner à la plupart une origine aussi certaine qu'aux précédents.

Les objets en bronze recueillis à Vandœuvre sont :

1.° Une sorte de petit vase, ayant la forme et les stries d'une valve de l'espèce de coquillage de mer appelé bucarde. Il est difficile de prononcer si cet objet est d'origine romaine et quelle a pu être sa destination, à moins que ce ne soit à

faire des effusions , des libations , d'un liquide quelconque. On n'y remarque aucune apparence d'attache , boucle , bouton ou poignée , pour le manier. J'avoue que , pour mon compte , j'hésite à lui assigner une aussi haute antiquité que celle des objets avec lesquels il s'est rencontré.

2.^o Il en était de même , d'abord , d'une espèce d'anneau rond , sur lequel on remarque des renflements ou espèces de boutons , au nombre de trois , placés à des distances égales de sa circonférence ; le 4.^o emplacement aplati , au contraire , sur ses deux faces latérales , semblerait être celui de l'attache d'un ardillon , si la forme carrée de cet aplatissement ne paraissait devoir empêcher le jeu de cet ardillon (V. la fig. 6). J'avais pensé d'abord que cet objet pouvait avoir été une boucle d'équipage de chevaux , de chieas ou de quelques autres animaux ; mais , en y réfléchissant mieux , et le comparant à l'anneau d'une clé romaine , telle que celle dont je vais avoir tout à l'heure l'occasion de vous parler , je suis disposé à croire que cet objet est l'anneau d'une telle clé , séparée de sa tige par un accident quelconque.

3.^o Un bouton aplati , également en bronze , paraît avoir été détaché , par une cause semblable , d'une plaque du même métal. La partie *a* , d'un diamètre moindre que celle *b* , est concave à-peu-près jusqu'à moitié de son épaisseur ; le côté *b* , est rempli par du fer entièrement oxidé , et présente , dans son centre , un reste de tige de ce métal. Ce bouton ressemble beaucoup à ceux dont on se sert encore aujourd'hui dans la carrosserie (V. la fig. 7).

4.^o L'extrémité de la tige d'un instrument ou ustensile quelconque , se terminant en cou de cigne (V. la fig. 8), de 14 à 17 centimètres (5 à 6 pouces) de longueur , dont la destination est tout-à-fait inconnue. Un objet analogue , de même métal , mais plus soigné d'exécution , a été rencontré lors de l'ouverture du canal de Bourgogne , et se trouve

représenté sur l'une des planches qui accompagnent la notice relative aux antiquités découvertes alors, insérées au tom. XII des *Mémoires de la Société royale des Antiquaires de France*, publié en 1836. M. Jollois, antiquaire distingué, auteur de cette notice, se demande quel était l'usage de cet objet; s'il servait à accrocher les traits d'un char, ou à suspendre des objets précieux, dans l'intérieur d'une habitation; mais ne se permet pas de résoudre la question. Ce qui est certain, c'est que celui trouvé à Vandœuvre, dont la grosseur n'excède guère que le tuyau d'une plume à écrire, n'aurait pu avoir la première de ces destinations.

Deux médailles romaines, moyen bronze, ont été trouvées à Vandœuvre, à la fin des fouilles. L'une est fruste, l'autre n'a pas encore été décrite. Ne les ayant pas vues, leur découverte étant postérieure à mon dernier voyage en ce lieu, j'aurai occasion d'en reparler, lorsqu'elles me seront mieux connues.

On a trouvé aussi, dans ces fouilles, une assez grande quantité de ferrailles, clous et autres menus objets, tellement oxydés et dénaturés, que leur forme et leur destination (les clous exceptés), en sont indéterminables. La fig. 9, représentant le plus apparent de ces objets, n'aidera guère, je le crains, à éclairer sur son usage.

Enfin, on y a rencontré, de plus, des cendres, du charbon, quelques écailles d'huîtres, une portion de bois de cerf, en état de désorganisation, et une dent ou défense, qu'on a cru d'abord être celle d'un sanglier, mais que M. Tendron assure être celle d'un porc. Elle a, dans sa courbure, 12 centimètres (4 pouces 6 lignes) de longueur, et 2 centimètres (9 lignes) de diamètre, dans sa plus grande épaisseur (V. la fig. 10). M. Tendron en infère, qu'il fallait qu'on laissât vieillir ces animaux jusqu'à l'âge de 6 ou 8 ans, pour que leurs défenses atteignissent cette proportion.

A l'extrémité méridionale des murailles dont j'ai indiqué la disposition, on a rencontré un puits, entièrement comblé de terres d'éboulement. La plupart des objets décrits ci-dessus ayant été recueillis à sa proximité, il y avait lieu d'espérer qu'il pourrait fournir un assez ample moisson d'objets semblables. Cette espérance n'a été que médiocrement justifiée.

Toutefois, M. de Loyac a rencontré dans les derniers jours de ses fouilles, qu'il se propose encore de faire continuer au printemps prochain, un certain nombre de nouveaux objets que je dois aller examiner, aussitôt son retour à Vandœuvre.

SAINT-JULIEN-EN-CHAMPAGNE.

Les constructions romaines qui ont existé sur notre territoire, toutes nombreuses qu'elles y aient été, on peut l'assurer aujourd'hui, puisqu'on en rencontre des vestiges à chaque pas et sur tous les points, avaient tellement disparu de la surface du sol, que les découvertes qu'on en fait de temps à autre, ne peuvent être dues et ne le sont, en effet, qu'au hasard.

C'est ainsi que quelques morceaux de briques romaines, ayant été fortuitement découverts sur une portion de terrain de la terre de la Renaudière, située à Saint-Julien-en-Champagne, à 17 kilomètres O. N. O. du Mans, M. Rivault, propriétaire de ce lieu, a fait exécuter, au mois de mai 1836, dans une espèce de lande, des fouilles qui n'ont pas été sans résultat. Elles ont mis à découvert une double rigole ou conduit d'eau en briques romaines, dont voici la description, que je dois, ainsi que le dessin (V. fig. 11) qui l'accompagne, à M. Piel, de Bonnétable, clerc de notaire à Coulans, jeune adepte de la science archéologique, qui met beaucoup d'ardeur et de soin à rechercher tous les faits et les matériaux

qui intéressent l'histoire locale , et qui s'est fait connaître à vous récemment , Messieurs , par une notice sur des médailles romaines , découvertes depuis peu sur la commune de la Quinte.

Ce conduit d'eau est construit dans un lieu solitaire , à un mètre au-dessous du niveau du sol , dont les terres l'ont enseveli. Il est formé de trois rangs de tuiles à rebords , d'un rouge vif , l'un placé à plat , sur le sol , les deux autres de champ , s'évasant par le haut , sans recouvrement (V. la fig. 11).

Ces tuiles ne sont liées entre elles par aucun ciment ni mortier , mais seulement avec la terre du sol : elles ont 0,38 centimètres (14 pouces) environ de longueur , sur 0,31 centimètres (11 pouces) de largeur , et 0,027 millim. (1 pouce) d'épaisseur. La partie A de ce conduit , la mieux conservée , offre , sur tous les points , une profondeur de 0,33 cent. (1 pied). Elle se compose d'une suite de briques , au nombre de 5 en longueur , dont l'évasement ou l'écartement au sommet est très-varié. Il est de 0,42 cent. (15 pouc.) entre les deux premières briques , 0,39 cent. (14 pouces) entre les secondes , 0,50 cent. (1 pouce 1/2) entre les troisièmes , 0,36 cent. (13 pouces) entre les quatrièmes , et 0,22 cent. (8 pouces) seulement , entre les cinquièmes. Il est probable que cette irrégularité , qui ne peut avoir existé dans l'origine , provient de l'éboulement et du tassement forcé des terres , dans lesquelles ce conduit s'est trouvé enseveli. La partie B , composée aussi de 5 longueurs de briques , ce qui donne à chacune de ces parties une longueur de 1 mètre 944 millim. (5 pieds 10 pouces) , vient se réunir à angle aigu ou en V à l'extrémité de la 5.^e brique de la rigole A , qui se continue ensuite de D en E , sur une longueur de 5 autres briques , ou de 1 mètre 944 millim. (5 pieds 10 pouces) également. Deux longueurs de briques , les 4.^e

et 5.^e manquent, de C à D, à la branche B; il en manque une aussi, entre le point de jonction des branches A et B, et la partie E, au point D.

A l'extrémité E, où la rigole se terminait par deux grandes briques plates sans rebords, de 0,36 cent. (13 pouces) de longueur, sur 0,29 cent. de largeur, qui avaient pu être accompagnées par deux autres placées verticalement de chaque côté, paraît avoir existé un bassin ou réservoir, qui recevait les eaux du conduit qui vient d'être décrit, dont la longueur totale, d'après son état actuel, aurait été de 5 mètres ou (15 pieds).

Ce terrain fouillé dans tous les sens, n'a produit que la découverte de quelques morceaux de bois brut, de fragments de briques et de tuiles, et de deux vases brisés, en poterie noire, tachant les doigts, dont rien ne démontre d'une manière certaine le caractère antique. Le plus petit, dont on ne possède que l'extrémité inférieure, ou la base, a éprouvé l'action d'un feu tellement violent, par suite d'un incendie probablement, qu'il en est devenu friable, au point de se laisser racler facilement avec l'ongle.

Il est très-probable, suivant moi, que ces rigoles ou conduits d'eau, dont rien ne peut faire connaître aujourd'hui l'utilité, la destination, sont postérieurs à l'occupation romaine; mais ils n'en démontrent pas moins, à mon avis, l'existence sur ce point, ou dans les environs, d'une ancienne construction romaine, dont les matériaux ont servi à sa confection.

En novembre, 1835, en creusant les fondations d'une maison, dans un jardin attenant au cimetière du même Saint-Julien-en-Champagne, les ouvriers découvrirent une cotte de mailles en acier, et quelques morceaux de ferraille sans intérêt. Ne se doutant point du mérite et de la valeur d'une telle découverte, ils abandonnèrent cette cotte de

mailles aux enfants, qui l'a mirent en lambeaux. M. Rivault, aussitôt qu'il eût connaissance de ce fait, recueillit le seul fragment qui subsistât encore de ce morceau d'antiquité du moyen-âge, et le conserve à son château de la Renaudière.

Le même M. Rivault est également possesseur d'un beau médaillon en bronze, trouvé dans une cave de la rue Saint-Vincent, au Mans, de 0,11 cent. (4 pouces) de diamètre. Il représente, d'un côté, le buste de Louis XII, dont le relief est très-saillant, sur un champ semé de fleurs-de-lys, au-dessous du buste, un lion posé sépare le commencement de la fin de la légende FELICE. LVDOVICO. REGNATE. DUODECIMO. CESARE. ALTERO. GAVDET. OMNIS. NACIO. De l'autre, le buste couronné d'Anne de Bretagne, femme de Louis XII, sur un champ mi-parti de fleurs-de-lys et mi-parti d'hermine; un lion également sous le buste, avec cette légende : LVGDVN. REPVBLICA. GAVDETEBIS. ANNA. REGNANTE. BENIGNE. SIC. FVI. CONFATA. 1499.

Les deux figures sont tournées, celle du roi à gauche, celle de la reine à droite; et les têtes opposées de haut en bas. Notre collègue, M. Ch. Drouet, en a moulé deux exemplaires en fonte, à la forge d'Antoigné.

BOIS DE COULANS.

Il existe, dans les bois du château de Coulans, des amas assez considérables de scories antiques, si communes d'ailleurs dans notre département, qu'elles y servent, depuis fort long-temps, au chargement annuel de nos routes.

M. Petrop père, ancien notaire et régisseur de cette terre, a recueilli, au milieu de ces amas, des espèces de moules, qui paraissent être en terre, fort grossiers, il est vrai, et dont il serait difficile de déterminer l'usage, non

plus que de l'espèce d'instrument ou ustensile au moulage desquels ils auraient servi.

Notre collègue, M. Richelet, consulté sur la nature de ces objets, croit que ce sont tout simplement des scories de fer boursofflées : dans ce cas, elles contiendraient une grande quantité de matière terreuse. M. l'abbé Tournésac, qui les a examinées également, pense que ce peuvent être des enduits terreux des fours, ayant servi à la fusion du métal, auquel des portions de scories auraient adhéré, et que les trous ou orifices que présentent ces objets, et qui les font ressembler quelque peu à des moules, servaient au passage des canons des soufflets de forge, destinés à activer le feu. Cette opinion offre un certain degré de probabilité, quoiqu'elle ne semble pas résoudre encore complètement la question. Deux de ces objets sont déposés au Musée du Mans. Ils ont chacun 0,22 cent. (8 pouces) environ de long., sur 0,14 à 0,16 cent. (5 à 6 pouces) de largeur, et à-peu-près autant d'épaisseur.

SAINT-DENIS-D'ORQUES.

M. Vallet, maréchal-des-logis de gendarmerie à Saint-Denis-d'Orques, a eu l'obligeance de m'adresser, au mois de novembre dernier, une clé romaine en bronze, en fort bon état. Elle avait été mise à découvert par le soc d'une charrue, en défrichant une lande du lieu des Bouglières, dans ladite commune de St.-Denis-d'Orques. La fig. 12 en offre la représentation. Sa longueur est de 0,083 millim. (3 pouc.), le bouton du haut de l'anneau compris; les dents, au nombre de trois, ont 0,025 millim. de longueur. C'est la forme de son anneau qui m'a fait conjecturer que celui trouvé à Vandœuvre avait dû faire partie d'une clé romaine. J'ai déposé cette clé à notre Musée, qui en possède déjà plusieurs, toutes assez bien conservées, mais dont les détails sont différents de celle-ci.

LA BOSSE.

Dans la commune de la Bosse, aux environs du château de Mondragon, et sur les terres dépendantes de cette propriété, un garde a rencontré une jolie *céraunite*, ou hache celtique, de très-petite dimension, qu'a bien voulu me communiquer M. de Mailly, propriétaire de cette terre, à qui elle a été remise. Faite d'une roche amphibolique verdâtre, de 0,050 millim. (1 pouce 10 lignes) de longueur, sur 0,035 millim. (15 lignes), dans sa plus grande largeur, elle offre tous les caractères de l'espèce. Convexe vers le centre, taillée en vive arrête sur les bords, terminée, d'un bout, par une pointe mousse; de l'autre, par un tranchant, dont le fil décrit une portion d'ellipse. La fig. 13 en offre la représentation.

M. Tendron, déjà cité, a été assez heureux pour recueillir 4 haches semblables, mais de dimensions plus considérables, dans un espace très-circonscrit, aux environs du bourg de Coulans, qu'il habite, et à des époques plus reculées.

SAOSNE.

M. N. Desportes, conservateur du Musée du Mans, a enrichi la collection d'antiquités de cet établissement d'une hache romaine en bronze, qu'on lui a assuré avoir été recueillie à Saosne, lieu célèbre dans notre histoire du moyen-âge, où déjà, dit on, un objet semblable avait été rencontré. Cette hache de 3 pouces $1\frac{1}{2}$ de longueur, pourvue de son anneau, se rapporte beaucoup, par sa forme, à celle figurée n.° 2, planche VIII de la première partie du *Cours d'antiquités monumentales* de M. de Caumont.

Si cette hache est en effet la seconde qui ait été recueillie à Saosne, cette circonstance, Messieurs, confirmerait l'opinion que seul, jusqu'ici, j'ai émise dans plusieurs passages

de mon *Dictionnaire Statistique de la Sarthe*, que la ligne de retranchements qui se prolonge, dans le Saosnois, sur un espace de 3 lieues $1\frac{1}{2}$ à $\frac{1}{4}$ lieues, n'est point due à *Robert-le-Diable*, ou Robert-Talvas, comte du Perche, à qui on l'attribue ; mais est un ouvrage des Romains.

AIGNÉ.

Au hameau de Macaire, sur la commune d'Aigné, à 10 kil. N. N. O. du Mans, tout près de la grande route de Sillé et de Mayenne, on a découvert, vers le milieu de l'année dernière (1836), une quantité considérable de médailles romaines, enfouies en terre, dans un espèce de tonneau.

Toutes de grand et moyen bronze, elles étaient empilées comme par rouleaux, et liées ensemble par l'effet de l'oxidation ou par cette *patine* antique, à laquelle les antiquaires attachent tant de prix ; de sorte qu'il a fallu briser les rouleaux avec force, pour les disjoindre, afin de les étudier. La plupart sont des Adriens, des Faustines, des Antonins, etc.

Notre collègue, M. Desjobert, dans une précédente séance, vous a décrit celles qui lui ont été communiquées. Je me borne donc ici, à la simple indication de onze des médailles du hameau de Macaire, qu'il n'a pas vues, et qu'il m'a été possible d'observer.

1.^o Tête de l'empereur Nerva. Légende : CAESAR NERVA TRAIANO. AVG. GERM. DAC. — Revers : un homme et une femme debout, élevant les bras, droit de l'un, gauche de l'autre, croisés ; la femme tenant une palme de la main gauche.

2.^o Tête d'Adrien. Légende : HADRIANVS AVGVST. COS. — Revers : une Fortane debout, en regard de l'empereur, avec une légende, dont on lit seulement le premier mot, FORTVNA.....

3.^o Tête de Sabine, femme d'Adrien. Légende de la

face , dont on lit seulement la dernière partie.....VSTA HADRIANA. — Revers : femme assise , tenant une haste ou lance , de la main gauche.

4.° Quatre médailles à l'effigie d'Antonin :

A. La première , avec cette légende : ATONINVS. AVGVSTVS. — Revers : une louve allaitant deux enfants , Rémus et Romulus. C'est , comme on sait , l'emblème de la fondation de Rome.

B. Autre , avec cette légende : ANTONINVS AVGVSTVS PIVS. — Revers : une femme appuyée de la main gauche sur une haste , tenant de la droite un objet qu'il n'est pas facile de reconnaître.

C. Autre avec cette légende : ANTONINVS AVG. PIVS.... COS III. — Revers : Déesse allée , abaissant une enseigne.

D. Enfin , une autre , également d'Antonin , dont les rebords sont usés de telle sorte , qu'elle paraît de forme carrée. — Revers : trois figures debout , avec une légende toute en abréviations , indiquant le titre de grand pontife pour la 12.° fois , et celui d'imperator pour la 5.° : P. M T R P XII IMP V.

5.° Tête de Faustine , femme d'Antonin. Légende : DIVA FAVSTINA. — Revers : un homme assis , s'appuyant de la main gauche sur une haste , tenant de la droite un objet difficile à déterminer. Légende : ETERNITAS.

6.° Tête de Marc Aurèle. Légende dont on ne peut lire que le mot : AVRELIVS..... — Revers : un homme et une femme debout , en face l'un de l'autre.

7.° Tête de Commode. Légende : COMMODVS AVG.... — Revers : femme assise , s'appuyant de la main gauche sur une haste. Légende : ROMA AETERNA.

8.° Tête de Crispine , femme de Commode. Légende : CRISPINA AVGVSTA. — Revers : une femme assise.

LE MANS.

Puisque j'en suis à parler de médailles, je ne dois pas omettre de vous en signaler une fort belle, et très-bien conservée, en grand bronze, trouvée dans les fondations de quelques-unes des murailles de la maison du Sacré-Cœur, au Mans. La face représente une tête laurée de Domitien, avec cette légende : IMP. CAES DOMIT AVG. GER. COS. XVI CENS. PERP. Revers : un guerrier s'appuyant de la main gauche sur une lance, tenant une victoire debout dans la main droite, avec une légende dont plusieurs lettres sont frustes IOV..... VICTORI. Au-dessous de la figure, le sigle S. C.

C'est ici le lieu de vous rappeler aussi, Messieurs, une découverte importante, faite au commencement de l'année 1836, et dont j'ai déjà eu l'occasion de vous entretenir, dans ma notice sur l'antiquité comparée des deux établissements romains d'Alonnes et du Mans. V. le *Bulletin*, 3.^e trim. de 1836. C'est un fragment de corniche, d'ordre corinthien, trouvé au nombre des matériaux formant les fondations de la muraille romaine de la cité du Mans, du côté sud-est, sur laquelle était construite la nef de l'église du Grand-Saint-Pierre (*V. n.° 14 de la planche*); morceau provenant évidemment d'un temple, d'un théâtre, ou de quelque autre édifice construit par les romains, dans les trois premiers siècles de l'occupation des Gaules, antérieurement à l'époque où ces conquérants furent obligés d'enceindre de murailles le point d'occupation appelé *Subdunum*, et connu depuis sous le nom de Cité du Mans. La destruction de cette partie de muraille romaine a procuré la découverte de deux médailles que vous a décrites M. Desjobert, dans votre dernière séance; ce qui me dispense de vous répéter ici cette description. Une particularité qui ne doit pas être omise, relativement à ce fragment d'architecture romaine, c'est que

la nature de la pierre est un grès vert , tout-à-fait semblable à celui qui s'extrait encore de nos jours sur quelques points de l'extrémité N. N. E. de notre ville.

Plusieurs autres découvertes ont été faites au Mans, dans le cours de l'année : 1.^o dans la maison de M. le docteur Rousset, rue du Porc-Épic, n.^o 12, en faisant des travaux de construction, une quantité considérable de fragments de briques romaines et de tessons de très-belles poteries couleur cire à cacheter, ainsi que plusieurs médailles que je ne puis qu'indiquer, ne les ayant pas vues, mais que notre collègue M. Desjobert, à qui elles ont été communiquées, vous décrira sans doute; 2.^o lors du curage du lit de la Sarthe, entre le pont Napoléon et le port, des fragments de briques et de poteries également romaines, ainsi que d'autres objets du moyen-âge, et d'anciennes monnaies françaises.

ANTIQUITÉS D'OISSEAU.

A l'article OISSEAU-le-PETIT, de *mon Dictionnaire Statistique de la Sarthe*, j'ai parlé, avec quelque détail, des vestiges d'antiquités romaines observées dans cette localité. J'ai dit que mon attention avait été fixée sur ce point, par feu M. Labbé, ancien administrateur de notre département, lequel m'avait signalé l'existence d'une voie romaine qui, partant de *Juliomagus*, Angers, serait venue aboutir à *Subdunum*, le Mans, où elle se serait embranchée avec une seconde qui, de ce point, formant équerre avec la première, remontait au nord, à Hiesmes, l'ancienne *Oximum*, et de là chez les *Saui*, probablement, en passant par Oisseau et par Alençon. Je devais, du reste, les autres détails que j'ai donnés sur les antiquités observées au Petit-Oisseau, à M. Joseph Léveillé, de Fyé, qui supplée aux connaissances théoriques sur l'archéologie par un grand zèle pour la recherche des documents historiques et des antiquités locales.

J'ai visité moi-même les territoires de Fyé et d'Oisseau, l'été dernier, guidé par M. J. Léveillé et par M. Péan, notaire et maire à Oisseau, et je crois de mon devoir de vous communiquer le résultat de mes explorations sur ce point, d'autant mieux, qu'elles me paraissent confirmer les conjectures de feu M. Labbé.

En partant du hameau de la Hutte, situé à 34 kilom. au nord, un peu vers O. du Mans, au point d'intersection des routes du Mans à Alençon et de Mamers à Fresnay, un ancien chemin, qu'on soupçonne avoir été une voie romaine, remonte au nord, à peu de distance à droite d'abord, de la route d'Alençon, qu'il traverse bientôt, à 2 kilom. $1\frac{1}{2}$ du hameau de la Hutte, entre le lieu du Vieux-Cohardon et le hameau de Dadam; puis, se dirigeant au N. O., traverse le ruisseau du Mesnil, à l'est du bourg de Fyé, va gagner le lieu de la Croix-Blanche, coupe le chemin de Fresnay à Alençon, près le hameau du Mesnil, passe entre l'ancien fief de Bois-d'Effre et le bois de Vaux, ensuite au bourg de Berus, et va joindre le chemin de Gesnes-le-Gandelin à Alençon, près l'église de Sainte-James. Un encaissement fort solide, de 5 à 6 pouces d'épaisseur, en scories antiques, qui subsiste encore d'endroits en endroits, dans ce chemin, permet d'autant moins de douter que ce soient les restes d'une voie romaine, qu'il ne se trouve aucun amas ou dépôt de ces matières dans les environs.

Dans toute la partie du sol, située entre le bourg d'Oisseau, les hameaux du Mesnil, de l'Aumône, le lieu de la Croix-Blanche et le hameau des Touches, terroir s'inclinant légèrement du nord-est au sud-ouest, et que traverse l'ancien chemin ou la voie romaine que je viens de citer; mais plus particulièrement dans une pièce de terre fort étendue, appelée vulgairement la *Noiras*; le terrain est tellement jonché de fragments de briques à rebords, de tessons de

poteries rouges couleur cire à cacheter , qu'on ne peut , littéralement , sauter d'un sillon sur l'autre , faire deux pas à droite ou à gauche , sans en soulever avec les pieds. M. Léveillé avait eu l'obligeance de m'apporter plusieurs échantillons de ces briques, au Mans; mais j'ai pu me convaincre, sur les lieux, combien ils sont abondants.

M. Bailli, chirurgien à Fyé, qui nous accompagnait dans l'exploration dont je parle, y recueillit un joli tesson de poterie cire à cacheter, qu'il a bien voulu me remettre, sur lequel on remarque, tout petit qu'il soit, le train de devant d'un cheval, en regard de la figure d'un homme, au-dessus d'une ligne de perles. Ce fragment paraît être celui d'un vase d'assez grande dimension, à en juger par son épaisseur.

Du reste, les vestiges de constructions murales que m'avait signalées M. Léveillé, ne paraissent offrir aucune apparence de constructions romaines. Ce sont évidemment des restes d'ouvrages du moyen-âge, qui ont pu dépendre d'un petit fort appelé le *Châtellier*, qui aurait remplacé, peut-être, un *Castellum* romain.

On trouva, il y a une vingtaine d'années, sur ce même terrain, un pot contenant 16 livres pesant de médailles romaines, d'autant plus nombreuses, que celles que je dois à M. J. Léveillé sont d'une très-petite dimension. La plus grande n'a pas plus de 14 à 15 millim. (6 à 7 lignes) de diamètre; l'une d'elles n'a que 9 millim. (4 lignes). Ces médailles sont toutes à têtes radiées, du bas-empire par conséquent; les légendes en sont illisibles, les bords en étant généralement rongés; on a pu lire cependant sur l'une, le nom de Tétricus. Une autre est à deux têtes et ne laisse déchiffrer que la terminaison *ONVS* de la fin de la légende. Je ne puis décider si elle représente les deux Tétricus, père et fils, Valérien et son fils Gallien, ou les

deux Philippe. Dans l'un ou l'autre cas , elles seraient de l'an 245 à l'an 274.

On a également rencontré , disséminés sur le sol que j'ai décrit, outre les nombreux fragments de briques et de poteries dont j'ai parlé, des morceaux de marbre, diverses médailles, en argent et en bronze, un petit cercle en or et des boucles de même métal; une pierre, recouverte d'inscriptions, qui malheureusement a été perdue; on y trouve encore, une assez grande quantité d'écailles d'huîtres fort larges. Des cercueils en pierre ont été découverts tout récemment au bourg d'Oisseau, ainsi que de nombreux ossements.

On pense qu'un incendie considérable a dû détruire, soit l'ancien établissement romain d'Oisseau, soit un autre plus moderne, à en juger par une certaine quantité de blé, qui paraît avoir été noirci par le feu. On croit que le nom de *Noiras*, que porte la grande pièce de terre citée plus haut, pourrait être dû aux cendres provenant de cet incendie, qui y auraient été répandues; toutefois, je dois dire que, quelque soit son origine, ce nom est commun dans notre département. Or, Messieurs, s'il est une science où le doute méthodique, le septicisme soient utiles; où il faille se préserver de l'entraînement, observer les faits avec soin, et n'avancer des conjectures qu'avec réserve; c'est l'archéologie surtout!.... Quoiqu'il en soit, les débris antiques recueillis au Petit-Oisseau, ceux qui s'y rencontrent si abondamment encore, les noms d'Alonnes, de Châtelet, de Mesnil, d'Aumône, de Poterie, que portent différentes habitations, disséminées dans l'espace circonscrit dont je viens de vous parler, et la position même des lieux, rendent très-probable, ne permettent guère de douter qu'il n'ait existé sur ce point une station romaine, au moins un camp permanent; puis, à des époques plus rapprochées, différents établissements guerriers, féodaux, industriels, que ces noms indiquent.

Un descendant d'Odolant-Desnos, l'historien de l'Alençonnais et du Pérche, M. le docteur Libert, que la mort vient de ravir aux sciences et à l'estime de ses compatriotes, qui l'avaient envoyé les représenter à la chambre des députés, soupçonnait l'existence de monuments druidiques, d'un dolmen particulièrement, dans le bois de la Roche-Morier, situé sur le territoire des deux communes de Fyé et d'Oisseau. J'ai examiné avec soin les blocs dont il s'agit, et n'ai pu y rencontrer que des roches naturelles de grès, de 7, 8 et même 10 pieds d'élévation au-dessus du sol.

Cet exposé des recherches, des découvertes faites en archéologie, dans notre département, en 1836, n'est peut être pas complet. Toutes ne sont pas parvenues à ma connaissance, sans doute. Je souhaite, dans l'intérêt de la science, que ceux qui ont acquis des notions de ce genre, dans le cours de la même année, viennent comme moi, vous en offrir le tribut.

NOTE

SUR LES POMMES DE TERRE DE ROHAN.

En 1835, je fis venir d'Annonay douze pommes de terre de Rohan, pesant ensemble trois livres et demie. Je les reçus le 14 juin et le 15 je les fis planter. Comme elles me coûtaient fort cher, je ne négligeai rien pour leur plantation, afin d'avoir une récolte abondante.

Mon terrain fut défoncé à vingt pouces de profondeur sur quatre pieds de largeur, et chaque fragment de pomme de terre fut placé à trois pieds (1 mètre) de distance. Sur quarante-un fragments que je plantai, quarante réussirent. Je plantai, à la suite et de la même manière, trois fragments de notre pomme de terre jaune ordinaire.

Le 2 novembre, époque à laquelle je commençais à craindre la gelée, je fis ma récolte, et j'eus deux hectolitres de pommes de terre de Rohan, et un quart d'hectolitre de pommes de terre jaunes. Les tubercules n'étaient pas parvenus à leur parfaite maturité, car l'épiderme s'enlevait au moindre frottement; et au bout de quelques semaines ils étaient moux et flétris. Je crois même qu'ils n'avaient pas atteint tout leur développement. La pomme de terre de Rohan est tardive et elle doit l'être, en raison de sa grande fécondité.

D'après ce que j'avais entendu dire de cette pomme de terre, je fus bien désappointé en voyant qu'elle avait produit beaucoup moins que notre pomme de terre ordinaire.

Je rendis compte de ce résultat à M. Vilmorin-Andrieux, en lui disant que je croyais avoir été trompé: il me répondit que lui-même n'avait pas obtenu, de cette pomme de terre, tout ce qu'il en attendait, et il eut l'obligeance de faire accompagner sa réponse de trois tubercules de sa récolte.

Le 12 avril 1836, je plantai de nouveau cette pomme de terre; mais cette fois je la mis dans la grande culture et dans la petite. Les résultats ont été superbes, je dirai même extraordinaires.

Dans la petite culture, deux ares (trois chaînes) m'ont donné dix hectolitres de tubercules magnifiques; il y en avait un grand nombre de plus de deux kilogrammes: il est vrai que c'est dans un terrain parfaitement bon et où l'argile est pour plus de moitié.

Dans la grande culture, où j'ai planté à la charrue et sans autres précautions que celles que l'on prend dans toutes nos fermes, la pomme de terre de Rohan m'a donné trois contre deux. J'avais six espèces ou variétés dans le même champ, et j'ai récolté, à plusieurs reprises, six pieds de chaque espèce. Les six pieds de ma pomme de terre

ordinaire, ne m'ont donné que huit kilogrammes, tandis que les six pieds de celle de Rohan m'en ont donné douze. Les autres n'ont produit que cinq, six et sept kilogrammes. Celles que j'avais reçues de M. Vilmorin-Andrieux ne m'ont donné que neuf kilogrammes, ce qui me fait croire que cette pomme de terre a besoin de s'acclimater pour fournir de beaux résultats (1).

Quelques journaux (le Constitutionnel et la Gazette de France du mois de mars de cette année), en parlant de cette pomme de terre, ont exprimé la crainte qu'elle ne dégénérât. Je ne puis partager leur manière de voir à cet égard; car depuis bien des années, je cultive plusieurs variétés dans le même champ, et je ne me suis jamais aperçu d'aucune dégénération.

On pourra prendre pour telle des produits inférieurs en qualité ou en quantité. La pomme de terre produira beaucoup dans certaines localités et peu dans d'autres. Dans les terres grasses et compactes, elle sera bien plus abondante; mais elle aura peu de fécule: elle sera aqueuse. Dans les terres siliceuses, le produit sera moins volumineux, mais de meilleure qualité; les tubercules conserveront toujours le type qui leur est propre. Replantez ceux de mauvaise qualité dans de bonnes terres, et vous en obtiendrez une récolte tout-à-fait avantageuse.

(1) Il résulte d'expériences faites au jardin botanique de Dijon, en 1836, qu'une pomme de terre de *Rohan*, pesant sept onces, partagée en quatre portions égales, chacune d'elles étant pourvue de plusieurs yeux ou gemmes, ayant été plantée dans une terre convenable, les tiges se développèrent avec vigueur et atteignirent 1 pied et 2 pieds $\frac{1}{2}$ de hauteur. Elles présentaient au point d'insertion des feuilles une coloration violette particulière. Les fleurs parurent en août, et les fanes commencèrent à se dessécher vers le 15 octobre, époque à laquelle les tubercules furent arrachés. Le produit total fut de 24 livres 3 onces, ce qui fait environ vingt-cinq fois la semence. Les tubercules étaient généralement fort gros; quelques-uns pesaient 20 à 24 onces.

Tous nos paysans , ici , ont fait cette observation ; et cependant ils ne sont pas observateurs.

Dans nos défrichements de bruyères , la pomme de terre ne vient pas bonne ; elle y est aqueuse et noirâtre : aussi se vend-elle toujours un 5.^e ou un 6.^e au-dessous du cours.

Je suis propriétaire d'une ferme que j'ai créée dans les landes de Savigné-sous-le-Lude. Depuis cinq ans , j'y cultive la pomme de terre précocé et la pomme de terre ordinaire. Ces deux variétés , que j'ai prises sur mes propriétés du Lude , ont dégénéré à Savigné , et pour la couleur et pour le goût , au point de faire douter de leur identité. Replantées dans les plaines qui entourent notre ville , elles redeviennent ce qu'elles étaient auparavant. Cette année j'en ai recommencé l'expérience , et je suis persuadé qu'à la récolte prochaine nos agriculteurs ne pourront les distinguer.

M. VERGER, du Lude.

UN MOT SUR QUELQUES VINS DU LOIR.

La Société d'Oenologie française et étrangère a établi un comité de dégustation ; et ce comité , en rendant compte de ses travaux , fait souvent connaître des vins qui se consommaient , sans réputation , dans un cercle fort étroit. Nous en avons quelques bons dans notre département. Ils ne sont guères connus que du propriétaire et de quelques amis qui viennent le visiter. Ne serait-il pas utile que la Société d'agriculture du Mans eût aussi son comité de dégustation ?

J'ai fait , en 1834 , du vin façon de *Champagne* ; et j'invite ceux de MM. les membres de la Société qui passeront par le Lude , à venir le goûter. On m'assure que je n'ai pas mal réussi. Je pense qu'il pourrait soutenir la comparaison avec celui de Vouvray.

Il y a trois ans que je cultive du plan de *Tokay* et de *Malvoisie* ; il y a deux ans que j'en cultive de *Bourgogne*. Dans deux ou trois ans je pourrai faire goûter les vins que j'en retirerai. Je ne compte pas obtenir réellement du *Tokay*, du *Malvoisie*, ni du *Bourgogne* ; mais j'ai l'espoir de récolter quelques choses de meilleur que les espèces de notre pays.

J'ai fait du vin de *Paille* ; et je n'ai pas réussi comme j'espère y parvenir la prochaine fois. *Fit fabricando faber.*

LE MÊME AGRICULTEUR.

APPEL A NOS CONCITOYENS.

Nous remercions, au nom de la Société, le judicieux auteur des deux articles qui précèdent. Cette échange de communications ne peut manquer de profiter à tous. Les expériences de nos savants agronomes ont besoin d'être répétées, afin de connaître les modifications que le sol, le climat et le genre de culture apportent au développement des végétaux ; conséquemment à leurs produits. C'est du résultat de ce concours d'observations que l'on peut asseoir un jugement sûr et définitif. Nous engageons, non seulement les agriculteurs, mais encore les naturalistes, les industriels, les artistes et les littérateurs à vouloir bien nous faire part de leurs travaux ; et s'ils nous en donnent l'autorisation, nous les publierons dans ce Bulletin, toutes les fois qu'ils offriront un intérêt général ou de localité.

Cet appel que nous faisons à nos concitoyens de la Sarthe, nous l'adressons d'une manière toute particulière à nos collègues, MM. les membres correspondants. Notre intention n'est pas de leur rappeler les obligations que chacun de nous a contractées, par le seul fait de son admission dans

la Société ; car nous avons la persuasion que ceux qui , jusqu'à ce jour , se sont abstenus de nous communiquer le produit de leurs veilles , en ont sans doute été empêchés par des circonstances indépendantes de leur volonté. Quoi qu'il en soit , nous les invitons , nous les prions avec instance de prendre sur leurs occupations habituelles quelques instants pour les consacrer à l'étude ; et de ce travail qui , pour nous , aura toujours beaucoup d'importance , nous en extrairons ce qui pourra convenir le plus à nos lecteurs.

« Telle on voit au printemps la diligente abeille
De Flore avec ardeur butiner la corbeille. »

Notre territoire , occupé cinq siècles entiers par les Romains , renferme dans son sein une foule d'objets qui leur ont appartenu , et que souvent le hasard nous fait apercevoir. Je puis en dire autant des monnaies et des ustensiles du moyen-âge. Sur cette même terre , nous voyons , épars , des monuments où sacrifiaient les Druides , ces prêtres de nos aïeux ; des restes de constructions élevées par le Peuple-Roi ; des édifices religieux ou militaires d'époques moins reculées , mais déjà loin de nous : hé bien ! toutes ces choses méritent notre attention. Nous devons nous procurer les unes , pour qu'elles ne soient pas perdues pour la science ; et veiller à la conservation des autres , autant qu'il peut dépendre de nous.

Chaque jour encore nous découvrons des marbres et des poteries antiques , des médailles gauloises ou romaines , des monnaies de nos anciens rois , de nos comtes , de nos évêques ; des haches en cuivre , des clés , des céramites , des portions d'armures , des tombeaux , etc. , que le Temps a conservés , comme pour nous consoler de ce que les siècles , et la main des hommes ont détruit pour jamais !

Le Président de la Société,

ÉTOC-DEMAZY.

POMMES DE TERRE

FERMENTÉES,

DESTINÉES A LA NOURRITURE DU BÉTAIL ;

Par M. E. Jamet.

L'abaissement du prix des céréales, qui maintient à un taux peu élevé celui des pommes de terre, va sans doute étendre la consommation de ces tubercules, pour la nourriture du gros bétail. On s'en sert de deux manières pour cet usage, soit dans leur état naturel, soit après les avoir soumises à la cuisson. Tout le monde connaît le développement considérable de principes nutritifs que ce précieux aliment acquiert par l'emploi du dernier mode ; chacun sait encore que, préparé ainsi, il est beaucoup plus sain.

La pomme de terre est composée d'eau de végétation et de fécule, dans le rapport de 1 à 4, approximativement ; la pellicule et le parenchyme n'y entrent que pour une faible partie. Crue, elle contient, comme presque toutes les plantes de la même famille (les solanées), mais dans une proportion moindre que quelques-unes, et égale à peu près à la tomate et à l'aubergine, un principe vénéneux, âcre et narcotique, qui agit défavorablement sur les organes digestifs. Les cultivateurs qui ont l'habitude de donner les tubercules sans apprêt, savent qu'il en résulte des inflammations dangereuses, et des météorisations qui peuvent instantanément causer la mort, si cette substance alimentaire entre pour une trop grande proportion dans la nourriture journalière de l'animal. L'usage des pommes de terre crues est encore sujet à un inconvénient fort grave, qui n'est pas généralement accrédité et contre lequel, par cela même, peu de nourris-

seurs sont en garde. Lorsqu'elles sont très-froides, et surtout si elles ont été atteintes par la gelée, elles occasionnent l'avortement des vaches : j'en ai vu de nombreux exemples. Cela est d'autant plus dangereux, que celui qui soigne les animaux donne aux vaches qui doivent vèler une plus grande quantité de nourriture aqueuse, afin d'augmenter la masse du lait pour l'époque où il doit servir au nouveau-né.

Comme le principe délétère contenu dans les tubercules est très-volatil, il suffit de les soumettre à la cuisson pour le faire disparaître ; alors ils ne sont nullement dangereux, et l'on peut même les donner comme unique nourriture sans le moindre inconvénient. Mais comme la cuisson des pommes de terre devient coûteuse, même avec un fourneau économique que beaucoup de cultivateurs peu aisés ne sauraient se procurer, il en résulte que cette opération n'est effectuée que pour les porcs, et que les autres animaux de la ferme les mangent crues. Dans les exploitations agricoles un peu considérables, où l'on nourrit de 30 à 40 têtes de gros bétail et quelquefois plus, il faudrait, pour opérer la cuisson des pommes de terre consommées par ces animaux, un appareil gigantesque ; de sorte qu'elles sont également données dans leur état naturel (1). Il existe un moyen de les rendre très-nourrissantes et fort saines, sans les faire cuire. Je ne puis mieux le faire connaître que par la transcription d'un article du *Journal des Connaissances usuelles*, 7.^e année, tome 14, où il est inséré.

« On tranche, au moyen du coupe-racine, des pommes
 » de terre ; on en place un lit dans un cuvier, puis on met
 » par dessus un lit de son, et successivement un lit de son
 » et un lit de pommes de terre, jusqu'à ce que le cuvier soit

(1) On peut employer le four ou l'appareil très-simple décrit dans le *Bon Cultivateur* de 1834, p. 138 et 336.

« rempli ; alors on couvre la cuve , et on abandonne le tout
 « dans un lieu dont la température doit être élevée de 10
 « degrés, jusqu'au moment où la fermentation se développe ,
 « ce qui arrive quelquefois après 48 heures , et se reconnaît
 « à une odeur alcoolique agréable et très-prononcée. C'est
 « dans ce moment qu'il faut donner cette nourriture aux
 « bestiaux et surtout aux vaches, qui en sont très-friandes ,
 « et dont le lait acquiert une qualité très-remarquable par
 « l'usage de cette fermentation. »

Cette méthode a été mise en pratique par un amateur d'agriculture de Châteaugontier. Il a reconnu qu'il n'y avait pas d'exagération dans l'énoncé de ses avantages. Ses vaches mangent avec beaucoup d'avidité les pommes de terre ainsi préparées, donnent un lait délicieux, et se maintiennent en bon état. Cependant elles ne consomment en fourrage sec que de la paille, et l'on connaît la saveur désagréable communiquée au lait et au beurre par cette substance alimentaire. La masse de nourriture qu'il leur fait donner est si faible que, si ses calculs n'étaient pas prouvés par deux années d'expérience, il oserait à peine y croire. On va en juger : il n'emploie pour la nourriture à l'étable de 2 vaches de taille moyenne, pendant 7 jours, que la quantité de 1 hectol. 12 litres de pommes de terre, 3 mesures de son et 20 kilog. de paille, dont une partie est rejetée par les animaux dans la litière. L'an dernier, l'expérience ne lui ayant pas encore appris l'accroissement nutritif considérable qu'obtenait la pomme de terre par ce moyen, il fut obligé de vendre ses vaches, à cause de leur embonpoint : elles ne donnaient presque plus de lait. Cette disposition à un rapide engraissement était d'autant plus remarquable, que ce propriétaire achète communément des vaches très-maigres.

Il est maintenant reconnu qu'un boisseau de pommes de terre cuites équivaut, pour la nourriture d'un animal, à la

quantité double des mêmes tubercules crus, indépendamment de l'insalubrité de ces derniers. L'agriculteur qui a bien voulu me communiquer les notes avec lesquelles j'ai complété cet article, est persuadé que cette proportion est à peu près la même entre les pommes de terre cuites et celles qui ont subi la fermentation vineuse. En effet, il est démontré que la fermentation des substances alimentaires, lorsqu'elle est faite avec soin et selon certaines règles, tend à augmenter et facilite la digestion des parties nutritives de ces mêmes substances. Telles sont généralement les céréales, et surtout le froment, qui devient une nourriture d'autant plus fortifiante, que la fermentation panaière a été mieux conduite. Il en est de même de cette opération appliquée, mais d'après d'autres principes fermentescibles, aux tiges et aux feuilles des graminées et des plantes légumineuses, lors de leur dessiccation, et qui sont employées à la nourriture et quelquefois à l'engraissement des bestiaux, sans addition de farines. Je ne m'étendrai pas davantage sur ce sujet, que je me réserve de traiter plus au long dans un article spécial et en temps opportun.

On peut aisément se passer du coupe-racine indiqué plus haut, pour préparer les pommes de terre que l'on veut faire fermenter : cette opération peut se faire à la main, dans les longues veillées d'hiver. Les racines, coupées en tranches plates, doivent s'alterner avec des couches de son fort minces, puisque 3 mesures de son suffisent pour 1 hectol. 179 de pommes de terre. Il serait facile d'abrégier le premier travail : ce serait de passer les tubercules entre les cylindres rapprochés d'un moulin à pommes : ce moyen expéditif donnerait un résidu pulpeux qui se joindrait également au son, en couches alternatives, et devrait produire le même résultat. Au surplus, ceci n'est qu'une hypothèse, et l'on doit essayer ; car je n'en ai pas l'expérience.

La fermentation est quelquefois retardée par l'abaissement de la température ; mais si les cuves sont placées dans une étable bien close et habitée par plusieurs animaux, la chaleur qui s'en exhale doit la développer avant les 48 heures (1). On peut d'ailleurs, dans le cas d'un froid excessif, ajouter au mélange une petite partie d'eau bouillante, après la disposition des couches. Comme la fermentation n'arrive pas toujours à des époques régulières, puisqu'elle est influencée par l'atmosphère qui l'environne, il est nécessaire de découvrir les cuiviers après un certain temps, 36 heures, par exemple, afin de s'assurer si l'opération est terminée. Quand elle est finie, on le reconnaît à l'odeur alcoolique agréable et très-prononcée qui s'en dégage. Un trop long séjour dans la cuve pourrait faire tourner à l'acide.

Le son et les autres issues séparés des farines de céréales, que l'on destine à la panification, sont hors de proportion, quant aux prix, avec celui des grains dont ils sont extraits ; on pourrait les remplacer par de la farine d'orge non blutée. Les pommes de terre que l'on apprêterait de cette façon seraient *plus économiques*, et leur qualité nutritive en serait beaucoup augmentée. La farine d'orge, mise en plus grande quantité, rendrait cet aliment très-convenable, non seulement à la nourriture ordinaire des porcs, mais encore pour l'engraissement rapide et peu dispendieux de ces mêmes animaux.

Je ne saurais trop recommander cette méthode à tous les cultivateurs ; une économie rurale bien entendue doit être le complément d'une bonne agriculture. Cette opération demande bien un peu de soins ; mais elle n'augmente pas

(1) Le dégagement de gaz acide carbonique, qui ne peut manquer d'avoir lieu pendant la fermentation, ne pourrait-il pas être assez abondant pour nuire à la santé des animaux renfermés dans une étable bien close ?

beaucoup la main-d'œuvre, et elle supprime une dépense plus ou moins considérable de combustible.

(*Le Cultivateur*).

CONCOURS LITTÉRAIRE.

La Société décernera, dans sa séance publique de 1838, une médaille d'or de la valeur de cent francs, à l'auteur de la meilleure Notice sur la vie et les ouvrages de ROBERT GARNIER, poète tragique, né à la Ferté-Bernard, département de la Sarthe.

Les concurrents, sans négliger les détails biographiques, devront surtout s'appliquer à faire connaître les ouvrages du poète, et à donner une idée exacte, sous le rapport de la littérature, de cette époque du XVI.^e siècle.

La Société ne veut pas tracer de plan aux concurrents, ni leur imposer aucune condition capable de les gêner dans la marche qu'ils voudront suivre; mais elle verrait avec plaisir qu'on établît un parallèle entre Jodelle, Hardy et Garnier, tous trois en possession de la scène française au moment où elle sortait à peine de la barbarie. Ce serait un moyen de transition pour indiquer la route que fraya Rotrou et dans laquelle devait s'immortaliser le génie du grand Corneille.

Les Notices seront adressées, *franches de port*, au Secrétaire de la Société, au Mans, avant le premier janvier 1838, terme de rigueur.

Les auteurs ne doivent point se faire connaître. Ils joindront à leur envoi un billet cacheté qui renfermera leur nom et leur adresse, et sur lequel sera répétée l'épigraphe de leur manuscrit.

Ce billet ne sera ouvert qu'autant que la notice sera jugée digne du prix ou d'une mention honorable.

EXTRAIT DES PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES DE LA SOCIÉTÉ.

SÉANCE DU 4 AVRIL 1837.

Présidence de M. Etoc-Demazy.

M. le Préfet adresse à la Société le catalogue des objets exposés dans les salles de la préfecture , en 1836.

M. le PRÉSIDENT donne lecture du discours qu'il doit prononcer à l'ouverture de la séance publique.

M. le SECRÉTAIRE rend compte des travaux de MM. les Sociétaires , pendant l'année qui vient de s'écouler.

SÉANCE DU 8 AVRIL , A UNE HEURE.

M. VIÉ soumet à l'assemblée le mémoire qu'il a composé sur l'esprit d'association appliqué à l'industrie.

M. le Président communique le programme du concours littéraire , rédigé par M. Richelet.

SÉANCE

ANNUELLE ET PUBLIQUE DU 8 AVRIL 1837.

Présidence de M. Etoc-Demazy.

A sept heures du soir la Société se rend dans la grande salle du Conseil municipal , où se trouve rassemblé un auditoire nombreux et choisi. M. le Président fait asseoir , à sa droite , M. le Préfet et M. le Maire du Mans ; à sa gauche , M.^{sr} l'Évêque et M. le Secrétaire général. MM. les autres membres du bureau occupent les places qui leur ont été réservées. La musique se fait entendre (1).

(1) Avant l'ouverture de la séance , MM. les Commissaires avaient fait distribuer le programme des lectures.

M. le Président ouvre la séance par le discours suivant :

« MESSIEURS,

« C'est tout toujours , pour les hommes réunis en sociétés , une belle et noble tâche que celle de concourir au progrès de l'agriculture , des arts , des sciences et des lettres. En contribuant au bien-être général , les sociétés ont encore cela d'avantageux , pour ceux qui les composent , que chacun n'y doit que le tribut de ses veilles et profite cependant des travaux de tous les autres ; ensuite on s'y occupe , en commun , de choses qu'isolément on ne pourrait entreprendre ; puis on y échange ces témoignages d'estime et de bienveillance qui font le charme de la vie. Dans nos réunions , nous sommes sur le pied d'une parfaite égalité ; émules et non rivaux , nous tendons au même but ; et quand les discordes civiles troublent le monde , elles ne pénètrent jamais parmi nous.

« La première et la plus importante de nos occupations doit être l'étude de l'Agriculture , qui nous apprend comment on obtient de la terre , aux moindres frais possibles , les récoltes les plus abondantes.

« Cette profession si utile et si honorable a fait d'immenses progrès depuis la fin du siècle dernier. Chaque jour on ajoute à ses méthodes , on perfectionne ses instruments. Néanmoins , il nous est pénible de le dire , à l'exception de quelques parties de son territoire , où la découverte de l'anthracite permet l'emploi de la chaux comme engrais , le département de la Sarthe , que son sol , sa richesse et son industrie , devraient placer au premier rang , ne jouit point de cet avantage. Nous pensons qu'il faut en attribuer la cause à l'absence de fermes modèles , aux baux de trop courte durée , qui ne permettent pas assez l'amendement des terres ; à l'extrême division des propriétés , et à ce peu

d'habitude que nous avons de réunir nos capitaux pour fonder ou pour exploiter de grandes-entreprises.

« Un naturaliste (1) que vous avez entendu dans cette enceinte, homme de sagacité et d'ardeur peu communes, s'occupe d'un travail fort important pour notre industrie agricole. Les cartes géologiques qu'il prépare, pour chacun de nos cantons en particulier, feront connaître les diverses natures de terrains, en même tems que des mémoires indiqueront la culture qui convient spécialement à chacun d'eux. Par ce moyen, on évitera des tâtonnements toujours désavantageux, par les pertes de tems et de produits qu'ils occasionnent.

« Nous devons à l'un de nos agronomes (2), distingué par ses connaissances, sa prodigieuse activité et sa haute philanthropie, le plan d'une ferme modèle, établie sur une échelle qui permettrait d'y admettre des élèves de tous les degrés et pour tous les arts qui ont rapport à l'agriculture. Puisse cet utile projet recevoir son exécution ! Notre pays tout entier en éprouverait les plus prompts et les plus notables effets.

« Les comices agricoles, établis sur plusieurs points du royaume, le seront aussi chez nous. Ils contribueront à la propagation des bonnes méthodes ; et, le tems venant à l'aide, ils détruiront ces pratiques erronées, dues à l'ignorance des premiers siècles, consacrées par l'usage et perpétuées par la défiance et par une aveugle crédulité.

« Au nombre des ouvrages utiles, composés par nos compatriotes, vous avez distingué ceux qui traitent de l'histoire, de la topographie et de la statistique de ce département.

(1) M. Triger, chargé par le conseil général de l'exécution des cartes géologiques du département de la Sarthe.

(2) M. Vié, maire de Mansigné.

Les sciences naturelles et l'archéologie ne sont pas non plus demeurées stationnaires : nous possédons un essai de géognosie ; une histoire des mollusques et quelques mémoires sur les antiquités et la numismatique. Bientôt nous pourrons y ajouter la flore de la Sarthe, enrichie de la synonymie la plus complète (1). Cette œuvre de conscience, résultat de longues et de pénibles recherches, est vivement et depuis long-temps attendue.

« Que vous dirai-je, Messieurs, de notre industrie ? Vous avez présente à la mémoire sa brillante et nombreuse exposition. Vous savez qu'elle a comblé tous nos vœux, dépassé toutes nos espérances ; et cependant, combien d'autres objets pouvaient y figurer encore, sans la modestie ou l'indifférence de leurs auteurs.

« Mais à ces ouvriers intelligents, à ces artistes distingués, qui vous ont surpris par les qualités et par la beauté de leurs produits, une chose manque le plus souvent, chose de la plus haute importance : c'est l'instruction. Grâce à la sollicitude du Gouvernement, ce grand bienfait va se répandre dans toutes nos communes. Chacune d'elles aura bientôt son école, où le riche et le pauvre seront admis indistinctement.

« Alors combien devront être plus rapides les progrès des artisans, de ces hommes estimables, quand, plus éclairés, ils pourront abandonner cet esprit de routine, transmis par les âges, qui pénètre partout et pourrait se conserver encore pendant une longue suite d'années.

« Le jour n'est peut-être pas éloigné où tous nos concitoyens apprécieront, comme ils le doivent, les avantages de l'étude, sous le rapport des intérêts matériels et moraux, comme sous celui des douces jouissances qu'elle procure.

(1) L'auteur de cet ouvrage est M. N. Desportes, naturaliste distingué.

« Pour nous, Messieurs, qui par le seul fait de notre institution avons des devoirs particuliers à remplir, nous devons nous y livrer avec zèle, avec persévérance. L'étude charme nos loisirs, rectifie notre jugement, agrandit le cercle de nos connaissances; et quand l'âge ou la douleur ont engourdi nos pas, quand nos jours, troublés par de sombres orages, s'écoulent dans l'inquiétude ou le chagrin, heureux, dans notre malheur, nous la retrouvons encore pour nous aider à supporter nos peines et pour nous offrir des consolations. »

Après ce discours, on entend le rapport de M. le Secrétaire général sur les travaux de la Société, pendant le cours de la dernière année.

Rapport de M. Anjubault.

Messieurs,

La revue des travaux de votre Société, depuis sa dernière séance publique, le compte sommaire qui en est dû à vos concitoyens, juges de leur utilité, et à vous-mêmes, comme sujet d'émulation réciproque, telle est la tâche que vos récents suffrages m'appellent à remplir aujourd'hui. Pour répondre dignement à la confiance dont vous m'avez honoré, il eut fallu qu'une plus longue participation à ces travaux, m'eût permis une étude plus parfaite du bien que vous avez pensé et réalisé. Puissent votre indulgence et mon zèle suppléer à mes forces.

Je dois à mon prédécesseur, pour son obligeance à me communiquer les secours et les renseignements en son pouvoir, le témoignage de ma reconnaissance.

Votre Société, ne perdant jamais de vue le but principal de son institution, les progrès de l'agriculture, a constamment veillé à l'amélioration de cette source féconde de la richesse de notre pays. Relativement à la science agricole,

les cultivateurs ont pu lire dans votre journal , envoyé gratuitement à tous les maires du département , les conseils éclairés , soit de votre expérience , soit de vos lectures des meilleurs ouvrages , soit de vos correspondants. Sous le rapport de l'art , des secours aussi efficaces leur ont été offerts par la même voie ; de plus , les concours que vous avez proposés pour les bestiaux et les instruments aratoires , les graines de plantes fourragères que vous avez distribuées , ont contribué à propager l'enseignement des meilleures méthodes pratiques , par l'exemple des résultats acquis et constatés.

Ces moyens prouvent autant votre prudente sollicitude que votre juste appréciation du caractère et des besoins de nos agriculteurs. Vous n'avez pas cherché à les arracher violemment à leurs habitudes séculaires , ces hommes accoutumés à se fier plus au travail et à l'expérience qu'aux théories ; mais la persévérance que vous avez mise à faire pénétrer peu-à-peu , parmi eux , le goût des améliorations , a produit des effets , sinon subits et éclatants , du moins certains et durables.

Quelle que soit la part de votre Société aux causes de l'état prospère de l'agriculture de notre pays , il faut convenir que votre assistance lui a été prêtée , avec les secours féconds du Conseil général , dès le tems où a commencé pour elle une nouvelle ère de croissance , et qu'elle ne lui a jamais manqué depuis.

Les autres sciences qui se rattachent plus ou moins , comme auxiliaires , à l'agriculture , telles que la chimie , la physique , la géognosie , l'histoire naturelle et plusieurs autres encore , correspondant également aux besoins du pays , ont été l'objet de vos études , ou ont reçu vos encouragements. Parmi ces dernières , il en est une surtout dont l'importance se fait de plus en plus sentir à notre génération ,

si pleine de confiance en son avenir, qu'elle attend avec anxiété, et dont elle étudie les germes dans le passé; c'est la science de l'histoire par les monuments. L'homme du travail des champs, qui remue avec tant d'ardeur et ouvre dans tous les sens le sol de notre département, en exhume des ruines, des vestiges de la barbarie ou de la civilisation d'un autre âge. Cette nouvelle moisson, pourriez-vous, Messieurs, ne pas l'utiliser? C'est à vous, hommes du travail intellectuel, qu'il appartient de mettre en œuvre ces matériaux historiques : ils peuvent rappeler les malheurs ou la gloire de nos pères, et présenter des leçons et des exemples à leur postérité.

Ce coup-d'œil sur l'ensemble de vos travaux suffit pour en donner une idée générale. Dans le détail analytique que je vais vous en présenter, je passerai d'abord en revue vos relations extérieures, qui se rattachent à la sphère d'activité de votre compagnie, comme ses ramifications et ses racines; et j'arriverai successivement aux faits propres à vos associés correspondants et à vos membres résidents.

§. I.

Plusieurs Sociétés vous ont envoyé les recueils de leurs productions industrielles ou scientifiques, soit à titre de don, soit en échange de votre journal : tels sont ceux des Sociétés de Falaise, de Bordeaux, de la Marne, de l'Ariège, de l'Eure, de l'Indre, du Havre, de la Normandie, d'Indre-et-Loire, d'Angers, du Var, de Meaux, de Rochefort, de Seine-et-Oise, de Dijon, de Mende, de Nantes, etc. Vous avez reçu le recueil des actes administratifs de la Sarthe; les bulletins ou journaux des sociétés ébroïcienne, de la morale chrétienne, des naufrages et d'encouragement pour le commerce national; le rapport général sur l'exposition de l'industrie et des arts, ouverte à la préfecture le 24 mai 1836.

La Réunion artistique du Mans vous a offert ses premières publications littéraires sur les tableaux de l'exposition. Dans ces fragments en vers ou en prose gracieuse, la plume de plusieurs de nos concitoyens, animée d'un vrai sentiment d'artiste, rivalise avec le pinceau pour reproduire la pensée morale que le peintre a fixée sur la toile. Les arts sont là ce qu'ils devraient toujours être, les agents de la civilisation. Tel est aussi le but de la société philharmonique de notre ville : par les progrès et les jouissances de l'art musical, elle tend à répandre l'urbanité et le goût du beau, et à multiplier les occasions et les moyens de secourir les malheureux. Le compte de ses travaux, que vous devez à M. Houdbert, son secrétaire, justifie parfaitement la faveur générale dont elle jouit.

Ces fréquentes communications, témoignages de l'énergie et des richesses intellectuelles de la France, vous font assister incessamment à une sorte de congrès scientifique national.

Plusieurs personnes, étrangères à votre Société, vous ont aussi fait hommage de leurs ouvrages imprimés ou manuscrits.

M. Porte, dont le mémoire sur les moyens de propager la musique en France a été couronné par la société philharmonique de Caen, vous en a offert un exemplaire. Dans un rapport sur cet écrit et sur celui de M. Victor Houdbert, M. Boyer vous a fait applaudir avec lui aux succès des réunions musicales, et vous a fait remarquer ce que l'instruction et les mœurs sociales avaient lieu d'en espérer.

M. Guet, juge de paix à Montfort, vous a fait part d'une statistique de son canton. Il est à souhaiter que chaque localité soit l'objet d'un semblable travail par un observateur résidant.

M. Galpin, maire de Gesnes-le-Gandelin, vous a adressé ses observations sur un heureux essai d'amendement des

terres à chanvre , par le lignite de sa commune. La priorité de la découverte de ce lignite , sur lequel votre Société a éveillé l'attention publique , d'après les premiers renseignements fournis par M. Chorin , est réclamée par M. Galpin , au nom d'un cultivateur du pays. Cela donne lieu d'observer que le principal mérite d'une découverte appartient à celui qui , le premier , lui a donné le degré de publicité capable de la rendre utile.

M. Verger aîné, du Lude, vous a communiqué quelques vues sur l'agriculture , prélude d'un travail plus étendu qu'il vous promet.

M. Léveillé, de Fyé, vous a transmis des renseignements, fruits de son expérience, sur la culture du colza , que vous vous efforcez principalement de propager.

Vous avez trouvé dans la brochure de M. Soulange-Bodin des considérations très-utiles sur l'agriculture.

M. Guillois, curé de Notre-Dame du Pré, au Mans, vous a fait hommage de son livre sur les Superstitions, ouvrage très-propre à épurer la piété par l'instruction , sans altérer la foi. Vous devez au même auteur son dernier Traité de la confession auriculaire , où sont réunies les autorités les plus irrécusables en faveur de son sujet , auquel les noms des hommes de génie qui l'ont soutenu , et de ceux même qui l'ont attaqué , donnent une haute importance , sous quelques points de vue , divin et religieux , humain et politique , qu'on veuille l'envisager.

Vous avez reçu de M. Chrétien un exemplaire de son almanach de l'arrondissement d'Argentan.

M. Cailleux, médecin-vétérinaire à Caen, vous a donné sa brochure sur les causes de la diminution du commerce des chevaux en Normandie.

M. le colonel de Brack vous a envoyé sa traduction de l'art de ferrer les chevaux , sans faire usage de la force.

M. Piel, clerc de notaire à Coulans, vous a communiqué, dans un mémoire très-détaillé, la découverte qu'il a faite, sur la commune de la Quinte, des restes d'une voie romaine dans la direction d'Allonnes à Jublains. Les caractères qu'il décrit donnent à sa relation une grande vraisemblance. La même localité a fourni en outre des médailles, des vases et d'autres objets antiques, et elle ne paraît pas épuisée.

Ces noms honorables réveillent en vous, Messieurs, des souvenirs d'estime et plusieurs même des sentiments d'amitié particulière; ils rappellent encore quelle sympathie excite votre Société parmi vos concitoyens, et quelle est son utilité, pour attirer et rassembler les productions des intelligences individuelles qui peuvent devenir, par vos travaux combinés, les éléments de nouveaux ouvrages.

§. II.

La plupart des membres correspondants de votre Société ont dignement aussi acquitté leur tribut.

Jusqu'à ce jour, il n'a été réalisé, dans notre département, aucun essai de ferme modèle. Cependant un établissement de ce genre, au milieu de nos cultivateurs si appliqués et si infatigables au travail, où l'expérience suivrait immédiatement la spéculation, où les yeux rendraient toujours compte à l'esprit, serait bien propre, ce me semble, à faire ployer les résistances de l'habitude, et à produire une abondance progressive sur notre sol, essentiellement agricole. Cette année vous avez accueilli avec faveur de nouveaux vœux à ce sujet.

M. Salmon, de Sablé, qui vous a fait juger de ses connaissances spéciales en vous communiquant, sur le système d'agriculture à suivre dans les terrains de ses environs, quelques uns de ses vues que vous avez publiées dans

vosre journal , vous a soumis le compte de gestion du directeur d'une école d'agronomie , annexée à l'école normale d'Ille-et-Vilaine. La facilité, l'économie avec lesquelles la théorie et la pratique sont simultanément enseignées aux jeunes gens de cette école , ont frappé M. Salinon , qui vous a invités à solliciter du Conseil général un semblable établissement dans notre département ; proposition que vous avez exécutée.

M. Vié , maire de Mansigné , dont vous connaissez les vues grandes et généreuses, la foi vive dans la puissance de la science qu'il propage avec tant d'ardeur, surtout pour les progrès de l'agriculture , vous a présenté un projet de ferme modèle , pour notre pays , fondé sur des bases où semblent pouvoir reposer la garantie de tous les besoins agricoles. Les sciences et les arts qui s'y rattachent , les mathématiques , la chimie, l'art vétérinaire, l'art du fabricant de toile , du distillateur , etc. , trouvent place dans son établissement et en font une école complète d'application. Je rapporterai les expressions de M. Trotté-Delaroche , dans son rapport à ce sujet :

« M. Vié voudrait voir nos campagnes se couvrir, pour
 « ainsi dire , d'agriculteurs à instruction forte et spéciale ,
 « et disposer la masse des cultivateurs à recevoir les conseils
 « et à profiter des exemples de ces hommes éclairés. »

Arrêté par les obstacles du système d'éducation reçue, par les institutions qu'elle engendre et surtout par l'habitude , idole , comme il l'appelle, que la masse tient toujours embrassée, notre collègue , zélé missionnaire du travail , vous a fait , de nouveau , entendre sa voix d'impression si communicative. Son discours , dont la lecture sera tout à l'heure renouvelée dans cette enceinte, est un éloquent appel aux philanthropes français qu'il sollicite , par les motifs et les exemples les plus entraînants , d'associer leurs efforts

pour parvenir à une complète réforme agricole et industrielle. C'est principalement par la jeunesse des écoles qu'il veut que l'on commence, en lui donnant une instruction plus pratique que spéculative. Les vœux de ce bon citoyen resteront comme un témoignage des prévisions de son amour extrême du bien public, et seront un jour de foi et d'application universelles.

M. Chauvin, naturaliste à Pizieux, a fourni, avec autant d'empressement que de précision, les éléments relatifs à son canton, de la réponse à la demande que vous avait adressée M. le ministre du commerce, sur la constitution géologique de notre département.

M. Chorin, desservant de la commune de St.-Victeur, a découvert dans un minerai de fer oolithique, de la commune de Gesnes-le Gandelin, plusieurs échantillons fossiles de ces animaux singuliers nommés Trilobites, dont la présence fait reconnaître les terrains de transition. Il a soumis à votre examen ces fossiles et vous a indiqué toutes les circonstances de leur gisement. M. Anjubault, votre rapporteur, aidé du secours de votre savant collègue M. Desportes, a cru y reconnaître les genres Calymène, Asaphe et Paradoxide, de Brongniart.

M. Goupil, membre de la chambre des députés, vous a fait hommage de son ouvrage intitulé : Histoire des Mollusques terrestres et fluviatiles, observés dans le département de la Sarthe. Ce premier fragment d'une faune départementale est, comme vous l'a fait observer M. Anjubault, dans son rapport, un germe d'avenir et un excellent modèle.

M. Millet, naturaliste d'Angers, vous a offert les trois ouvrages suivants :

Tableau méthodique des mollusques terrestres et fluviatiles, vivant dans le département de Maine-et-Loire ;

Faune de Maine-et-Loire ;

Projet de statistique, pour servir aux recherches de la statistique générale de Maine-et-Loire.

Ces livres sont entre les mains de tous les naturalistes, et offrent, à défaut d'ouvrages spéciaux pour chaque localité, les meilleurs guides à suivre dans les départements voisins, où ils rendent l'étude d'une extrême facilité. Ce témoignage est conforme au rapport que vous en fait M. Edouard Guéranger.

M. Edom, inspecteur de l'académie de Caen, vous a adressé sa notice biographique sur M. l'abbé Rousseau, décédé inspecteur de la même académie, et dont la vie pure et utile fut une longue pratique de cette maxime : Faire le plus de bien possible, en se laissant ignorer. M. Edom a étudié au collège du Mans, où il a laissé d'honorables souvenirs ; aussi M. Boyer, son ancien professeur, a-t-il rempli un devoir bien doux pour lui, en vous parlant, dans son rapport, des qualités estimables et du talent littéraire qui ont présidé à la rédaction de cette notice.

Dans un mémoire intitulé : Coup-d'œil sur le froid considéré comme cause des phlegmasies du poumon et particulièrement de la phthisie pulmonaire, M. le docteur Caze-neuve, aide-major au 14.^e de ligne, pendant les courts instants qu'il a passés au Mans, vous a prouvé, par le choix du sujet, combien il désirait être utile au pays où tant de jeunes victimes succombent à cette cruelle maladie. Les explications qu'il en a données ont reçu de M. le docteur Voisin, votre rapporteur, l'autorité de son adhésion, et les nouvelles lumières d'une discussion consciencieuse.

M. de Beaurepaire, de Falaise, a fait don de quatre ouvrages dont il est l'auteur ; savoir : le Tasse et les Normands ; Sur l'association normande, pour les progrès de l'industrie provinciale ; Discours prononcé au congrès de Caen ; Discours sur l'architecture normande.

M. Guyoneau de Pambourg, auteur du traité des machines locomotives, vous en a remis deux exemplaires, l'un en français et l'autre en anglais. Cet ouvrage remarquable a été l'objet d'un rapport analytique de M. Houdbert. Vous devez encore à M. Piot, de Clairvault, son livre sur la Franche-Comté, et à M. Allou, ingénieur des mines à Paris, son rapport imprimé sur les travaux de la société royale des antiquaires de France, en 1834.

M. Verger, de Nantes, est venu dans notre ancienne province du Maine interroger les ruines de la cité des Diablintes, aujourd'hui Jublains, et cet autre monument des mœurs celtiques, nommé la Chaire-au-Diable. Ses explorations, faites avec l'œil et l'esprit éclairés par la science archéologique, ont révélé des faits neufs et curieux. Le même observateur a vu, dans une dernière excursion, l'ancienne cité des Arviens, et les chefs-d'œuvre de sculpture de la chapelle de Solême. Vous lui devez la notice où sont consignées ses remarques et les lithographies qui l'accompagnent; elles ont été le sujet d'un intéressant rapport de M. Etoc-Demazy père.

M. Vergniaud-Romagnési n'a pu entendre décider la démolition de l'ancienne porte Saint-Laurent, à Orléans, sans consacrer au souvenir de ce monument du règne de Louis XII quelques lignes, pour en relever le mérite et justifier l'expression de ses regrets et les reproches qu'il adresse aux administrations locales en général. Dans son rapport sur cet ouvrage, M. Piquet, tout en louant le goût et l'enthousiasme même pour les objets d'art antique, a fait cependant une part plus large aux exigences de l'embellissement et surtout de l'assainissement des villes, auxquels il veut que soit subordonnée la conservation des anciens monuments.

§. III.

Jusqu'ici , Messieurs , je n'ai parlé que des échanges de pensées que vous entretenez au dehors , que des richesses scientifiques qui affluent vers vous par le moyen de l'écriture ; il me reste à pénétrer au centre même de cette activité. Les noms que je vais citer sont ceux de vos sociétaires résidents : ils exciteront un nouvel intérêt ; car ils sont plus généralement connus de leurs concitoyens , appelés à juger leurs travaux ; et ils retraceront en vous le souvenir de tout ce que leurs relations plus fréquentes et plus rapprochées vous procurent au sein de votre Société.

Pendant l'année académique qui vient de finir, M. Houdbert , alors votre président , vous a communiqué , dans plusieurs discours , les leçons de son expérience et l'impulsion de son zèle ardent et éclairé. Lui seul ne paraissant pas content de ce qu'il avait fait , vous vous rappelez avec quelle touchante modestie il vous a rendu compte de son administration et des causes affligeantes qui l'avaient empêché de faire davantage.

Votre règlement vous prescrivant , chaque année , l'élection d'un nouveau président , vos suffrages se sont réunis sur M. Etoc-Demazy père , qui n'a pas négligé de joindre les exemples de travail aux conseils et aux promesses de son discours d'installation.

Vous lui avez confié le soin de réaliser les améliorations qu'il vous avait proposées dans la forme et la rédaction de votre bulletin ; les deux premiers numéros , publiés d'après le nouveau plan , ont répondu à votre attente. La société qui voit s'accroître annuellement le nombre de ses membres et multiplier ses forces , continuera de le remplir de ses productions , et ajoutera ainsi à son intérêt et à son utilité.

Outre les rapports semés de judicieuses observations que

vous devez à M. Etoc-Demazy, sur les études archéologiques de M. Verger, de Nantes, déjà cité, sur les études des casques antiques par M. Allou, et sur divers autres ouvrages de vos correspondants, votre Président vous a encore fait hommage d'un exemplaire imprimé de sa notice biographique sur M. d'Oigny. L'attachement qu'il porte à ses collègues, l'estime qu'il fait de leur mérite les suivent au-delà du tombeau. Organe de vos sentiments, il paie à leur mémoire le juste tribut de votre reconnaissance et de vos regrets. Tel est le principe des deux notices récentes qu'il vous a lues : l'une, où il a retracé les événements variés de la vie de M. J. Coudray, successivement officier, professeur, administrateur, et toujours ami des lettres ; l'autre, où il a énuméré les actions honorables dans l'agriculture, le commerce et les lettres qui ont mérité à M. F. Vétillart l'estime générale dont il jouissait.

Un autre ouvrage, fruit de longues et nombreuses recherches, vous a encore été offert par M. le Président, sous le titre d'Essai sur les Sépultures du Mans et de ses environs. C'est une fidèle et imposante description des monuments consacrés à la dernière phase du passage, sur notre sol, des générations qui nous ont précédés ; c'est un tableau tracé avec l'exactitude qu'exige l'histoire, et avec le respect religieux dû à la cendre des morts. Dans un rapport remarquable par le style et par la manière philosophique d'envisager cet ouvrage, M. Frédéric Guéranger a fait ressortir les leçons que peut y recueillir, non seulement l'historien, mais encore le moraliste.

M. Dagoneau a secondé M. Houdbert, en qualité de vice-président, avec une infatigable activité et une intelligence parfaite de l'administration de votre Compagnie. Le journal des observations météorologiques a été l'objet de ses soins assidus. Par une note manuscrite, il vous a communiqué

ses remarques sur l'éclipse de soleil du 15 mai dernier. Enfin, dans une nouvelle brochure sur les justices de paix, l'honorable collègue, par les sages considérations tirées de sa longue expérience des affaires contentieuses, a fait sentir l'importance de cette institution pour maintenir la paix entre les citoyens, et fermer l'abîme des procès. Désirant obtenir plus sûrement ce double résultat, M. Dagoneau demande le rétablissement de l'article 1.^{er} de la loi de l'assemblée constituante, qui voulait que toute citation ne pût être donnée devant le juge de paix, qu'en vertu d'une cédule décernée par lui.

M. Bouvier, évêque du Mans, persuadé que les ministres des vérités divines doivent l'être aussi des sciences et des arts utiles aux hommes, vous a exposé les mesures prises pour atteindre ce but. Dans chaque paroisse, MM. les curés ou desservants tiendront un registre dont la fabrique conservera la propriété, sur lequel ils inscriront l'histoire présente de la paroisse, et tout ce qu'ils pourront recueillir de son histoire ancienne, en remontant aussi haut que possible. Ils sont en outre invités à rassembler, sur un registre particulier, les renseignements utiles à la connaissance de la géologie et de la géognosie de leurs environs.

Je voudrais pouvoir retracer ici, Messieurs, tout ce que vous avez vu de sage et de grand dans ce projet, destiné à satisfaire aux besoins et aux progrès de tous les âges. Les savants de l'avenir, en compulsant ces précieuses pages, béniront la main du fidèle lévite qui les aura tracées, et n'oublieront pas le nom du prélat qui en aura conçu le plan et ordonné l'exécution. Vous savez, Messieurs, que déjà plusieurs sociétés ont payé leur tribut d'éloges aux institutions de notre savant évêque, et les ont proposées pour modèle.

Monseigneur vous a prouvé qu'il veillait encore aux inté-

rêts de l'agriculture , en vous communiquant sa correspondance avec M. le desservant de la Baconnière , département de la Mayenne , qui dirige , par ses conseils , une petite métairie où des essais de nouvelles méthodes de culture ont été couronnés de succès , et font espérer l'introduction de quelques améliorations dans cette contrée.

Par ses continuelles recherches dans les annales du passé, M. Cauvin éclaire, chaque année, quelques nouveaux points de notre histoire locale. Vous avez entendu la lecture d'un fragment de l'ouvrage qu'il vient de publier sur les armoiries des évêques du Mans et sur celles des corps ecclésiastiques et civils du diocèse. Grâce à la sagacité de votre collègue, ces signes symboliques, ces caractères hiéroglyphiques seront traduits et expliqués. On reconnaîtra les monuments auxquels ils servent comme d'étiquette, et les pages d'histoire qu'ils renferment seront plus facilement déroulées.

Il n'est pas de parcelle de notre patrimoine historique que ce savant collègue ne cultive et ne fertilise. La facilité avec laquelle il lit les anciens manuscrits, son tact exercé à distinguer ce qu'il est bon de recueillir et de réunir dans les traditions les plus confuses, font à chaque instant sortir de l'obscurité des faits curieux, altérés ou perdus. Sa dernière notice sur les armoiries est accompagnée d'une foule de renseignements intéressants, relatifs aux usages religieux ou civils de la province du Maine, qui expliqueront bien des coutumes actuelles, plus ou moins modifiées. C'est au reste un supplément à la statistique générale du département, déjà publiée par le même auteur.

Une lecture de M. Boyer vous a fait connaître le 11.^e chant de son poème. L'éducation de la jeunesse, qu'il a tant expérimentée, se résume dans son esprit en vœux et en préceptes dont la justesse et l'utilité sont par lui si vivement senties, qu'il lui faut pour les exprimer la langue qui peint

et communique l'enthousiasme. Ses vers guideront le jeune élève allant observer dans les voyages les mœurs, les lois, les arts des autres peuples, afin d'éviter leurs vices et d'imiter leurs vertus. Fondant l'éducation sur des bases religieuses, l'âme de M. Boyer se remplit des hautes pensées et des vérités consolantes d'une autre vie, à laquelle la vie présente ne sert que de préparation : delà, ses méditations sur l'éternité qu'il vous a révélées dans une pièce de vers. La musique, cette autre forme de la poésie, est aussi l'objet de son culte ; il l'honore dans les hommes qui partagent sa foi. La fidélité presque séculaire de feu M. Pichon à la muse de l'harmonie, et les services qu'elle a reçus de cet estimable artiste, pendant sa longue et honorable carrière, ont été célébrés par M. Boyer dans une notice imprimée qu'il vous a remise.

Des vers vous ont encore été lus par M. Dupont, directeur de l'école normale. Les cinq fables qu'il a composées vous ont procuré le plaisir de deviner, au travers d'une gaze légère et allégorique, ses pensées sur certains caractères des hommes et des mœurs de nos jours.

Dans tous les tems, la musique et la poésie se sont associées aux progrès des arts. Les premiers génies de la civilisation parlaient en vers, chantaient leurs leçons, et la barbarie fuyait. Partout où ces deux sœurs divines sont accueillies, il y a encore d'énergiques passions pour les choses belles et utiles.

M. Marcellin Vétillart vous a offert sa brochure sur la culture des pins maritime et sylvestre, dans le département de la Sarthe. Sa longue expérience, entée sur celle de son père, l'a mis à même d'éclaircir cette partie de notre agriculture forestière, par le traité le mieux approprié à la localité, et le plus complet qui eût encore paru. Aussi, tout ce qui se rapporte à son sujet, depuis le choix des graines,

jusqu'à l'emploi des bois , rien n'est oublié dans ce livre , vrai manuel des planteurs de pins.

M. Frédéric Guéranger vous a parlé des moyens à proposer aux administrations civiles , pour la destruction des hannelons dans leurs différents états, ces fléaux si redoutables aux céréales , surtout à celles dont le pauvre tire sa principale nourriture.

Dans une note manuscrite , M. Berard vous a fait connaître son opinion sur la destruction des forêts , entraînant , selon lui , non seulement la rareté inquiétante et la cherté du bois , mais encore des changements dangereux dans le cours et la distribution des eaux pluviales , et dans plusieurs phénomènes atmosphériques. M. Berard trouve trop faibles les moyens d'encouragements employés par l'autorité pour les semis de forêts : il veut que les terrains de plus de 45 degrés d'inclinaison soient ou restent boisés , et que l'autorisation de défricher ne soit accordée qu'avec prudence , et , dans la plupart des cas, qu'à la condition du remplacement.

Par l'application de la chimie à l'industrie , M. Edouard Guéranger vous a fait concevoir l'espérance d'affranchir notre pays du tribut qu'il paie pour les ciments étrangers. Des échantillons de chaux hydraulique , et des ciments obtenus des calcaires de nos environs , et déjà éprouvés par des essais d'emploi , promettent de bons résultats. Notre collègue, au reste, continue ses recherches et ses expériences.

M. Pesche , sans retarder la continuation de son iconographie cénomane et de son dictionnaire statistique et historique du département de la Sarthe , ouvrage le plus étendu dans son plan et dans ses détails , de ceux entrepris sur ce sujet , a encore répandu de nouvelles lumières sur notre histoire locale par des écrits particuliers.

Ayant assisté aux fouilles que M. Verger, de Nantes , a fait exécuter à Jublains , après la publication de sa dernière

notice , notre collègue , qui avait tant de fois sollicité des explorations sur ce point , vous a communiqué , dans une note manuscrite , les réflexions que la vue des lieux lui a suggérées , et ses propres observations pour compléter les renseignements fournis par M. Verger.

Une autre question déjà bien débattue , a été traitée par M. Pesche ; celle de l'ancienneté relative du Mans et d'Al-lonnes. Notre collègue , dans un mémoire manuscrit qu'il vous a remis , appuie de beaucoup de considérations l'opinion précédemment soutenue par M. Berard , et se prononce en faveur de l'antériorité du Mans.

Convaincu , par expérience , de l'utilité des antiquités monumentales pour l'étude de l'histoire , M. Pesche a eu l'excellente idée de dresser , à la faveur de ses nombreuses correspondances , une sorte d'inventaire de tous les objets antiques découverts et observés dans le département , pendant l'année 1836. Les auteurs , les possesseurs , les lieux et les circonstances de chaque découverte y sont soigneusement mentionnés. Ce genre de travail , s'il est continué , deviendra une des plus précieuses richesses de vos archives.

Vous devez aussi à M. Pesche un exemplaire de sa brochure intitulée : Bataille de Pontvallain et siège du château de Vaas , en 1370. C'est un des rayons de la gloire militaire et l'un des plus beaux traits du patriotisme de nos ancêtres au moyen-âge. Ce motif , le nom de Duguesclin et le rapport favorable de M. Bédel , vous recommandent assez cet ouvrage.

La numismatique occupe les loisirs de M. Desjoberl. La perspicacité de son regard pénètre sous l'oxide des métaux historiques , saisit les moindres traces échappées à l'altération du tems et en révèle les secrets. Depuis une année , près d'un millier de médailles romaines ont été tirées du sol de la commune de Milesse et de quelques autres points

environnants. Dans deux notices qu'il vous a lues , M. Desjobert a complété la description de toutes celles qu'il a pu observer. Elles comprennent un espace de 81 ans , depuis Adrien jusqu'à Commode inclusivement. Par ses savantes interprétations , notre collègue a fait parler ces bronzes et les a rendus les témoins des Dion-Cassius et des Spartien. Le fait même de leur découverte , coïncidant avec beaucoup d'autres faits de ce genre , relatifs à la même localité , l'a conduit à soupçonner qu'il avait dû exister sur ce point une station romaine permanente.

Cette induction , au reste , flatte notre amour-propre national. Que de traits analogues dans l'histoire disent combien il fallut aux Romains de persévérants efforts pour comprimer dans nos contrées l'amour de l'indépendance et de la liberté !

Une grave et profonde question de physiologie sera traitée par M. le docteur Voisin , dans son ouvrage sur la mort , considérée dans l'organe qui l'effectue. L'auteur ayant pris pour épigraphe que nous ne vivons que par le cerveau et que nous ne mourons que par lui , s'est appliqué , dans le nouveau fragment qu'il vous a lu , à passer en revue les principales conditions de la vie , et surtout à rechercher les premiers organes et les premiers phénomènes par lesquels elle se manifeste. Après l'exposé de ses preuves , que l'état de mes connaissances ne me permet pas d'analyser , M. le docteur Voisin a conclu que le système nerveux joue le principal rôle dans la formation et dans le développement du nouvel être ; il a soutenu la préexistence des nerfs sur les vaisseaux sanguins , et que le cœur , regardé par certains auteurs comme le *punctum saliens* , n'était reconnaissable que postérieurement à l'élément nerveux.

L'Asile de la Sarthe , où le plus déplorable des maux , le plus humiliant pour la raison , reçoit tous les secours de

l'art et de la civilisation modernes, n'était encore connu, quant à son mode d'action intérieure et à ses résultats, par aucune publication officielle. Ce n'est pas que la confiance à l'égard des administrateurs ne fut entière; mais les amis de l'humanité, comme ceux de la science, devaient désirer une statistique médicale, où seraient exposés et conservés les observations utiles aux études et les succès du traitement des aliénés, objet de tant de sollicitude. Ce désir, Messieurs, a été satisfait par M. Gustave Etoc-Demazy, médecin en chef de l'Asile, pour ce qui se rapporte aux années 1835 et 1836, les seules qui ont pu fournir des observations suivies depuis sa fondation. Les détails que comporte la nature de ce travail, le nombre, l'âge, la patrie, l'état civil, la profession des malades; toutes les recherches relatives à la cause, à l'origine, aux développements, à l'espèce des maladies, sont consignés dans des tableaux comparatifs et sont soumis à des remarques et à des discussions explicatives. L'irrécusable preuve du calcul proclame ensuite des succès progressifs qui surpassent les espérances que l'on avait conçues. En 1835, les guérisons des aliénés ont été dans la proportion de 1 sur 5,1; et en 1836, de 1 sur 3,4. Ajoutons à ces heureux résultats une évidente amélioration dans l'état mental de tous les aliénés, parmi lesquels il n'existe plus de furieux. Cette statistique, que vous vous ferez un devoir de publier dans votre Bulletin, et dont vous avez demandé la lecture dans cette séance, sera une éclatante justification de l'opportunité et de la nécessité des sacrifices que le Conseil général a faits pour l'établissement de l'Asile.

Enfin, plusieurs ouvrages relatifs à diverses sciences ont été le sujet des rapports de MM. Edouard Guéranger, Houbert, Etoc-Demazy père, Boyer, Pesche, Voisin, Mordret, Verdier, Piquet, Bédcl.

Ces résumés de travaux littéraires, accompagnés des

observations de vos rapporteurs, ont toujours procuré une instruction très-variée, jointe à une grande économie de tems.

§. IV.

J'arrive à la partie la plus pénible de ma tâche ; celle où je dois renouveler votre douleur , en vous parlant des pertes que vous avez faites par la mort de vos deux collègues , MM. Boisseau et Coudray. Qu'il me suffise d'avoir manifesté , en les nommant , les souvenirs qu'ils ont laissés parmi nous , par leurs qualités morales et par leurs écrits. L'éloge qu'en a fait votre Président me dispense d'insister sur ce triste sujet. Les noms des nouveaux membres adjoints à votre Société vous paraîtront les gages de la réparation de ses forces et adouciront vos regrets. MM. Millet, Chorin, Guyoneau de Pambourg , ont été admis au nombre de vos correspondants , recommandés par leur réputation et le mérite des ouvrages qu'ils vous ont offerts.

§. V.

La médaille que vous vous proposiez de décerner aujourd'hui à l'auteur de la meilleure notice biographique , sur un des hommes illustres nés dans le Maine avant 1790 , ou dans le département de la Sarthe , après cette époque , n'a été méritée par aucun des ouvrages envoyés au concours.

Cet échec accidentel des concurrents ne doit pas attiédir leur zèle , et la Société attend , de leur part , de nouveaux efforts. L'utilité des concours a toujours pour elle une égale importance , et même notre Compagnie a cru devoir , pour l'année qui commence , leur donner une nouvelle extension. Observateurs des tendances et des besoins de l'époque , encouragés par la bienveillance du premier magistrat de ce département , et les dispositions du Conseil général , vous avez pensé qu'il était tems de faire un appel au génie du

perfectionnement et de l'invention , et de le stimuler par les récompenses et les moyens de publicité et d'application que vous êtes en position de lui promettre. Deux commissions choisies dans le sein de votre Société vous proposent l'une , une question littéraire , et l'autre , la recherche de diverses améliorations agricoles et industrielles : le programme de ces nouveaux concours sera incessamment publié.

Tel est , Messieurs , l'ensemble de vos travaux , que les bornes d'un compte-rendu m'empêchent d'exposer avec plus de détail. Vos archives , au reste , en conserveront le dépôt ; votre bulletin et les lectures que vous allez entendre , dans cette enceinte , en reproduiront une partie. Ce qui se passe autour de vous doit vous remplir d'espérances. Les dispositions de vos concitoyens sont en harmonie avec les vôtres. Le mouvement de notre génération vers les études sérieuses et utiles , l'avidité de savoir que partagent toutes les classes , vous répondent du succès de vos efforts , la plus douce récompense que vous ambitionnez. Rappelez-vous l'accueil fait à deux membres de votre Société , qui , les premiers , dans des leçons publiques , ont enseigné les éléments de deux sciences importantes , la géologie et l'archéologie. Les effets en ont été bientôt sensibles : l'idée de l'utilité de leur étude a été augmentée ; les objets auxquels elles s'appliquent ont été plus recherchés et mieux conservés ; les collections et les mémoires scientifiques sont devenus plus communs.

D'autres généreux apôtres de la science leur ont succédé : je regrette de n'avoir pas mission de vous parler de leurs travaux ; mais vous avez remarqué l'auditoire nombreux et empressé dont ils ont soutenu l'attention. Ce fait seul peut servir à faire apprécier les dispositions des esprits auxquels vous destinez les fruits de vos veilles : que ces fruits soient utiles , et vous aurez rempli leurs désirs et les vôtres.

M. Vix, membre correspondant et maire de Mansigné, lit un mémoire ayant pour titre : *De la nécessité et de la puissance de l'association industrielle.*

Au tableau des avantages que procureraient à toutes les industries qui se rattachent à l'agriculture, la réunion des efforts et des capitaux des philanthropes français, l'orateur oppose celui des pertes, des désordres et des obstacles sans nombre qui naissent du système d'éducation suivi, des institutions qu'il engendre, et surtout de l'habitude, cette idole que la masse tient toujours embrassée. Cette comparaison, et l'inutilité de ses essais pour utiliser les éléments des anciennes méthodes, le conduisent à établir, comme un fait incontestable, que tout succès remarquable, digne de notre siècle, est impossible sans une complète réforme de l'agriculture et de l'industrie. Dans cette vue large, généreuse, il fait un appel aux hommes jaloux de la richesse et du bonheur de leur pays, afin qu'ils s'associent pour cette œuvre de progrès. C'est par la jeunesse qu'il veut que l'on commence, en lui donnant une instruction moins spéculative ; mais plus appropriée à ses diverses professions. Il veut qu'on lui apprenne de bonne heure qu'elle peut, à l'exemple de l'Angleterre et des Etats-Unis, et sans déroger, en aucune manière, se livrer au plus utile de tous les arts, la culture de son patrimoine. La classe instruite, ajoute notre collègue, une fois livrée aux professions agricoles et industrielles, nous verrions nos villes délivrées du spectacle d'une honteuse oisiveté et des dangers que leur font courir ces esprits inquiets et turbulents, qui ne peuvent réaliser les espérances ambitieuses d'une éducation trop libérale. C'est alors, et seulement alors, que commencerait une ère d'amélioration et de perfectionnement, inconnue jusqu'à nous.

Une *Note extraite de la Statistique de l'Asile de la Sarthe* a été lue par son auteur, M. le docteur Gustave

Evoc-DEMAZY. (1) Ce morceau, heureusement disposé pour une séance publique, renferme quelques passages qui ne se trouvent point dans l'ouvrage principal. Nous croyons devoir rapporter le suivant, écouté avec une attention toute particulière.

« C'est toujours dans les affections morales que se rencontrent les plus grandes causes de la folie : dans les déceptions de l'ambition, dans les angoisses de l'amour, dans les tourments de la vie intérieure ; et cette dernière cause est d'autant plus redoutable qu'elle agit sans cesse, qu'elle poursuit sans relâche : car, ici, le soir est la seule attente du matin ; et chaque jour transmet au lendemain les chagrins de la veille.

« La puissance de ces causes est vraiment effrayante sur ces imaginations ardentes, sur ces esprits éminemment impressionnables que la nature *a surchargés du fléau du génie* (2). Voilà pourquoi le frère de l'un de nos grands poètes, brillante lumière à sa naissance, mais étouffée dans sa jeunesse, est allé s'éteindre à Charenton.

« Voilà pourquoi c'est à l'hôpital Sainte-Anne (3), à travers les barreaux d'une loge, que le Tasse reçut, en Italie, la visite que lui rendait Montaigne. Le Tasse, lui, pauvre poète, seul avec son génie au milieu de l'enivrement d'une cour presque royale, il croyait à l'harmonie des âmes ; il osait aimer une femme de noble race, la haute et puissante Dame Eléonore d'Este ; il osait, devant le présent pour s'élancer dans l'avenir, élever sa couronne de poète à l'égal de la couronne ducal de Ferrare. Aussi, pour lui les outrages, l'exil, la prison, la misère, jusqu'à ce dernier

(1) Voir le Bulletin de la Société, pour 1836, p. 161.

(2) CHÈNEBOLLÉ, *Génie de l'homme*.

(3) L'hôpital des fous, à Ferrare.

jour où son âme , remontant vers le ciel , s'arrête un instant sur le sommet du Capitole pour y recevoir l'expiation des hommes.

• S'il est vrai que les douleurs morales soient les causes les plus fréquentes de la folie , pour soulager et pour guérir , il faut soustraire les malades à l'action de ces causes et créer , autour d'eux , loin du monde , loin de leurs familles , une vie tout entière de relations nouvelles ; il faut que des idées et des affections étrangères au délire , déposées avec art dans ces cœurs ulcérés , dans ces têtes battues par l'orage , sachent , enfin , selon l'expression du poète , faire naître le calme et *asseoir l'espérance où mugit la tempête* (1).

• Telles sont les bases du traitement que nous avons suivi ; et sur les quatre-vingt-six aliénés des deux sexes , admis à l'Asile pendant les années 1835 et 1836 , vingt-neuf ont été rendus à la raison. »

M. E. DUPONT lit ensuite les cinq fables que nous allons aussi rapporter.

I.

LES DEUX ÉPÉES.

Un jour Agamemnon assembla dans sa tente
 Les nobles chefs de ses guerriers.
 Un lâche osa se joindre à leur troupe vaillante ;
 Thersyte et même il entra des premiers.
 Sur une table , auprès du cimeterre
 Du fier enfant de Télamon ,
 De tous les Grecs le plus poltron
 A déposé son fer. On parle , on délibère

(1) C. DELAVIGNE , *le Paria*.

Sur les exploits du lendemain.

Achille , après Nestor , se levait , quand soudain

Un bruit confus appelle hors de la tente

Les chefs surpris d'une telle clameur.

Le fer d'Ajax alors , d'une voix insultante ,

Se prit à dire : O Dieux ! pour moi quel déshonneur

D'être oublié si près de cette indigne épée

Qui du sang ennemi ne fut jamais trempée !

L'autre était fort modeste ; (il avait bien raison :

Il faut toujours baisser le ton

Quand on est le fer de Thersyte.)

Pourtant il osa dire : il est vrai , l'on vous cite

Comme l'effroi des ennemis ;

Parmi nous vous venez après le fer d'Achille ;

Au dernier rang , moi je suis mis.

Et que suis-je en effet ? une épée inutile.

La honte est-elle à moi ? L'honneur est-il à vous ?

Est-ce moi qui me cache , et portez-vous les coups ?

Jupiter approuva cette réponse sage ;

Car aussitôt le fils de Télamon ,

Pour repousser Hector qui sème le carnage ,

Accourt , et prend un fer . . . c'est le fer sans renom ;

N'importe : il a bientôt , sur l'arène sanglante ,

Étendu mort le géant Achamas.

Thersyte a le glaive d'Ajax ;

Il n'en est pas plus brave : il fuit , plein d'épouvante ,

Et va cacher loin du lieu des combats

Le glaive qui naguère y portait le trépas.

Pour briller , que de gens ont besoin de leur place !

Que d'autres , vivant éclipsés ,

Auraient bientôt effacé leur disgrâce

Si dans un rang obscur ils n'étaient pas laissés !

II.

LE GUI ET LE CHÊNE.

Le précepteur d'un jeune enfant,
 Un jour, vint en se promenant
 Dans la forêt du voisinage.
 Le disciple était du voyage.

Ils voilà mollement assis sur le gazon,
 Sous un chêne touffu qui les couvre d'ombrage.

L'un rêve, au doux bruit du fenillage,
 Et l'autre, s'armant d'un bâton,
 Fait tomber quelques glands d'une branche qu'il frappe,
 Puis court après et les attrappe,
 Et puis commence d'autres jeux.

Tout à coup ; sur le tronc nouveau
 De l'arbre sous lequel son précepteur médite,
 Il aperçoit du gui. Qu'est ceci ? — Son mentor
 Lui dit tout ce qu'il sait de l'herbe-parasite :
 Le Gaulois l'adorait ; avec sa serpe d'or
 Le Druide cueillait cette plante sacrée . . .
 Le précepteur en eût pour toute la soirée.

Sans doute il ajouta comment
 Le gui chez nous avait perdu sa gloire ;
 Mais il partit avant de terminer l'histoire :
 Le gui n'en sut que le commencement.

Plein d'une vanité stupide,
 Pour le présent il prend un tems passé,
 Croit que Teutath est toujours encensé,
 Et que bientôt il va voir un Druide :
 Que voulez-vous ! le gui n'a plus le sens commun.
 Il méprise à présent le chêne tutélaire
 Qui peut vivre sans lui, quand lui ne le peut faire.
 Le gui se fait détester de chacun.

Le chêne en avait-il à dire
Contre l'orgueil d'une espèce de gens !
Il aima mieux laisser au tems
Le triste soin de les instruire.
Le tems ne fut pas long. Bientôt dans la forêt
Le possesseur vient faire sa visite ;
Il voit le chêne , et son grand corps lui platt ;
Mais tout à coup un autre objet l'irrite :
Pourquoi , dit-il aux bûcherons ,
Laissez-vous ce gui parasite
Vivre aux dépens des rejetons ?
Levez la hache , et coupez au plus vite.

Le gui comprit alors qu'ainsi que Tentatès ,
Il n'avait plus de privilèges ,
Et , qu'en ces tems de sacrilèges ,
L'arbre utile est le seul qu'on respecte aux forêts.

III.

LA MAUVE ÉLÉGANTE ET LE CHIENDENT.

Dans un parterre , une mauve élégante ,
Quoique bien près d'un lis , plaisait encore aux yeux.
Sa fleur a de l'éclat , son port est gracieux ;
Mais voilà qu'un chiendent à la racine errante
Ne put la voir sans s'irriter.
Les envieux sont prompts à s'emporter.
« Eh ! d'où vous vient , dit-il , une telle arrogance ?
— Qui ? Moi ? Grand Dieu ! je ne dis rien ,
Répond la mauve. — Oui ; mais votre silence
Est du mépris , je le vois bien.
Et cependant voyons un peu , ma chère ,
Comment vous l'emportez sur moi.
Aux gens trop échauffés vous êtes salubre :

C'est vrai ; mais comme vous je rafraîchis , je croi.

— De vous blesser je n'avais point envie ,

Dit la mauvé ; c'est vous qui venez m'attaquer.

Puisque vous le voulez , ma mie ,

L'on va tâcher de répliquer.

Vous êtes très-rafraîchissante ;

Et si tous deux , du jardin arrachés ,

Nous nous trouvions dans l'eau bouillante

Coupés , lavés , bien épluchés ,

Je dirais comme vous ; mais nous sommes encore

En terre et sur pied au jardin ;

Je m'élève dans l'air ; le plus tendre carmin

Au milieu d'un beau vert m'anime et me colore.

Vous , à présent montrez-nous vos couleurs ,

Votre port et votre feuillage.

De vous comme de moi l'on fait un bon usage ,

Oui : mais vous n'avez pas de fleurs.

IV.

LE NUAGE.

Enfant léger de l'air et des eaux de la Seine ,

Un nuage appelait le souffle du zéphir :

Pousse-moi , disait-il , et fais-moi parcourir

Les vastes champs de mon domaine :

Le soleil m'aidera ; soutenu par vous deux ,

Je m'entendrai nommer le bienfaisant nuage.

Partons , et puissions-nous faire beaucoup d'heureux !

Amis , voyez-vous ce village ?

La plaine autour de lui se fend par la chaleur ,

Et l'eau fera bien son affaire

Il plut. Mais voilà , par malheur ,

Que ce jour était la Saint-Pierre

Et la fête du lieu. Les filles , les garçons ,

Voyant le funeste arrivage,
Avaient dit : le guignon s'est donc mis sur notre âge :
Il pleut toujours quand nous dansons !
On tint conseil en l'air. Condamnant la jeunesse ,
Zéphir soutient qu'il faut donner de l'eau ;
Remettons , dit Phébus , les vœux de la vieillesse :
Qu'il pleuve demain ; mais qu'il fasse aujourd'hui beau !
Durant qu'ainsi l'on délibère
Sur le parti qu'il faut choisir,
Le jour est triste : il pleut , pas assez pour la terre ,
Et trop hélas ! pour le plaisir.
Si l'on m'eût cru , dit le zéphire ,
Champs iraient mieux, vieillards seraient contents ;
Et vieillards et garçons : entendez-les maudire !
Eh bien je me confie aux vents ,
Lui répond le nuage ; ami , deviens mon guide.
On vole ; et les voilà planant sur un jardin.
Il se plaignait du sec , on lui verse l'humide ,
Et par torrents . . . O ciel ! on ruine un orphelin
De qui le blé voisin devait nourrir l'enfance.
Encor des cris ! encor des malheureux !
Dit le nuage. Allons : il faut voir, de tes feux ,
Soleil , ce que peut l'influence :
Je m'abandonne à toi. Le soleil aussitôt
L'aspire dans les cieux de sa brûlante haleine ;
Le nuage s'élève : il s'élève si haut
Qu'il gèle , tombe en grêle et dévaste la plaine.

Rendre un peuple content n'est pas petit effort.
Le peut-on secouru de ministres fidèles ?
Pent-être quand ils sont d'accord ;
Mais le mieux est , je crois , de voler de ses ailes.

LA CIGOGNE.

Une cigogne avait fixé sa résidence
 Dans les jardins d'un roi de Méquinez.
 Cet oiseau dans l'Afrique est une providence :
 Il chasse le reptile aux traits empoisonnés ,
 Et puis vers l'homme un doux instinct l'appelle ;
 Il vient jusqu'en ses mains chercher son aliment.
 Du roi de Méquinez l'aimable et bel enfant
 En était à ce point d'amitié fraternelle
 Avec notre cigogne. Il lui donnait son pain ,
 Elle , à son tour, souffrait qu'il lissât son plumage ,
 Glissait sa tête dans son sein ,
 Et , par un charmant badinage ,
 Poursuivait son ami , puis fuyait à son tour.
 Le prince ainsi volontiers tout le jour
 Se serait amusé . . . mais au mont , dans la plaine ,
 Et quelquefois sur la plage lointaine ,
 Caprice , amour : que sais-je ! appelait notre oiseau.
 L'enfant pleurait. Un jour le père
 Demande et sait enfin ce qui le désespère :
 « Par Mahomet ! dit-il , et par son saint tombeau !
 « Cette cigogne a fait couler tes larmes !
 « Quand tu veux qu'elle reste , elle ose s'envoler !
 « Allons , mon fils , il faut te consoler :
 « Je la fixerai , moi ; tu n'auras plus d'alarmes. »
 Que sait faire un sultan pour fixer des oiseaux ?
 Chacun l'a deviné : la cigogne est surprise ;
 Son aile cède au tranchant des ciseaux
 Riez , Messieurs de cour , admirez la sottise :
 Vous planterez bientôt de noirs cyprès.
 L'oiseau confus fuit et vit solitaire.

Il a maudit le fils à cause de son père;
L'enfant n'a plus d'ami. Pour calmer ses regrets ,
En vain le roi prodigue les hochets.
Ce n'est pas tout encore : un jour , un cri l'appelle
Dans le jardin de son palais . . .
C'était son fils : hélas ! la dent cruelle
D'un horrible serpent le mettait au tombeau !
Aux cris de cet enfant que faisait donc l'oiseau ?
L'oiseau , toujours bon et fidèle ,
Arrivait . . , mais trop tard : il n'avait plus qu'une aile.

M. Bédel lit , pour M. DESJOBERT, le mémoire suivant :

3. NOTICE SUR DES MÉDAILLES ROMAINES ,

DÉCOUVERTES , A DIFFÉRENTES ÉPOQUES, DANS CE DÉPARTEMENT.

Messieurs ,

En me proposant , ainsi que je vous l'ai annoncé , par ma deuxième notice sur les médailles trouvées dans ce département , d'en faire une troisième , qui aurait pour principal objet l'explication de celles recueillies sur le territoire de la commune d'Aigné , je me suis imposé l'obligation de rendre compte des circonstances de cette découverte , qui vient d'éclairer , de nouveau , une époque obscure de nos antiquités nationales.

J'ai , à cet effet , pris des renseignements tant sur la topographie , que sur la tradition du pays : la plupart sont dus au zèle de M. le maire d'Aigné , et à l'obligeance de MM. Busson aîné , Fariat , Landel et Victor Hermanges , propriétaires , et de celui qui a fait la découverte.

Le 7 avril dernier , le sieur Drouelle , propriétaire au hameau de Matière , commune d'Aigné , étant occupé avec des ouvriers à arracher une haie qui renfermait le champ

appelé le champ du Pâtis, dépendant de sa propriété, trouva, à 22 centimètres (ou huit pouces) de profondeur, sur le relais du fossé qui bordait la haie, neuf cent médailles romaines impériales, en grand et moyen bronze, posées en piles sur une surface de terrain de 27 centimètres (ou dix pouces) environ, mêlées d'une grande quantité de scories de forges à bras. Des fragments de cercles de fer, placés autour des piles, annoncent qu'un vase quelconque renfermait ces médailles. Elles ont été distribuées ou vendues à un grand nombre de personnes, à l'exception d'une très-petite quantité qui est restée au sieur Drouelle, et qui est tout-à-fait fruste.

Celles que j'ai achetées ou qui m'ont été communiquées, comprennent une espace de tems de quatre-vingt-un an à-peu-près, depuis Trajan, l'an 99 de J.-C., jusques et y compris Commode, en 180.

J'ai eu lieu de remarquer que les médailles d'Hadrien et de la famille Antonine, à l'exception de Commode, étaient en grand nombre; que celles de Trajan, de Sabine, d'Ælius, de Lucius-Verus et de Commode, étaient assez bien conservées; qu'en général il y avait peu de *revers* rares, et qu'enfin, il n'y avait pas de Plotine, de Marciana, de Matidia, de Galerius-Antoninus ni d'Annius Verus.

Il est à regretter que ces médailles aient été ainsi dispersées; car il pourrait se faire que quelques-unes, peut-être plus rares, restassent ignorées pour long-tems, dans les mains de personnes qui les garderont sans y attacher d'autre prix que la simple curiosité.

Si la numismatique n'a pas autant profité de cette découverte qu'on aurait pu le croire, en ce qu'elle ne présente pas beaucoup de médailles rares, elle n'offre pas moins un grand intérêt pour le lieu où elle a été faite. Le hameau de Matière, situé entre la route de Sillé-le-Guillaume et celle de la Bazoge, est à un demi-kilomètre de distance de la

forêt de Lavardin , dans laquelle on aperçoit encore les restes d'une voie romaine , qui partait de *Suindinum* (le Mans), et menait à *Noïodunum* (Jublains), cité des Diablintes ; dont les antiquités ont été explorées par M. Verger, de Nantes , en 1834 et 1835. (Voir la notice qu'il a publiée , cette dernière année , ainsi que les rapports faits à la Société sur cette notice , dans les séances des 10. et 17 mai 1835 , par MM. F. Etoc-Demazy et Pesche , membres résidants).

Non loin de ce hameau , à cinq kilomètres au plus , en la commune de Domfront, existent encore les restes d'un camp , que la tradition du pays nomme le camp de César. Ce monument d'antiquité est couvert d'un bois taillis et appartient à M. Maigné , propriétaire de la terre des Vallées ; cependant la coupe qui vient d'être faite d'une partie de ce bois , permet maintenant d'y remarquer de larges fossés d'enceinte , dont les terres sont relevées intérieurement , en forme de rempart , d'une hauteur de trois mètres. (Voir *Essais historiques et littéraires sur la ci-devant province du Maine* , par M. Renouard , 1811 ; et *Dictionnaire de la Sarthe* , par M. Pesche , 1829).

En rapprochant cette nouvelle découverte de celles faites antérieurement et à différentes époques dans la même contrée , par exemple à Allennes , où on a trouvé des médailles consulaires ; dans la forêt de Sillé , il y a 6 à 7 ans , où des médailles impériales en or et en argent ont été aperçues pour ainsi dire sur le sol ; et enfin des documents et autorités que je viens de vous citer , il ne paraît pas douteux , Messieurs , qu'une occupation militaire et permanente de cette partie du pays , par les Romains , n'ait eu lieu , et qu'elle ait dû commencer à l'époque de la conquête des Gaules par Jules César , et ne cesser qu'à la fin de leur domination.

Après cet exposé , Messieurs , je vais vous faire l'expli-

cation de dix-neuf médailles impériales et d'une consulaire. Quinze proviennent de la découverte d'Aigné, trois autres ont été recueillies par les soins de M. Decerfs, secrétaire de la mairie, lors du nivellement de la place Saint-Pierre; une autre a été trouvée à Allonnes, et enfin la dernière au village d'Attenay, dans le champ de la Tetairdière, appartenant à M. Nepveu de Bellefille, commune de Chemiré-le-Gaudin, que je vous ai signalée dans ma seconde notice pour être féconde en antiquités,

Médailles d'Aigné.

I.^{re} (Grand bronze).

IMP. CAES. NERVAE TRAIANO. AVG. GER. DAC.
PART. P. M. TR. P. COS. V. P. P.

Imperatorî Cæsari, Nervæ, Trajano, Augusto, Germanico, Dacico, Parthico, Pontifici maximo, Tribunitiâ potestate, Consuli quintum Patri patriæ.

A l'Empereur César, Nerva-Trajan, Auguste, Germanique, Dacique, Parthique, grand Pontife, Tribun du peuple, Consul pour la cinquième fois, Père de la Patrie.

La tête de Trajan ceinte d'une couronne de laurier.

Au revers, l'empereur debout, vêtu du *paludamentum* ou cotte d'armes, portant dans sa main droite une lance, et dans la gauche le *parazonium* ou épée; à ses pieds et devant lui sont couchées par terre deux figures de fleuves, tenant d'une main un roseau et de l'autre appuyées sur leur urne; et au milieu d'eux une figure de femme assise, avec la légende :
ARMENIA ET MESOTOPAMIA IN POTESTATEM
P. R. REDACTAE.

L'Arménie et la Mésopotamie soumises au pouvoir du Peuple Romain.

Le revers de cette médaille rappelle l'occupation, par les Romains, de l'Arménie et de la Mésopotamie : la première

est représentée par la femme , ayant sur la tête une mitre Arménienne ; et l'autre , par les deux fleuves , le Tigre et l'Euphrate , au milieu desquels elle est située.

Cette conquête a eu lieu , suivant Dion-Cassius , L. LXVIII , lors de la première guerre que fit Trajan aux Parthes , l'an 868 de la fondation de Rome ou la 115.^e année depuis J.-C.

Ce revers est rare.

II.^e (Pareil module , du même empereur).

Le revers a pour légende : **REX PARTHIS DATVS** , et représente l'empereur assis sur un trône élevé , ayant à côté de lui un général romain , et remettant au nouveau roi des Parthes , qu'il vient de choisir , le diadème ou bandeau royal ; la Parthie personnifiée se prosterne devant son roi pour lui rendre ses hommages.

Cette médaille est relative à la déchéance de Chosroës , roi des Parthes , et au couronnement de Parthamaspates , nouveau roi , que leur donna Trajan , l'an 115 de J.-C. (Voir *Dion-Cassius* , L. LXVIII).

Ce revers est rare.

III.^e (Semblable module et même tête).

La légende qui entoure le revers de cette médaille est : **CONGIAR. TER.** au bas , S. C.

Congiaire troisième , par ordre du Sénat.

On y voit l'empereur en robe longue , assis sur une chaise curule , élevée sur une estrade ; devant lui , le préfet du prétoire , sur un siège d'une forme différente , fait une distribution de vivres à d'autres personnages qui se succèdent sur l'escalier de ce théâtre. A la droite de l'empereur est placée la statue de la libéralité , tenant dans sa main droite une tessère , et une corne d'abondance sur le bras gauche.

Cette médaille nous transmet le souvenir des largesses ou distributions d'argent , de blé , de vin ou de tout autres

denrées , que faisaient les empereurs au peuple dans certaines occasions , telles qu'une victoire remportée sur l'ennemi ou une grande fête , ou enfin un avènement à l'empire. Sur la tessère ou la tablette que tenait la libéralité , étaient gravés un certain nombre de points qui marquaient si c'était la 1.^{re}, la 2.^{re}, la 3.^{re} ou la 4.^{re} largesse de l'empereur. (Voir *Capitolinus* , tom. II , cap. VIII , p. 297 ; et *Spanhemius* , p. 529).

Le mot congiaire vient du mot latin *Congius* , nom de la mesure dont on se servait pour distribuer le vin et l'huile , que l'on changea ensuite en d'autres choses plus convenables , tels que le blé et l'argent ; mais le nom resta toujours le même.

Ce revers n'est pas commun.

IV.^e (Même module).

HADRIANVS AVG. COS. IIII. P. P.

Hadrianus Augustus, Consul quartum, Pater patriæ.

Hadrien Auguste , Consul pour la quatrième fois , Père de la patrie.

La tête d'Hadrien couronnée de laurier.

Au revers , la légende : RESTITVTORI ACHAIÆ.

Au restaurateur de l'Achaïe.

L'empereur debout , revêtu de la toge , tendant la main à une femme qui est à genoux devant lui , et qui représente cette province ; un vase dans lequel est plantée une branche de palmier , symbole ou attribut de ce pays , est placé entre eux.

Cette médaille est relative à la visite que fit Hadrien dans ses provinces , voyageant presque toujours à pied et tête nue , voulant par-là apprendre à ses soldats à braver les intempéries des saisons. (Voir *Dion-Cassius* , l. LXIV , CHAP. IX.

Les Achéens, en reconnaissance des bienfaits qu'ils avaient reçus d'Hadrien, lui élevèrent une statue en marbre de Paros, dans le temple de Jupiter, ainsi que le rapporte Pausanias, L. v.^e

V.^e (Même module et même tête).

Au revers, la légende : NILVS, le Nil. Ce fleuve y est représenté sous la figure d'un vieillard à longue barbe, couché dans l'eau, son bras droit appuyé sur son urne, tenant dans sa main gauche une corne d'abondance; à ses pieds est un hippopotame; on aperçoit aussi dans l'eau un crocodile.

Le Nil était regardé comme un dieu chez les Egyptiens, parce qu'il fertilise ce pays par ses inondations. Il est certain, comme on l'a déjà dit, qu'il mérita plus de l'Egypte que la plupart de ses Pharaons, et que c'est le seul fleuve du globe dont l'histoire mérite d'être liée avec celle des hommes.

Les principaux attributs du Nil sont le crocodile et l'hippopotame, et particulièrement de jeunes enfants groupés autour de lui.

Des allégories, plus ou moins ingénieuses, ont été faites pour représenter le Nil. La plus belle est celle des seize petits enfants qui l'entourent, et font allusion aux seize coudées, hauteur qu'il devait atteindre pour fertiliser l'Egypte. (Voir *Anton. Augustini Dial.* III. et *Mus. Pio. Clement.* I. xxx).

On a aussi parlé, de différentes manières, du flux et du reflux de ce fleuve. (Voir *Plinius* L. v. §. x. et *Anastasius Sinaita* L. III. de *Contempl. anagogi*).

Pline s'explique ainsi : « *Justum incrementum est cubitorum sexdecim, in duodecim cubitis Ægyptus famem sentit, in tredecim etiamnum esurit, quatuordecim cubita hilaritatem adferunt, quindecim securitatem, sexdecim delicias.* » (Le juste accroissement du Nil est de seize cou-

dées. A douze, l'Egypte éprouve la famine ; à treize, elle se ressent du besoin ; quatorze, ramène la gâté ; quinze, la sécurité ; et seize, les délices de l'abondance.

VI.° (Même module, du même empereur).

Au revres : l'Espagne sous la figure d'une femme assise par terre, tenant dans sa main droite une branche d'olivier, son bras gauche appuyé sur un rocher ; à ses pieds est un lapin. La légende est : HISPANIA, l'Espagne ; dans le champ, S. C., par ordre du Sénat.

Cette image offre le symbole et les attributs de cette province ; elle établit en outre que les lapins étaient très-communs en Espagne du tems des Romains : c'est ce que rapporte Gallien, L. III, *De aliment. facult. cap. 1*, lorsqu'il dit : « *Non igitur opus erit amplius pluribus exsequi animalia* » « *omnia quæ apud singulas gentes propria nascantur, cujus* » « *generis est animalculum in Iberiâ, quod lepori simile est,* » « *quod cuniculum vocant ;* » Que la branche d'olivier témoigne de la profonde paix dans laquelle était l'Espagne sous le règne d'Hadrien, et qu'elle abondait en oliviers.

VII.° (Même module).

SABINA AVGVSTA HADRIANI AVG. P. P.

Sabine, femme d'Hadrien Auguste, Père de la patrie.

La tête nue de Sabine, ses cheveux artistement arrangés en tresses, dont une descend jusque sur ses épaules et les autres sont retenues sur son front par un bandeau, et forment le diadème.

Au revers, cette impératrice, sous la figure de la déesse de la Piété, se tenant debout et les mains posées sur les têtes de deux jeunes filles qui sont à ses côtés. Cette image a pour légende : PIETAS AVGVST. *Pietas Augustæ.*

Julia Sabina était fille de Matidia, petite-nièce de Trajan. L'histoire ne parle pas de son père. Ses mœurs étaient

graves et sa vertu sévère. Hadrien , qui était en grande faveur auprès de l'impératrice Plotine , épousa Sabine , contre la volonté de Trajan.

Le Revers de cette médaille , qui porte le symbole de l'amour maternel , ne peut s'attribuer à Sabine qui n'avait pas d'enfant ; mais il est semblable à celui d'une médaille de Matidia sa mère. Les deux jeunes filles qui sont à ses côtés sont Sabine et Matidia la jeune , sa sœur ; et il y a lieu de croire que cette image est l'expression du vœu que l'on faisait dans tout l'empire pour qu'elle devint mère.

Cette médaille est d'une belle conservation.

VIII.^e (Même module).

L. AELIVS CAESAR. *Lucius Ælius Cæsar.*

La tête nue d'Ælius , ses cheveux bouclés.

Au revers , la Pannonie , province prétorienne , sous la figure d'une femme debout , vêtue d'une longue robe , une espèce de bonnet sur sa tête et une bannière ou étendard carré dans sa main droite , et la légende : TR. POT. COS. II. , et l'inscription : PANNONIA et S. C.

Tribun du peuple , Consul pour la deuxième fois. La Pannonie. Par ordre du Sénat.

Ælius fut adopté par Hadrien et ensuite désigné par lui pour son successeur au trône. Par une bizarrerie singulière d'événements , Ælius se trouvait fils d'un consulaire , lequel avait conspiré contre l'empereur , qui le fit mourir. Il ne jouit pas long-tems de sa fortune ; car la mort l'enleva avant la fin de l'année de son adoption.

Cette médaille confirme ce que l'histoire rapporte , savoir que le gouvernement de la Pannonie fut confié à Ælius , et qu'il l'administra en sa qualité de préteur.

Ce revers est rare.

IX.^e (Même module, du même prince).

Le revers représente les déesses de la Fortune et de l'Es-

pérance, avec leurs attributs et la légende : **TR. POT. COS. II. S. C.**

Tribun du peuple, Consul pour la deuxième fois ; par ordre du Sénat.

Cette image exprime la joie qu'on ressentit à Rome du choix qu'avait fait, Hadrien, d'**Ælius** pour lui succéder.

Cette médaille est rare ; elle appartient à M. Aubenas , ancien rédacteur du journal l'Ami des Lois.

X.^e (Même module).

DIVVS ANTONINVS, LE DIVIN ANTONIN.

La tête nue d'Antonin-le-Pieux.

Au revers, une colonne et la légende : **DIVO. PIO. ; AU DIVIN-PIEUX.**

Cette colonne, l'un des plus beaux monuments de Rome moderne, est celle que Marc-Aurèle, successeur d'Antonin-le-Pieux, fit élever à la mémoire de ce prince, en lui faisant décerner les honneurs de l'apothéose.

Cette médaille est rare.

XI.^e (Même module).

DIVA FAVSTINA, LA DIVINE FAUSTINE.

La tête de Faustine mère.

Au revers, la légende : **AETERNITAS**, et l'Eternité, sous la figure d'une femme qui est debout, tenant dans sa main droite un globe surmonté d'un phénix, et soulevant, de sa gauche, le pan de sa robe.

Dans le champ de la pièce : **S. C.**, par ordre du Sénat.

Annia Galeria Faustina était fille d'Annius Verus, préfet de Rome ; elle naquit l'an 104 de J.-C. Elle épousa Antonin-le-Pieux, avant qu'il fut parvenu à l'empire, et elle mourut dans la troisième année de son règne ; mais sa vie a été assez longue pour faire connaître ses dérèglements, qui différaient tant des mœurs pures et douces de son mari.

Ce revers nous présente l'image de l'Eternité. Le phœnix, oiseau fabuleux, qui, dit-on, renaît de ses cendres, en est le symbole et semblait annoncer que Faustine allait jouir du bonheur éternel en la compagnie des Dieux.

XII.^e (Même module, de Faustine la jeune, femme de Marc-Aurèle).

FAVSTINA. AVG., FAUSTINE AUGUSTE.

Au revers, MAGNA MATER, et la déesse Cybèle assise, la tête tourellée, tenant de sa main droite un tambour, appuyé sur son genou, ayant deux lions à ses côtés.

Suivant quelques historiens, il paraît qu'au quatrième siècle, dans les Gaules, le culte de cette déesse existait encore; que l'on promenait sa statue sur un char, à travers les champs, le peuple à l'entour, criant, chantant et l'appelant la grand' mère, lui demandant la conservation des biens de la terre et l'abondance.

Cette médaille est d'une belle conservation. Elle fait partie de celles du Musée de cette ville.

XIII.^e (Même module, de la même impératrice).

FAVSTINA AVGVSTA, FAUSTINE AUGUSTE.

La tête de Faustine; au revers, la légende : SECVLI FELICITAS, et deux enfants nus, assis sur un lit, ayant chacun au-dessus de leur tête l'étoile de Castor et Pollux.

Le revers représente la naissance, en l'an 914 de la fondation de Rome, de Commode et d'Antonin, son frère jumeau, mort en bas âge, tous deux fils de Marc-Aurèle et de Faustine.

Cette médaille nous transmet la connaissance d'un usage existant chez les Romains, lequel était, qu'aussitôt la naissance d'un enfant mâle de parents élevés en dignité, on lui dressait, dans le parvis du temple de Junon-Lucine, un lit de la grandeur de celui dans lequel on croyait qu'Hercule

avait couché dans son enfance , lorsqu'il étouffa les serpens que cette déesse lui avait envoyés pour le tuer. Cette coutume est rappelée par ce demi vers de la quatrième Eglogue de Virgile : « *Dea nec dignata cubili est* , sur lequel s'explique comme il suit Junius Philargerus ; *Pueris nobilibus editis in atrio Junonis-Lucina lectus ponitur Herculis mensura*.

En exposant ainsi les enfans couchés dans le lit d'Hercule , leurs parents croyaient qu'ils deviendraient un jour aussi forts et aussi heureux dans les combats que ce demi-dieu.

Cette médaille , qui est d'une belle conservation , appartient au Musée du Mans.

XIV.^e (Même module).

DIVVS VERVS , LE DIVIN VERUS.

La tête de Verus , les cheveux bouclés.

Au revers , un *rogus* ou bûcher avec la légende ; CONSECRATIO S. C. , PAR ORDRE DU SÉNAT.

Lucius Cœionius Commodus , fils d'Ælius Cæsar et de Domitilla Fadilla , naquit à Rome l'an 881 de la fondation , ou 129 de J.-C. , le 16 décembre.

A la mort d'Antonin-le-Pieux , Commodus était si peu considéré , à cause de la vie licencieuse qu'il menait , que personne ne se souvenait des droits qu'il avait au trône des Césars ; cependant Marc-Aurèle , le plus généreux des hommes , ne les oublia pas : il lui fit prendre le nom de Verus , lui donna en mariage sa fille Lucile et l'associa à l'empire.

Verus , dont la santé était singulièrement altérée par les nuits qu'il passait dans les plaisirs , mourut d'apoplexie , âgé de quarante-deux ans , après en avoir régné neuf , suivant Eusèbe , ou onze selon Capitolinus.

Cette médaille nous conserve le souvenir de la consécr-

tion ou de l'apothéose de Verus , par le bûcher qui y est représenté.

XV.^e (Même module).

LVCILLAE AVGVSTAE ANTONINI AVG. F.

A LUCILLE AUGUSTE, FILLE D'ANTONIN AUGUSTE.

La tête de Lucille , ses cheveux tressés.

Au revers , la déesse Piété , debout devant un autel allumé , sa main droite étendue au-dessus de la flamme , et tenant dans sa main gauche un petit coffret ouvert , rempli d'encens , et la légende : PIETAS , LA PIÉTÉ ; S. C. PAR ORDRE DU SÉNAT.

Lucilla , fille de Marc-Aurèle et de Faustine , naquit l'an de J.-C. 146. Elle était très-belle. Son père la donna en mariage à Lucius Verus , lorsqu'il l'associa à l'empire. Après la mort de son mari , elle épousa Claudius Pompeïanus et continua à jouir du titre d'impératrice.

Le revers de cette médaille offre l'emblème ou la figure d'un sacrifice fait aux Dieux , pour la santé des empereurs Marc-Aurèle et Lucius Verus.

XVI.^e (Même module).

M. COMMODVS ANTONINVS AVG. PIVS.

MARCUS COMMODUS ANTONINUS L'AUGUSTE ET LE PIEUX.

La tête de Commode couronnée de laurier.

Au revers , Crispina , sa femme , sous la figure d'une déesse debout , portant sur sa main droite la statue de la Victoire , qui lui présente une couronne , et tenant dans sa main gauche une corne d'abondance. On voit , devant elle , une corbeille pleine de fruits , d'épis de blé et de pavots , et derrière elle , une poupe de vaisseau marchand , qui a pour ornement un cou de cygne. Au près de cette poupe on aperçoit trois petits enfants , dont un encore en maillot ; et autour de ce revers est la légende : TR. P. VIII. IMP. V. COS. III. P. P.

Révélu de la puissance tribunitienne pour la huitième fois ; Empereur aux armées cinq fois , Consul quatre fois , père de la Patrie ; et dans le champ : S. C. *Senatus consulto* , par ordre du Sénat.

L'empereur Commode (Aurelius Antoninus) était fils de Marc-Aurèle et de Faustine la jeune ; il naquit à Lanuvium , l'an 914 de la fondation de Rome ou 161 de J.-C. , le dernier jour d'août.

Le revers de cette médaille était l'emblème de la félicité de l'empire , qui semblait être attribuée à Crispine ; il portait en même tems le symbole de sa fécondité , de la fertilité du pays et de l'abondance.

Médailles trouvées sur la place Saint-Pierre.

XVII.^a (Même module).

ANTONINVS AVG. ARMENIACVS.

La tête de Marc-Aurèle ceinte d'une couronne de laurier.

Au revers , une Victoire ailée marchant , tenant dans sa main droite une couronne , et dans sa gauche , une palme.

La légende : TR. POT. XXI. IMP. III. COS. III.

Tribunitiâ potestate unum et viginti, Imperator quartum, Consul tertium.

Tribun du peuple pour la vingt-unième fois , Empereur aux armées quatre fois , Consul trois fois.

Dans le champ : S. C. *Senatus consulto* , par ordre du Sénat.

Cette médaille confirme que l'Arménie ayant été soumise pour la deuxième fois , le Sénat donna à Marc-Aurèle le surnom d'*Armeniacus*.

XVIII.^e (Petit bronze).

DIVO. CLAVDIO , AU DIVIN CLAUDE.

La tête de Claude couronnée de rayons.

Au revers , un aigle à ailes éployées , et la légende : CONSECRATIO.

Claude second , ou Claude le Gothique , était fils naturel de Gordien III , suivant Aurélius Victor et Paulus Diaconus ; sa mère était de Dalmatie. Il naquit le six des ides de mai , l'an 240 de J.-C.

Le revers de cette médaille nous transmet l'image de la consécration de Claude.

Médaille trouvée à Allonnes.

XIX.^e (Médaille consulaire , argent).

Cette médaille est de Lucius Egnatuléius , questeur , l'an de Rome 706 ou 707.

D'un côté , la tête d'Egnatuléius couronnée de laurier , avec la légende : C. EGNATULEI. C. F. Q.

Au revers , la Victoire , qui trace des caractères sur un bouclier appendu à un trophée ; au bas , le mot ROMA ; dans le champ , la lettre Q.

Lucius Egnatuléius suivit le parti de César contre Pompée. Révêtu de la dignité de questeur , par ce dictateur , il fut prorogé dans cette charge pour trois ans , par le Sénat , avant le tems voulu par la loi , sur la demande de Cicéron , en récompense de son courage signalé et des services qu'il rendit à la République , notamment en amenant à César la quatrième légion qu'il commandait , ce qui fut imité par d'autres. (Voir *les Philippiques de Cicéron* , L. III et V).

Caius Egnatuléius , dont le nom figure sur cette médaille , était probablement le fils de Lucius Egnatuléius , qui la fit frapper en l'honneur de son père.

Cette médaille appartient à M. Aubenas.

Médaille trouvée au village d'Attenay.

XX.^e et dernière (argent).

IMP. GORDIANVS PIVS. FEL. AVG.

L'EMPEREUR GORDIEN , PIEUX , HEUREUX ET AUGUSTE.

La tête de Gordien III couronnée de rayons.

Au revers, une figure vêtue de la toge, sacrifiant près d'un trépied.

Marcus Antonius ou Antoninus Gordianus, fils de Marcus Antoninus Gordianus, dit l'Africain le jeune, naquit le 19 janvier de l'an 978 de la fondation de Rome, et 226 de J.-C., sous le consulat de Turpilius Dexter et de Marcus Ruffinus.

Ce prince n'avait que douze ans lorsqu'il fut honoré du titre de César, l'an 237 de J.-C. (1)

Voilà, Messieurs, le résultat des découvertes faites l'an dernier dans ce département, qui sont venues à ma connaissance. Il serait à désirer, pour la science numismatique et pour le pays, qu'un plus grand nombre des médailles trouvées à Aigné, fut connu ; car les suites de Trajan, d'Hadrien et de Commode offrent des revers on ne peut plus intéressants et curieux : mais j'espère de l'obligeance de quelques personnes zélées, que je pourrai parvenir à en recueillir d'autres ; je vous en ferai l'explication et l'histoire à mesure qu'elles me seront communiquées. Je renouvelle ici, Messieurs, le vœu que j'ai fait dans ma première notice, pour que des fouilles soient entreprises par l'administration, et en même tems dirigées par quelques archéologues éclairés sur la topographie de ce département : il y a lieu de croire que le sol offrirait, par les découvertes qu'on y ferait, un grand dédommagement des travaux qu'elles occasionneraient.

M. Vétillard, ancien président de la Société, avait laissé dans la mémoire de ses concitoyens des souvenirs trop honorables, pour que l'un de ses collègues ne songeât pas à

(1) On regrette de ne pouvoir donner, ici, dans tout son entier, la biographie de chaque Empereur ou Impératrice, telle qu'elle a été lue à la séance publique ; mais l'exigence du bulletin ne l'a pas permis. D.

rappeler la vie de cet homme de bien. M. Etoc-Demazy fils a lu cette notice nécrologique , écrite par M. son père (1).

M. le Président termine la séance par la lecture du programme pour le concours littéraire , ouvert par la Société. Le sujet est une notice sur la vie et les ouvrages de Robert Garnier, poète tragique , contemporain de Jodelle et prédécesseur de Rotrou.

MM. les Membres de la Société d'Harmonie , sous la direction de M. Demaude , embellissent cette réunion de famille par des morceaux exécutés avec goût , entre chaque lecture.

La séance est levée à dix heures et demie.

SÉANCE DU 18 AVRIL.

Présidence de M. Etoc-Demazy.

M. Blavier, ingénieur au corps royal des mines, fait hommage à la Société de sa brochure ayant pour titre : *Essai de Statistique minéralogique et géologique du département de la Mayenne*. L'assemblée arrête que des remerciements seront adressés à l'auteur, et charge M. Pesche de présenter un rapport sur cet important ouvrage.

M. Verger, de Nantes, notre laborieux correspondant, adresse également à la Société un recueil publié sous sa direction, intitulé : *Archives curieuses de la ville de Nantes et des départements de l'Ouest*.

M. le Secrétaire remet une note qu'il a reçue de M. Verger, du Lude, sur la culture de la pomme de terre de Rohan (2).

(1) Voyez page 202 du Bulletin, année 1857.

(2) Voyez page 229 de ce même Bulletin.

M. E. GUÉRANGER propose que les journaux et autres recueils publiés par des Sociétés savantes, soient répartis entre tous les membres de la compagnie, pour qu'ils en présentent une analyse propre à faire connaître ce que ces brochures renferment de plus intéressant. L'assemblée prend cette demande en considération et remet à un autre jour la discussion sur ce sujet.

SÉANCE DU 2 MAI.

M. le Secrétaire dépose sur le bureau : 1.^o la *Description des Jardins de Courset*; 2.^o une *Notice historique* : ces deux écrits sont de M. P.-A. Lair, de Caen; 3.^o un *Mémoire sur la culture des Melons*, par M. Montaigu; 4.^o la *Description*, par M. Brétocq aîné, de la fête célébrée à Beaumont-en-Auge, en 1835, pour l'inauguration du monument élevé à la mémoire du célèbre géomètre Laplace; 5.^o l'*Annuaire du département du Var*, pour 1837.

M. le PRÉSIDENT : « Je suis heureux de pouvoir vous annoncer, Messieurs, que la santé de M.^{sr} l'Evêque ne donne plus d'inquiétude. J'ai l'honneur de vous demander s'il ne conviendrait pas que j'adressasse, au nom de la Société, des compliments de félicitation à notre collègue et respectable prélat. » Cette proposition est accueillie avec empressement par l'assemblée.

SÉANCE DU 23 MAI.

M. Ch. Laumier, homme de lettres, au Mans, fait hommage à la Société d'un recueil renfermant les détails de la *Séance publique de la Société d'Émulation du Jura*, publié sous sa direction.

M. Verger, du Lude, adresse *Un mot sur quelques Vins du Loir* (1).

(1) Voyez page 232 du Bulletin pour 1837.

M. le Président communique sa correspondance avec M.^{sr} l'Evêque du Mans, ensuite de la délibération prise dans la dernière séance ; puis il donne lecture d'une lettre de M. *Guillory*, président de la Société industrielle d'Angers, lequel demande des renseignements sur un pressoir économique d'une forte pression, en usage dans nos environs. M. Ménard-Bournichon est invité de vouloir bien faire des recherches concernant cette machine de nouvelle invention.

M. le docteur MORDRET lit un rapport sur les vaccinations faites dans notre département, pendant l'année 1836.

Quelques observations sont communiquées par M. DROUET sur la découverte de 460 pièces de monnaies françaises, en argent, enfouies dans la commune de Saint-Michel-de-Chavaignes, canton de Bouloire (Sarthe). Notre collègue se propose de publier un mémoire sur ces anciennes monnaies, presque toutes dans un état parfait de conservation.

SÉANCE DU 6 JUIN.

M. le Président communique à l'assemblée deux morceaux de poésie et une lettre de M. *Ch. Laumier*, par laquelle il sollicite son admission dans la Société. Cette demande est prise en considération. MM. Boyer, Dupont et F. Guéranger sont chargés d'examiner les titres du nouveau candidat, et de présenter un rapport à ce sujet.

SÉANCE DU 27 JUIN.

M. l'abbé Guéranger, prieur de la communauté de Solême, fait demander le recueil complet des bulletins de la Société. L'assemblée arrête que son bibliothécaire voudra bien, autant qu'il le pourra, adresser ce recueil à notre honorable correspondant.

M. E. DUPONT, rapporteur de la commission chargée d'émettre son avis sur la demande de M. Laumier, fait l'éloge

des deux compositions envoyées par l'auteur. L'une, est légère et gracieuse; l'autre, intitulée *Le Vieillard*, réunit au mérite du style l'expression de sentiments graves et religieux. La commission, ayant reconnu d'ailleurs toutes les garanties de caractère dans la polémique du journal publié sous la direction de M. Laumier, propose son admission au titre de membre résidant. Ces conclusions sont adoptées par un premier scrutin.

M. E. Guéranger, au nom d'une commission devant proposer des prix pour l'encouragement de l'agriculture et de l'industrie, donne lecture d'un projet rédigé, à cette occasion, par lui et par M. Pesche. A la suite d'une discussion qui s'engage sur cette matière, et quelques modifications apportées, l'assemblée arrête la rédaction du programme suivant.

PROGRAMME

DES PRIX PROPOSÉS PAR LA SOCIÉTÉ ROYALE DU MANS,
POUR LES ANNÉES 1838, 1839, 1840 ET 1841.

CONCOURS AGRICOLES.

1839.

La Société décernera une médaille d'or, de la valeur de quatre-vingts francs, à celui qui aura perfectionné, dans le département de la Sarthe, l'éducation des abeilles, en y important le système de ruches à compartiments, qui permettent la récolte du miel sans détruire les essaims. Les concurrents devront avoir au moins six de ces ruches habitées.

Un second prix sera décerné à celui qui, n'ayant pas atteint le chiffre de six, en aura le plus approché.

Pour donner plus de facilités aux concurrents, la Société

fera l'acquisition d'une ruche modèle, et la remettra entre les mains de M. Berard, de Pontlieue, qui se propose de la placer à sa ferme des Étangs-Chaude : les cultivateurs seront invités à la venir visiter.

Toutes les pièces relatives à ce concours devront être adressées, franchises de port, à M. Anjubault, secrétaire de la Société, avant le 1.^{er} octobre 1839, terme de rigueur.

1840.

Deux médailles d'or, de cinquante francs chacune, seront décernées, l'une à celui qui aura introduit la culture du colza et en aura récolté au moins un journal, dans une des communes du département de la Sarthe, où cette graine oléagineuse n'est pas encore cultivée aujourd'hui. L'autre, à celui qui, abstraction faite de toute localité, en auraensemencé la plus grande surface, dans le cours d'une année. Les concurrents feront constater leurs droits par des certificats du maire de leur commune, lesquels devront être adressés, *franco*, au secrétaire de la Société, avant le 1.^{er} octobre 1840.

1841.

La Société, attachant une haute importance à l'éducation du ver à soie, qui ne pourra se répandre dans le pays, sans qu'auparavant la culture du mûrier n'en facilite les moyens, décernera une médaille en or, de quatre-vingts francs, à celui qui aura planté, sur le sol du département, le plus grand nombre de pieds de mûrier blanc, et pourra en présenter aux commissaires de la Société au moins deux cents, âgés de deux ans et d'une belle végétation.

Une seconde médaille en or, de cinquante francs, sera aussi remise à celui qui aura cultivé le mûrier multicaule ou le mûrier nain, au nombre de trois cents pieds au moins, et les présentera également âgés de deux ans et d'une végé-

tation prospère. Tous les mûriers déjà plantés , lors de la présente publication , ne seront point compris dans le chiffre exigé. Les certificats relatifs à ce concours seront adressés à M. le secrétaire de la Société , avant le 1.^{er} octobre 1841.

Les médailles seront décernées dans les séances publiques qui suivront immédiatement la fermeture de chacun de ces concours.

ARTS INDUSTRIELS.

1838.

La Société , jugeant d'une grande importance , pour le pays , la découverte d'une pierre propre à produire , par la cuisson , une chaux analogue , au moins pour ses propriétés les plus tranchées , au ciment romain de Pouilly et de Vassy , propose une médaille d'or , de la valeur de cent francs , à celui qui aura trouvé , dans le département de la Sarthe , une carrière de cette pierre et en aura commencé l'exploitation. La carrière devra être assez étendue pour fournir aux besoins d'un fourneau. Les concurrents remettront à la Société une assez grande quantité de son produit pour pouvoir être l'objet de nombreuses expériences.

Une seconde médaille , de cinquante francs , sera décernée à celui qui , par le moyen des mélanges proposés par MM. Berthier , Vicat et autres , aura préparé *en grand* et fourni à la consommation des produits supérieurs à nos meilleures chaux hydrauliques naturelles.

Les concurrents trouveront à la bibliothèque de la ville de nombreux renseignements dans l'ouvrage de M. Vicat , dans les annales des mines , tomes 7 , 8 , 9 et 10 , première série , et 5 , troisième série. Ceux qui pourront consulter le dictionnaire technologique , y trouveront les articles chaux , ciment , mortier , qui leur seront d'un grand secours , de

même que le tome 2 de la chimie appliquée aux arts, par M. Dumas.

La Société se propose en outre de publier, dans le prochain numéro de son bulletin, un moyen facile d'analyse chimique applicable à ce cas.

1839.

Une médaille en or, de cent francs, sera décernée au fabricant de chandelle, du département de la Sarthe, qui, avec le suif du pays aura fabriqué et livré au commerce des bougies dont la qualité se rapprocherait de celles dites de *l'Étoile*.

On trouvera à la bibliothèque de la ville, dans le bulletin de la Société d'encouragement, des détails assez précis pour pouvoir réussir dans cette entreprise.

Une seconde médaille en or, de la valeur de cinquante francs, sera décernée à celui qui, par des moyens faciles et peu dispendieux, sera parvenu à rendre moins insalubre la fabrication de la chandelle, en faisant disparaître l'odeur insupportable qui accompagne toujours la fonte des suifs. Le procédé devra déjà être établi au moins dans une fabrique.

1840.

La Société, désirant améliorer le sort de la classe ouvrière, pendant les chaleurs de l'été, propose une médaille d'or, de cent francs, à celui qui aura trouvé le moyen de préparer facilement, dans les ménages, soit une bière domestique, soit toute autre boisson peu coûteuse, salubre et d'une conservation assez longue. Il faudra, pour être concurrent, avoir introduit la préparation et l'usage de cette boisson au moins dans dix ménages de la classe ci-dessus désignée.

1841.

Pour répandre la petite fabrication du sucre de betteraves dans les fermes , la Société propose une médaille en or, de cent francs , à celui qui aura introduit , dans la ferme qu'il fait valoir, une fabrication de ce genre , et aura obtenu , dans le cours d'une saison , au moins cent-cinquante kilogrammes de produit de belle qualité.

Une seconde médaille en or, de cinquante francs , sera remise à celui qui aura répété les travaux de M. Pallas , sur le maïs , et aura obtenu de cette plante , après la récolte du grain , au moins cinquante kilogrammes de sucre.

On trouvera , dans le bulletin de la Société d'encouragement , beaucoup de détails sur la fabrication du sucre de betterave. Quant à celui de maïs , M. Pallas vient de publier lui-même ses procédés , dans une brochure d'un prix peu élevé.

Tous les matériaux , mémoires et autres pièces relatifs à ces divers concours , devront être adressés , francs de port , à M. le Secrétaire de la Société , avant le 1.^{er} octobre de chacune des années ci-dessus indiquées : ce terme est de rigueur. Les prix seront décernés dans la séance publique qui suivra immédiatement la fermeture de chaque concours.

RAPPORT DES VACCINATIONS

OPÉRÉES DANS LE DÉPARTEMENT DE LA SARTHE, PENDANT L'EXERCICE DE 1836;

PAR M. LÉO. MORDRET, DIRECTEUR DÉPARTEMENTAL.

Messieurs,

Malgré les mesures prises par M. le préfet de la Sarthe , dans son arrêté du 30 juillet 1835 , pour engager MM. les

Vaccinateurs cantonnaux à m'adresser leurs tableaux de vaccinations, dans la première quinzaine de janvier de chaque année, ces tableaux ne me sont pas parvenus plus promptement que les années précédentes.

J'ai toujours pu, secondé par l'administration des hospices du Mans, entretenir mon dépôt de vaccin dans la salle des petits enfants, où les sujets les plus vigoureux m'ont été fournis. Toujours le vaccin de ces enfants a été recueilli dans des tubes, et envoyé, le plus frais possible, aux vaccinateurs qui m'en ont réclamé, de manière que le service de la vaccine n'a souffert aucune entrave de leur part ni de la mienne.

Je vais mettre sous vos yeux le tableau général des vaccinations pratiquées dans le département, pendant l'exercice de 1836, tant par les vaccinateurs cantonnaux, que par les autres médecins, les sages-femmes, les sœurs de charité, les maîtres d'école, enfin par les hongreurs et autres personnes étrangères à la médecine; car, d'après l'art. 6 de l'arrêté du 30 juillet 1835, les vaccinateurs cantonnaux doivent se faire un devoir d'enseigner la pratique de la vaccine à tous ceux qui le désirent; de sorte que bientôt tout le monde vaccinera, quand, dans l'intérêt de la société, les médecins seuls devraient en être chargés.

Si cette opération est facile et à la portée de tous ceux qui désirent s'en occuper, peut-on raisonnablement penser qu'il en soit de même pour bien connaître le vrai d'avec le faux vaccin? Cependant les suites d'une méprise, dans ce cas, peuvent avoir les plus fâcheux résultats. Combien de sujets vaccinés par des personnes étrangères à la médecine ont contracté la petite vérole, parce qu'on s'était mépris sur la nature du vaccin; ce qui, n'en doutons pas, Messieurs, contribue beaucoup à détruire la confiance qu'on doit accorder à cette heureuse découverte.

*Tableau général des vaccinations.***ARRONDISSEMENT DU MANS.**

Canton de Ballon.	254	}	2,563
----- Conlie.	429		
----- Ecommoy.	340		
----- Loué.	57		
----- le Mans, ville.	335		
----- 1. ^{er} (sans la ville).	126		
----- 2. ^e (sans la ville).	68		
----- 3. ^e	339		
----- Montfort.	238		
----- Sillé-le-Guillaume.	173	}	
----- la Suze.	204		

ARRONDISSEMENT DE MAMERS.

Canton de Beaumont.	274	}	2,757
----- Bonnétable.	268		
----- la Ferté-Bernard.	75		
----- Fresnay.	260		
----- la Fresnaye.	193		
----- Mamers.	527		
----- Marolles.	340		
----- Montmirail.	256		
----- Saint-Patern.	426		
----- Tuffé.	138	}	

ARRONDISSEMENT DE LA FLÈCHE.

Canton de Brûlon.	269	}	781
----- la Flèche.	414		
----- le Lude.	98		

A reporter. . . . 6,101

	<i>Report.</i>	6,101
----- Malicorne.	240	} 678
----- Mayet.	108	
----- Pontvallain.	115	
----- Sablé.	215	

ARRONDISSEMENT DE SAINT-CALAIS.

Canton de Bouloire.	342	} 1,042
----- la Chartre (<i>sans renseignements</i>)	"	
----- Château-du-Loir.	135	
----- le Grand-Lucé.	104	
----- Saint-Calais.	461	
----- Vibraye (<i>sans renseignements</i>).	"	

TOTAL. 7,821

Vous serez sans doute surpris, Messieurs, de voir le chiffre des vaccinations de l'année 1836 si peu élevé au-dessus de celui de l'année précédente, déjà bien au-dessous de ce que nous avions espéré; cependant, le zèle de MM. les vaccinateurs cantonnaux ne s'est pas démenti: tous se sont rendus exactement dans les communes de leur ressort, comme cela leur est prescrit, et plusieurs ont eu à se plaindre de ne rencontrer personne au rendez-vous, d'où ils revenaient sans avoir pratiqué une seule opération; enfin, le nombre des vaccinateurs est beaucoup augmenté, puisque vaccine qui veut, en obtenant de son vaccinateur cantonal un certificat de capacité, que rarement on refuse. Malgré ces mesures, le chiffre de 1836 n'est au-dessus de celui de 1835 que de 536; ce qui, sans doute, est fort peu de chose. Quelle est donc la cause de ce peu de différence, qui sera peut être plus sensible chaque année? Qui peut donc encore entretenir, chez les parents, dans les campagnes, surtout parmi les pauvres, sinon la répugnance, au moins l'indifférence à soumettre leurs enfants à la vaccina-

tion ? Ne penseriez-vous pas que la disposition de l'art. 10 de l'arrêté du 30 juillet 1835 , n'y fût pour quelque chose ? Les enfants des pauvres , d'après cet article , sont seuls tenus de présenter un certificat de vaccination au directeur de l'école , où ils veulent être admis , ou de se soumettre à cette opération , s'ils désirent rester à l'établissement ; et les vaccinateurs cantonnaux , qui ont mission de vacciner ces enfants , n'ont pas mission de s'assurer , au moins , si tous les élèves payants ont rempli la formalité exigée pour les autres ; de sorte que , dans la même maison , il y aura des enfants vaccinés , et d'autres qui ne le seront point , et cela pendant plusieurs années , ce qui n'est pas sans inconvénient. D'un autre côté , si le vaccinateur cantonal se présente dans une école pour y visiter les élèves gratuits , non vaccinés , et pour les soumettre à la vaccination , leurs parents trouvent extraordinaire qu'ils soient seuls soumis à une mesure qui leur semble arbitraire ; et les réflexions qu'elle leur suggère tendent à détruire le peu de confiance qu'ils ont dans cette heureuse découverte. Quelques-uns , d'après le rapport d'un vaccinateur cantonal digne de foi , vont jusqu'à penser que leurs enfants sont destinés à des expériences. D'après cela , il est facile de prévoir que si la mesure n'est pas rigoureusement suivie pour tous les enfants indistinctement , la confiance s'affaiblira chaque jour , et nous serons exposés à voir bientôt , dans notre département , se développer une épidémie meurtrière , que la vaccine semble être appelée à faire disparaître un jour ; car , comme toutes les découvertes utiles , celle du Cow-pox a bientôt parcouru tout le globe. Partout où l'on vaccine , on reconnaît les immenses avantages de cette méthode sur l'innoculation , pratiquée autrefois , sinon pour éviter , au moins pour rendre moins dangereuse une des plus hideuses maladies de notre espèce.

Maintenant, dans tous les pays civilisés, on soumet les enfants à cette opération. Il est rare, actuellement, de rencontrer, dans les villes, des individus, nés depuis 30 ans, qui n'aient pas été vaccinés avant leur dixième année, tant est grande la confiance qu'on a dans cette heureuse découverte. Le tems n'est pas loin de nous, n'en doutons pas, où tous les ministres de la Religion regarderont comme un devoir sacré de nous seconder dans nos vues philanthropiques; en même tems que les instituteurs n'admettront, dans leurs établissements, que des élèves munis d'un certificat de vaccination, tant il peut être dangereux de réunir, dans un même lieu, des enfants qui n'ont pas subi cette opération.

Depuis l'apparition de la vaccine sur le globe, une foule d'expériences ont été faites et consignées dans une multitude de mémoires ou de rapports, dont la lecture demanderait plusieurs années. Il résulte de ces expériences, faites par de savants médecins, que toujours les enfants qu'on y a soumis ont pu, lorsque le vaccin avait régulièrement parcouru toutes ses phases, être exposés à la contagion de la petite vérole, sans aucun danger, au moins pendant de longues années; car on assure avoir constaté, bien que fort rarement, des varioles développées chez certains sujets vaccinés dix à douze ans auparavant: mais ces faits sont-ils bien avérés? les sujets qui les ont offerts avaient-ils eu la vraie vaccine? c'est peut-être ce dont il est encore permis de douter. Dans tous les cas, quand cette opération ne garantirait celui qui l'a subie que pendant dix ans, et même beaucoup moins, serait-ce une raison pour ne pas s'y soumettre, et recommencer une seconde et même une troisième fois, si on conservait quelque crainte? Ne perdons pas de vue, Messieurs, que cet épouvantable fléau n'apparaît plus, parmi nous, qu'à des intervalles très-éloignés, et encore le nombre des contaminés est fort petit, en comparaison de ce qu'il était autre-

fois , où des provinces entières étaient envahies et désolées par cette terrible maladie , qui faisait presque autant de victimes que de malades. Qu'il était affligeant , alors , de voir des populations décimées et le deuil dans presque toutes les maisons ; de voir une tendre mère pleurer sur la tombe de ses enfants , ses plus douces , ses plus chères espérances ! Combien de parents gémissaient à l'aspect des infirmités de ceux que la mort avait épargnés ! Combien d'individus défigurés , sourds , aveugles , boîteux ou couverts d'ulcères incurables ne rencontrait-on pas jadis ? Que l'on compare les enfants de notre époque à ceux des générations passées , et non loin de nous , et l'on verra combien la différence est grande , tant sous le rapport de la santé , que sous celui de la beauté des formes.

Tous nos enfants , aujourd'hui , n'ont-ils pas généralement une belle carnation ? Tous ne semblent-ils pas pleins de vie et de santé ? Voyez dans nos pensions des deux sexes et dans toutes les écoles , en général , où l'on n'admet les élèves que munis d'un certificat de vaccination , et vous resterez convaincus de la vérité de ce que nous avançons.

Espérons donc que dans notre belle patrie , où la civilisation marche d'un pas si rapide , où la vraie philosophie a déjà fait tant de progrès , où la Religion , bien enseignée et bien comprise , tend chaque jour à rappeler aux hommes ce qu'ils se doivent mutuellement ; espérons , dis-je , que ceux qui , par leur instruction et leur rang dans l'échelle sociale , se trouvent posés comme des jalons à la tête des masses les moins civilisées , emploieront tout leur ascendant pour persuader au petit nombre qui conserve encore quelques doutes , que la découverte de la vaccine est un des plus grands bienfaits que les peuples pouvaient attendre de la Providence.

EXTRAIT DES PROCÈS-VERBAUX DES SEANCES DE LA SOCIÉTÉ.

SÉANCE DU 12 JUILLET 1837.

Présidence de M. Etoc-Demazy.

M. FAYE, préfet de la Sarthe, membre honoraire de la Société, assiste à la séance.

M. le Président, au nom de la compagnie, témoigne à cet honorable magistrat la satisfaction qu'elle éprouve de le voir assis au milieu d'elle, prendre part à ses travaux, qui auront toujours pour but le perfectionnement de l'agriculture et des arts, et l'histoire de notre département.

M. le Préfet prend l'engagement de seconder ses collègues, dont il réclame lui-même le concours pour obtenir les améliorations qu'il se propose d'introduire dans le pays. Il annonce que, par un arrêté du 28 juin dernier, il a créé douze Comices agricoles, lesquels correspondront avec la Société.

M. le Président répond que la Société fera tous ses efforts pour satisfaire aux demandes des Comices, qui recevront d'elle le Bulletin de ses travaux.

M. Auguste DE CLINCHAMP, membre correspondant, adresse à la Société son Précis ayant pour titre : *De la culture de la Betterave et de son influence sur la prospérité de l'agriculture.*

M. DROUET donne lecture d'un mémoire concernant la découverte de monnaies françaises.

Ce petit trésor, recueilli le 14 avril de cette année, se composait de 450 deniers et de huit oboles d'argent, frappés la plupart au Mans, sous l'empereur Charles-le-Chauve. Notre collègue fait remarquer qu'au nombre de ces monnaies il en existe une considérée comme inédite, c'est l'obole royale du même prince, frappée dans notre ville. Elle offre, d'un côté, une croix entourée de la légende *Genomani civi-*

res, et de l'autre, dans le champ, le monogramme de Charles, séparé par un grenetis des mots *Gratia d-rer*. Dans la seconde partie de son mémoire, l'auteur parle de 275 médailles romaines, grand bronze, découvertes dans le bois des Tenières. Elles comprennent un espace de 160 ans. La plus moderne est de l'année 244 de l'ère vulgaire.

M. MORNET communique quelques réflexions sur les systèmes en médecine.

M. P. VALLÉE lit une note sur l'efficacité du protoxide d'antimoine, dans les pneumonies qui ont compliqué dernièrement l'épidémie connue sous le nom de *Grippe* (1).

M. PASCHÉ fait un rapport très-avantageux sur l'ouvrage de M. E. Blavier, intitulé : *Essai de statistique minéralogique et géologique du département de la Mayenne* (2).

L'assemblée entend la lecture, faite par M. BOYER, de l'Ode qu'il a composée dans le but de faire l'apologie de la Fortune. C'est un épisode du sixième chant de son poème sur l'éducation.

M. Houbert dépose sur le bureau un échantillon de chanvre préparé par M. Barbou, du Mans. La Société, satisfaite des constants efforts que fait cet ingénieur industriel, pour éviter les inconvénients qui résultent du rouissage ordinaire, arrête que son président verra bien remercier M. Barbou de son intéressante communication.

L'assemblée procède à un second tour de scrutin pour l'admission de M. Ch. Laumier. Le résultat étant favorable au candidat, M. le Président le proclame membre résident.

SÉANCE DU 28 JUILLET.

M. CAUVIN fait hommage à la Société de sa brochure

(1) Voir page 332 de ce Bulletin.

(2) N. p. 312 du même recueil.

ayant pour titre : *Supplément à la Statistique du département de la Sarthe.*

M. Guérin-Dogomer, secrétaire de la Société des sciences et arts du Blois, demande des renseignements sur la statistique séricicole de la Sarthe. M. Berard se charge de répondre à notre honorable collègue.

M. le Secrétaire donne lecture d'un travail de M. Menard-Bourrichon, ayant pour titre : *Détails sur un pressoir portatif, et Note sur les effets du Gay et sur les moyens de le détruire.*

M. BOYER lit un long morceau du deuxième chant de son poème sur l'éducation, dans lequel il trace le tableau des cours de rhétorique et de philosophie, qu'il voudrait voir marcher ensemble.

SÉANCE DU 8 AOUT.

M. le Président communique à l'assemblée : 1.^o une lettre de M. le Préfet de la Sarthe concernant l'emploi de l'engrais jaffrés et du sarrasin-jaunes. Les lettres et les notices qui y sont jointes sont renvoyées aux rapports de MM. E. Guéranger et Mallet. 2.^o Deux autres lettres du même magistrat. L'une prévient la Société que M. le ministre des travaux publics met à sa disposition le premier volume de la Statistique de France; l'autre est une réponse à la demande de fonds faite par M. le Président, pour l'année 1838. M. Faye invite l'assemblée à lui adresser un projet de budget, et l'engage de se livrer à un examen approfondi des encouragements les mieux appropriés aux progrès de l'agriculture.

M. le Préfet annonce qu'une somme de 500 francs sera mise à la disposition de la Société, pour être distribuée en primes d'encouragement.

Après une longue discussion sur les demandes de M. le

Préfet, l'assemblée arrête que deux commissions seront désignées, séance tenante, par son Président, qui procède aussitôt à leur nomination.

Commission du budget : MM. Houdbert, Boyer, P. Vallée, Desjobert et Laumier.

Commission pour un projet de concours : MM. Berard, Ménard-Bournichon, Pesche et Mauduit.

M. le Président demande l'autorisation, qui lui est accordée, d'acheter pour la Société la Maison rustique du XIX.^e siècle, et le Cours d'agriculture traduit de l'allemand, par M. Noirot.

M. LEPRINCE, au nom d'une commission, fait un rapport sur le *Syllabaire* de M. Ménard-Bournichon, ayant pour but une parfaite concordance entre l'orthographe et la prononciation. L'auteur est parvenu à résoudre cette importante question, au moyen d'accents et de signes accessoires.

L'assemblée témoigne le désir que cet ouvrage, fruit de longues et pénibles recherches, soit inséré dans son Bulletin; et pour y parvenir, elle charge son Président de s'entendre avec l'imprimeur de ce recueil.

SÉANCE DU 14 AOÛT.

M. F. ETOC-DEMAZY, au nom de la commission des concours présidée par lui, présente un projet de programme pour les primes à décerner aux éleveurs de chevaux et de bestiaux. Ce travail est adopté, après avoir subi de légères modifications.

Le même membre soumet son projet de budget pour 1838, approuvé par la commission réunie sous sa présidence. Il est également adopté.

M. BERARD donne lecture de sa réponse à M. Guérin-Dugomer, sur les vers à soie et les magnaneries. MM. Ménard-Bournichon et Leprince se chargent de compléter cette courte notice.

M. BOREL communique à l'assemblée une grande partie du neuvième chant de son poème sur l'éducation.

COMICES AGRICOLES,

INSTITUÉS DANS LE DÉPARTEMENT DE LA SARTHE,

PAR ARRÊTÉ DU 28 JUIN 1837.

Ces Comices, au nombre de douze, sont répartis de la manière suivante ; savoir :

Un pour les trois cantons du Mans et le canton de Ballon.

Un pour les cantons de Conlie et de Sillé.

Un pour les cantons de Loué et de la Suze.

Un pour les cantons de Montfort et d'Ecommoy.

Un pour les cantons de Beaumont, Marolles et Fresnay.

Un pour les cantons de Bonnétable et de Mamers.

Un pour les cantons de la Ferté, Montmirail et Tuffé.

Un pour les cantons de la Fresnaye et de Saint-Patern.

Un pour les cantons de Sablé, Brûlon et Malicorne.

Un pour les cantons de la Flèche, Pontvallain, Mayet et le Lude.

Un pour les cantons de Saint-Calais, Bouloire, Vibraye et du Grand-Lucé.

Un pour les cantons de Château-du-Loir et de la Chartre.

Ces Comices ont pour but d'établir des rapports fréquents entre les agriculteurs d'une même contrée ; de leur donner ainsi les moyens de conférer sur les meilleures méthodes de culture, pour les mettre ou les faire mettre ensuite en pratique, et constater les résultats obtenus ; d'aider à l'introduction des procédés et des instruments aratoires perfectionnés ;

d'améliorer l'éducation des bestiaux; enfin, de faire prospérer autant que possible toutes les branches de l'agriculture, par des exemples, des préceptes et surtout par des encouragements, qu'ils seront appelés à proposer et même à décerner, dans certains cas, aux cultivateurs, valets de ferme, etc.

Chaque Comice correspondra avec la Société royale d'agriculture, sciences et arts du Mans, ainsi qu'avec le sous-préfet de l'arrondissement où il sera placé, pour donner les renseignements qui seraient demandés et faire les propositions jugées favorables à l'agriculture.

Pour faire partie d'un Comice, il suffira de se faire inscrire sur les listes ouvertes à cette préfecture, bureau du secrétariat général, aux sous-préfectures ou à la mairie de chaque chef-lieu de canton, et de s'engager à payer une cotisation annuelle de 3 fr., laquelle, avec les fonds qui seront accordés par le gouvernement et le département, servira à acquitter les frais divers des Comices, et à distribuer des primes d'encouragement aux cultivateurs.

En attendant que chaque Comice puisse se constituer définitivement et adopter un règlement particulier, ce qui n'aura lieu qu'autant que ce Comice sera composé de douze membres au moins, des réunions se feront tous les mois, et successivement dans chacun des chefs-lieux de canton compris dans la circonscription du Comice, ainsi qu'elle est établie ci-dessus, sous la présidence du maire du chef-lieu, qui demeurera toujours membre de droit du Comice, et se chargera de procurer un local convenable pour les réunions.

Ces dispositions générales pourront être complétées ultérieurement, et subir quelques modifications; mais elles semblent suffisantes, quant à présent, pour atteindre le but qu'on se propose.

CONCOURS

DE CHEVAUX ET DE BÊTES A CORNES ,

POUR L'ARRONDISSEMENT DE MANS.

PREMIER CONCOURS.

Une prime de cent francs sera accordée au propriétaire du plus beau poulain , âgé de deux à trois ans.

Une autre , de quatre-vingts francs , à celui qui présentera la plus belle pouliche , ayant l'âge indiqué ci-dessus.

Les poulains et les pouliches destinés à devenir des chevaux de trait , seront seuls admis.

DEUXIÈME CONCOURS.

Une prime de cent francs sera donnée au propriétaire du plus beau taureau , âgé de deux à trois ans.

Une autre , de quatre-vingts francs , à celui qui présentera la plus belle génisse , aussi de deux à trois ans.

Dispositions générales.

Chaque propriétaire ayant obtenu une prime , recevra , outre la somme indiquée , une médaille d'argent , dans la première séance publique que tiendra la Société royale d'agriculture , sciences et arts du Mans.

Les personnes inscrites comme éligibles sur la liste des électeurs départementaux , ainsi que tout autres payant au moins cinq cents francs de contributions directes , n'auront point droit à la prime ; mais il leur sera décerné une médaille en argent , grand module , et la prime sera remise aux concurrents qui auront , après elles , présenté les plus beaux animaux.

Des médailles aussi en argent seront décernées , comme mentions honorables , aux cultivateurs qui auront conduit

aux concours des poulains , pouliches , taureaux ou génisses , remarquables par la beauté de leurs formes , et qui seront inscrits immédiatement après les premiers ;

Et à titre d'encouragement , des médailles en bronze aux propriétaires dont les noms viendront ensuite.

Ces concours auront lieu au Mans , dans la cour de la préfecture , le 2 novembre prochain , veille de la foire , à midi précis. On commencera par celui des chevaux et on finira par celui des taureaux et des génisses.

Les concurrents devront présenter un certificat délivré par leur maire , sur l'attestation de deux fermiers de la même commune , affirmant que les animaux qui doivent être présentés aux concours , et dont il contiendra le signalement , sont nés chez leurs propriétaires actuels et qu'ils y ont été élevés.

Les concurrents devront se faire inscrire , au moins huit jours à l'avance , au bureau du secrétariat général de la préfecture.

Une commission de cinq membres , prise parmi ceux de la Société royale du Mans , sera chargée d'examiner les divers animaux admis aux concours et d'adjuger les prix.

FROMAGES DE POMMES DE TERRE.

On fabrique en Thuringe et dans une partie de la Saxe des fromages de pommes de terre qui sont très-recherchés : voici la manière de les préparer.

Après avoir choisi des pommes de terre de bonne qualité , et de préférence les grosses jaunes , on les fait cuire dans un chaudron. Quand elles sont refroidies , on les pèle , et on les réduit en pulpe , soit dans un mortier , soit dans une terrine. A cinq livres de cette pulpe , qui doit être bien égale

et bien homogène , on ajoute une livre de lait aigri et la dose de sel nécessaire ; on pétrit le tout , on couvre le mélange et on le laisse reposer pendant trois à quatre jours , suivant la saison. Au bout de ce temps on pétrit de nouveau , et l'on place les fromages dans de petites corbeilles , où ils se débarrassent de leur humidité superflue ; ensuite on les met sécher à l'ombre , et on les place par lits dans de grands pots ou dans des tonneaux , où on les laisse pendant quinze jours. Plus ces fromages sont vieux , plus ils acquièrent de qualité.

On en fait de trois espèces : la première , qui est la plus commune , d'après les proportions indiquées ci-dessus ; la seconde , avec quatre parties de pommes de terre et deux parties de lait caillé ; la troisième , avec deux livres de pommes de terre et quatre livres de lait de vache ou de brebis : le lait de chèvre conviendrait sans doute également.

Les fromages de pommes de terre ont sur les fromages ordinaires l'avantage de ne pas être attaqués par les vers , et de se conserver frais pendant plusieurs années , pourvu qu'on les dépose dans un lieu sec et dans des vaisseaux bien clos.

(*Extr. du bull. de la Société d'Encouragement*).

RAPPORT FAIT A LA SOCIÉTÉ

SUR UN ESSAI DE STATISTIQUE MINÉRALOGIQUE ET GÉOLOGIQUE

DU DÉPARTEMENT DE LA MAYENNE ;

PAR M. ED. BLAVIER, INGENIEUR AU CORPS ROYAL DES MINES.

Messieurs,

Vous avez confié à mon examen , malgré mon insuffisante , l'*Essai de Statistique minéralogique et géologique du département de la Mayenne* , que vient de publier

M. Ed. Blavier : j'ai dû faire tous mes efforts pour rester le moins possible au-dessous de la tâche qui m'a été imposée, et pour rendre à l'ouvrage la justice qui lui est due.

Cela est facile, Messieurs, quand un livre est bon et bien fait : il suffit alors, à celui qui est chargé d'en rendre compte, d'en présenter une analyse exacte, et c'est l'avantage que m'a offert celui dont vous a fait hommage M. Blavier.

Je devrais peut-être faire précéder cet examen de considérations générales sur la science dont traite l'auteur, sur les progrès qu'elle a faits, comme toutes les sciences physiques, depuis bientôt un demi-siècle, grâce aux travaux analytiques des Werner, des Haüy, et, plus récemment, grâce surtout à l'ingénieux système d'Elie de Beaumont, qui seul explique d'une manière satisfaisante des phénomènes qui jusque-là avaient paru inexplicables. Ces considérations, Messieurs, ne seraient qu'un accessoire tout-à-fait superflu pour vous ; et ceux qui, d'ailleurs, seraient curieux d'un tel travail, le trouveront très-bien fait dans l'annonce de cet ouvrage, publié dans le journal *l'Ami des Lois*.

Tout ce qui est relatif à l'histoire et à la statistique du département de la Mayenne doit avoir, ce me semble, Messieurs, un double intérêt pour nous. Sous le premier rapport, parce que l'histoire de cette portion du Maine est la nôtre, et que la majeure partie du territoire de ce département n'est qu'une fraction d'un tout ayant eu, pendant de longs siècles, un nom, une histoire, des intérêts généraux communs. Sous le second rapport, parce que la portion de son territoire qui est adhérente au nôtre, lui étant parfaitement identique au point de contact, sa description est celle de notre propre territoire sur ce point.

Un autre intérêt surgit ici de la comparaison géologique des deux territoires. C'est, comme vous l'allez voir, la dif-

férence extrême qui se fait remarquer, malgré leur identité parfaite aux points de jonction, entre la composition géognosique de deux territoires, aussi rapprochés que le sont ceux des deux départements de la Mayenne et de la Sarthe. Dans ce dernier, les terrains dominants sont ceux de transport ou d'alluvions anciennes, et les terrains secondaires. Dans la Mayenne, au contraire, les terrains tertiaires et secondaires ne sont qu'exceptionnels, pour ainsi dire, tandis que les formations ignées ou primordiales sont dominantes, depuis les terrains de transition supérieurs ou carbonifères, jusqu'aux terrains granitiques, qui occupent presque toute la moitié nord de ce département.

Avant d'entrer dans l'analyse de l'ouvrage de M. Blavier, je dois prévenir qu'il est accompagné de deux cartes. La principale, qui est coloriée, permet d'embrasser d'un coup d'œil tous les détails de la composition géognosique du département; de sorte que, en même temps qu'elle offre l'ensemble et la démonstration des descriptions détaillées du livre, celui-ci peut, de son côté, être considéré comme le texte explicatif, le commentaire de cette sorte de tableau. La seconde, présente un certain nombre de coupes géologiques, destinées à l'intelligence de quelques objets de détail.

L'ouvrage de M. Blavier est divisé en trois parties. Dans la première, l'auteur décrit la configuration, l'étendue et les limites du département de la Mayenne. Ces généralités, indispensables comme introduction, occupent 14 pages seulement. La deuxième partie, qui est en quelque sorte tout l'ouvrage, présente une description minéralogique et géognosique détaillée du département. La troisième offre une statistique minérale industrielle, résumant la partie économique de ce qui précède; c'est-à-dire, qu'après la description du territoire et des différentes substances minérales qui s'y

rencontrent, l'auteur fait connaître leur utilité d'application et les avantages industriels qu'en retire le pays. Cette division est rationnelle, car la science serait vaine et futile, en quelque sorte, si on ne cherchait à la rendre utile aux intérêts de la Société, et, de toutes les parties de l'histoire naturelle, c'est, après la botanique, qui fournit à l'homme son principal aliment, la minéralogie qui lui offre le plus grand nombre de substances qu'il puisse utiliser pour ses besoins.

La géographie physique des deux départements comparée, offre cette particularité, que celui de la Mayenne est beaucoup moins bien partagé que celui de la Sarthe en cours d'eau. La Mayenne est la seule rivière importante du premier. Elle le traverse du nord au sud, après s'être un peu inclinée à l'ouest, et le partage en deux portions un peu inégales, celle de la rive gauche, comprenant environ les $\frac{3}{5}$ du territoire. Presque tous les autres cours d'eau du département vont affluer dans cette rivière, sous un angle aigu d'un peu moins de 45 degrés, à l'exception de quelques-uns, ayant leur source dans un angle nord-ouest du territoire, dont les eaux vont s'écouler dans la Manche; et de quelques autres qui, prenant naissance sur la lisière orientale, ont leur versant au sud-est, et viennent confluer dans la Sarthe. Les chaînons de montagne de la Mayenne ne diffèrent point de ceux de la Sarthe, sous le rapport de l'élévation, qui est peu considérable : ce ne sont que des collines, proprement dites. Le trait le plus marquant de leur configuration est l'horizontalité de leur ligne de faite. Les croupes en sont arrondies et les pentes peu abruptes. Il y a quelques rares exceptions, cependant, dont les plus saillantes sont l'ouverture par laquelle la petite rivière d'Erve s'est livré passage à travers la chaîne quartzeuse de Sainte-Suzanne, et l'issue que s'est ouverte également la petite rivière d'Orthe,

en face de l'ancien château de Courtalvert, sur la lisière des deux départements, à travers le portail rocheux des Chaloussières, qui lui faisait obstacle. J'ai décrit aux art. Maine et Mont-Saint-Jean, de mon *Dictionnaire Statistique de la Sarthe*, ces deux accidents naturels, que signale M. Blavier aux amateurs de sites pittoresques.

En admettant, comme l'expose M. Blavier, que toutes les grandes classes de la série géologique régulière sont représentées dans la Mayenne, à l'exception des *terrains volcaniques* proprement dits, qui manquent dans l'ouest de la France, ce qui semblerait rendre identique la nature géognosique des deux départements, puisque les mêmes classes sont également représentées dans la Sarthe, sauf les proportions; je dois me hâter, pour justifier ce que j'ai dit plus haut, sur la différence de nature des deux territoires, de reproduire ce qu'ajoute M. Blavier :

« Toutefois, l'étendue relative occupée par les terrains que constituent le sol géologique est fort différente.

« Ainsi, en jetant un coup-d'œil sur la carte d'ensemble, on reconnaît aisément que les masses primitives occupent, en très-grande partie, la superficie correspondante à l'arrondissement de Mayenne, des limites duquel elles ne sortent que par pointes isolées; et que le terrain intermédiaire couvre de ses couches, de natures diverses, la majeure partie du surplus de la superficie du département.

« Le *terrain secondaire* a pour représentant unique un petit *dépôt houiller*, exploité dans la commune de Saint-Pierre-Lacour; et un dépôt de *sables* en général ferrugineux, de *grès* siliceux ou ferrugineux et d'*argile*, qui recouvre un grand nombre de plateaux élevés et recèle la plupart des minerais de fer qu'on y exploite. Il compose les *terrains tertiaires*, conjointement avec quelques petits bassins isolés de *conglomérats* de coquilles marines et corps madréporiques,

ou *falkuns*, et avec quelques petits dépôts de *marne* calcaire et de *silex de meulière*.

« Si nous sortons des limites du département, nous verrons que, au nord, les terrains primitifs se prolongent dans le département de la Manche.

« Au midi, le bassin intermédiaire s'étend à travers le département de Maine-et-Loire, jusqu'à la bande de gneiss et de schistes micacés, qui s'adossent aux granites qu'on rencontre à la hauteur de Cholet, et qui, après avoir traversé la Loire au-dessus d'Ancenis, se dessine sur tout le littoral de la partie méridionale de la Bretagne.

« A l'ouest, les terrains primitifs et intermédiaires pénètrent parallèlement dans le département d'Ille-et-Vilaine.

« A l'est, les terrains de la Mayenne se prolongent également dans l'Orne et dans la Sarthe; mais ils n'y pénètrent pas loin sans être recouverts; et il suffit en général de s'éloigner d'un myriamètre au plus de la limite du département, pour trouver les calcaires de la grande formation jurassique, qui couvre de ses strates une grande partie des deux départements de l'Orne et de la Sarthe.

« Dans la région nord-est, le calcaire jurassique arrive jusqu'à quelques centaines de pas de la limite départementale; et même, vers le sud-est, il la franchit et fait quelques pointes bien légères dans la Mayenne. »

Cet extrait de l'ouvrage dont je rends compte, résume en peu de mots toute la description géologique du département de la Mayenne; et les personnes qui connaissent quelque peu la description de celui de la Sarthe, qui sera bientôt vulgaire, grâce au grand travail dont s'occupe notre collègue M. Triger, et à la munificence départementale qui en fera les frais, reconnaîtront de quel intérêt doit être pour notre département lui-même, l'ouvrage de M. Blavier.

puisqu'il nous permet de suivre, à l'ouest, les diverses formations géologiques de notre sol, qu'il serait tant à désirer de pouvoir ne pas perdre de vue également, dans toutes les autres directions, sur les départements limitrophes.

Une description semblable du département de l'Orne, par exemple, nous permettrait de suivre « Ce vaste bassin de calcaire jurassique, dont parle M. Blavier, qui, couvrant de ses strates une grande partie des deux départements de la Sarthe et de l'Orne, arrive à l'ouest jusqu'à quelques centaines de pas de la limite de la Mayenne, la franchit même et y fait quelques pointes vers le sud-est, tandis qu'il s'étend vers le nord-est jusqu'aux Ardennes. » Ce qui place le bord opposé de ce vaste bassin à plus de cent lieues de distance de celui qui se trouve sous nos yeux ; et, circonstance fort curieuse, c'est qu'on retrouve aussi aux Ardennes un terrain de transition, cadrant, sous beaucoup de rapports, avec celui qui appartient aux terrains de la Mayenne et du nord-ouest de la Sarthe. Les uns seraient-ils la prolongation des autres, se demande M. Blavier ?

Vous n'attendez pas de moi sans doute, Messieurs, une analyse minutieuse de l'ouvrage dont je vous rends compte. Elle se trouve dans ce qui précède, quant aux généralités. Il m'a semblé préférable de vous indiquer plusieurs faits particuliers, disséminés dans cet important et intéressant travail, en les choisissant de préférence, comme je l'ai fait déjà, dans ce qui peut être d'un intérêt plus particulier pour notre département.

M. Blavier, dans sa description des nombreuses espèces de roches qui constituent les terrains de la Mayenne, signale un fait de nature à intéresser vivement les physiiciens et que je dois, par ce motif, ne pas laisser échapper ici.

« Sur un grand nombre de points de l'arrondissement de Mayenne, dit-il, on rencontre des blocs détachés de diorite

grenu ou compacte (Grunstein ou Méléphyre), auxquels ; dans le pays, on donne le nom de *Bizeuls*.

• Le diorite renferme une proportion notable de fer. Ce minéral n'a pas d'action sur l'aiguille aimantée, ainsi que nous l'avons vérifié, sous un volume de 8 à 10 pouces cubes; mais il agit sur elle lorsqu'il est en masses un peu considérables. Cela résulte de ce fait, qui nous a été affirmé, que des géomètres du cadastre, occupés à faire des relevés à la boussole dans les communes de Vautorte et de St.-Denis-de-Gâtines, avaient trouvé à plusieurs reprises leurs opérations singulièrement influencées par une cause qu'ils ne pouvaient deviner d'abord, et qu'ils ont enfin reconnue pour l'action exercée par des masses considérables de *bizeul* sur l'aiguille des boussoles. Il nous a été assuré aussi que certaines communes, celle de Niort par exemple, voyaient toujours les orages les plus menaçants se dissiper à leur approche, ou les tourner dans certaines directions; et nous pensons que c'est dans l'action magnétique de plusieurs masses considérables de diorite, qui se montrent dans cette contrée, qu'il convient de chercher l'explication de ce phénomène.

• Dans plusieurs communes du département, les sables dioritiques sont employés en agriculture, et particulièrement dans la culture du sarrasin, sous le nom de *marnes*.

• Leur effet efficace, qui nous a été confirmé par un grand nombre de personnes, doit probablement être attribué surtout à l'action toute mécanique qu'ils exercent sur les terres, en général fortes, sur lesquelles on les répand. Peut-être aussi agissent-ils chimiquement par la présence de l'alkali provenant du feldspath en décomposition? Des expériences faciles à faire pourraient servir à appuyer ou infirmer une opinion que nous n'émettons, au reste, que sous forme de doute. •

Dans une note de la page 55, en décrivant les terrains

pétrosiliceux et porphyritiques, qui constituent la chaîne des Coëvrons (1), et s'étendent de la limite centrale est du département de la Mayenne, au nord-nord-est de celui de la Sarthe, jusqu'au delà de Fresnay. M. Blavier fait remarquer qu'il avait constaté, dès l'année 1834, sur le flanc septentrional des Coëvrons, le calcaire dolomitique, dont il attribue l'existence à une transformation de calcaire-marbre, c'est-à-dire le passage du calcaire-marbre en *dolomite*; ce qui rendait probable la découverte, faite postérieurement par M. Triger, de masses considérables de cette roche, sur le prolongement oriental de cette chaîne, à peu de distance de Fresnay. Si M. Triger n'a pas eu connaissance de la découverte faite par M. Blavier, elle appartient à tous deux.

J'ai indiqué plusieurs passages qui intéressent plus particulièrement la statistique géologique de notre département; en voici un nouveau.

En décrivant les terrains de transition de la Mayenne et, en particulier, le troisième massif de ces terrains, ou le groupe anthracito-calcaire, qui, du S.-E. de la Mayenne, s'étend dans la partie S.-O. de la Sarthe, M. Blavier fait observer que la stratification des couches du calcaire-marbre, et leur alternance avec celles d'anthracite, de phyllade, de grauwacke, de grès et même de quartz-grenu, ne se dessinent nulle part, dans la contrée, aussi nettement que dans les environs de Sablé.

Une question d'antériorité relative des âges de l'anthracite et de la houille, était restée douteuse jusqu'ici. M. Blavier

M. Blavier écrit *Quevrons*, et dénature ainsi, en les écrivant, plusieurs noms de lieux. Il ne fallait qu'y réfléchir cependant, pour trouver facilement l'étymologie de celui-ci. La manière d'écrire les noms propres n'est pas tellement indifférente, qu'on ne doive s'attacher religieusement à conserver celle qui peut offrir une signification.

en trouve une complète solution dans le petit terrain houiller de St.-Pierre-de-la-Cour, commune située à l'extrémité occidentale de la Mayenne. Il lui paraît démontré que ce terrain houiller repose, en stratifications discordantes, sur la formation anthraciteuse, ce qui établirait l'antériorité de celle-ci.

Une autre question fort importante, à l'examen de laquelle se livre M. Blavier, intéresse particulièrement notre industrie départementale : c'est celle des propriétés physiques des fers, produits par les minerais de la Mayenne, et par quelques-uns de ceux de la Sarthe. Je laisserai parler l'auteur.

« Minéralogiquement parlant, tous ces minerais sont semblables, et se rapportent soit au fer oxidé hydraté terreux, soit au fer hématite; et, dans toutes les minières, ces deux espèces se rencontrent. Mais ils diffèrent notablement par leur richesse, élément qui résulte de la proportion plus ou moins grande de parties terreuses, mélangées à la matière ferrugineuse. Les plus riches, ceux des Essarts et du Chambouquet, pourraient bien donner à l'essai 45 à 50 pour cent de fonte; tandis que ceux des environs de Saint-Christophe ne donneraient que 28 à 30.

« Ces minerais sont tantôt compactes et durs, tantôt schisteux; souvent aussi ils se présentent en géodes plus ou moins volumineuses, soit isolées, soit groupées les unes avec les autres; et il est fréquent de rencontrer, au centre de ces géodes, un noyau d'une argile un peu ocreuse.

« Ces dépôts ont plusieurs circonstances de gisement communes, assez remarquables.

« Les masses ferrugineuses sont enveloppées d'une argile onctueuse, le plus ordinairement très-blanche ou un peu carburée (aux Essarts, à Lembuche, au Gué-de-la-Charte); quelquefois jaunâtre (aux minières d'Evron, de Saint-Christophe, etc.).

« A l'exception des deux minerais de Montfaucon et de Blandouet, qui sont dans des circonstances de gisement spéciales, et que nous développerons tout-à-l'heure, tous les autres reposent directement sur le calcaire-marbre; et partout où, sous le dépôt argilo-ferrugineux, le marbre qu'il recouvre a été mis à nud, la surface de celui-ci a présenté des pointes, des aspérités, des sillons, qui laissent paraître des traces évidentes d'une vive érosion.

« La fig. 9 offre une coupe du dépôt ferrugineux de Lembuche, et celle placée sous le n.º 10 représente la mine du Gué-de-la-Chartre.

« Souvent, au milieu de la masse argileuse, on trouve des fragments d'un schiste verdâtre, qui montrent un commencement de décomposition de la circonférence au centre. Extérieurement, on voit des couches concentriques d'hydroxide de fer, et, au centre, un noyau de schiste peu ou pas altéré.

« Ajoutons, enfin, que tous les minerais du département donnent, par le traitement dans les usines, du fer *cassant à froid*, à l'exception de ceux de Montfaucon et de Blandouet, les deux seuls qui ne reposent pas sur le calcaire.

« Les faits qui précèdent ne paraissent-ils pas suffisants pour qu'on soit en droit d'attribuer au calcaire-marbre un rôle dans la formation des minerais de fer dont nous nous occupons? Ce rôle, quel est-il? Il serait sans doute difficile de le préciser, dans l'état actuel de nos connaissances géologiques.

« Ces espèces de cuvettes, souvent profondes, dans lesquelles les minerais sont déposés, ne seraient-elles pas des récipients où les eaux, suintant sur le calcaire et le corrodant, auraient déposé le fer dont elles se seraient chargées dans leur trajet, à la faveur d'un excès d'acide carbonique?

« Une portion notable du minerai de fer ne pourrait-elle pas être considérée comme le résultat de la décomposition

des schistes ferrifères du terrain de transition ? Certains de ces schistes verts tiennent jusqu'à 12 et 15 pour cent de fer , à l'état de protoxide combiné à la silice , et dans l'argile blanche ou noirâtre , au milieu de laquelle sont déposés les amas ferrugineux , on retrouve le surplus des éléments qui constituent les schistes.

« Quant à l'âge de ces dépôts, nous pensons qu'ils doivent être considérés comme dépendants de la formation marine de grès et d'argile, précédemment décrite, et rapportés aux argiles qui font la partie inférieure de cette formation. Au Gué-de-la-Chartre, la question paraît résolue dans le sens que nous indiquons (Voir la fig. 10); car les couches horizontales du grès qui est supérieur au dépôt d'argile, appartiennent à la formation marine tertiaire : ce sont des sables agrégés imparfaitement, et renfermant cette coquille bivalve qui paraît être *caractéristique* pour cette formation.

« MINERAIS DE MONTFAUCON ET DE BLANDOUET. Nous avons mentionné plus haut ces deux dépôts ferrugineux comme étant dans une position géologique spéciale. En effet, ce ne sont plus ici des masses ou rognons irrégulièrement déposés au milieu de l'argile, mais bien des nappes horizontales ou un peu inclinées, d'épaisseur assez constante, s'exploitant généralement, à l'aide de petits puits verticaux, à la profondeur de 20 à 25 mètres du jour.

« En comparant ces gîtes avec ceux qui s'exploitent, soit à la Préchardière, soit aux Bercons, minières de la Sarthe, nous leur trouvons une parfaite analogie de gisement ; seulement aux Bercons, la formation est plus complète : on trouve, au-dessus des couches de minerais de 30 à 50 pieds de sables un peu micacés, parsemés de grains verts et d'argile ; et, par dessus ces sables, une couche épaisse de *roussard*.

« A la base du monticule, où se fait l'exploitation des

Bercons , se voient des couches horizontales de calcaire oolithique.

« D'après les analogies et les considérations qui précèdent , nous penserions que les dépôts ferrugineux de Mont-faucon et de Blandouet , ainsi que ceux des Bercons et de la Préchardière , doivent être rapportés à la formation du grès vert.

« Sur les cinq usines de la Mayenne, trois font du fer *cas-sant à froid*, et deux , Orthe et Moncor, font du fer *ployant*, ou du moins , cette qualité qui reçoit dans le commerce la dénomination de *bon bétard ployant*. Aussi ces deux dernières usines ont-elles soutenu les prix de leurs produits , à 7 et 8 fr. par quintal métrique plus haut que les trois autres forges.

« Cette différence , dans la nature des produits , tient sans doute spécialement à la qualité des minerais.

« Nous avons été à même de faire, dans la deuxième partie de notre travail , page 90 , une remarque assez curieuse , de laquelle il résulte que les minerais d'Orthe et de Moncor, avec lesquels on fait du fer ployant , seraient géologiquement de *formation secondaire* , tandis que ceux traités dans les autres forges appartiennent tous à une *formation tertiaire*.

« Il faut que , dans ces derniers minerais , il existe un élément qui influe sur cette méqualité de fer , élément qui manque dans les minerais du terrain secondaire ; et c'est probablement le *soufre* ou le *phosphore* , ou peut-être l'un et l'autre.

« Malheureusement , dans l'état actuel des connaissances métallurgiques , il paraît bien difficile d'échapper à la fâcheuse influence résultant de la présence de ces éléments dans les minerais. Mais nous sommes disposé à penser que cette cause n'est pas seule à agir sur la qualité des produits , et que la méthode d'affinage wallonne , suivie dans le pays

et en usage dans presque toutes les usines à fer de Normandie et de Bretagne, contribue à donner au fer la propriété cassante.

« Notre opinion, à cet égard, se fonde sur l'examen attentif du procédé suivi, qui nous semble tel qu'il est presque impossible qu'une certaine proportion de fonte, échappant à l'affinage, ne s'interpose entre les molécules de fer.

« Nous ajouterons, pour corroborer cette opinion, que dans le centre et l'est de la France, où l'on fabrique des fers ployants, c'est une méthode différente, celle dite allemande, qui est généralement en usage.

« Nous devons dire qu'une tentative a été récemment faite pour substituer, au procédé suivi dans le pays, le procédé d'affinage *comtois*, identique avec la méthode allemande, et qu'elle n'a pas été couronnée du succès qu'on était en droit d'espérer. Les ouvriers comtois, qu'on avait fait venir, ont obtenu des produits moins bons encore que ceux du pays, en faisant une consommation de combustible plus considérable. Nous ne savons comment concilier le résultat complètement négatif de cet essai, avec ceux obtenus dans l'usine de Coat-an-noz (Côtes-du-Nord). On fabriquait, dans cette usine, du fer très-cassant, et par la substitution du procédé comtois à la méthode bretonne ou wallonne, en employant les mêmes minerais, on a obtenu des produits excellents; tellement, que le fer de Coat-an-noz est actuellement, nous a-t-on assuré, vendu dans les ports de Brest et de Morlaix, concurremment avec les bons fers de Suède. »

La découverte récente d'un minerai de manganèse, dans des terrains d'eau douce de la Mayenne, et son exploitation à Grazi, à peu de distance de la limite nord-ouest de notre territoire, pourrait faire espérer une bonne fortune semblable pour notre département, si ces terrains étaient

moins rares. Ce minéral est fort riche, puisqu'il donne 75 pour cent de peroxyde du métal.

Notre collègue M. Triger, dans son cours de géognosie, dont on doit désirer vivement voir terminer l'impression, fait connaître les différents systèmes d'après lesquels s'expliquent les superpositions des différentes couches minéralogiques de la surface du globe. M. Blavier termine ses descriptions géologiques des terrains de la Mayenne, par des considérations géogéniques sur le même objet. Il émet à cet égard une hypothèse, à laquelle il déclare ne pas ajouter plus d'importance qu'elle n'en mérite. Il croit que « la matière calcaire existait en dissolution dans les eaux, qui tenaient en suspension les éléments plus ou moins tenaces des couches du terrain de sédiment le plus ancien, et qu'elle s'y trouvait à l'état de muriate de chaux. La précipitation de la chaux à l'état de carbonate, aurait eu lieu par suite du dégagement qui se serait effectué, à des époques plus ou moins rapprochées, de courants, soit d'acide carbonique, soit, le plus souvent, de carbonate de soude. Il a dû résulter de cette action des dépôts de chaux carbonatée, qui ont varié, quant à la pureté, quant à la compacité, en raison de la pression plus ou moins grande sous laquelle le dépôt s'est produit, en raison aussi de la pureté du liquide et d'une foule d'autres circonstances. Il a dû en résulter, par voie de double décomposition, du muriate de soude, que nous retrouvons, soit à l'état de gemme, dans un certain nombre de terrains du globe, soit en dissolution, dans les mers actuelles. »

L'examen que fait l'auteur, de la géologie du département de la Mayenne, est terminé par un tableau présentant, commune par commune, la composition géognosique du terrain. Ce tableau offre un intérêt de localité fort important, en donnant, pour chacune, l'indication des substances

minérales qui y ont été observées , et les exploitations auxquelles elles ont donné lieu.

Dans la troisième partie qui, comme je l'ai dit, est consacrée à la statistique minérale , l'auteur examine les différents travaux d'exploitation entrepris dans le département dont il s'occupe , pour l'appropriation des substances minéralogiques aux besoins de la Société. Il passe successivement en revue les exploitations d'antracite, les plus importantes de toutes ; celles de la mine de manganèse de Grazaï ; des minerais de fer, dont les gisements sont nombreux dans la Mayenne, ainsi que les usines où il est converti en métal ; les ardoisières , carrières de marbre , carrières de pierre à bâtir et à chaux , de sable , d'argile et de marne ; et il en évalue les résultats , au moyen de calculs et de tableaux fort curieux , mais qui n'ont toutefois , pour la plupart , qu'un intérêt de localité.

Ce travail présente néanmoins quelques détails d'un intérêt , soit général , soit particulier à la Sarthe , que je crois devoir vous faire remarquer.

Ainsi , par exemple , en évaluant le produit des mines de charbon de terre du département de la Mayenne , houille ou anthracite , comparé aux dépenses qu'occasionne leur exploitation , M. Blavier démontre que cette exploitation a occasionné aux concessionnaires une perte de 105 mille fr. , pendant les années 1830 à 1834 compris , que cette perte a diminué d'autant les capitaux , d'où résulte que 21,000 fr. ont été perdus pour le pays , par le fait de cette exploitation , pendant chacune de ces cinq années.

Mais , en examinant ensuite si les produits minéraux n'ont pas fructifié , et si une grande augmentation de richesse territoriale n'a pas été le résultat de leur coûteux arrachement du sol , il arrive à cette intéressante conclusion :

Que le charbon des mines se consommant dans le dépar-

tement et servant à une seule et unique industrie , la fabrication de la chaux , et que presque toute cette chaux étant employée comme amendement dans les travaux de l'agriculture , il est constant que , partout où il a été possible d'user de cet utile agent , les produits du sol ont considérablement augmenté et , par suite , la valeur des propriétés ; que , par conséquent , l'effet de l'exploitation des mines , pendant les cinq dernières années , a été de presque tripler la quantité de chaux fabriquée , de déterminer une baisse notable dans le prix de cette matière , et d'augmenter par suite la proportion des terrains sur lesquels on en fait usage. « Or , en tant qu'il s'agit , dit l'auteur , de l'augmentation d'un tiers , d'un quart , ou d'un cinquième même , dans les produits d'une portion très-notable du sol du département , on conçoit que ce n'est pas par milliers de francs , mais par centaines de milliers , par millions peut-être , qu'il convient d'estimer l'augmentation de la richesse , et que la perte bien réelle de 21 mille fr. , produite par l'exploitation des mines , chacune des cinq années citées , s'efface complètement en face d'un chiffre qu'on ne saurait préciser exactement , mais qui évidemment est énorme , de l'augmentation de richesse dont cette exploitation est le principe ; d'où M. Blavier conclut avec raison , que , dût le gouvernement ou le département indemniser les exploitants , l'exploitation des mines carbonifères doit être encouragée , dans l'intérêt du pays.

En parlant de la marne , amendement d'un usage si général sur notre territoire , M. Blavier fait remarquer que , bien qu'il en existe plusieurs dépôts dans des terrains d'eau douce de l'arrondissement de Mayenne , il n'en est extrait et fait usage que par un très-petit nombre de particuliers , et dans la seule commune de Marcillé.

L'exploitation des mines de fer , dans les cinq usines de la Mayenne , pendant les cinq années de 1830 à 1834 , ne

paraît pas à M. Blavier avoir offert des résultats beaucoup plus favorables aux exploitants, que celle de l'anhracite. Il résulte des chiffres qu'il donne, à ce sujet, que 739,470 fr. de dépense, occasionnée par l'extraction et l'approvisionnement du minerai, de la castine, du combustible, et par l'intérêt d'un fonds de 2,400,000 fr. nécessaire pour cette exploitation, n'ont donné qu'un produit de 776,319 fr., ce qui ne présente qu'un bénéfice de 36,849 fr., duquel il faut distraire les frais de gestion et ceux d'entretien, qu'il considère comme plus que suffisants pour absorber ce bénéfice. Ce résultat conduit l'auteur à des considérations fort importantes, d'une part, sur la circonspection qui doit être mise par les pouvoirs législatifs dans le système de l'impôt à asseoir sur les fers; de l'autre, sur la nécessité, pour les producteurs, d'abandonner les anciens procédés de fabrication, pour en adopter de plus avantageux à leurs intérêts.

M. Blavier passe ainsi en revue toutes les espèces d'industries auxquelles donne lieu l'exploitation des substances minérales, le marbre, l'ardoise, le calcaire à bâtir, les terres à poterie, à faïence et à briqueterie; et, dans un tableau (n.º 9) où il en résume l'importance, on trouve, pour résultat, une valeur totale de 3,694,177 fr. de produits annuels, dont 2,612,900 fr. de salaires, répartis entre 8,392 ouvriers; ce qui donne, pour chacun, 315 fr. par an, ou 1 fr. par jour de travail.

On trouve que, dans ce résultat, la pierre à chaux figure pour une valeur de 227,800 fr., et les produits qu'elle donne en chaux calcinée, pour celle de 1,108,000 fr.; ce qui est un immense résultat. Or, si l'on réfléchit que le calcaire-marbre produit plus des $3\frac{1}{4}$ de la chaux fabriquée dans la Mayenne, les autres carrières à chaux y étant fort rares, comme on peut l'inférer de ce qui précède, sur la nature géognosique du sol, et par l'examen de la carte

dressée par l'auteur, on concevra de quelle importance directe est devenue cette fabrication, en rapprochant ce chiffre de celui de 16,500 fr., auquel s'élève la valeur du marbre débité et employé pour vases, meubles, monuments, etc. Un autre rapprochement curieux, que présente encore cette industrie, dans ses rapports avec la topographie géognosique départementale, est celui-ci :

En 1834, le nombre des fours à chaux de la Mayenne était de 155, dont 99 alimentés par l'anthracite, et 56 par le bois. Sur ce nombre, 115 sont situés dans l'arrondissement de Laval, dont 74 au charbon de terre et 40 au bois; 30, dans celui de Châteaugontier, dont 25 à l'anthracite et 5 au bois; 10 seulement dans l'arrondissement de Mayenne, tous au bois. On peut voir en effet, sur la carte, que l'arrondissement de Mayenne est celui où le terrain granitique domine presque exclusivement.

Messieurs, vous pouvez juger, par ce qui précède, combien il eût été difficile de vous rendre un compte exact de l'ouvrage de M. l'ingénieur Blavier, en se bornant à une analyse didactique, dans laquelle les détails eussent été négligés. J'ajouterai qu'un tel livre ne peut être bien apprécié que par ceux qui le lieront en entier, et je serais heureux, dans l'intention où je suis de rendre à l'auteur toute la justice qu'il mérite, si ce que je vous ai dit de son ouvrage vous avait paru assez intéressant pour inspirer à chacun de vous le désir d'en prendre une connaissance plus exacte dans l'ouvrage même. J'aurai du reste rempli ma tâche telle que je l'ai conçue, si ce que je vous ai fait connaître vous détermine, en adressant à l'auteur des remerciements pour son envoi, à y joindre des félicitations sur la manière dont il a exécuté un travail aussi important.

J.-R. PESCHE, *membre résidant.*

NOTE

SUR L'EMPLOI DES FLEURS D'ANTIMOINE

DANS LES PNEUMONIES OBSERVÉES AU MANS ,

PENDANT LA GRIPPE DE 1837.

Le but de cette note n'est pas de discuter les bases du traitement de la pneumonie en général, ni de réduire à une seule médication la thérapeutique de la grippe et des pneumonies qui se sont présentées en si grand nombre dans le cours de l'épidémie que nous venons de traverser. Pour la pneumonie en général, j'avouerai, contrairement aux faits dont je vais rapporter le résumé, que j'incline toujours à regarder la saignée, faite les premiers jours, comme la ressource la plus certaine, sauf les restrictions que nécessitent le tempérament, l'âge, les épidémies. Pour ce qui concerne la grippe en elle-même, je ne pense pas que ce soit bien sérieusement qu'on ait mis en question le traitement qui lui convenait. L'intervention du médecin y était en effet à peine de quelque utilité ; car, après les soins hygiéniques qu'indiquait l'instinct aidé du simple bon sens, tels que le repos, la chaleur du lit, les boissons tièdes, le régime, il ne restait, ce semble, qu'à attendre la solution naturelle des désordres morbides. Les évacuants, les opiacés, les révulsifs, ont été souvent *utiles*, soit pour modérer, soit pour abrégier la maladie ; mais généralement on peut dire qu'ils n'étaient pas *nécessaires*. Quant aux pneumonies qui ont compliqué la grippe, la question est bien autrement importante. De savantes et solennelles discussions ont récemment mis en regard diverses méthodes de traitement, qui toutes ont mis à contribution la statistique pour établir leur supériorité res-

pective. La saignée, il faut l'avouer ici, n'a pas figuré avec avantage dans la lutte académique. Et s'il est permis à un praticien obscur de venir exprimer une opinion dans ce débat entre les notabilités médicales de notre époque, je dirai que je puis fournir contre elle au moins des arguments négatifs. En effet, bien que j'y aie eu recours avec quelque succès, quand l'état du pouls le réclamait, et quand la pneumonie me paraissait plus essentiellement inflammatoire qu'elle ne l'était dans le plus grand nombre des cas, je serais porté à conclure du grand nombre de guérisons auxquelles elle n'a pas eu part, que l'on pouvait le plus communément s'en passer dans les pneumonies des grippés. Et ce qui me confirmerait dans cette idée, c'est que les malades, pour la plupart, présentant dès le début une peau moite, un pouls mou, applati, avec un état analogue des battements du cœur, ne me paraissaient point offrir cet appareil de réaction qui a besoin d'être modéré par la saignée.

Mais les partisans de cette méthode, qui s'appuient sans doute aussi sur des guérisons nombreuses, seraient en droit d'en dire autant de nos préparations antimoniales, de nos vésicatoires, de nos éruptions stibiées, etc., sans l'intervention desquelles ils ont guéri leurs malades, tandis que telle était la base de notre thérapeutique. — Cela voudrait-il dire que la pneumonie (au moins dans cette épidémie) n'est pas essentiellement mortelle, et que nous aurions, les uns et les autres, fait honneur à nos moyens de traitement de guérisons spontanées?..... Cette question, que sa couleur paradoxale fera peut être repousser au premier aperçu, s'est présentée à diverses reprises à ma pensée, et mérite un examen très-sérieux sur lequel j'appelle l'attention de mes confrères. Elle dominerait ici toute la discussion, en rappelant tous les esprits systématiques à cet hippocratisme protecteur de l'humanité souffrante, si bien exprimé dans

ce précepte d'Hoffmann : *Circumspecti est medici saltim non nocere.*

Mais je reviens à l'objet de cette note , aux fleurs d'antimoine (dénomination qui ne laisse pas subsister l'ambiguïté à laquelle donne lieu celle d'oxide blanc d'antimoine), médicament dont l'innocuité ne m'exposait guère à faire infidélité au précepte que je viens de citer. Cette innocuité , comme on sait , lui a valu récemment le reproche d'*inertie* de la part de quelques médecins qui se sont sans doute trop hâtés de le juger. Les faits que je possède seraient de nature à le réhabiliter , si sa condamnation avait été ratifiée par la majorité des praticiens , en admettant , encore une fois , que la nature n'ait pas fait seule les frais de mes guérisons. En effet , je l'ai le plus ordinairement administré seul , sans le concours de la saignée , ou après l'emploi infructueux de celle-ci , en lui associant toutefois très-souvent les vésicatoires volants , lorsque la réaction était tombée , ce qui suivait communément les deux ou trois premiers jours de l'usage de l'antimoine. Je me crois donc fondé à revendiquer pour lui la plus forte part au succès qui a couronné mes soins. Et , à cet égard , j'ai joui d'un bonheur que la plupart des statisticiens m'envieraient , puisque sur *vingt - quatre cas* de pneumonie que j'ai eu à soigner , du milieu de janvier au commencement d'avril , je n'en ai perdu que *deux* , dont l'un était un vieillard de 78 ans , replet , catharreux , autrefois paralysé , qui a succombé le 12.^e jour ; et l'autre une vieille dame de 83 ans , qui fut emportée le 3.^e jour , ayant offert dès le principe des symptômes de catharre suffoquant. Je n'ai saigné que quatre de mes malades , un seul deux fois ; j'ai mis des sangsues à quatre autres , une seule fois à chacun ; mais j'ai mis des vésicatoires à la plupart. Chez plusieurs aussi , dans une période avancée de la maladie , j'ai associé les expectorants aux fleurs d'antimoine , et , chez

deux ou trois , aux antispasmodiques. Presque toujours la tolérance pour le médicament a été établie sans difficulté , dès le début. Peu de malades ont eu des nausées , ou tout au plus deux ou trois vomissements ; quelques-uns ont eu de la diarrhée pendant les vingt-quatre premières heures , ou deux jours , et il m'a semblé que c'était toujours avec un succès plus marqué et plus prompt. Ordinairement je commençais par un demi-gros dans la première potion de 4 onces , soit gommeuse , soit émulsionnée , administrée par cuillerées à soupe de deux en deux heures ; puis un gros dans les suivantes , et rarement un gros et demi. L'usage du médicament était soutenu 3 , 4 , 8 jours même , en le cessant graduellement , à mesure que le bruit respiratoire et l'expectoration annonçaient le retour à l'état normal. Je n'ai employé le tartre stibié à haute dose que dans trois cas , lorsque l'oxide d'antimoine me paraissait insuffisant , et il a répondu à mes espérances deux fois. Chez le troisième malade même , qui était le vieillard cité plus haut , il sembla opérer une résurrection momentanée , en rétablissant la chaleur cutanée et l'expectoration , et en régularisant le pouls , pendant deux jours consécutifs.

P. VALLÉE , D. M., *membre résident.*

DE LA CULTURE DU COLZA.

Le Colza (*Brassica oleracea arvensis* , LINN.) est une plante bisannuelle qui diffère de la navette d'hiver en ce que ses grains sont plus gros , et qu'elle est moins sensible aux gelées.

La culture du colza est très-répandue dans les Pays-Bas , dans le nord de la France , et surtout en Angleterre , où la navette paraît être inconnue. On le cultive beaucoup comme plante fourragère dans cette dernière contrée.

Il y a aussi un colza d'été.

Le colza demande une terre argileuse, bien fumée, friable, ameublie et nettoyée par plusieurs labours.

Thaer dit que le colza peut être cultivé dans tous les terrains qui conviennent au froment et à l'orge, mais principalement sur ceux qui contiennent de 50 à 60 pour 100 de sable, avec un peu de chaux.

Dans la ferme de Flotbec le colza suit toujours les récoltes mélangées : cette récolte préparatoire est préférable à la jachère. En automne le champ est ragalé et hersé ; on y passe le rouleau à pointes s'il y a des mottes ; on herse en long et en travers, on passe une seconde fois le rouleau, et l'on herse de nouveau, jusqu'à ce que le terrain soit bien pulvérisé.

Le colza se sème dans les premiers jours d'août.

L'époque des semailles est la même, soit qu'on sème le colza sur une jachère, soit qu'on le sème, ce qui est moins usité, sur un chaume de seigle d'hiver : il faut, dans ce dernier cas, que la terre soit labourée deux fois, fumée, et presque aussi bien préparée que pour les raves de chaumes.

On sème ordinairement le colza à la volée ; il paraît cependant plus profitable de le semer d'abord en pépinière, et de repiquer les jeunes plants en septembre ou en octobre dans une terre bien préparée.

Cette dernière pratique est celle qui est généralement adoptée dans les environs de Lille, où la culture de cette plante est poussée au dernier degré de perfection.

On le sème d'abord en pépinière à la fin d'août, à raison de deux litres par are, sur une terre bien nettoyée et bien fumée, qui a porté la même année du seigle, du sucron coupé en vert, ou toute autre plante fauchée au printemps pour fourrage, et quelquefois sur un champ qu'on a laissé reposer, et qui ne donne cette année que cette récolte.

Chaque are de colza en pépinière fournit des plants pour 5 à 6 ares , selon que la récolte a plus ou moins bien réussi.

Le colza est arraché des pépinières par un tems humide, à la fin de septembre, ou pendant les mois d'octobre et de novembre, et on le replante dans des champs qui ont porté des fèves, de l'hivernage ou du blé, de l'orge ou de l'avoine.

Avant de repiquer les colzas on donne d'abord à la terre deux labours légers de quatre à cinq pouces, qui ont pour but de détruire les plantes nuisibles, de faire germer les mauvaises graines, et de procurer au sol les qualités d'une jachère complète. La veille de planter, on répand sur la surface du fumier d'étable, qu'on enterre par un dernier labour plus profond, c'est-à-dire de huit à dix pouces.

On plante les colzas le jour même, ou peu d'instant après que le champ a été labouré, parce que la terre, fraîchement remuée, est humide, et la plante reprend plus facilement. On a de même soin de repiquer les colzas peu de tems après qu'ils ont été arrachés.

Lorsque le terrain a été dressé en planches par le labourage, un ouvrier, tenant de ses deux mains le plantoir, fait des trous en ligne droite et en quinconce; ces trous sont à neuf pouces l'un de l'autre en tous sens, et ont 0^m. 20, ou 7 pouces de profondeur.

Une femme et deux enfants suivent l'ouvrier pour repiquer les colzas; ils posent avec la main droite la racine d'un plant dans chaque trou, et appliquent en même tems le pied droit au-dessus du trou, pour le fermer par la pression; ils font ce travail avec beaucoup de dextérité et de rapidité. Cependant, quelque diligence qu'ils mettent, à peine peuvent-ils suivre l'ouvrier qui les ouvre, et en perce 32 mille par jour, ou le quart d'un hectare, quand il est exercé.

Lorsque la plante a été repiquée, on répand dessus, le

même soir , de l'engrais flamand à raison de vingt tonneaux par hectare. Au printemps on donne un ou deux coups de houe pour enlever les herbes et ameublir la terre. Le colza , qui végète dans ce climat même en hiver , pousse rapidement au printemps ; il couvre la terre de ses feuilles , et il étouffe par son ombre les plantes nuisibles.

Le colza donne autant de graine que la navette.

L'hectolitre de graine de colza donne 18 kilogr. d'huile.

(Extrait d'un Cours d'agriculture).

SUR LA CHAUX HYDRAULIQUE

Lorsque l'on veut s'assurer de la propriété hydraulique de la chaux , on broie la pierre , on passe la poudre au tamis de soie , on en met 10 grammes dans une capsule , et l'on verse dessus , peu à peu , de l'acide muriatique étendu d'une petite quantité d'eau , jusqu'à ce qu'il ne se fasse plus d'effervescence , en agitant sans cesse avec un tube en verre ; on évapore la dissolution à une température douce , jusqu'à consistance pâteuse ; on délaie le tout dans un demi-litre d'eau , on filtre. L'argile reste sur le filtre. On fait sécher cette substance au soleil ou devant le feu , on la calcine au rouge dans un creuset , puis on en prend le poids ; on verse de l'eau de chaux bien limpide dans la dissolution , tant qu'il s'y forme un précipité par chaque addition nouvelle. On recueille aussitôt sur un filtre le précipité , qui est de la magnésie , mêlée quelquefois d'oxides de fer et de manganèse ; on le lave à l'eau pure , on le dessèche , puis on le pèse.

Le poids de l'argile , comparé avec celui de la substance calcaire dissoute , indique approximativement le rang de la substance essayée parmi les pierres hydrauliques.

(1) Voyez page 297 de ce Bulletin.

Si, au lieu d'argile douce au toucher, il restait après la première filtration un sable fin, mais rude, ou un mélange d'argile et de sable, dans le premier cas, la pierre essayée ne donnerait que de la chaux maigre; dans le second, on séparerait le mieux possible le sable de l'argile par plusieurs décantations, on prendrait séparément le poids de chacune de ces matières, et suivant la proportion de sable, la pierre s'éloignerait davantage de la qualité propre à la chaux hydraulique.

Les pierres à chaux moyennement hydrauliques donnent à l'analyse de 8 à 12 centièmes d'argile, mélangée ou non de magnésie, d'oxides de fer et de manganèse.

Les calcaires à chaux hydraulique contiennent de 15 à 18 pour 100 d'argile, qui peut être mêlée des mêmes matières étrangères, mais dans laquelle la silice a toujours la prépondérance.

L'argile s'élève à la proportion de 20 à 25 centièmes dans les calcaires à chaux éminemment hydrauliques.

MOYEN DE DÉTRUIRE LES PUNAISES.

Les Punaises troublent notre repos par leur odeur infiniment désagréable, et par la succion qu'elles opèrent sur nous. Lorsque le jour paraît, elles ont la facilité de se retirer dans les plus petits réduits, où elles pullulent prodigieusement; et là, malgré toutes les recherches, elles nous échappent presque toujours.

L'année dernière j'achetai une maison qui en était infectée. Ayant appris qu'une Dame connaissait un moyen infailible de les détruire, j'eus l'honneur de me présenter chez elle : elle me le communiqua avec beaucoup de complaisance. Je l'employai au commencement d'octobre, et le succès fut complet. Tout périt : l'animal le plus robuste succomberait également.

Je crois utile de consigner ici ce procédé.

Soit une chambre de quinze pieds , mesurée dans les deux sens. Fermez en toutes les ouvertures ; la cheminée avec son devant, ou avec un double linge. Placez au milieu de la pièce un grand plat, mettez dessus un fourneau en terre que vous remplirez de charbons allumés , sur lesquels vous verserez , tout à la fois , une livre de soufre grossièrement pulvérisé. Retirez-vous promptement et fermez la porte. Aussitôt une vapeur blanchâtre , épaisse , pénètre dans les plus petits interstices et fait périr tous les insectes qui s'y sont réfugiés. Le lendemain vous rentrez dans la chambre pour en ouvrir toutes les issues , afin de dissiper l'odeur laissée par le gaz sulfureux.

Il est nécessaire d'évelopper les ustensiles en fer , ou de les huiler pour les préserver de la rouille. Les papiers de tenture , les meubles de bois , le marbre , les glaces et les baguettes dorées ne sont point altérés par la combustion du soufre. On conçoit que la quantité de cette substance doit être proportionnée à la grandeur de l'appartement.

Plus d'un an s'est écoulé depuis l'emploi de ce moyen , et nulle part nous n'avons apperçu de punaises.

F. E.-D.

APOLOGIE DE LA FORTUNE.

ODE.

Valet ima summis

Mutare, et insignem attinet Dori.

Hœ.

Fortune, à qui la foule avide
 Offre un impur et vil encens ,
 Criant toujours : « Ma main est vide, »
 Quoique pleine de tes présens ;

De cette horrible ingratitude
Oublie un instant les excès.
Moi , dans mon humble solitude ,
Content , je chante tes bienfaits.

Il est vrai que dans sa carrière ,
Déjà s'avancant glorieux ,
Est , tout à coup , dans la poussière
Replongé cet ambitieux ;
Mais pourquoi d'un cruel caprice
Venir aussitôt t'accuser ,
Quand tu punis , dans ta justice ,
Celui qui voulait tout oser ?

Si , négligeant une âme altière
Livrée à de sombres fureurs ,
Tu fais , dans une humble chaumière ,
Briller tes insignes faveurs ;
On t'appelle aveugle déesse ,
Qui ne mérite nulle foi :
N'est-ce pas l'humaine faiblesse
Qui , seule , est aveugle sur soi ?

Si l'homme qui change sans cesse
De pénibles et vains projets ,
En s'écartant de la sagesse ,
Mêle les revers aux succès ;
Peut-il t'accuser d'inconstance ,
Quand lui-même ne tient à rien ?
Et n'est-ce pas son imprudence
Qui fait naître le mal du bien ?

Non , ils ne sont point ton ouvrage
Les malheurs de ces conquérans :
Ce grand Alexandre , plus sage ,
N'eût-il pas vécu plus long-tems ?

Cruels rivaux, César, Pompée,
N'auraient compté que des amis,
S'ils n'avaient point tiré l'épée
Pour ensanglanter leur pays.

Il eût régné long-tems encore,
Napoléon, ce fier vainqueur,
Qui, du couchant jusqu'à l'aurore,
De tous les rois fut la terreur.

L'audacieux comptait peut-être
Te subjuguier ! mais lorsqu'il crut
Saisir ton sceptre, agir en maître,
Tu le frappas : il disparut.

Qu'il est à craindre le partage
De tes plus brillantes faveurs,
Quand si rare est le digne usage
Et du pouvoir et des grandeurs !
Ces héros dont l'histoire abonde,
Quel dur orgueil les anima !
Parmi tous ces maîtres du monde,
Que de Tarquins contre un Numa !

Ces mortels que tu favorises,
S'ils savaient régler leur ardeur,
Jamais ils ne seraient aux prises
Avec la honte et le malheur.
A l'objet où le cœur aspire,
Notre erreur prête mille attraits :
Lui donnes-tu ce qu'il désire ?
Que de chagrins, que de regrets !

Cet aventurier téméraire,
Déjà triomphant sur son bord
Frémit de rage au vent contraire
Qui le repousse dans le port ;

Lorsque , par un affreux orage ,
Jouet de la fureur des flots ,
Il allait faire un prompt naufrage ,
Et disparaître sous les eaux.

Couvert des palmes de la gloire ,
Ce jeune héros plaint son sort ,
De ce qu'au sein de la victoire
Il rencontre une illustre mort ;
Et demain , contre sa patrie ,
Tournant ce fer victorieux ,
Il ternissait sa belle vie ,
Et laissait un nom odieux.

La plainte est donc une injustice ,
Et ses prétextes toujours faux :
Oui , notre ignorance est le vice
D'où sort la foule de nos maux.
O Fortune , ta préscience
Rit de nos aveugles souhaits ;
Toujours propice , elle compense
Nos maux par de plus grands bienfaits.

Pour moi , né sans nul héritage ,
Mais confiant dans l'avenir ,
Je te rends grâce d'un partage
Que je n'eus point droit d'obtenir.
Si j'éprouve quelque amertume ,
Tes dons en ont plus de douceur ;
Tel , après une épaisse brume ,
L'éclat du jour est plus flatteur.

Conserve-moi , toute ma vie ,
Mon humble médiocrité ,
L'appui de la philosophie ,
Et le trésor de la santé.

Des jardins aimable culture ,
Prépare-moi leurs doux présens ;
Et vous , beaux-arts , belle nature ,
Inspirez-moi d'heureux accents !

Puisse notre aimable jeunesse ,
Objet de travaux assidus ,
Suivre les pas de la sagesse ,
Donner l'exemple des vertus !
Puisse-t-elle , au déclin de l'âge ,
Sans crainte arriver à la mort ,
Comme au terme d'un long voyage ,
On vient se reposer au port !

Fortune ! est-ce en toi que j'espère ?..
Non , mon cœur suit d'autres penchants.
Des humains c'est l'auguste Père
Que veulent célébrer mes chants.
Ton nom que l'erreur fait entendre ,
Ne peut que le défigurer :
Dieu , si nul ne sait le comprendre ,
Tous s'accordent pour l'adorer(1).

BOYER , *membre résident* ,

Ancien prof. de Rhét. au Coll. du Mans.

(1) On se rappelle la belle Ode à la Fortune de J.-B. Rousseau :

« Fortune dont la main couronne
Les forfaits les plus inouis , etc. »

C'est cette sublime invective contre la Fortune qui m'a inspiré le désir d'en faire l'apologie.

Ce morceau est extrait du 6.^e chant de mon poème sur L'EDUCATION, lequel offre le tableau d'une académie de collège.

EXTRAIT DES PROCÈS-VERBAUX DES SEANCES DE LA SOCIÉTÉ.

SEANCE DU 7 NOVEMBRE 1837.

Présidence de M. Etoc-Demazy.

M. le Secrétaire donne lecture d'une note de M. Menard-Bournichon , sur la destruction des vers blancs , au moyen des cendres de fourneaux à chaux répandues comme amendement. Une lettre de M. Salmon apprend à la Société que les vigneron des environs de Duretal ajoutent de la chaux à la fumure des provins , pour les préserver des mêmes larves. Lui-même a répété ces expériences avec succès.

M. Guyonneau de Pambourg remercie la Société du diplôme de membre correspondant qu'il a reçu d'elle.

M. le PRÉSIDENT rend compte des actes de son administration pendant les dernières vacances , ainsi que des concours de chevaux et de bêtes à cornes , qui ont eu lieu à la préfecture le 2 novembre de la présente année.

La Société arrête que sa séance-publique de 1838 aura lieu dans la première semaine de mars.

M. MENARD-BOURNICHON fait hommage du plan et de la description d'un pressoir portatif , en usage dans la commune de Saint-Mars-d'Outille (1).

M. le Président rappelle les témoignages d'intérêt que M. Faye , préfet de ce département , donne dans toutes les occasions à notre compagnie. Il demande s'il ne conviendrait pas de lui offrir , comme une marque de gratitude , le diplôme de membre résidant. Cette proposition est votée immédiatement et à l'unanimité.

M. BOYER lit une note dans laquelle il signale les dangers du chaulage avec l'araenic (2).

(1) Voir page 349 de ce Bulletin. — (2) V. p. 360 du même recueil.

M. ANJURAULT fait sur le même sujet quelques observations, et recommande l'excellent moyen indiqué par M. de Dombasle (1).

SEANCE DU 21 NOVEMBRE.

M. le PRÉSIDENT propose trois articles réglementaires pour être ajoutés aux statuts de la Société. Cette proposition est renvoyée à l'examen d'une commission.

M. Drouard, membre correspondant, fait connaître qu'il a obtenu de trois pommes de terre de Rohan un hectolitre et demi de ces tubercules.

M. le Président communique à l'assemblée des demandes d'admission au titre de membre résidant, de la part de MM. Blavier, ingénieur des mines; l'abbé Tournesac, sacristain de l'église de la Couture; et Quentin, lieutenant-colonel en retraite. Divers mémoires sont joints aux lettres des candidats. Par le premier, un ouvrage ayant pour titre: *Essai sur la Statistique géologique et minéralogique du département de la Mayenne*; par le second, un *Précis sur l'Histoire de l'église de la Couture du Mans*; et par le dernier, une brochure *Sur les classements des Forçats*; une autre brochure constatant que les *Recherches* de M. Quentin, *sur les moyens de détruire la mendicité et de réprimer le vagabondage*, ont obtenu le prix de la société académique de Mâcon. Ces demandes sont renvoyées à l'examen de trois commissions, qui présenteront chacune un rapport sur l'un de ces sujets.

M. MALLET fait un rapport favorable sur la sarcloir et sur le semoir de M. Hugues (2).

M. le docteur VOISIN lit une observation *Sur la guérison de bégaiement*, opérée sur lui-même. Nous publierons cet intéressant mémoire.

(1) Voir page 362 de ce Bulletin. — (2) V. p. 364 du même recueil.

SAISON DU 5 DÉCEMBRE.

M. de la Saussaye fait hommage à la Société d'un volume renfermant les procès-verbaux du Congrès scientifique tenu à Blois en 1836; M. le docteur Gendron, membre correspondant, de son mémoire intitulé : *Du cathétérisme curatif du retrecissement de l'œsophage*; et M. Paringault, de sa *Notice historique sur la ville de Lyon*. M. le Préfet remet à la Société la *Statistique de France*; territoire, population; 1837.

M. le PRÉSIDENT adresse à M. Faye cette allocution ;

Monsieur le Préfet,

« La Société royale du Mans, en vous en offrant un nouveau titre, a voulu resserrer les liens qui vous unissaient à nous, en même tems qu'elle les rendait plus durables. Cette manifestation de nos sentiments, inscrite sur le registre de nos délibérations, témoignera de ce que nous vous devons pour les encouragements que vous donnez à l'agriculture, et particulièrement pour votre constante sollicitude en faveur de notre compagnie. Je suis heureux, M. le Préfet, d'être ici l'interprète de sa reconnaissance et de son affection pour vous ».

M. FAYE remercie la Société, et l'assure qu'il usera toujours de son influence pour favoriser les progrès de l'agriculture et de l'industrie.

L'assemblée entend les rapports de ses commissions sur les demandes de MM. Blavier, Tournesac et Quentin; et par un premier tour de scrutin elle admet provisoirement ces trois candidats.

Elle procède ensuite au renouvellement de ses officiers. Sont nommés membres du bureau, pour l'année 1838,

MM. DAGONEAU *Président*.

EROC-DUMAY, père. *Vice-président*.

ANJUBAULT. *Secrétaire-général.*

CAUVIN. *Archiviste-bibliothécaire.*

BERARD. *Trésorier.*

VERDIER. *Sous-trésorier.*

De la commission des finances.

MM. P. Vallée, Mordret, Piquet.

De la commission du Bulletin.

MM. Bédel, Etoc-Demazy père, Edouard Guéranger, Anjubault.

M. le Président fait l'ouverture d'un paquet cacheté, à son adresse. C'est un manuscrit, envoyé pour participer au concours littéraire, ayant pour but une notice sur la vie et les ouvrages de Robert Garnier. Ce mémoire est renvoyé à l'examen d'une commission, composée de MM. Dupont jeune, Richelet, Cauvin et Laumier.

SEANCE DU 19 DECEMBRE.

L'assemblée reçoit de la préfecture un rapport du comice agricole de Bordeaux, concernant la découverte du sieur Guénon. Cette découverte a pour objet d'apprécier la quantité et la qualité du lait que chaque vache peut produire. Ce rapport est renvoyé à une commission.

M. de la Fontenelle de Vaudoré, président de la société des Antiquaires de l'Ouest, fait hommage à la Société de deux ouvrages de sa composition : *Philippe de Comyne en Poitou; Les arts et métiers à Poitiers pendant les XIII.^e, XIV.^e et XV.^e siècle*. L'honorable magistrat sollicite le titre de membre correspondant. Cette demande, aussitôt prise en considération, est renvoyée à l'examen de trois commissaires.

M. Piel, clerk de notaire à Saint-Vincent-du-Lorouer, adresse une notice intitulée : *Le Carrefour de la Turie chronique populaire de Couans (XVII.^e siècle)*. L'assemblée

en entend la lecture et vote des remerciements à son auteur.

M. le PRÉSIDENT, au nom d'une commission, fait un rapport sur les articles réglementaires proposés par lui dans l'avant dernière séance. L'assemblée commence la discussion de ces articles; mais, considérant que les lettres de convocation n'ont pas indiqué nommément ce rapport, elle ajourne la suite de sa discussion.

Un second tour de scrutin a lieu pour l'admission de MM. Blavier, abbé Tournesac et Quentin. Les votes étant favorables aux trois candidats, M. le Président les proclame membres résidents.

M. Anjubault, empêché par ses occupations, n'ayant pu accepter les fonctions de secrétaire, l'assemblée nomme M. Bedel pour le remplacer.

NOTICE

SUR UN PRESSEUR PORTATIF ,

A FORTE PRESSION.

Il existe à la Fontaine, près Ecommoy, un Presseur dont les dimensions conviennent à toutes les localités. Son prix est inférieur à celui de tous les presseurs du canton; cependant sa force comparative est au moins quadruple, ce qui résulte de la longueur des bras du levier, et de la position du point d'appui. Toutes les pièces de bois qui le composent sont de petites dimensions, ce qui le rend facile à démonter et à transporter. Ce presseur trouve en lui-même le moyen d'exercer toute la pression dont il est susceptible: ces avantages devraient lui assurer la préférence sur tous les autres presseurs, si les cultivateurs n'écoutaient que la raison et s'ils n'étaient pas enchaînés par la routine.

Le dessin joint à cette notice est une perspective cavalière. Ce genre présente toujours trois faces du même objet : on peut s'en faire une idée exacte en supposant un cube dont les quatre faces latérales, restant verticales, les deux bases opposées font un double mouvement à 45 degrés, de telle sorte que le périmètre de ces bases, qui est commun aux faces latérales, présente un losange, et que chacune des bases restant parallèles, font avec l'horizon un angle de 45 degrés. (Voir la figure cinquième et son explication à la fin de cette notice).

Le presseur figuré dans ce dessin contient quelques améliorations qui ne sont point dans celui de la Fontaine. Nous avons supposé qu'il n'y a en place que deux côtés de la cage, afin de laisser visible le milieu de la mèt. Nous n'avons aussi indiqué qu'une seule planche du marche-pied, afin de laisser à découvert l'extérieur de la mèt, ainsi que le prolongement des échames et des chanteaux qui supportent ces marche-pieds. Les améliorations sont : 1.° le démaigrissement de la mèt, pour obtenir une pente qui facilite l'écoulement de la boisson et qui procure un ressaut M, contre lequel s'ajuste les panneaux de la cage. 2.° Une chappe ajustée sous la tête de l'écrou, pour le lier avec le béliet, qui alors monte et descend comme cet écrou sans participer à son mouvement de rotation. 3.° Un balancier en fer portant une clef pour la tête de l'écrou, au lieu de placer l'écrou lui-même dans ce balancier. Si ces modifications augmentent le poids de quelques ferrures, elles en suppriment quelques autres; il en est de même des bois: en somme la dépense doit rester la même, à peu près.

On observera qu'on peut encore faire quelque économie dans les dépenses, en supprimant les quatre planches du marche-pied et leurs supports. On a remarqué que si les quatre pieds du presseur sont bien assemblés, et s'ils sont

engagés dans le sol, de trois à quatre centimètres (environ un ou deux pouces), on peut manœuvrer le balancier, en marchant sur le sol; car le poids de la machine présente assez de résistance pour obtenir toute la pression qu'on peut désirer.

L'intérieur de la mèt (1) de ce pressoir est un carré d'un mètre 40 centimètres (4 pieds 4 pouces); sa motte (2) produit plus d'une busse de cidre : on pourrait évaluer à trois busses le résultat de deux mottes, qui peuvent être pressurées dans le même jour. Chaque motte, avant sa pression, a environ 9 décimètres de hauteur; la pression terminée, elle n'en a que deux au plus.

Les madriers formant la table de la mèt sont indiqués à 7 centimètres (27 lignes) d'épaisseur; dans le pressoir de la Fontaine ils n'ont que 4 centimètres (18 lignes); la partie des Chanteaux (3), qui forme le rebord de la mèt, a 6 centimètres (24 lignes) de hauteur et autant d'épaisseur; les échames (4) ont 6 centimètres sur 7 (24 lignes sur 30); leurs extrémités, ainsi que celles des chanteaux, sont prolongées de manière à porter une planche P, qui forme marche-pied sur le pourtour extérieur de la mèt. L'anche est pratiquée dans l'épaisseur du madrier du milieu, prolongé à cet effet; la mèt repose sur une simple carrie (5) composée de deux côtes R, et de deux entretoises S, entenonnées

(1) MÈT ou table de pressoir, sur laquelle se placent les objets à presser. Voir au plan la lettre M.

(2) MOTTE ou volume de l'ensemble des fruits à presser. Le résidu de la motte prend le nom de MARC.

(3) CHANTEAUX ou gros madriers recreusés, formant les côtés de la mèt. Voir au plan la lettre K.

(4) ECHAME, traverse au moyen de laquelle on tient serrés les joints des madriers de la mèt. Voir au plan la lettre L.

(5) CARRIE, assemblage de charpente ou de menuiserie. On dit la carrie d'un lit; la carrie du fonds d'un puits.

dans les coètes. Ces bois ont 6 sur 9 centimètres (2 sur 3 pouces) d'équarrissage. Les coètes sont liées avec les échames par des clefs ou coins T. Cette carrie est élevée au-dessus du sol, afin que l'anche puisse déverser dans la cuve (1) destinée à recevoir la boisson. Le moyen à employer pour exhausser la mèt n'a aucune liaison avec la manœuvre du pressoir. On peut poser la carrie sur quatre pierres, ou y ajuster 4 pieds G, auxquels on donne un peu d'empatement, comme on le pratique pour ceux d'une selle à lessive. (Voir *figure première*).

Au centre de la mèt est un axe vertical en fer carré, de 5 centimètres (21 lignes) de côté, et environ 18 décimètres (5 pieds 6 pouces) de longueur. A 5 décimètres (18 pouces) de son extrémité inférieure se trouve une embâse Q, de 16 centimètres (6 pouces) de diamètre, et environ 25 millimètres (10 lignes) d'épaisseur réduite, solidement soudée à l'axe et bien dressée à sa partie inférieure, de manière à s'appliquer exactement sur la mèt et à ne laisser, dans cette partie, aucun passage à la boisson. Pour y parvenir plus sûrement, on peut y interposer un morceau de cuir, de feutre, d'étoffe ou de linge. Le prolongement de l'axe, au-dessous de cette embâse, traverse la mèt, la sous-mèt et le sous-bélier; au-delà de ces pièces, l'axe présente une mortaise dans laquelle on introduit de force une clavette; entre cette clavette et le sous-bélier, on place une rondelle afin de prévenir la détérioration du bois. Cet ajustage pourrait être avantageusement remplacé par une vis et son écrou.

La sous-mèt est formée par quatre traverses de l'épaisseur des coètes, maintenues ensemble par des planches V qui y sont encastrées de leur épaisseur. Les deux traverses

(1) Cette Cuve prend le nom de TIMBRES ou celui de TIRE selon les localités.

du milieu, ainsi que les deux planches du centre laissent un libre passage au prolongement inférieur de l'axe. La sous-mét s'applique sous la mèt de manière que ses traverses croisent les joints des madriers, et présentent un ensemble de résistance. Ces traverses sont elles-mêmes croisées par le sous-bélier, qui alors correspond au madrier de l'anche. Celui-ci étant démaigri de 3 centimètres vers l'anche, pourrait, au besoin, être renforcé par un appui que présente ce sous-bélier. La distance des deux côtes, mesurée de dehors en dehors, est exactement la longueur donnée au sous-bélier. Son équarrissage est de 22 centimètres ou 8 pouces (Voir *figures 2 et 3*). Un des bouts du bélier en place se trouve caché par la cuve.

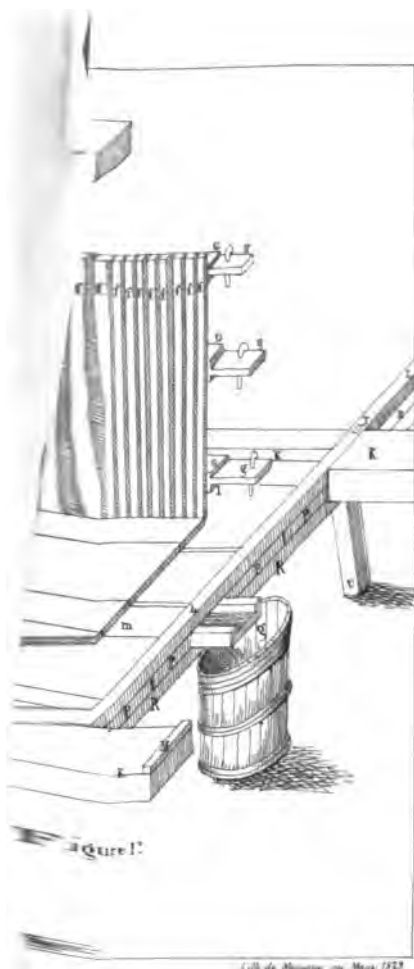
On pose sur la mèt une espèce de cage formant les quatre côtés verticaux d'un cube de 9 décimètres (33 pouces). Chaque panneau ou côté (voir *figure 1.^{re}*) est garni de 22 lattes ou fuseaux de 20 sur 30 millimètres (8 sur 12 lig.) d'équarrissage, et 9 décimètres (33 pouces) de long. Ces lattes laissent entr'elles un intervalle de 14 millimètres (6 lignes) ; elles sont clouées sur trois fortes traverses horizontales. L'équarrissage de celles du haut est de 5 sur 8 centimètres (environ 2 sur 3 pouces) ; celles du bas ont 11 centimètres (4 pouces) ; celles du milieu sont de dimensions moyennes. Le prolongement de chaque traverse dépasse l'épaisseur des bois, de manière à pouvoir les assembler librement par tenons et mortaises G, retenues en place par les chevilles G qui s'enlèvent facilement. Les lattes sont placées à l'intérieur de la cage, afin que l'effort qu'elles éprouvent puisse être soutenu par les traverses G.

Nous avons pratiqué sur la mèt un ressaut M, qui a le double avantage de maintenir en place les panneaux de la cage, de donner à la boisson un écoulement sur une pente de 16 millimètres pour mètre, ou 12 lignes par toise, et de

de 15 millimètres (6 lignes) de saillie, et autant de hauteur. Ce cordon est destiné à soutenir et à enlever le bélier, par le moyen de deux petites barres de fer *D*, qui s'y appuient et qui sont fixées à la chappe *C*, par le moyen des rivets *D*; la chappe est elle-même adhérente au bélier par les quatre broches *H*. Cet ajustage permet au bélier de participer au mouvement vertical de l'écrou, sans être entraîné dans son mouvement de rotation. La chappe, exécutée en fer de 2 centimètres (8 lignes) d'épaisseur, avec des branches courbées, a toute la force nécessaire pour supporter la pression de l'écrou et la communiquer au bélier. On pourrait encore augmenter la résistance de cette chappe, en encastrant l'extrémité de ses branches dans le bois du bélier. Il n'est pas inutile de recommander beaucoup de propreté dans toutes les parties de ces ferrures, et de les oindre d'huile d'olive; selon le besoin. Dans le pressoir de la Fontaine, l'écrou est indépendant du bélier, qu'il faut enlever à bras.

On fait mouvoir l'écrou au moyen d'une clef (*figure 4*), à deux bras, dont on se sert comme d'un balancier. Le fer de la chappe de cette clef a 18 millimètres d'épaisseur (environ 8 lignes); sa hauteur est un peu plus grande que celle de la tête de l'écrou, afin d'y pratiquer un rebord *Z*, ou simplement des rivets, qui empêchent cette clef de porter sur la chappe *C*, de la *figure 1.* Chaque bras est en fer rond, de 35 millimètres (15 lignes) de diamètre, avec renfort pour sa soudure avec la chappe. La longueur de chacun d'eux est d'environ 6 décimètres (2 pieds). De même qu'on les renforce à leur collet, on peut en diminuer le diamètre vers les extrémités, de sorte que le diamètre réduit pourra ne présenter que 35 millimètres (15 lignes).

Un homme de force ordinaire, placé à chaque extrémité du balancier ou des bras de la clef, et s'appuyant sur le marche-pied *P*, au pourtour de la mè, doit suffire pour





effectuer la pression à exercer sur la motte : cette pression doit avoir lieu à plusieurs reprises , afin de laisser à la boisson le temps de s'écouler. Le béliet étant descendu , de manière que les bras de la clef effleurent le sommet des lattes de la cage , on rémonte l'écrou qui entraîne le béliet , puis on place sur la couverture , de manière à en croiser les joints , deux bouts de soliveaux dont l'équarrissage égale à-peu-près la hauteur de la pression qui a eu lieu. Le béliet redescendu et croisant ces soliveaux , on opère une nouvelle pression ; on le relève de nouveau pour ajouter de nouvelles garnitures , croisant les unes sur les autres. Ces opérations sont terminées quand la motte ne laisse plus écouler de boisson.

La motte ne pouvant plus être pressurée , on relève le béliet et on procède à l'enlèvement du marc , après avoir ôté les garnitures et la couverture. Si deux hommes ne peuvent soulever la cage par ses oreilles , de manière à en séparer le marc et à le laisser sur la motte , il faudra ôter les chevilles G , qui retiennent un des panneaux , déplacer ce panneau , qui alors donnera toute facilité pour enlever le marc. Les lits de paille , mis entre les couches , seront conservés et utilisés pour une seconde motte.

Toutes ces opérations peuvent exiger cinq à six heures et les bras de trois hommes , qui apportent les pommes pilées ou les raisins écrasés , les arrangent dans la cage , les pressent , enlèvent la boisson et le marc. Ces hommes n'étant pas constamment occupés à ces divers travaux , ils peuvent , par intervalle , s'utiliser à la manœuvre du moulin à écraser les pommes. Nous observerons , à l'égard de cette machine , que si le grugeoir est en fonte , il le faut nettoyer souvent ; car le cidre qui y séjourne devient promptement noir et âcre , ce qui suffirait pour donner à toute la boisson une couleur et un goût désagréables. On doit avoir la même attention

pour l'axe en fer du pressoir, qui se trouve en contact avec la motte.

Les fermes du pressoir, conforme au dessin ci-joint, se composent de l'axe, de ses écrous et de sa clef, y compris la chappe du bélier; d'une clef à deux bras ou balancier et de douze chevilles pour les oreilles de la cage, le tout pesant ensemble 35 à 40 kilogrammes, évalués à 70 ou 80 fr. Le pressoir, sa cage et ses accessoires peuvent coûter 40 fr.; ce qui fait une somme totale de 110 à 120 fr.

Dans le canton d'Ecommoy les pressoirs sont exécutés en gros bois. La résistance est dans les deux jumelles placées verticalement en dehors de la mêt. La vis, qui est la puissance, agit entre les deux points de résistance, dans la partie la plus faible du chevêtre, ainsi que de la côte placée sous le milieu de la mêt, et assemblée par ses extrémités dans la partie inférieure des jumelles. Ces deux pièces sont souvent brisées malgré leurs fortes dimensions. Tous les pressoirs de cette localité sont établis à demeure, dans un bâtiment fait exprès. Ce pressoir est dit à *Crève-cœur*. On exécute souvent aussi des pressoirs à *Casse-noisettes*, et d'autres qualifiés de *Casse-cou*. Ces derniers n'ont qu'une seule jumelle, qui forme le point d'appui du levier; la puissance est à l'autre extrémité, et l'objet à presser est entre deux. Les bois du pressoir *Casse-noisettes* ont ordinairement de petites dimensions: quand sa mêt a 16 décimètres (5 pieds) de côté, on peut y pressurer une motte dans les 24 heures, et on en obtient une buisse de cidre. Son prix est d'environ 150 fr. Les pressoirs à *Crève-cœur* et à *Casse-cou* ont plus de capacité: le côté de leurs mêts est d'environ 20 décimètres (6 pieds). Chaque motte que l'on y pressure, dans les 24 heures, produit ordinairement deux buisses de cidre. Le prix de chacun peut être évalué à 200 fr. au moins, non compris le logement. Je dois faire remarquer que ce

pressurage n'est pas ordinairement bien complet et que le marc, qui contient encore un peu de boisson, peut fournir ce qu'on appelle du *ratéron*. On l'obtient en jetant de l'eau sur le marc, que l'on presse de nouveau. Nous ferons encore remarquer que si la pression est plus complète dans le pressoir portatif, cela doit être attribué principalement à l'existence de la cage, qui ne permet pas au pourtour de la motte d'éviter la pression de la couverture; tandis que dans les pressoirs ordinaires, les côtés de la motte sont libres et s'étendent au fur à mesure de la pression.

Dans les vignobles des bords du Loir, on commence à faire construire des pressoirs à forte pression, en pierre de taille, qui ne sont pas destinés à avoir de cages. Leur béliet tient à l'érou, comme dans le dessin ci-joint. Leur valeur est estimée à 150 fr. Le modèle de ce pressoir est venu des bords de la Gironde.

Dans les environs d'Ecommoy on ne veut point admettre ce nouveau pressoir, parce qu'il exige deux ou trois hommes pour le manœuvrer; tandis que, pour les pressoirs ordinaires, un seul homme, dans sa journée, exécute la pression qu'il désire. Nos fermiers ont généralement pour principe de ne point employer de gens étrangers, d'exécuter tout par eux-mêmes, sans examiner le temps qui leur sera nécessaire, parce qu'il leur arriverait souvent de n'avoir plus d'ouvrage pour employer leurs bras. Un autre motif les engage à préférer leur mode de piler les pommes une à une, à celui de les écraser promptement au moyen d'un grugeoir, soit en bois, soit en fonte : ils disent, et ont probablement raison, que les pommes écrasées isolément exigent un assez long espace de temps pour qu'elles puissent recevoir toute l'impression de l'air, qui leur donne une couleur rougeâtre, laquelle influe sur celle de la boisson. En appréciant ces raisonnements comme ils méritent de l'être,

nous croyons pouvoir prédire que bientôt le cultivateur, ainsi que les autres artisans, sauront juger la valeur du temps, et ne jamais craindre de manquer d'occupation.

MENARD-BOURNICHON, *membre résident.*

OBSERVATION

SUR LES DANGERS DU CHAULAGE PAR L'ARSENIC.

L'agriculture marche de pair avec les autres arts pour accroître la richesse et la prospérité de notre beau pays. Depuis moins d'un siècle les produits du sol ont doublé, soit par le bienfait des méthodes nouvelles, soit par la propagation de précieux végétaux qui se multiplient dans une admirable proportion, avec les besoins d'une population toujours croissante : elle n'a plus à redouter maintenant l'horrible fléau de la famine, qui désolait si souvent les générations antérieures à la nôtre.

Cependant d'anciens préjugés, comme l'ivraie malfaisante, se reproduisent trop souvent encore, malgré les continuels efforts des sociétés savantes pour les déraciner. L'agriculteur tient encore à certaines traditions, non seulement erronées, mais nuisibles, avec une opiniâtreté dont on a souvent lieu d'être surpris, lors même que l'expérience est là pour le désabuser. Je vais vous en signaler une dont j'ai vu les plus funestes effets, et qui n'en conserve pas moins encore tout son empire dans certains cantons de notre département. Je veux parler de la dangereuse méthode de chauler le blé avec de l'arsenic, pour le préserver des insectes, et surtout de la foudre. Un des meilleurs cultivateurs de la commune de Brains me disait dernièrement, en se plaignant de la quantité de blé fondré mêlé à la récolte de cette année, qu'il était très-fâché de n'avoir pas

employé ce grand préservatif, et qu'il se proposait bien d'en faire usage à ses prochaines semailles, étant fort répandu dans toutes les communes voisines.

J'avais, il y a vingt ans, sur ma ferme de la Pélerinière, commune de Brains, un très-bon cultivateur venu d'Amnay, où l'usage de chauler les semences avec de l'arsenic est surtout en vigueur. Un jour je sentis toute la maison remplie d'une forte odeur d'ail : il venait de préparer, dans les vases dont on se servait pour apprêter les aliments de toute la famille, une ou deux livres d'arsenic, délayé dans plusieurs chaudières d'eau chaude, où il avait trempé successivement une trentaine de boisseaux de semences qui devaient être employés le lendemain.

Mais le temps pluvieux empêcha la semaille, et le monceau de blé arsenié resta au milieu de la boulangerie, infectant toute la maison de sa pernicieuse odeur ; poison volatilisé que respiraient tous ceux qui allaient et venaient, ou qui dormaient dans cette atmosphère empestée ? Personne cependant ne fut frappé de mort ; mais plusieurs éprouvèrent des coliques violentes ; et le pauvre père de famille succomba peu de mois après à des coliques atroces, qui le firent horriblement souffrir. Je n'ai point douté qu'il n'eût été la triste victime de son imprudence.

N'est-il pas, en effet, plus que probable que des parcelles d'arsenic doivent s'arrêter dans les crevasses des mains calleuses, ou sous les ongles, et delà passer dans le pain ou les aliments, en les portant à la bouche ? N'est-il pas encore presque inévitable que le semeur, en répandant la semence, n'avale une poussière empoisonnée, surtout si le vent la pousse contre sa figure ? enfin, n'y a-t-il pas cent autres manières, par lesquelles l'arsenic s'introduira dans la poitrine du malheureux qui joue, pour ainsi dire, avec cet élément de mort.

Mais une réflexion a certainement déjà frappé vos esprits. Comment se fait-il que les empoisonneurs ne puissent se procurer la substance qui donne la mort, que par des quantités extrêmement petites, de peur de se rendre suspects? comment se fait-il que celui qui la vend soit assujéti aux formalités les plus rigoureuses pour en délivrer quelques grains, et qu'un homme de la campagne en obtienne si facilement une ou deux livres, en disant que c'est pour préparer ses semences? A la vérité, il présente quelquefois un billet du maire de sa commune; mais l'authenticité en est elle toujours bien certaine? Il y a, je crois, ici un grand abus, sur lequel il vous appartient, à vous société d'Agriculture, d'appeler toute l'attention de l'autorité, en même temps que vous devez employer tout l'ascendant de vos conseils et de vos lumières pour signaler, comme très-dangereux, un pareil procédé de chaulage. A-t-il d'ailleurs l'efficacité qu'on lui suppose?

Je propose donc, à la Société, de nommer une commission chargée d'examiner : 1.^o si l'arsenic est réellement un préservatif contre les vers et la foudre; 2.^o s'il n'existe pas un moyen préférable pour produire l'effet qu'on en attend; 3.^o enfin, si l'on ne doit pas éveiller la sollicitude de la police sur la vente, en aussi grande quantité, d'une substance qui compromet tellement la vie de ceux qui en font usage.

BOYER, membre résident,

— L'article précédent, ayant vivement intéressé la Société, lui a paru mériter une attention particulière.

Un autre membre a fait sur le même sujet des observations que nous allons reproduire. Elles sont l'objet de la note suivante.

AUTRE MOYEN DE CHAULAGE.

Depuis long-tems les cultivateurs cherchent en vain un préservatif certain contre la carie du froment. Une foule de substances , différens procédés ont été employés avec des succès divers , mais toujours incomplets. Enfin , pour combattre un ennemi sans cesse renaissant , l'agriculteur n'a pas craint d'user des moyens les plus dangereux : l'huile de vitriol , l'arsenic et autres drogues perfides lui sont devenues , dans quelques localités , aussi familières que les choses les plus ordinaires à son usage. Ces substances , il faut l'avouer , pour rester strictement dans le vrai , peuvent bien augmenter l'efficacité de la chaux avec laquelle on les mêle ; mais il est également vrai de dire que , jusqu'à ce jour , aucune autorité imposante , aucune expérience exacte n'ont constaté une réussite parfaite de leur application. Il n'en est pas de même du résultat du procédé indiqué par M. Mathieu de Dombasle , dans le journal *l'Agronome* , de 1835. Là , l'économie , la facilité , l'absence de tout péril , les expériences les plus minutieuses et les mieux exécutées satisfont toutes les exigences.

Il ne s'agit qued'arroser les tas de semences avec une solution de sulfate de soude ou de sel commun , et d'y repandre immédiatement après une certaine quantité de chaux fusée, L'intéressant mémoire de M. Mathieu de Dombasle , contenant les instructions nécessaires , a été reproduit dans le Bulletin de la Société , 3.^e année , n.^o 10 , octobre 1835. Je signalai ces faits , en 1836 , à notre collègue M. de Saint-Maixent , connu par son dévouement aux intérêts de l'agriculture , et j'envoyai du sulfate de soude à deux fermiers , le S.^r Massiot , de la commune de Cormes , et le S.^r Foucault ,

fil, de celle d'Assé-le-Boisne. Dans ces diverses localités les essais du procédé Dombasle ont été faits avec le sel ou le sulfate de soude, sur les semences de 12 et 15 journaux de terre. M. de Saint-Maixent l'a éprouvé même sur des avoines; plusieurs fermiers, dans le canton de Fresnay, ont chaulé de la même manière et ont semé du froment noirci par la poudre de la carie : partout le plus heureux succès à couronné ces premiers essais; partout on se propose de les renouveler, et cet exemple va trouver de nombreux imitateurs.

Il me semble que la Société ne peut mieux réaliser le vœu de M. Boyer, qui est aussi le sien, qu'en recommandant de nouveau les procédés Dombasle, et en leur donnant la plus grande publicité.

ANJUBAULT, *membre résidant.*

— La Société a décidé que les notes de MM. Boyer et Anjubault, seraient adressées à M. le Préfet, afin de recommander leur objet à sa sollicitude.

RAPPORT

FAIT A LA SOCIÉTÉ, SUR LE SEMOIR-HUGUES.

Messieurs, dans votre séance du 8 août dernier, M. le Président m'invita à vous faire un rapport sur le Semoir-Hugues, et sur les avantages que peut en attendre l'agriculture de notre département.

Les bons labours, ainsi que l'ensemencement des terres, sont les opérations les plus importantes de l'agriculture : cependant la première de ces opérations a été, dans tous les temps, confiée à l'ignorance et aux habitudes routinières. Il est pourtant reconnu, aujourd'hui, que les terres légères demandent moins de semences que les terres fortes, diffi-

ciles à ameubler. Il était donc à désirer qu'on trouvât un semoir propre à distribuer aux unes et aux autres les semences convenables, et réparties d'une manière plus régulière. L'instrument qu'à présenté aux agriculteurs M. Hugues, avocat de Bordeaux, nous a semblé remplir ces conditions.

Il résulte des rapports qui vous sont parvenus des Sociétés d'agriculture et des Comices agricoles, que l'inventeur a parcouru à ses frais, pendant les années 1832 et 1833, deux mille lieues environ du territoire français, suivi du semoir et du sarcloir de son invention, pour les présenter à nos agriculteurs et les faire fonctionner devant eux. A cet époque, M. Hugues passa au Mans et fit ses expériences à deux lieues de cette ville, dans une ferme de M. Mauboussin, notaire. Là, se réunirent en petit nombre des agriculteurs et des amateurs. Notre Société y fut invitée; mais le court séjour de M. Hugues et l'éloignement de la ferme expérimentale, furent cause que ce passage resta presque inaperçu pour vous et pour le pays. Depuis ce temps vous avez reçu un grand nombre de rapports, qui s'expriment diversement sur l'avantage du nouveau semoir : c'est pourquoi vous avez désiré qu'il vous fut fait un rapport spécial sur son utilité, appliquée à notre agriculture. Au nombre des observations qui vous sont adressées, les unes, mais en petit nombre, semblent méconnaître ses avantages; d'autres, au contraire, paraissent les exagérer. Ceci s'explique par les variétés du sol. La plupart des agronomes ont constaté cette utilité, d'après l'expérience et des faits accomplis. Ces derniers reconnaissent dans le nouveau semoir une grande économie de semences de toutes espèces, céréales, légumineuses ou fourragères. Ils font monter cette économie à un tiers et même à moitié, sans toutefois qu'aucuns des produits soient inférieurs à ceux semés à la volée : tout au contraire, ils ont été

souvent trouvés supérieurs. Un deuxième avantage du semoir-hugues, commun à tous les ensemencés en ligne droite, c'est la grande facilité des sarclages, si nécessaires aux plantes céréales, toujours infectées de mauvaises herbes; la circulation de l'air se fait mieux aussi dans tous les rangs. Tous les expérimentateurs s'accordent à dire qu'il y a une grande économie de temps pour toutes ces opérations. Un seul homme, un seul cheval, suffisent pour conduire l'un ou l'autre instrument. Le semoir fonctionne en traçant à une profondeur voulue une rigole dans laquelle il dépose la semence et du fumier pulvérisé, puis il les recouvre promptement de terre avec une répartition égale et régulière; mais je dois faire observer ici que le terrain doit être bien préparé : la terre ameublie et toutes les mottes brisées; et que ces dernières opérations contribuent beaucoup à l'amélioration des récoltes, comme à l'économie des semences.

Les connaisseurs qui ont examiné avec attention ces deux instruments, les ont trouvés très-bien exécutés, et d'une grande solidité. Leur prix, qui est de 4 à 500 fr., leur a paru modéré : cependant nous le trouvons très-élevé pour la modique aisance de nos fermiers, chez lesquels on aura d'ailleurs à combattre d'anciennes routines, auxquelles ils tiennent toujours beaucoup. C'est pourquoi votre rapporteur pense devoir vous inviter, dans l'intérêt du pays, qui se trouve à cet égard fort en arrière de plusieurs départements, et d'après l'utilité généralement reconnue du semoir-hugues et du sarcloir, d'inviter, dis-je, la Société à faire tous ses efforts auprès de l'administration supérieure pour obtenir d'elle l'acquisition de ces deux précieux instruments.

D.^r MALLET, *membre résident.*

REFLEXIONS

SUR LES SYSTÈMES EN MEDECINE.

Fruit de l'imagination , les systèmes , en médecine , amènent presque toujours des méthodes curatives différentes. Malheur quand ces systèmes ne sont pas enfantés par des hommes profondément savants , par des génies vastes et doués d'un grand jugement ; car alors , quelque beaux , quelque séduisants , quelque bien établis qu'ils nous paraissent , semblables à ces majestueux édifices qui font l'admiration de ceux qui les contemplent , et dont les bases sont mal assurées , on les voit s'écrouler dans peu d'années et remplacés par d'autres , dont les fondements sont souvent moins solides encore. Tel a été le sort , depuis bien des siècles , d'une foule de systèmes enfantés plutôt par le désir de se faire un nom glorieux dans la postérité , que dans l'intérêt de l'humanité , qui a toujours à souffrir des essais indispensables à leur édification. Les sexes , l'âge , le tempérament , l'idiosyncrasie , les habitudes du malade , son éducation physique et morale ; les influences atmosphériques , les constitutions médicales régnantes , que le divin Vieillard savait si bien apprécier , n'apportent point ou fort peu de changements à la méthode émanée du système qu'on s'est fait ; enfin , les phénomènes , les épiphénomènes que présentent les maladies , et dont les nuances , souvent si variées , qu'il n'appartient qu'à l'habitude de lire dans le grand livre de la nature , et à l'expérience seule de les bien apprécier , sont le plus souvent comptés pour rien : tous les faits sont torturés , tronqués pour s'accommoder au système établi , et les chiffres sont là pour prouver ses avantages sur ceux qu'on s'efforce de détruire.

En remontant seulement jusqu'au XVI.^e siècle , combien de médecins , doués d'un rare génie , ont paru sur l'horizon médical et se sont illustrés en créant des systèmes , tour-à-tour renversés , renouvelés et renversés encore ! Sans rappeler tous les noms placés haut dans la hiérarchie de l'art , nous voyons d'abord l'ardent Van-Helmont renverser tout ce qui s'est fait avant lui , embrasser avec enthousiasme le spiritualisme , l'archée du prétentieux Paracelce , qui crut avoir trouvé le secret de prolonger la vie plusieurs siècles au-delà du terme voulu par la nature , et qui ne sut pas conserver la sienne après sa 48.^e année. Ce système que l'on croyait bien établi , ne résista pas à l'animisme de Stalh , que le solidiste Hoffmann combattit presque à sa naissance. Le sublime Boërhaave , contemporain des deux premiers , change à son tour la face de la science. Riche d'un vaste et profond savoir , doué d'une étonnante facilité d'élocution , il présente avec tant d'art sa théorie sur son système des loix vitales et du mécanisme des fonctions , que ses principes sont reçus dans presque toutes les écoles de l'Europe. La réputation de ce grand médecin fut telle , qu'elle se répandit , non seulement dans l'empire Ottoman , mais encore qu'elle parcourit tout celui de la Chine.

Cullen , qui naquit vers le commencement du XVIII.^e siècle , ne chercha-t-il pas aussi à renverser la doctrine boërhaavienne , en adoptant les principes généraux d'Hoffmann , dont il rejeta cependant l'humorisme. Brown , son élève et son ami , sans égards pour celui auquel il devait beaucoup , se présenta dans l'arène et devint son ennemi le plus implacable. A la vérité il avait eu à s'en plaindre dans une occasion où Cullen , peut-être jaloux des succès de son élève , et mécontent surtout de lui voir professer une autre doctrine que celle qu'il lui avait enseignée , loin de le servir lui fit éprouver des humiliations que les hommes fiers et ambi-

tieux, comme l'était Brown, ne savent pas pardonner. Aussi, autant peut-être pour se venger que pour éterniser sa gloire, il publia et professa avec tant de succès sa doctrine de l'incitation, qu'il ne tarda pas à faire secte à son tour. Son système fut généralement répandu et accueilli avec enthousiasme presque partout. Ne voyant dans les maladies qu'excès ou défaut d'incitabilité (sténie et asténie), il basa toute sa thérapeutique sur ce système. Comme pour lui les maladies étaient plus asténiques que sténiques, sa méthode avait pour but principal de remonter l'incitabilité à son état normal; et les incitants fusibles et diffusibles, comme il les appelait, faisaient pour ainsi dire toute sa matière médicale. Le tems en a fait justice.

Le célèbre et consciencieux Pinel parut ensuite sur la scène médicale avec son esprit d'analyse, et débrouilla la science, du cahos où elle était retombée. Son immortel traité médico-philosophique sur l'aliénation mentale, sa nosographie philosophique, ouvrage tout-à-fait analytique, où les maladies sont classées par ordre de tissus; et toutes ses autres productions, qu'il serait trop long d'énumérer, le placent, comme on l'a dit, au premier rang des législateurs de l'art. C'est lui qui, le premier, fit justice de cette polypharmacie informe qui encombrait la thérapeutique, en prouvant, par sa clinique, où la foule se pressait, qu'une bonne direction donnée au régime était ce qu'il y avait de mieux à faire dans beaucoup de maladies. Tout le monde médical sait que c'est à Pinel que l'illustre Bichat dut l'idée *mère* et *féconde* de son traité des membranes, et de son immortelle anatomie générale, où les tissus sont étudiés séparément. Les travaux nombreux de ce vaste génie, élevés trop tôt à la science qui le regrettera toujours, en eussent sans aucun doute changé la face, et peut-être marcherait-elle maintenant d'un pas plus assuré.

Vint ensuite le savant professeur du Val-de-Grâce , qui , profitant des idées et des travaux de Bichat , retourna , pour ainsi dire , la médaille du Brownisme , et ne vit dans les maladies qu'irritation et inflammation à poursuivre. Les saignées générales et locales , surtout ; quelques dérivatifs cutanés et des boissons gommeuses acidulées , composèrent à-peu-près toute sa thérapeutique , adoptée par presque tous les médecins qui suivirent son école. Il fit secte aussi. Sa logique était si entraînante que toute l'Europe médicale partagea les mêmes idées , et presque tous les journaux de la science se rangèrent sous sa bannière. La médecine physiologique était tout alors ; on jouait à quitte ou double dès qu'on s'en écartait ; et tous ceux qui succombaient sous d'autres errements , avaient été victimes de l'ignorance ou au moins d'une thérapeutique routinière et incendiaire. Les émétiques , les éméto-cathartiques , les laxatifs , mêmes les plus légers , étaient des hérésies médicales ; et lorsque les malades guérissaient sous leur influence , c'est que la nature avait résisté à la médication et à la maladie.

N'était-ce donc pas reconnaître une nature médicatrice , idée qui répugnait tant au chef de la doctrine physiologique , lorsqu'on avançait que cette bonne nature veillait à sa conservation , en résistant à la maladie et aux remèdes qui ne tendaient qu'à l'aggraver ? Telle a été , cependant , l'impulsion donnée par un homme à vaste conception , à grand génie ; impulsion qui a subjugué tous les jeunes médecins , la plupart des professeurs de l'école de Paris et des autres écoles ; enfin , une grande partie des vieux praticiens de presque toute l'Europe , pendant à-peu-près quinze années.

Disons-le , si l'auteur de la nouvelle doctrine était dans l'erreur , il faut avouer que ses nombreux adeptes avaient accueilli bien légèrement son système. Ils marchaient donc alors avec une aveugle confiance dans le sentier qu'il leur

avait tracé , sans réfléchir et sans s'inquiéter comment ils y marchaient et quelle en serait l'issue..... Nous nous rappelons tous que , pendant cet enthousiasme physiologique , purger, donner l'émétique était , sinon un crime , au moins une ânerie ; et le chef du physiologisme n'a pas craint de dire, et même d'écrire, qu'il n'avait pas à se reprocher d'avoir jamais tourmenté le souffrant par des potions de quinquina camphrées et alcoolisées , ou autres breuvages de même nature , qui répugnent tant aux malades.

A-peu-près dans le même temps , apparut le système de Rasori , qui vint mettre du doute dans certains esprits, dans ces esprits qui accueillent toujours le nouveau avec une sorte d'enthousiasme. Alors pour ceux-ci la mode change : l'émétique à haute dose remplace les émissions sanguines ; et toutes les phlegmasies pulmonaires, les hépatisations , les inflammations parenchymateuses , que les saignées locales et générales enrayaient comme par enchantement , et dont la cure radicale était presque toujours obtenue par l'application , ensuite , de quelques dérivatifs cutanés , sont soumises à la méthode rasorienne et la guérison est inmanquable, si l'on trouve la tolérance. Malheur au malade si le médecin n'est pas assez heureux pour la rencontrer !

Pendant , le croirait-on ? les praticiens qui se sont le plus facilement rendus à cette croyance , sont , si nous en jugeons par nos journaux , ceux qui avaient embrassé le physiologisme avec le plus d'ardeur.

On a vu , en même temps, l'homéopathie chercher aussi à prendre rang parmi les systèmes ; mais cette théorie des *Similia similibus curantur*, applicable à quelques maladies externes , n'a pu long-temps faire fortune parmi les médecins de notre époque , lorsqu'il s'est agi de l'adapter aux affections internes. On serait tenté de croire que le célèbre

Hanemann, en réduisant ainsi la thérapeutique de ce système à des trillionièmes de fractions, avait en vue de garantir la pauvre humanité des dangers d'une médecine trop active, et le plus souvent incendiaire, en paraissant, lui-même, accorder une très-grande confiance à la vertu médicinale de substances divisées à l'infini. Si tel a été le but du médecin allemand, grâces lui soient rendues ! car si sa méthode n'est pas toujours suivie de succès, elle a au moins l'avantage inappréciable d'occuper sérieusement les malades incurables, qui sont assez heureux pour croire à ses bienfaits.

Maintenant deux autres systèmes, entièrement opposés, se disputent le sceptre pathologique et comptent leurs succès presque mathématiquement. M. Laroque, dont nous sommes loin de contester le mérite et la bonne foi, et qui compte déjà un assez bon nombre de partisans, vient de rendre à la thérapeutique les purgatifs, souvent répétés, dans une grave maladie, où M. Bouillaud, dont le mérite et la bonne foi ne nous sont pas moins connus, saigne, comme il le dit, coup-sur-coup. Le premier fonde sa théorie sur la nécessité absolue d'évacuer la bile âcre, l'atrabile des siècles passés ; parce que son séjour dans l'intestin irrite, enflamme la muqueuse de ce conduit, peut d'ailleurs s'y altérer, être absorbée et causer tous les symptômes graves de la fièvre *typhoïde*. M. Laroque ne craint pas de purger, même dans l'état le plus avancé de cette maladie, et ses chiffres sont là, pour témoigner de ses succès. Le second, au contraire, prétend que l'inflammation commence, et que le plus sûr moyen d'enrayer la marche de la maladie, qui menace les jours de l'infortuné souffrant, consiste dans les émissions sanguines (saignées) coup-sur-coup. Celui-ci compte aussi ses succès par des chiffres, qui ne sont pas moins nombreux que ceux de son antagoniste. La première de ces deux théories, renouvelée des anciens, puisqu'elle est basée sur

l'humorisme, que l'école moderne a si long-temps combattu, fera-t-elle beaucoup d'adeptes? les saignées coup-sur-coup, au contraire, l'emporteront-elles? car c'est là la question, et elle est loin d'être jugée par la savante académie de médecine, à laquelle les pièces du procès ont été présentées.

D'un autre côté, la méthode numérique, que l'on veut adapter à la médecine, est-elle un moyen sûr d'arriver à la vérité? peut-elle toujours convenir et avancer la science?...

Pauvres malades, que vous êtes à plaindre en vous confiant aux soins de ces médecins purgeurs, qui ne craignent pas d'enflammer vos intestins avec leurs laxatifs, leurs drastiques et même l'émétique à haute dose, enfin avec leurs boissons stimulantes qui dessèchent et brûlent vos entrailles! C'est ainsi que doivent dire les partisans des émissions sanguines qui poursuivent, sans relâche, l'irritation, l'inflammation, toujours, pour eux, causes premières de toutes les maladies et surtout de la fièvre typhoïde, cette grave affection, dont la cause n'est peut-être pas encore assez bien appréciée pour lui assigner un traitement spécifique, et dont le bon Pinel confiait presque toujours le soin de la guérison à la simple nature. Et, cependant, c'est avec la lancette, les ventouses scarifiées, les sangsues en grand nombre, quelques dérivatifs cutanés, employés avec beaucoup de discrétion, les boissons gommeuses acidulées, de l'eau pure même, que ces derniers en poursuivent les symptômes, qu'ils guérissent enfin; car ils ont aussi leur statistique qui prouve leurs succès.

Que doivent penser, à leur tour, les médecins revenus à l'antique humorisme, en voyant ainsi répandre le sang, cette source de la vie, cette chair coulante, comme l'appelait Bordeu, quand ils sont convaincus que les humeurs jouent le plus grand rôle, que leur altération cause les plus grands désordres, et que le seul moyen d'arrêter les progrès

du mal et d'éviter l'inflammation, toujours consécutive à cette altération, consiste à purger le plus activement et le plus promptement possible?... Que fera le jeune médecin, après avoir lu et médité des ouvrages dont les principes sont si opposés entr'eux? Quel parti prendra-t-il, au début d'une fièvre typhoïde, par exemple, quand deux hommes également consciencieux, également haut placés dans l'échelle médicale, suivent et prônent, dans les mêmes circonstances, une méthode entièrement opposée; quand ces autorités comptent leurs succès par des nombres toujours à l'avantage de leur système? Le vieux praticien lui-même pourra-t-il toujours se défendre d'une influence quelconque? Sa confiance dans sa longue expérience, ne peut-elle pas faiblir? sa foi dans ses succès mêmes ne sera-t-elle pas ébranlée? Le médecin consciencieux, après avoir lu et médité les observations nombreuses en faveur de méthodes si opposées, après avoir mis en regard les chiffres de chacune d'elles, pourra-t-il, sans conviction profonde, se décider exclusivement pour l'une ou pour l'autre de ces méthodes, quand les chiffres qu'elles lui présentent offrent si peu de différence encore? Et cependant, il doit prendre un parti et suivre ce qu'on appelle le progrès, s'il ne veut pas être appelé *vieux routinier* : car c'est ainsi que le traiteront les néophytes de l'un et l'autre bord. A moins de vous décider au hasard, lui dirai-je, restez dans un consciencieux eclectisme, jusqu'à ce qu'une statistique, basée sur des faits scrupuleusement observés, prouve évidemment au monde médical en faveur de telle ou telle théorie.

Si la méthode numérique peut offrir quelques avantages à la science, c'est en l'adaptant à ces cas tout-à-fait spécifiques, accidentels et soumis à des règles presque mathématiques. Tels sont certains empoisonnements, soit minéraux, soit végétaux; la morsure ou la piqûre d'animaux vénéneux;

enfin , dans les cas nombreux encore , où les circonstances d'âge , de sexe , de tempéramment , etc. , changent si peu la nature et la marche des phénomènes pathologiques , qu'elles doivent apporter peu de différence dans les moyens de traitement. C'est à la médecine opératoire surtout que la statistique peut être utile , en prouvant la supériorité de tel ou tel procédé opératoire ; c'est là , enfin , que les chiffres doivent militer en faveur d'une méthode nouvellement proposée , et entraîner la conviction du chirurgien ami de l'humanité , de la science et de ses progrès.

MORDRET, D. M. , membre résidant.

NOUVELLE METHODE

POUR GUÉRIR LE BÉGAÏEMENT.

Dans les sciences , comme dans les arts , c'est souvent au hasard que l'on est redevable des découvertes les plus importantes. Que de faits passent inaperçus jusqu'au moment où la réflexion les analyse et s'en empare , pour en tirer ensuite des inductions pratiques. C'est à une cause semblable , à une circonstance toute fortuite , que je dois la découverte d'un moyen sûr , presque infaillible de guérir le bégaiement , chaque fois qu'il ne sera point lié à une lésion organique.

Atteint moi-même de bégaiement dans ma jeunesse , je n'ai rien négligé pour faire disparaître ou diminuer en moi cette infirmité. Que d'efforts soutenus , quelle puissance de volonté m'ont été nécessaires pour parvenir à me faire entendre , sans trop fatiguer ceux qui m'écoutaient ! Occupé sans relâche de cette étude , j'ai eu recours successivement aux cailloux de Démosthène , aux exercices de la voix , tels que ceux du chant , de la déclamation , en m'appliquant à parler nettement et en frappant pour ainsi dire la parole. Ces premiers essais ne furent

pas perdus pour moi. Plus tard, lorsque j'étudiai la médecine, je consultai et mis en pratique les moyens signalés dans les auteurs, et notamment, à cette époque, je m'en réfèrai entièrement à l'ouvrage de mon frère le docteur Félix Voisin, sur le Bégaiement; 1821. Depuis j'ai suivi la méthode de madame Leigh ou de M. Malbouche, qui a été modifiée après coup par MM. Colombat et Serre d'Alais. Les procédés de ces différents auteurs ont cela de commun qu'ils recommandent au bégue, avant de parler, de porter la langue en haut, vers la voûte palatine, la pointe de la langue s'appuyant contre le rebord dentaire supérieur des incisives, de manière à détacher cet organe du palais le moins possible. De plus, MM. Colombat et Serre d'Alais veulent en même temps que le bégue exécute une sorte de mesure en parlant. Tout dernièrement, dans le Bulletin thérapeutique du 28 février 1837, M. Serre s'est appliqué à faire ressortir l'influence du geste sur la phonation, comme moyen curatif du bégaiement et du bredouillement; il indique entr'autres, comme principales conditions : 1.° de mettre un intervalle égal entre chaque syllabe; 2.° de lutter contre la paresse des muscles faciaux; 3.° de s'aider des gestes pour régulariser la phonation; et ces trois conditions n'en font qu'une, savoir : l'ordre dans l'émission des sons. Bien que cette étude gymnastique du langage ait obtenu et fasse obtenir beaucoup de succès pour redresser la prononciation vicieuse, on ne peut disconvenir néanmoins qu'elle ne demande beaucoup de travail, de persévérance, et qu'elle ne soit très-assujétissante pour celui qui veut en remplir les nombreuses indications. Celle que je proposerai est bien plus simple et n'exige, pour être comprise, que d'être nommée. Je vais dire d'abord comment le hasard m'a amené à cette découverte. Je lisais un journal à haute voix devant une société et je tâchais, comme le comporte ce genre de lecture, de m'en acquitter avec vitesse, lorsque, jetant les yeux sur une glace qui était en face de moi, je vis que j'appuyais le rebord de ma main droite sur le menton, de manière à abaisser la mâchoire inférieure et à tenir la bouche entr'ou-

verte. L'idée me vint aussitôt d'examiner si ce mouvement machinal, instinctif, ne contribuait pas à me faire lire plus promptement et plus facilement; en effet, cessais-je cette pression, la difficulté et l'impossibilité de parler vite se reproduisaient; replaçais-je ma main, la liberté de m'énoncer revenait sur le champ.

Cherchant à me rendre compte de ce mécanisme, j'observai: 1.^o que la bouche, dans la position que je viens de décrire, est tenue à demi fermée, c'est-à-dire, entr'ouverte entre les dents d'une ligne à une ligne et demie. 2.^o Que la langue abandonnée à elle-même, dans l'état de repos, se place contre le rebord dentaire inférieur, le quitte dans la prononciation, se projette en avant et en haut, mais se retranche presque aussitôt derrière l'arcade alvéolaire. 3.^o Qu'une moyenne pression est nécessaire sur le menton: celle-ci doit être suffisante pour résister aux muscles qui meuvent la mâchoire inférieure, sans empêcher son mouvement d'élévation; elle doit être assez forte pour s'opposer à un rapprochement parfait. Pour pratiquer cette pression, de manière à se la faire excuser, il faut y mettre une certaine aisance, de sorte que cette manœuvre ne paraisse point forcée, mais au contraire presque naturelle. Ainsi, on fera cette pression avec le rebord externe de la main droite, ou de la gauche indistinctement, le pouce appuyé sous le menton et les autres doigts libres en avant, ou bien encore en exécutant le jeu, la pantomime d'un homme qui se caresse le menton.

Depuis que j'ai été conduit à cette découverte, j'ai réfléchi que très-souvent, sans y faire attention, j'avais pris en parlant cette position, et je me rappelle pareillement l'avoir observée chez des individus, atteints comme moi d'un vice dans la prononciation; mais encore cette habitude de se prendre le menton, en parlant, n'est pas uniquement propre aux bégues: elle se rencontre aussi chez les personnes timides, quand elles s'expliquent en public. Le maintien qu'elles se donnent leur procure plus d'assurance et les fait parer aux embarras de la prononciation résultants de leur émotion.

J'ai songé dès-lors à tirer parti de ce moyen si simple, pour la guérison du bégaiement ; et après m'être expliqué son mode d'action, je dois dire qu'il m'a paru résumer à lui seul toutes les méthodes préconisées jusqu'à ce jour, dont la principale indication, dans toutes, est de s'opposer au trouble, aux mouvements précipités, irréguliers et même parfois convulsifs, des muscles qui meuvent la mâchoire inférieure ainsi que la langue. En effet, que faisait Démosthène, en remplissant sa bouche de cailloux et en s'efforçant en même temps de déclamer ? il se contraignait à articuler chaque mot distinctement et sans précipitation. La langue, chargée de ces cailloux, se trouvait maintenue, limitée dans ses actions ; les mouvements en étaient réguliers ; une contraction musculaire n'empiétait pas sur l'autre, et la bouche, par le poids de ces petites pierres, se tenait naturellement entr'ouverte ; mais on conçoit que dans l'acte de parler, la langue ou plutôt la pointe de la langue devait se replier sur elle-même, et se porter en haut pour ne pas laisser échapper ces cailloux. La méthode qui consiste à parler lentement et à faire de nombreuses inspirations, a-t-elle également un autre but que de mieux coordonner les contractions de la langue, et de ramener le plus possible cet organe à l'état de repos, comme l'y obligent ces nombreuses inspirations ? Enfin, les procédés de MM. Malbouche, Colombat et Serre d'Alais, qui, au premier abord, paraissent s'éloigner le plus de notre méthode, s'en approchent encore en plusieurs points. Pour peu qu'on en étudie le mécanisme, on voit qu'ils tendent tous à fournir un point d'appui, une position plus fixe à la langue, en divisant la force musculaire. La nécessité qu'ils font au bégue de s'aider du geste, et surtout de porter constamment, avant que de parler, la langue en haut et contre le rebord dentaire supérieur, n'est qu'un moyen de préoccupation qui sert à régulariser ses fonctions. Cette direction de la langue en haut devient une chose toute naturelle, qui n'a pas besoin d'être prescrite, en suivant notre manière d'agir ; car, pour celui qui a la bouche tenue entr'ouverte, il faut qu'il porte sa langue en

avant et en haut , aussitôt qu'il veut articuler quelques mots : cette recommandation n'aurait donc plus ici aucun à-propos. D'un autre côté , si on se reporte au mécanisme de la voix , de la parole , on remarquera que ces diverses actions ne s'effectuent qu'avec de l'air expiré ; que momentanément , pendant l'accentuation , la communication de l'air extérieur est interrompue par le gonflement de la langue , son élévation , son repli sur elle-même. Ainsi , l'acte de parler implique encore par lui-même cette position : c'est plutôt contre cette tendance de la langue à se porter en haut et à y demeurer surtout , qu'il faut lutter ; car c'est elle qui s'oppose à l'introduction de l'air ; et delà l'embaras dans la prononciation , les inspirations ne se renouvelant pas aussi souvent que le veulent les besoins de la phonation. Or , dans la méthode que je propose , le renouvellement de l'air est tout-à-fait facile et assuré , en forçant continuellement la langue à rentrer dans sa circonscription osseuse , à l'état de repos ; indication qu'on obtient , sans trop d'efforts , en s'opposant à la fermeture entière de la bouche , par la pression qu'on exerce sur la mâchoire inférieure. Ainsi donc cette manœuvre établit , pour le poumon , une communication facile de l'air , prévient , par ce retour fréquent des inspirations , cette congestion sanguine vers la tête , cette tension du col , cette imminence parfois de suffocation et d'apoplexie , en même temps que cette congestion cérébrale , indépendamment du danger qu'elle présente , vient encore ajouter à la difficulté de la prononciation , par le peu de lucidité , la confusion qu'elle apporte dans la coordination des idées.

Un autre avantage , qu'on ne peut contester au procédé que je propose , est de mieux préciser les mouvements des muscles qui servent à la phonation. Cette pression sur le menton , retient dans une juste borne l'action des muscles de la face , leur épargne ces tremblements incertains , indécis , ou bien ces contractions violentes , presque tétaniques , qui donnent au visage une expression grimacée ; d'autant plus qu'après ces secousses trop énergiques , les muscles tombent dans une espèce

de collapsus qui simule la paralysie. Mais c'est surtout comme régulatrice des actions de la langue, que cette pression se recommande. En effet, qui ne voit qu'en donnant à cet organe un point d'appui, on diminue sa vive contractilité, on l'empêche d'être agité convulsivement, on le ramène toujours à l'état de repos, à des intervalles très-rapprochés : excellent moyen pour prévenir qu'une voyelle ne soit d'une voyelle en son chemin heurtée, comme l'a dit Boileau ; c'est-à-dire, qu'une contraction ne dépasse pas l'autre. La force musculaire une fois modérée, mieux circonscrite, se repartit dans une juste proportion ; en la place de ces mouvements désordonnés, auxquels la langue se livre quand elle n'est pas retenue par la pression, ses diverses évolutions, par le simple recours à cet artifice, deviennent et plus régulières et plus précises. De plus, cette pression, si nécessaire pour borner les actions de la langue, sert encore après coup, par continuité d'organes, à régler l'étendue des vibrations du conduit vocal. En effet, la langue se trouvant maintenue dans une certaine mesure, retient à son tour les mouvements de l'os hyoïde et consécutivement ceux des muscles du larynx qui y prennent insertion. Ainsi l'ascension du pharynx, celle du larynx sont obligées de suivre dans leurs développements les mouvements d'élévation de la langue ; et d'après ce qui a été dit, ceux-ci ne peuvent jamais être trop étendus : la pression exercée sur la mâchoire inférieure, neutralisant ce qu'il y a de trop contractile dans cet organe, tend toujours à le ramener à la position de repos.

Le procédé que je propose se distingue par la simplicité du mécanisme, qui ne demande du reste aucune étude. Il n'assujettit point le bègue à une contention d'esprit continuelle ; et comme je l'ai dit, en commençant, il suffit de le nommer pour le faire comprendre ; mais de même que les autres méthodes, il ne peut remédier à un vice de prononciation qui tient à une lésion organique, soit de la langue, soit de toute autre partie de l'appareil vocal. S'il l'emporte sur tous les autres moyens, par la facilité de l'exécution ; la promptitude et

la stabilité des résultats lui assurent encore la supériorité. Déjà, je puis le dire, l'application des principes exposés plus haut, a eu le succès le plus complet. Mes premiers essais n'ont point démenti les espérances que je m'en promettais ; mon attente a été même surpassée sous le rapport de la prompte guérison. Ce traitement a procuré, en très-peu de temps, après quatre à cinq séances, une telle rectification et une telle facilité dans l'énonciation de la parole, chez deux jeunes gens, les premiers sur lesquels j'aie pu expérimenter jusqu'ici, qu'à un peu de lenteur près dans le parler, et une accentuation particulière et propre aux bègues, on ne s'aperçoit pas que ces individus aient été atteints d'un vice dans la prononciation, et auparavant ils ne pouvaient dire deux mots sans fatiguer horriblement.

LE D.^r B. VOISIN, *membre résidant.*

LE VIEILLARD.

Nobilit consolari quis non sunt.

Vous qui, sans y penser, marchez à la vieillesse,
 En jetant des regards pleins d'orgueil et d'ivresse
 Sur un groupe d'enfants bien portants et joyeux ;
 Des maux dont je gémis que le Ciel vous préserve,
 Et que jusqu'à la fin sa bonté vous conserve
 Ce trésor bien aimé que vous couvez des yeux.

Que Dieu sur votre front fixe cette couronne
 Qu'aux jours de sa clémence à ses élus il donne,
 Et que dans son courroux il reprend quelquefois.
 D'un feu pur, comme un astre, au loin elle étincelle,
 Plus pompeuse, plus riche et plus noble que celle
 Dont l'esclave en tremblant charge le front des rois.

Comme vous, je fus père. Aux beaux temps de ma vie
 Six enfants, chers objets et d'amour et d'envie,
 Dans mes bras enlacés ont dormi sur mon cœur.

De tous et de chacun j'étais comme idolâtre :
 Combien de fois leurs jeux et leur gaieté folâtre
 M'ont rempli tout entier d'amour et de bonheur.

Noble et brillant jeune homme, ô vous dont le visage,
 Resplendit à la fois de force et de courage,
 Vous, dont l'œil est si fier et les traits sont si doux ;
 Oh ! vous êtes bien beau ! Dans plus d'une famille
 La mère pour époux vous souhaite à sa fille ;
 Eh bien ! mes fils étaient encor plus beaux que vous.

Jeune fille aux yeux bleus, si fraîche, si jolie,
 Si riche de bonté, d'esprit et de folie,
 Vous dont les longs cheveux tombent en boucles d'or,
 Qu'il est heureux celui dont vous êtes l'amante !
 Je le sais, je le vois, oui vous êtes charmante ;
 Mais mes filles étaient plus charmantes encor.

En elles, comme en eux, que j'aimais cette joie
 Dans laquelle un cœur tendre et s'abîme et se noie,
 Et se lit sur un front de jeunesse éclatant !
 Mes enfants... dans la nuit j'écoutais leur silence ;
 Le jour, je les cherchais, et malgré leur absence,
 J'étais toujours près d'eux, près d'eux que j'aimais tant.

Quand un coursier partait en dévorant l'espace,
 Je croyais voir mes fils, élancés sur sa trace,
 Avant lui de la lice atteindre l'autre bout.
 Le soir, quand j'étais seul, errant sous les charmillles,
 Dans chaque fleur des bois je croyais voir mes filles,
 Mes enfants, mes enfants, étaient pour moi partout.

Oh ! que mes jours alors coulaient avec vitesse !
 Que cet air parfumé d'amour et de tendresse
 Était pour moi suave et doux à respirer !
 Oh ! que j'étais heureux !... mais du sort implacable
 Devait s'exécuter l'arrêt irrévocable :
 Un bonheur aussi grand ne pouvait pas durer.

Contre moi le Seigneur armé d'un front sévère
A , de six traits partis de l'air de sa colère ,
Percé mes six enfants et si bons et si beaux.
J'ai poussé jusqu'à lui des clameurs inutiles :
Tous sont morts , et mes mains tremblantes et débiles
Ont sur le même sol élevé six tombeaux.

Tel qu'un palmier couvert d'un opulent feuillage,
J'espérais voir long-temps croître sous mon ombrage
Et se multiplier des rejetons nombreux ;
Mais tout est consommé : la colère divine
A séché le palmier jusque dans sa racine :
Mes enfants ne sont plus, tout est mort avec eux.

Pour recueillir les mots qu'exhalera ma bouche,
Personne ne viendra se pencher sur ma couche
Alors que tout , pour moi , sera près de finir.
Abandonné du monde en ce moment funeste
Où celui qui s'en va bénit celui qui reste,
Je n'aurai point d'enfant que je puisse bénir.

Lorsque des étrangers viendront, le cœur tranquille,
Me prendre et me conduire à mon dernier asile ,
Nul enfant désolé ne versera des pleurs.
Ignorée en un coin , ma tombe solitaire
Des oiseaux de la nuit deviendra le repaire ,
Sans qu'un enfant pieux l'orne de quelques fleurs.

Tel est mon sort... Eh bien ! s'y trouve encor des charmes ;
Et pour tarir jamais la source de mes larmes ,
Les soins de l'amitié deviendraient superflus.
O vous ! qui m'entendez , retenez ma parole :
Je veux que l'on me plaigne et non qu'on me console ;
Car tout ce que j'aimais, mes enfants ne sont plus.

CH. LAUMIER, *membre résident.*

OUVRAGES PUBLIÉS EN 1837,

PAR DES MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ D'AGRICULTURE, etc.

DICTIONNAIRE TOPOGRAPHIQUE, etc. DU DÉP.^t DE LA SARTHE ; par J.-R. Pesche ; 36.^e et 37.^e livraisons (ROC.-SAB.).

SUPPLÉMENT A L'ESSAI SUR LA STATISTIQUE DU DÉPARTEMENT DE LA SARTHE, comprenant : I. Cérémonies religieuses du diocèse du Mans ; II. Armoiries des Evêques du Mans, des corps ecclésiastiques et civils de ce diocèse, avec fig. ; III. Notice sur la taxe du pain, au Mans ; IV. Salle de spectacle du Mans ; par M. T. Cauvin. In-12, de 120 p.

LETTRE DE M. FRANÇOIS VALLÉE, à MM. les Electeurs du 3.^e arrondissement électoral de la Sarthe. In-4.^e de 1/2 f.

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES, faites par M. Dagoneau. *Affiches du Mans*, n.^{os} 16, 17, 31, 83, 85, 87.

L'AMI DES LOIS : rédaction du journal, articles de fonds, et, en outre, *La Maladie du Pays*, *l'Angelus*, *Cinquante ans*, élégies ; *Le Follet*, ballade villageoise ; *Alix*, autre ballade ; par M. Ch. Laumier. Voir n.^{os} 124, 135, 11, 27 et 52.

DU CATHÉTÉRISME CURATIF DU RÉTRÉCISSEMENT DE L'ŒSOPHAGE ; par M. E. Gendron. 1 feuil. grand in-8.^e

CHANGEMENTS

SURVENUS DANS LE PERSONNEL DE LA SOCIÉTÉ, EN 1837.

Mutations.

M. Charles Drouet est redevenu membre résidant.

M. François Vallée, qui habite la commune de Roues, est devenu membre correspondant.

Admissions de membres résidants.

12 juillet. . . M. Laumier, homme de lettres, au Mans.

7 novembre. M. Faye, préfet de la Sarthe.

19 décembre. M. Blavier, ingénieur des mines, à Sainte-Croix.

19 décembre. M. l'abbé Tournesac, architectonographe, au Mans.

19 décembre. M. le lieutenant-colonel Quentin, archéologue, au Mans.

Décès de membre correspondant.

. . . . M. Martené de Saint-Pater, à Saint-Pater.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

	Pages.
Allonnes. Son antiquité comparée à celle de la cité du Mans , par M. Pesche.	110
Antiquités découvertes dans le département de la Sarthe , en 1836, par M. Pesche.	207
Apologie de la Fortune. Ode , par M. Boyer.	340
Appel à nos Concitoyens , par M. F. Etoc-Demazy.	233
Bégaïement. Nouvelle méthode pour le guérir, par M. Voisin.	375
Boisseau (Jean-Pierre). Discours prononcé sur sa tombe, par M. F. Etoc-Demazy.	100
Casques du moyen-âge , (étude sur les) par M. Allou. (<i>Rapporteur M. F. Etoc-Demazy</i>).	104
Changements survenus dans le personnel de la Société pendant l'année 1836.	192
— pendant l'année 1837.	384
Chaulage avec l'arsenic. Ses dangers , par M. Boyer.	360
— avec le sulfate de soude. Note, par M. Anjubault.	363
Chaux hydraulique. Note sur cette substance.	338
Colza. De sa culture.	335
— De sa culture , par M. Leveillé.	102
Comices agricoles établis dans le départem. de la Sarthe.	309
Communication faite par Monseigneur Bouvier.	150
Concours de chevaux et de bêtes à cornes.	311
— littéraire pour l'année 1836.	26
— pour l'année 1838.	240
— pour l'encouragement de l'agriculture et de l'in- dustrie.	294
Coudray Julien, (Notice sur M.) par M. Etoc-Demazy.	147
Coutelle, (Notice sur le colonel) par M. Dagoneau.	67
Discours de M. F. Etoc-Demazy, président de la Société.	242

Ecole d'application pour l'agriculture et l'industrie rurale, par M. Vié. (<i>Analyse de M. F. Etoc-Demazy</i>)	60
Eloge historique de M. de Montulé, par M. Boisseau.	30
Essai de statistique minéralogique du département de la Mayenne, par M. Blavier. (<i>Rapporteur M. Pesche</i>).	313
— sur les Sépultures du Mans et de ses environs, par M. F. Etoc-Demazy. (<i>Rapporteur M. F. Guéranger</i>).	53
Etendue des différentes espèces de sol qui forment le dé- partement de la Sarthe.	124
Eude sur les casques du moyen-âge, 2.^e partie, par M. Allou. (<i>Rapporteur M. F. Etoc-Demazy</i>).	104
Exposition des produits de l'industrie et des arts, ouverte au Mans en 1836; par M. Ch. de Saint-Rémy.	128
Extraits des procès-verbaux des séances de la Société, par M. F. Etoc-Demazy. 7, 27, 49, 97, 145, 197, 241, 291, 305 et.	345
Fables en vers, par M. E. Dupont.	268
Fermes modèles. Rapport M. Trotté-de-la-Roche à ce sujet.	63
Fleurs d'antimoine. Leur emploi dans les pneumonies, par M. P. Vallée.	332
Fromages de pommes de terre.	312
Hannetonnage (du) dans le département de la Sarthe, par M. F. Etoc-Demazy.	95
Histoire des Mollusques du département de la Sarthe, par M. Goupil. (<i>Rapporteur M. Anjubault</i>).	45
Jublains. Encore un mot sur ce village, par M. Pesche.	93
— (Notice sur), par M. Verger. (<i>Rapporteur M.</i> <i>F. Etoc-Demazy</i>).	86
Lettre sur l'agriculture, par M. l'abbé Sosson.	155
Liste de MM. les exposants, en 1836.	142
— des Membres de la Société.	1
Lohéac, (Notice sur le maréchal de) par M. l'Évesque- Bérengrerie. (<i>Rapporteur M. Anjubault</i>).	217

Médailles, (Deux notices sur des) par M. Desjober.	73, 275
Membres de la Société, en 1836.	1
— du Bureau, pour 1837.	193
Mémoire sur des Trilobites, par M. l'abbé Chorin. (Rap- porteur M. Anjubault).	187
Mollusques du département de la Sarthe. Leur histoire, par M. Goupil. (Rapporteur M. Anjubault).	45
Montulé, (Elogé historique de M. de) par M. Boisseau.	30
Montulé, (Notice sur M. de) par M. F. Etoc-Demazy.	43
NOTE sur l'emploi des fleurs d'antimoine, dans les pneu- monies, par M. P. Vallée.	33a
— — les pommes de terre de Rohan, par M. Ver- ger, du Lude.	229
Notice (deuxième) sur des médailles romaines, par M. Desjober.	73
— (troisième) sur des médailles romaines, par M. Desjober.	275
— — Jublains, par M. Verger. (Rapporteur M. F. Etoc-Demazy).	86
— — le colonel Coutelle, par M. Dagonneau.	67
— — le maréchal de Lohéac, par M. l'Evesque-Be- rengerie. (Rapporteur M. Anjubault).	117
— — M. Coudray, par M. F. Etoc-Demazy.	147
— — M. Dubois de Montulé, par M. F. Etoc- Demazy.	43
Notice sur M. l'abbé Paramelle.	159
— — M. Vétillart, par M. F. Etoc-Demazy.	202
Nouvelle méthode pour guérir le bégaiement, par M. Voisin.	375
Observation sur les dangers du chanlage au moyen de l'arsenic, par M. Boyer.	350
Observations sur l'agriculture des terrains de transition des environs de Sablé, par M. Salmon.	55

Ouvrages publiés, en 1836, par des membres de la Société.	191
— — — en 1837, par des membres de la Société.	384
Paramelle. (Notice sur M. l'abbé).	159
Pommes de terre de Rohan, (Notice sur les) par M. Verger, du Lude.	229
— — — fermentées, destinées à la nourriture du bétail; par M. Jamet.	235
Pressoir portatif, décrit par M. Ménard-Bournichon.	349
Punaises. Moyen de les détruire.	339
Rapport sur les travaux de la Société, pendant l'année 1837, par M. Anjubault.	245
— — — les vaccinations opérées dans le département de la Sarthe, en 1837, par M. Mordret.	298
Réflexions sur les systèmes en médecine, par M. Mordret.	367
Sarcloir (du) et du semoir, inventés par M. Hugues. (Rapporteur M. Mallet).	364
Séance publique de 1836.	7
— — — de 1837.	241, 290
Sociétés savantes, en correspondance avec la Société royale du Mans.	193
Sol (Etendue des différentes espèces de), composant le département de la Sarthe.	124
Statistique médicale de l'Asile de la Sarthe, par M. G.-F. Etoc-Demazy.	161
Systèmes (des) en médecine, par M. Mordret.	367
Vétillart. (Michel-François) Notice sur ce négociant, par M. F. Etoc-Demazy.	202
Vieillard. (le) Stances, par M. Ch. Laumier.	381
Vins du Loir, (un mot sur les) par M. Verger, du Lude.	232

191

384

159

229

235

349

339

245

298

367

364

7

290

193

124

161

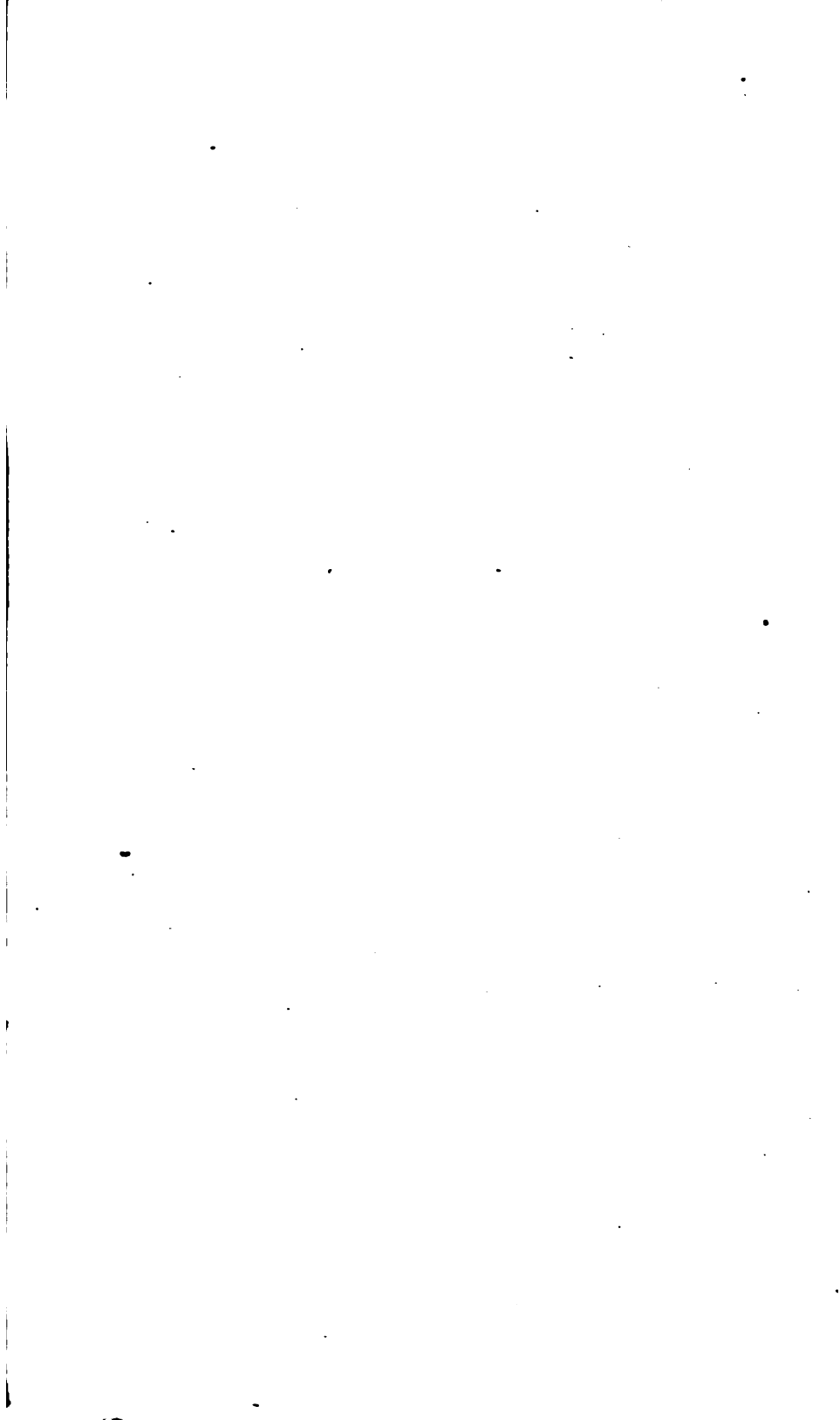
367

102

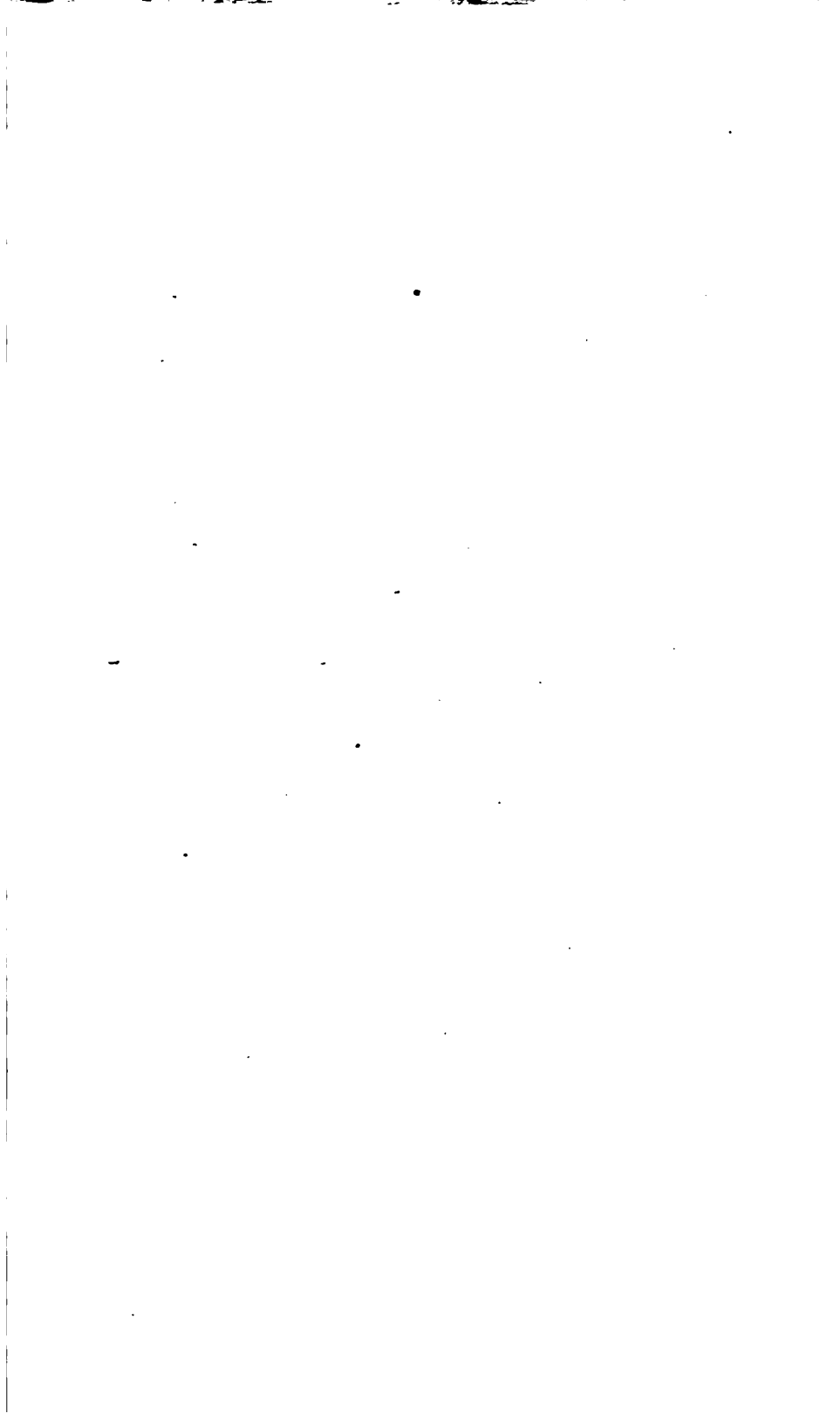
81

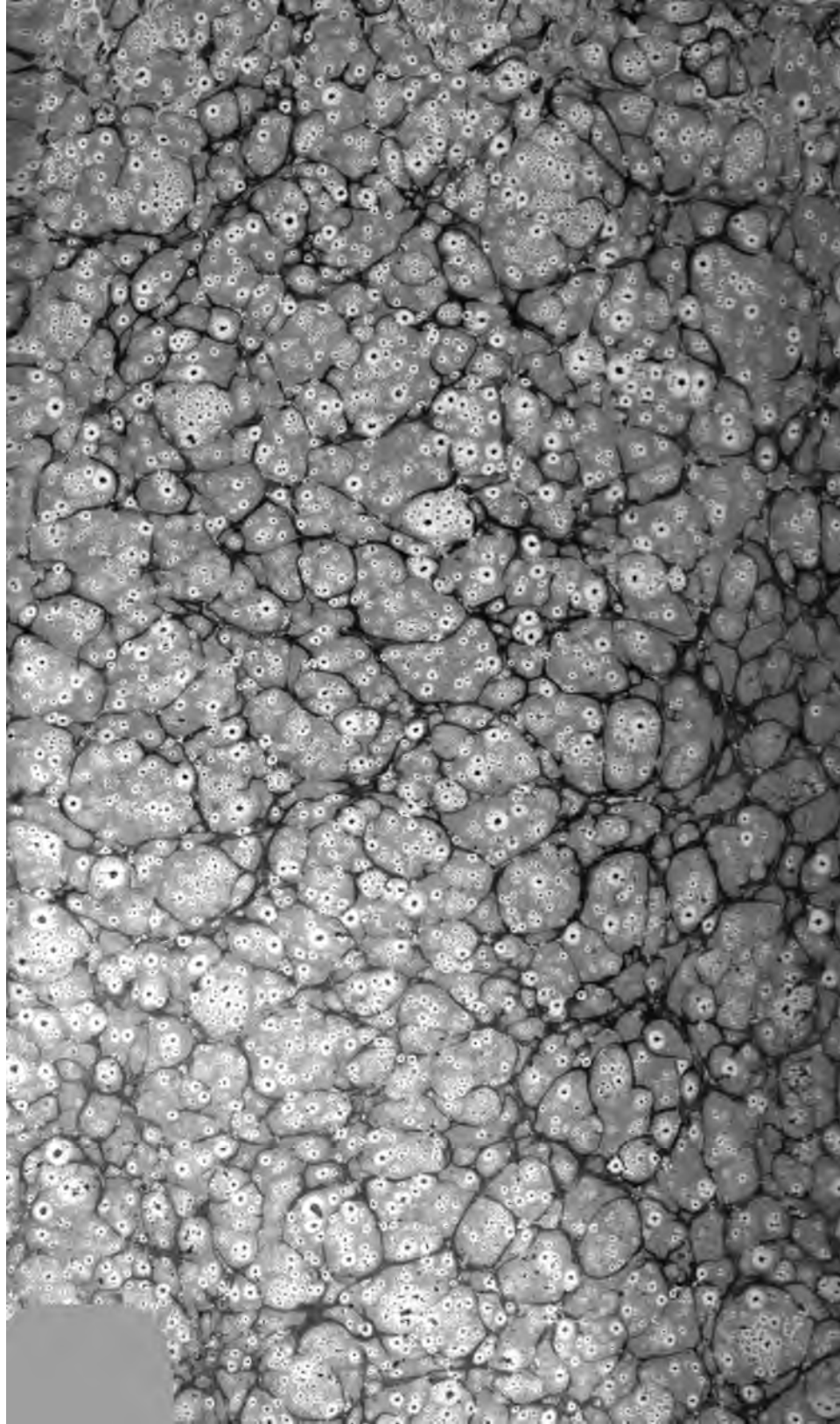
12











Stanford University Libraries



3 6105 121 194 679

811
S35154
K2
1036/37

DATE DUE			

Stanford University Libraries
Stanford, Ca.
94305

